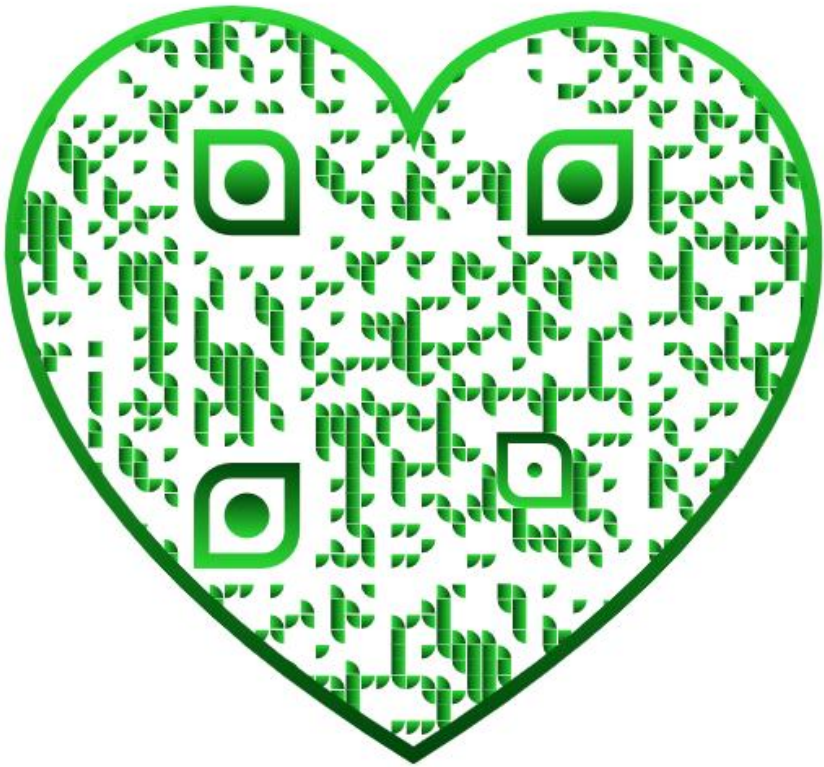
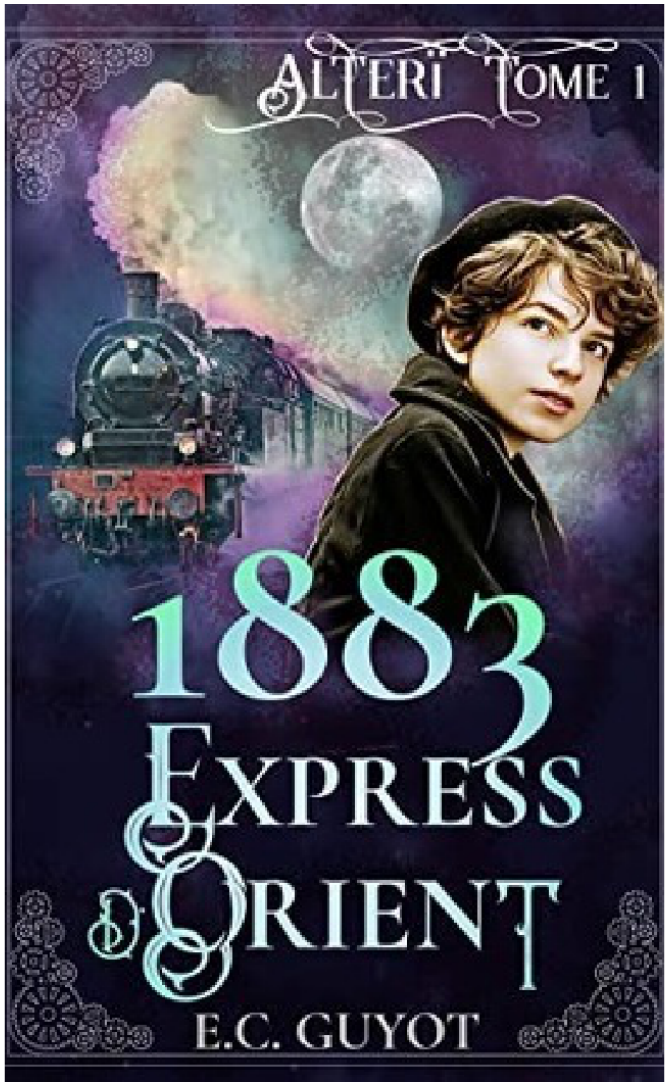
ALTERI TOME 1
1883
EXPRESS
D'ORIENT
E.C. GUYOT




ALTERÏ TOME 1
1883
EXPRESS
D'ORIENT
E.C. GUYOT

Couverture : E.C. Guyot

Tous droits réservés – © E.C. Guyot 2018-2019
Éditeur : E.C. Guyot – 2 rue Lauzet ainé 83110 Sanary
Livre électronique mis en vente en juillet 2019
Dépôt légal : juin 2019
Prix : 2,99€

1883
EXPRESS D'ORIENT

E.C. Guyot

Aussi par E.C. Guyot :

Le Fil des Pages
La Louve aux Chansons
L'Île de la Groac'h
Les Fantômes de Grison

Rendez-vous sur dyulun.chez.com
pour plus d'informations sur les romans,
du contenu inédit, et plein d'autres choses encore !

Table des Matières

I. 22 octobre 1883, Paris, Rue Berthollet, 15h27
II. Du 23 au 27 octobre 1883, Paris, Rue Berthollet
III. 28 octobre, Paris, Gare de l'Est. Départ 19h30
IV. De Noisy-le-Sec à Epernay
V. D'Epernay à Saverne
VI. De Saverne à Karlsruhe
VII. De Karlsruhe à Pforzheim
VIII. De Pforzheim à Geislingen
IX. De Geislingen à Ulm
X. De Ulm à Kissing
XI. De Kissing à Sankt Pölten
XII. Sankt Pölten
XIII. De Sankt Pölten à Vienne
XIV. De Vienne *Westbahnhof* à Vienne *Südbahnhof*
XV. De Vienne *Südbahnhof* à Marchegg
XVI. De Marchegg à Cegled
XVII. De Cegled à Timisoara
XVIII. De Timisoara à Porta Orientalis
XIX. Les Carpathes I
XX. Les Carpathes II
XXI. Les Carpathes III
XXII. Les Carpathes IV
XXIII. Les Carpathes V
XXIV. Herculesbad
XXV. Novembre 1883, Paris
XXVI. Saint-Leu. Propriété d'Arthur Roussault, 2 février 1884, 17h37

I. 22 octobre 1883, Paris, Rue Berthollet, 15h27

— Mais enfin Ernest, disait Madame, vous rendez-vous compte de ce que vous avez fait ?!

Madame Isabelle Desmilliers, née Brissaud, était petite, pâle, délicate et dotée d'une voix douce et légèrement voilée, ce qui donnait l'impression qu'elle était une créature fragile.

— Ma chère, répondait Monsieur, il y va de notre réputation ! Tout le beau monde prend l'Express d'Orient ! Le train est complètement plein depuis juin ! Les gens s'arrachent les places, ils refusent du monde ! Vous n'imaginez pas ce que j'ai dû faire pour avoir ce compartiment...

Monsieur Ernest Desmilliers était trapu, charnu, moustachu, à l'allure dense et bourrue, ce qui donnait l'impression qu'il était un cube auquel on aurait attaché quatre membres épais. Sa tête était tout aussi cubique, avec un nez court, une bouche lippue, un regard porcin.

— Mais les prix, Ernest, les prix ! Vous avez dépensé 840 francs... !

— Ça y est, vous recommencez à être ridicule, ma chère. 840 francs, c'était juste un aller-retour ! J'ai pris deux billets ! Et j'ai réservé des chambres au Grand Hôtel de Pera !

— Deux fois 840 francs ! Plus l'hôtel !

— Ne vous laissez pas impressionner, ce ne sont que des chiffres ! Vous et moi allons à Constantinople dimanche prochain ! Vous allez emmener vos belles tenues et tout le tralala et je compte sur vous pour vous montrer à tout le monde là-bas !

— Je ne viendrai pas.

— Comment ?

— Je ne viendrai pas ! Cette dépense est complètement, outrageusement ridicule ! Vous allez rendre ces billets tout de suite !

Monsieur se figea sur place, ses yeux écarquillés dans sa grosse figure qui rougissait à vue d'oeil. Madame changea immédiatement de stratégie, prenant un ton suppliant.

— Je suis désolée, Ernest, mais vous savez bien que je ne peux pas venir. Vous savez que j'ai horreur des trains et qu'ils me rendent malade.

Monsieur se dégonfla quelque peu et prit l'expression avec laquelle il discutait « *affaires* » avec ses collègues.

— Mais justement, ma chère. Ce train est la dernière expression du luxe. Finis les compartiments où les gens sont assis, serrés les uns sur les autres sur huit places où on n'est confortable qu'à condition d'être

quatre. Ce sont des couchettes, des chambres *personnelles* ! Finies les courses dans les gares pour aller manger, il y a un *wagon-restaurant* ! Il y a des cabinets de toilette *dans le train* !

Monsieur avait peut-être commencé à discuter « *affaires* », mais il avait fini par marteler ses arguments comme des slogans de vendeur à la criée, grands gestes à l'appui.

— C'est exactement comme si vous emmeniez votre maison là-bas ! reprit-il. Vous n'aurez pas plus l'impression de voyager que lorsque vous recevez le jeudi après-midi ! Sauf que ce sera dans un train de luxe, avec un service de luxe, pour des gens de *luxe* !

Les yeux de Monsieur brillaient d'excitation chaque fois qu'il prononçait le mot « luxe ». Madame pâlit. Elle recula vers un fauteuil et se tordit les mains.

— Je n'irai pas ! J'ai bien trop peur ! Vous ne pouvez pas me forcer à y aller.

Elle se jeta, prostrée, sur le fauteuil. Monsieur hésita, visiblement troublé.

— Isabelle...

— Par pitié, Ernest, rendez ces billets, faites-vous rembourser ! C'est bien trop dangereux, je ne veux pas que vous preniez de risques. Et si vous ne reveniez pas ?

Monsieur semblait ruminer plusieurs pensées. Sa moustache tressaillait à intervalles réguliers.

— Ernest ?

— Eh bien, ma chère, vous avez sans doute raison. Vous n'êtes pas faite pour les voyages. Je vais y aller avec quelqu'un d'autre !

Madame se redressa d'un coup sur son siège, le ton plaintif oublié.

— Quelqu'un d'autre ? Mais, Ernest...

— Non, non, non, c'est parfait, s'exclama Monsieur en souriant de toutes ses dents. Je vais y aller avec un homme, c'est plus convenable pour voyager.

— Un homme ! Mais qui donc ?

— Un valet ! Je vais montrer que j'ai les moyens de faire dormir mon personnel dans le luxe !

— C'est vous qui êtes ridicule, mon cher. Dormir dans la même chambre que le personnel ? Cela ne se fait pas !

— Ah, vous avez raison. Dans ce cas, j'inviterai un ami. Quelqu'un digne de confiance, un de mes véritables amis, qui appréciera mon geste...

— De quels amis parlez-vous donc ? demanda Madame qui ne réussit pas à effacer totalement le cynisme dans sa voix. Ceux de la banque ?

— Non, non, pas un ami, un parent ! Encore mieux ! Moi, Ernest Desmilliers, je peux me permettre de voyager en première classe en

offrant un billet à mon pauvre vieil oncle !

— Vous n'avez plus de famille, Ernest. Les parents qui vous restent ne veulent même pas entendre parler de vous !

— Et alors ? J'irai, même s'il faut que je m'achète un nouveau parent ! Ah !

Eugènie Chardon, la cuisinière de la maison, se tenait près de moi derrière la porte entrouverte. Si l'indignation avait été une arme, ses yeux d'un bleu limpide auraient foudroyé Monsieur sur place ; elle était farouchement fidèle à sa maîtresse car elle avait été élevée et formée par la famille de Madame depuis sa plus tendre enfance. Elle secouait la tête et le mouvement faisait glisser sa coiffe, libérant une chevelure châtain dont les boucles se hérissaient sur sa tête comme les rayons d'un soleil.

— Il va s'acheter une famille ? grommela-t-elle. Il va falloir qu'il les paye un peu plus que son personnel. Il n'y a plus personne dans cette maison pour l'accompagner même en Enfer, s'il le fallait ! Deux mois qu'on n'a plus ni valet, ni maître d'hôtel, ni chauffeur. Il n'y a plus que toi, et toi…

— S'il y avait un train pour l'Enfer, coupai-je, il ne coûterait probablement pas 840 francs. Personne ne pourrait y aller, si c'était si cher.

— C'est parce que c'est un *aller-retour*, figure-toi ! L'aller est gratuit, et c'est 840 francs pour revenir de *Là-bas*.

— Dans ce cas c'est presque bon marché. À peine, quoi, trois ans de salaire ?

— Quand je te dis qu'il est temps que tu épargnes. Eh bien. Après ce cirque, Madame mérite bien son plat préféré. Ça devrait la remettre d'aplomb, va.

Je haussai les épaules. La dispute s'était terminée ; nous n'entendions plus rien, derrière la porte. Eugènie aplatit son halo capillaire et l'emprisonna à nouveau sous sa coiffe, puis elle se rendit dans la cuisine, son territoire attitré. Avec une chorégraphie bien rodée, elle saisit à deux mains les divers ingrédients qui allaient constituer le repas de ce soir et les projeta sur son plan de travail afin de les travailler. Je me laissai tomber sur une chaise et étalai un exemplaire du *Gaulois* sur la partie de la grande table qui n'allait pas être utilisée. *Le Gaulois* était un journal mondain plutôt destiné à la haute bourgeoisie ; je ne le lisais que parce qu'il se trouvait dans la maison.

— Elle va gagner, dis-je tout en parcourant méthodiquement les titres des dépêches. Il va rendre les billets.

C'était plus un souhait qu'une remarque. Eugènie s'était armée d'un couteau et découpait le cresson avec une précision acharnée. Je me demandai quand il nous faudrait abandonner les légumes premier choix pour se contenter de pommes de terre à tous les repas. Monsieur n'avait pas encore remarqué qu'on lui servait de plus en plus souvent du porc, la viande la moins chère sur le marché, plutôt que les perdreaux, les cailles et les faisans dont il était friand. L'étagère à épices était vide depuis longtemps, à l'exception du sel et de l'huile. Il n'y avait plus de beurre et Eugènie graissait ses poêles au lard.

— Tu l'as vu comme moi, me dit-elle. Il y a le mot « luxe » dans ce train. Il va y aller. Oh, je pourrais lui tordre le cou moi-même, faire ça à Madame !

— Il va louer un « pauvre vieil oncle », alors ?

— Il ferait mieux de t'emmener. Non seulement ça lui coûterait moins cher, et il faudrait bien ça pour garder un œil sur lui !

— Je serais son *vieil oncle* ?

— Eh bien, quel âge as-tu ?

— 24 ans, mentis-je en m'enlevant quelques années.

— 24 ans, mais toujours célibataire, sans famille, et sans épargne ! Tu corresponds au moins à « pauvre » !

— Pauvre, peut-être, mais pas assez pour faire un coup pareil à Madame. Ça m'étonne que tu encourages Monsieur dans cette idée.

— Je n'encourage personne ! Si je pouvais, je l'attacherais sur une chaise jusqu'à ce qu'un peu de jugeotte lui rentre dans la tête, mais je connais Monsieur. Il faut se préparer au pire. Mon petit Louis, lui, il ferait ce qu'il faut.

— Es-tu devenue folle ?!

— Pas plus folle que Monsieur !

— « Ton petit Louis » trouve que c'est déjà assez compliqué comme ça à la maison. C'est de la folie, on se ferait prendre.

— Bah ! Tu sais comment Monsieur est ! Il va passer tout son temps à bavasser auprès des riches et à essayer de trouver un moyen de ramener les rideaux du train de luxe dans sa valise ! Il ne verra rien !

— Passer une semaine dans le même compartiment que Monsieur sans qu'il ne s'aperçoive de rien relèverait quand même du miracle. De plus, Monsieur prend « ton petit Louis » pour un idiot. On ne montre pas les idiots au grand monde.

— Eh ! C'est peut-être bien ce qu'il lui faudrait, un parent idiot à qui faire la charité. Tu verras bien, dès qu'il s'apercevra qu'il ne trouvera personne d'autre de décent qui acceptera d'être son cousin ou je ne sais quoi pour moins d'un franc par jour.

— Tu veux faire un pari ?

— Je ne parie pas avec toi, j'aurais l'impression de te voler ! Allez, lis-moi plutôt le feuilleton. Ça nous fera oublier toutes ces bêtises

pendant un temps.

Je portai mon attention sur le bas de la deuxième page où attendait l'épisode quotidien de « *L'Ingénue de Poitiers* ». Je commençai à lire, lentement, appréciant le seul moment de la journée où Eugènie était suspendue à chacun de mes mots.

Tout en lisant, je ne pouvais m'empêcher de penser au fait que Monsieur avait dépensé 840 francs pour un aller-retour. *840 francs*. Avec 840 francs par an, j'aurais pu vivre au cœur de Paris dans une petite chambre à moi pour 2 francs par semaine, manger de la viande et du pain blanc à chaque repas (un « *vrai* » Parisien considérait impossible de s'en priver !), régler le blanchissage, l'éclairage, le chauffage, et m'offrir régulièrement des vêtements convenables pour « *bien paraître* » chez mon employeur. Mais pour toucher 840 francs par an, il fallait un bon emploi, décent, et rapportant au moins 3 francs par jour. Ce n'était pas si facile à trouver, déjà pour un homme, et encore moins pour une femme, toujours payée moins cher. Et comme il y avait beaucoup de demande et peu d'offre, une telle place était aussi très difficile à garder.

Chez les Desmilliers, je gagnais une misère : 300 francs par an, avec le gîte et le couvert, et j'étais disponible pour eux à toute heure à l'exception d'une demi-journée par semaine. J'avais, en quelque sorte, sacrifié ma liberté. En revanche, l'appartement était confortable et chauffé, et j'avais à manger tous les jours. Après plusieurs hivers passés à grelotter et presque mourir de faim, ma liberté était devenue un sacrifice envisageable. Je tenais à ce confort et je ne comptais pas changer de vie. Mais si Monsieur continuait à jeter l'argent par les fenêtres…

Une sonnette retentit soudain ; Madame appelait dans le salon.

— Ah, dit Eugènie. C'est le destin qui t'appelle, ça ! Cours !

J'abandonnai « *L'Ingénue de Poitiers* » sur la table, ignorai le dernier commentaire d'Eugènie, et me rendis au salon au plus vite.

Se déplacer « au plus vite » chez les Desmilliers comportait toujours une grande part de danger de se cogner ou, pire, de s'assommer si l'on ne faisait pas assez attention. Les « *nouveautés* » étaient la faiblesse de Monsieur, une vibrante passion profonde pour tout ce qu'il voyait en réclame dans les journaux. Le résultat ? Un bric-à-brac qui s'étalait et s'empilait sur toutes les surfaces : des machines à coudre (*aux pièces inusables !*) rouillaient lentement près de lampes à double courant d'air qui n'avaient jamais été allumées ; une machine américaine à laver le linge (*s'adapte sur tous les fourneaux !*) était embourbée dans une masse de bonbons « *norwègiens* » contre la toux (*efficaces contre la coqueluche*

et la bronchite !) à moitié fondus ; des pots et des casseroles en bronze d'aluminium (*recouverts de métal blanc !*) qu'Eugènie n'avait jamais voulu toucher menaçaient d'éborgner ceux qui passaient trop près ; un pauvre piano podophone dont les touches emmêlées dans du grillage en fer galvanisé pour poulailler étaient en partie arrachées ; un tapis inaltérable se déchirait sous le poids d'un envahissant calorifère mobile (*garanti exempt de tout danger de gaz délétère !*) qui n'avait jamais vu l'intérieur d'une cheminée. La semaine précédente, Monsieur avait encore ramené deux lampes à pétrole « *auto-motrices* » et trois parapluies en soie (*incassables à la pliure !*) ; la semaine avant cela, tout un tas de boites de capsules d'huile de foie de morue (*plus faciles à avaler !*) et de cigarettes contre l'asthme.

Madame ne se trouvait pas dans le salon. En revanche, posée sur la table, je vis la gravure d'un cheval attelé à un fiacre, marchant fièrement sur les pavés d'une rue animée. Cette gravure aurait dû être accrochée au mur, je voyais parfaitement son emplacement. Je la remis à sa place rapidement ; je savais ce que j'avais à faire.

Je filai dans ma chambre sous les toits pour me changer, et me débarrassai avec soulagement de mes vêtements de ménage. Le costume de chauffeur était infiniment moins contraignant : beaucoup plus simple, la veste usée aux manches et aux coudes, le tissu grossier. Le toucher me donnait toujours un frisson d'impatience, depuis la première fois où j'avais pris la place du chauffeur en catastrophe. Conduire ce fiacre était toujours une aventure, surtout à Paris où la circulation était un véritable défi. Mais c'était là que je trouvais ma liberté. La moitié de ma liberté, en tout cas.

Je redescendis les escaliers aussi silencieusement que possible. Le tapis atténuait mes pas, mais je savais que certaines planches en-dessous grinçaient quand même. La porte de la bibliothèque s'ouvrit soudain sur ma gauche.

— Quatresous ? dit Monsieur. C'est bien ça, Quatresous ? Je crois bien qu'on a employé quelqu'un d'autre avec ce nom, je ne sais plus… de la famille, peut-être ? Non ? Enfin, peu importe. Ça tombe bien que vous soyez là. Que pensez-vous des trains ?

— Trains ? croassai-je.

— Vous savez, les trains ? C'est comme un fiacre mais avec une locomotive à la place des chevaux. Vous savez, les locomotives ? Lo-co-mo-tives. Ce sont de grosses… euh… machines, qui font « tchoutchou »…

Je me contentai de le regarder jusqu'à ce qu'il renonce à me mimer la locomotive.

— Oubliez ça, reprit-il, ce n'est pas important. Que diriez-vous de m'accompagner dans un voyage, hein ? Je paye *tout* ! dit-il en écartant ses gros bras avec emphase.

— Je dois travailler, dis-je sur le ton le plus monocorde possible. Madame m'attend.

— Oh oui, oui, bien sûr… ce n'est pas grave, nous en reparlerons. Je vous en prie, allez-y. Ne la faites pas attendre ! Quel dévouement, hé hé. Vous êtes tout à fait la personne qu'il me faut !

Il rentra dans sa bibliothèque en chantonnant faux un air de *La Flûte Enchantée*. Cela faisait déjà deux mois que j'occupais deux emplois chez lui, l'un pour le ménage, et l'autre pour le fiacre, et Monsieur n'avait encore rien remarqué. Enfin, presque rien, apparemment.

Madame m'attendait déjà dans le fiacre, avec deux gros paquets emballés de papier de soie, et je pouvais voir par la portière qu'elle rassemblait son courage pour ce qui allait venir. Je trouvai sur mon siège un journal ouvert sur une publicité pour le magasin *Le Printemps*. J'avais notre destination ; pour tout ce qui était important, Madame préférait le silence et les coupures de journaux.

Alors que je suivais par cœur la route vers le grand magasin, de sombres pensées concernant la situation de mes employeurs m'assaillirent. Hélas pour Monsieur, le krach banquier de l'*Union Générale* de janvier 1882 avait entraîné une crise économique de plusieurs années. Des sociétés s'effondraient, le bâtiment et la métallurgie souffraient durement, et Monsieur, mal conseillé dans ses investissements, n'avait rien vu venir. Au bout d'un an et demi les revenus du couple Desmilliers étaient au plus bas, mais Monsieur était absolument déterminé à ne s'apercevoir de rien.

Madame, elle, était terrifiée à l'idée que le couple fût « *déclassé* », comme on disait, et qu'après avoir été de nouveaux riches, ils deviennent de nouveau pauvres. Avec mon aide et ma discrétion, elle se chargeait de maintenir le budget du foyer. Monsieur, quant à lui, trouvait qu'il était tout à fait normal que la maison soit gérée sans lui, que les domestiques soient payés, la nourriture achetée, le ménage et la cuisine accomplis, mais il restait persuadé que sa femme n'y connaissait rien du tout et qu'elle ne savait même pas le prix du pain.

Madame était entrée dans *Le Printemps*. J'attendais dans le boulevard Haussmann, observant les environs, fumant une cigarette pour me donner une contenance. Les autres chauffeurs me lançaient parfois de drôles de regards, comme s'ils savaient parfaitement que je

jouais un rôle, que je ne méritais pas cette place. Je remontais alors un peu plus le col de ma veste, rentrais un peu plus la tête dans les épaules, et abaissais un peu plus ma casquette sur mes yeux. Heureusement, je n'avais pas un physique hors du commun : une grande silhouette osseuse de pantin désarticulé, les cheveux d'un blond vague, les yeux bruns aux cernes presque aussi foncées, un long nez fin, les mains abîmées, la peau d'un teint plus proche du grisâtre que du rose, les ongles souvent noirs.

Madame sortit du *Printemps* les mains vides et le pas plus assuré. Les Grands Magasins reprenaient les articles neufs, mais nous devions toujours attendre que Monsieur se passionne pour quelque chose de nouveau avant de passer à l'action ; quelque fois, c'était trop tard.

— Tout s'est bien passé ? demandai-je, attendant simplement le petit signe de tête habituel.

— Vous savez, Quatresous, dit-elle en s'adressant à la portière que je tenais ouverte, nous survivrons à cela. Comme cet horrible siège de Paris par les Prussiens, il y a treize ans.

— Oui, Madame, dis-je après un instant de surprise.

— Et les années si difficiles qui ont suivi.

— Oui, Madame.

— Travailler en usine doit être si dur.

— Assez, Madame. C'est surtout répétitif. Dur pour les jointures. Et le moral. Ça casse le moral. Ça casse les gens.

— Je ne le souhaiterais à aucun de mes proches. Et regardez ces vendeurs de rue, dans le froid.

— Marcher aide un peu à avoir chaud, Madame.

— Et c'est seulement octobre, dit-elle alors que son regard se perdait dans le vague pendant quelques minutes. Eh bien, dit-elle finalement. Nous survivrons. Tout du moins cet hiver encore.

Madame monta dans le fiacre, et ne dit plus un mot. Je fermai la portière et grimpai sur le siège du conducteur.

J'essayais d'ignorer le souvenir piquant que tout le monde n'avait pas survécu au Siège de 1870. Ni à l'usine, ou à vivre dans la rue. Ce n'était pas de la pitié que j'avais pour Madame, mais de la reconnaissance, une forme de solidarité, et une certaine forme de colère contre Monsieur pour son incapacité à voir les choses en face et prendre ses responsabilités. Je ne savais pas encore comment, mais je jurai à cet instant que j'allais protéger Madame, comme Eugènie. J'allais faire échouer le rêve de train de luxe de Monsieur et lui faire rendre les billets.

II. Du 23 au 27 octobre 1883, Paris, Rue Berthollet

Je prenais ma demi-journée de congé le mardi après-midi. J'aimais me rendre au café, respirer le parfum chaleureusement amer de la boisson et des cigarettes, et me laisser bercer par les murmures des dernières rumeurs. Les Desmilliers n'étaient pas très bien vus dans le quartier : afin d'avoir la paix, il me fallait porter le costume discret de Louis le chauffeur, ou aller au moins jusqu'à la rue Soufflot où personne ne pouvait me reconnaître. Ce jour-là, j'avais marché afin de m'éclaircir l'esprit, mais en vain. Le train me préoccupait trop pour que je puisse profiter du brouhaha enfumé : dans ma tête tournait l'obsession de trouver un stratagème, le plus vite possible, le temps comptait, mais lequel… lequel…

Une clameur attira mon attention vers le comptoir. Cinq ou six hommes, en complets, portaient un toast à l'un d'entre eux.

— À notre éminent confrère Fontaine, qui vient de décrocher son premier reportage officiel à l'étranger !

— Et un voyage tout frais payés sur l'Orient-Express, rien que ça !

— Bravo, Charles !

Encore ce maudit train ? Décidément, pensai-je, cela devenait de la persécution.

— Merci, merci, dit l'homme qui s'appelait Charles Fontaine. Mais puis-je me permettre de vous rappeler que je ne fais que mon travail !

Fontaine avait une trentaine d'années, peut-être, un long nez étroit et pointu, un menton en retrait, des yeux noirs, un teint hâlé. Il tapotait le comptoir du bout des doigts, selon un rythme aussi irrégulier qu'irritant.

— Ah oui, ton travail de journaliste, bien au chaud en première classe !

— Et payé par le patron !

— Je vais où mon devoir m'appelle, répondit Fontaine avec chaleur. Si je dois enquêter sur des tremblements de terre, je vais où les tremblements de terre sont !

— Tout en postant des dépêches sur ce que les gens veulent vraiment savoir : qui de connu fait quoi et va où !

— Je ne sais pas pourquoi je lis encore les journaux, alors que je sais très bien qu'ils n'impriment que ce qui fait vendre.

— Ou ce qu'ils veulent nous faire faire ! Achetez ceci ! Achetez cela ! Votez pour lui, ou pour l'autre ! Ayez peur de votre voisin comme ça

nous pourrons l'arrêter !

— Surtout s'il est *différent*, si vous voyez ce que je veux dire.

— Allons, allons, chers confrères, se défendit Charles Fontaine. Mes dépêches seront purement géologiques. Et tenez, en gage de ma bonne foi : je vous jure solennellement de rechercher la vérité, toute la vérité, et de ne publier que la vérité !

— Alors change de métier !

— Ou parle nous de ce qui se passe avec Mademoiselle Cécile !

— On veut *cette vérité là* !

Le reste se perdit dans un nouveau toast et des grands éclats de rire. Si j'en avais eu les moyens, je leur aurais payé une tournée. Ils venaient de me donner le stratagème dont j'avais besoin.

Je rentrai aussi vite que possible et passai la soirée à éplucher les piles de journaux qui attendaient d'allumer les foyers de la maison. Il me fallait trouver les catastrophes ferroviaires les plus abominables possibles, des wagons réduits en cendres, des explosions de locomotives. Peu importaient les dates et les pays, il me fallait faire peur à Monsieur.

Le lendemain, en procédant au ménage, je plaçai les journaux bien en vue, partout dans la maison où Monsieur pourrait les remarquer : sur ses vitrines, dans son panier à courrier, sur son fauteuil près de la cheminée du salon, dans les tiroirs de son bureau, sur les coussins d'un canapé, sur le meuble-bar entre les verres à whisky.

Au fil des heures, je pouvais observer Monsieur aller d'une pièce à l'autre, l'air confus et de plus en plus inquiet. Au moment de servir le diner, il trouva sur son assiette, à la place du *Gaulois* que j'avais laissé sur le bord de la table, un exemplaire de *La Nature* sur le déraillement de Hugstetten. Le journal contenait une excellente description des dix-huit wagons de voyageurs qui s'étaient empilés, défoncés et pulvérisés les uns sur les autres, et de la terrible histoire de rails qui avaient glissé à cause de pluies torrentielles et s'étaient déformés, déviant la locomotive que l'on retrouva à quarante mètres de la chaussée.

Madame entra dans la salle à manger avec le journal *La Croix*. Elle s'installa à sa place, le journal ouvert de façon à montrer l'article sur un homme tombé d'un wagon à cause d'une portière mal fermée. J'aurais juré que Monsieur avait pâli.

Il resta silencieux pendant de longues minutes, les sourcils froncés sous la force de son dilemme. Son gros poing s'ouvrait et se fermait, comme s'il voulait saisir quelque chose d'invisible devant lui. J'avais presque pitié de lui. Presque.

— Isabelle, ma chère, commenca-t-il.

— Oui ? dit Madame en posant *La Croix* sur le bord de la table.

— Je me demandais s'il ne valait pas mieux…

Les doigts de Monsieur tapotaient nerveusement sur la table. Il regardait fixement l'exemplaire du *Gaulois*.

— Oui, Ernest ?

Le visage de Monsieur s'éclaira soudain, toute trace de conflit disparue.

— Mais bien sûr, Isabelle ! Je l'ai lu ce matin !

— Quoi donc, Ernest ?

— Le luxe est une *garantie de qualité,* n'est-ce pas? ! L'Orient Express est un train de *grand luxe* ! Les trains de luxe n'écrasent personne ! Et vous savez pourquoi ? Parce que c'est le train des gens *connus* !

— Que voulez-vous dire ? dit finalement Madame.

— Regardez ! reprit Monsieur en écrasant vigoureusement les pages du *Gaulois* de son doigt, Tristram Schaefer, le plus jeune violoniste virtuose, vous savez ? Il a une tête bien sinistre, mais je suis certain qu'il joue très bien, s'ils le disent dans le journal, c'est sûrement vrai. Ce Tristram Schaefer, donc, part pour l'Europe de L'Est dans l'Orient Express. Ils ne veulent pas le tuer, n'est-ce pas, donc c'est parfaitement sûr ! Il n'y a pas de meilleur endroit où aller que ce train. J'ai tellement hâte d'être à dimanche !

Et là-dessus, il jeta les journaux sur la pile destinée à allumer le feu. Si près du but. Si près.

Le jeudi était le jour où Madame recevait. Madame détestait devoir perdre plusieurs longs après-midis à prendre le thé avec des gens dont la conversation la fatiguait. Elle se présentait donc toujours chez ses connaissances lorsqu'elle savait qu'ils étaient absents, et leur laissait sa carte de visite écornée à gauche pour signaler qu'elle avait fait son devoir social. En revanche, elle ne pouvait pas échapper à son devoir d'hôtesse. Nous ne sacrifions ainsi qu'une journée par semaine, mais c'était une journée de perdue pour trouver une solution au problème du train.

Le vendredi matin, alors que je brossais le cheval (qui n'avait pas vu de véritable palefrenier depuis longtemps), Monsieur m'aborda comme un taureau fonçant sur un toréador.

— Quatresous ! Quatresous, il faut que je vous parle ! Allons dans mon bureau.

— Monsieur, résistai-je, non. Mes chaussures sont dégoûtantes.

— Ah tant pis, c'est bien pour ça qu'on paye les gens du ménage, eh ? Venez donc par ici !

Je voulus protester, étant donné que « les gens du ménage » en

question, c'était moi et seulement moi, mais il m'entraîna par la manche vers l'intérieur de la maison.

Au milieu de tous ses achats inconsidérés, Monsieur avait acquis une formidable bibliothèque qu'il conservait sous clef, hors de portée de quiconque, y compris de lui-même. Il m'arrivait souvent de contempler les titres interdits, le cou tordu afin de déchiffrer les tranches. Parfois, Madame me laissait emprunter un volume ; voilà quelle était ma deuxième liberté au service des Desmilliers.

Monsieur brandissait la clef de la bibliothèque comme un flambeau. Il en déverrouilla les portes, et en sortit un livre à la tranche dorée.

— Voilà, dit-il. C'est pour vous. Un manuel de savoir-vivre ! Euh… dites-moi, vous savez lire, hein ?

J'hésitai, pendant un instant. Si je prétendais ne pas savoir lire, peut-être se décourager-ait-il ? Peut-être… Mais je ne le pouvais pas. Pas sans trahir la mémoire de mon père, et de notre petite collection de livres gardée derrière le rideau en velours, et les heures passées à étudier pour mon certificat d'études. De plus, si je refusais maintenant, je laisserais du temps à Monsieur pour trouver quelqu'un d'autre. Il fallait que je me désiste au dernier moment.

— Oui, dis-je. Je sais lire.

— Parfait ! Vous allez me lire ça et apprendre ce qu'il y a dedans.

— Pourquoi ?

— Parce que vous en aurez besoin dans le train, pardi ! Je ne veux pas avoir à expliquer pourquoi mon neveu ne sait pas se servir d'une fourchette… vous savez ce qu'est une fourchette, hein ?

— Oui, Monsieur, me forçai-je à articuler.

— Parfait, alors ! Aaah… attendez un peu. Montrez-moi l'état de vos mains ? Vous feriez mieux d'avoir les mains propres avant de toucher le livre, hein ? Autant commencer à apprendre les bonnes manières d'une bonne manière ! Ah ! Et puis venez par ici, je veux vous montrer quelque chose d'autre.

Une fois dans son bureau, il sortit d'un tiroir divers papiers qu'il exposa sur la table comme des œuvres d'art. Au centre, le billet que Monsieur m'avait destiné. Il y était inscrit le jour, le 28 octobre 1883 ; l'heure de départ du train, 7 heures 30 du soir ; le numéro de la voiture ainsi que celui de mon lit, le n°16, celui du haut. Un petit horaire avait été joint au billet, avec les heures d'arrivée aux principales gares : Strasbourg, Munich, Budapest, Bucarest, Giurgewo, Varna, et Constantinople, enfin. Je n'aurais pas été capable de placer ces noms sur une carte.

— Ce n'est pas magnifique, dites-moi ? Même le papier est *de luxe*.

— Oui, dis-je platement.

— C'est magnifique, juste magnifique. Mais il manque votre passeport ! Je voulais le faire faire, mais il faut une description de vous et je ne me souvenais plus de la couleur de vos yeux. Ils sont…?

— Marron.

— Vraiment ? dit-il en plissant les yeux. Vous savez quoi, faites moi une liste avec vos yeux, vos cheveux, votre taille, tout ça. Ce sera plus simple. Je connais le Préfet de Police, vous savez ? ajouta-t-il en replaçant les billets dans leur tiroir, qu'il ferma à clef.

— Oui, Monsieur…

— Et puis il va falloir vous emmener chez le tailleur, vous ne pouvez pas voyager dans ces vêtements-là ! On va vous faire faire tout ce qu'il faut, et… Dites-donc, vous m'avez l'air bien inquiet ! Tout ira bien, vous n'aurez qu'à suivre mes conseils et tout se passera bien ! Écoutez-moi donc : une fois passée la Hongrie, c'est facile, vous garderez toujours un œil sur nos bagages. Tous ces gens là-bas sont des voleurs, et des menteurs à ce qu'on dit, mais il est très facile de ne pas se faire avoir : il suffit de ne jamais leur faire confiance ! Je l'ai lu, ou on me l'a dit, donc ça doit être vrai. Les Anglais, ah, il suffit de leur parler du temps qu'il fait, et ils sont contents. Les Prussiens… je n'ai pas besoin de vous parler des Allemands, hein ? Après ce qu'ils ont fait à la France ! Si tu en vois, ne leur adresse pas la parole, c'est une question de principe. Les Turcs...

— À vous entendre, il y a beaucoup trop d'étrangers dans ces pays étrangers, dis-je avant de pouvoir m'en empêcher.

— On voit bien que vous n'avez pas l'habitude ! Mais il n'y a rien à craindre : le personnel de bord est français, bien sûr, et très qualifié.

— Je croyais que la Compagnie des Wagons-lits était belge, dis-je.

— Oh juste le fondateur ! Et puis la Belgique, c'est presque la France. Et ils ont passé tout un tas d'accords avec tous ces pays, pour éviter les brigands, et la guerre, et…

— La guerre ? dit Madame depuis l'encadrement de la porte d'où elle nous observait.

— Ma chère ! dit Monsieur en se redressant. Je disais tout ça uniquement pour rassurer Louis. Tout ira parfaitement bien.

— Ernest, mon cher, il n'y a qu'un moyen de le savoir. Laissez-moi vous faire une Séance.

Monsieur avait été très emballé par les Séances lorsqu'elles avaient été une nouveauté. Après une soirée à faire bouger des verres et lever des tables, il avait décidé qu'il était trop intelligent pour ce genre de chose. Sans mentionner, bien sûr, qu'il avait dormi avec la lumière allumée pendant deux semaines après cela.

— Une Séance me rassurerait, dit Madame. Je ne peux pas vous

laisser partir sans savoir l'approbation des esprits.

— Je ne voudrais pas effrayer encore plus votre esprit influençable de femme, dit Monsieur sur un ton un peu tremblant.

— Maintenant, dit Madame de sa voix la plus mystérieuse. C'est vendredi, nous aurons l'influence de Vénus. C'est la meilleure influence, vous savez. Je l'ai lu, donc ce doit être vrai.

Madame fit entrer Monsieur dans son parloir. Elle avait installé une petite table avec des bougies, des pétales de fleurs, des perles et des cristaux qui servaient d'ordinaire de presse-papier, et une « planchette parlante », tout un tralala théâtral dont Monsieur raffolait. Monsieur avait fait venir la planchette d'Amérique. C'était un simple rectangle de bois où étaient peintes des lettres, quelques mots et quelques dessins ésotériques ; il fallait passer sur la planche une sorte de pointeur qui s'arrêtait soi-disant sur les messages envoyés par les esprits.

Madame fit asseoir Monsieur avant de prendre place à côté de lui. Ils posèrent ensemble leurs mains sur le pointeur. Monsieur était tellement mal à l'aise qu'il osait à peine y laisser un doigt. Madame n'avait qu'à pousser le curseur, et la mise en scène des journaux ne serait peut-être pas un désastre complet…

— O, esprits ! souffla-t-elle. Répondez-moi ! Y a-t-il quelqu'un qui m'entend ce soir ?

Madame, s'attendant probablement à résister à Monsieur, fit glisser le pointeur vers le « oui » avec tant de force que le bois grinça. Monsieur, toujours naïf et bon public, tremblait d'excitation et de peur mélangées.

— O, esprits ! Mon mari veut entreprendre un long voyage dangereux. Doit-il partir ?

Monsieur lorgnait le « oui ». Madame allait pousser le pointeur vers le « non » mais elle s'arrêta soudainement. Son regard se perdit dans le vague. Sur la planchette, le curseur glissa sans bruit vers le « oui », mais Madame ne lui prêtait plus aucune attention.

— Pourquoi ? demanda Madame d'une voix sourde et lointaine.

Cette fois, j'observai le curseur glisser le long des lettres.

— « l…a… r…é…u…n…i…o…n », épela Monsieur. La réunion ! C'est un bon signe, ça ! Je vais rencontrer des gens importants, tu vois !

— Que… qu'est-ce qui l'attend à la fin de ce voyage ? demanda Madame.

— « l…a…v…i…e », épela Monsieur. Lavie ? C'est le nom de quelqu'un ? On dirait un prénom étranger.

Madame se jeta d'un coup en arrière, comme délivrée de l'emprise du pointeur. Sur la planchette, le curseur était placé sur l'image d'un sablier.

— Ça veut dire qu'on peut y aller, hein ? dit Monsieur. Oh d'ailleurs, il faut que j'achète du tissu ! Je ne peux pas emmener Quatresous habillé comme un épouvantail !

Madame ne répondit rien, absorbée dans la contemplation du curseur sur la tablette.

— Je vais commander tout de suite les costumes chez mon tailleur !

Monsieur se leva et courut dans le couloir. Comme Madame ne bougeait toujours pas, je tentai de le suivre sans me faire trop remarquer.

— Quatresous ? Il y a quelqu'un ? Comment ça se fait qu'il n'y ait personne dans cette maison ? Ah, Madame Chardon, dit-il en entrant dans la cuisine. Est-ce que vous pourriez faire porter un message à mon tailleur, immédiatement. Il faut qu'il prenne les mesures de Quatresous et qu'il fasse un, non, deux ! Deux costumes de voyage, et un habit, et…

Il s'arrêta, conscient du regard perçant qu'Eugènie lui jetait.

— Y… y aurait-il un problème ?

— Monsieur, dit Eugènie, je suis désolée de vous le dire, mais je ne peux plus garder ça pour moi. Vous forcez Quatresous à partir et à mentir, et vous lui faites tous ces vêtements. Ce n'est pas bien, pas bien du tout.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît ?! dit Monsieur, piqué.

— Vous ne pouvez pas partir. On va manquer de personnel et je ne peux pas tenir la maison toute seule !

— Mais vous n'êtes pas seule, il y aura des gens pour le ménage…

— Des *journaliers* !

— Tous, vous êtes sûre ? Il me semblait que nous avions quelqu'un à temps plein, que je vois tout le temps dans la…

— Des journaliers, Monsieur, des gens qui ne s'impliquent pas ! Et « la corruption de Paris », Monsieur ! Vous ne payez pas assez, alors on a les pires. Celles et ceux qui volent, celles et ceux qui ne font rien de leur journée que de courir les bals, celles et ceux qui font marcher « la remise des domestiques ».

— La *quoi* ? dit Monsieur, captivé à nouveau.

— Ce sont des magasins qui font payer moins cher aux employés, mais qui mettent le prix fort sur la note, Monsieur, et les domestiques gardant la différence pour eux. Désolée de vous le dire, Monsieur, mais si vous partez avec Quatresous plus personne ne nous protégera contre eux et nous courons tout droit à la ruine !

— Taisez-vous, malheureuse, ne parlez pas si fort, Madame va vous entendre.

— Toute votre collection va être pillée, saccagée, détruite ! Nous allons vivre en haillons, à mendier dans la rue et dormir sous les ponts !

Je devais reconnaître que Eugènie avait réussi où Madame et moi avions échoué. Monsieur avait l'air terrifié.

— Non non non, dit Monsieur. Non non non, ça n'arrivera pas !

— Restez, Monsieur, je vous en supplie, dit Eugènie en reprenant une voix calme et cajolante que je l'avais entendu utiliser avant de tordre le cou des poulets. Et rendez ces billets, c'est plus raisonnable.

— Non non non, répéta Monsieur, non non, je sais ce qu'il faut faire. Je vais prévenir la police, la police viendra surveiller la maison !

— Les policiers ne pourront pas faire le ménage, ou la cuisine !

— Je vais vous trouver les gens. Non, j'ai une meilleure idée ! Je vais *vous* donner tout l'argent de la semaine pour le ménage, comme ça *vous* trouverez les meilleurs qu'il soit ! Vous êtes la mieux placée pour ça !

— Monsieur, je ne peux pas…

— Bien sûr que si, vous êtes ma cuisinière, donc forcément vous êtes la meilleure. Tenez, prenez ça, dit-il en lui mettant dans la main deux billets bleus de 20 francs.

— Et pour les vêtements ? dit Eugènie qui semblait interloquée mais pas encore prête à lâcher l'affaire.

— Quels vêtements ? Oh ceux de Quatresous ? Si vous pouviez faire passer ce message…

— Monsieur ! Ne me demandez pas de faire ça !

— Mais il faut bien qu'il aille dans le train *de luxe* !

— Vous avez encore de très bons costumes de l'année dernière, dit Madame qui nous avait suivi. Nous devrions pouvoir les faire retoucher. Je m'en occupe, Ernest.

— Formidable idée, ma chère ! Je vous le confie !

Puis il remonta vers son bureau, et Madame disparut dans son boudoir, l'air très abattu. Nous avions peut-être gagné quelques batailles sur le front de la peur, mais nous perdions la guerre.

Si on m'avait demandé mon avis, « voler » aurait été pour moi un pêché capital. C'était une question d'honneur. En pourtant, ce soir-là, en désespoir de cause, je cherchai la clef du tiroir dans les poches du costume de Monsieur. Malheureusement ou heureusement, celle-ci resta introuvable.

La lendemain, Madame me demanda de l'accompagner chez un antiquaire. Nous allions ramener une horloge particulièrement chargée d'angelots en or et dont les heures étaient à peine lisibles sous les ornements. Elle avait trôné jusqu'ici sur une table, noyée au centre d'une pile de flacons de Pilules Suisses (« des milliers de guérisons en sont la preuve ! ») contre l'impureté du sang, d'huile de Corylopsis du Japon (« parfumerie Extra-fine ! ») et de Lotion H. Borel (« la seule ordonnée par les médecins ») contre la chute des cheveux. C'était une faible revanche par rapport à notre défaite imminente. L'horloge était si lourde que, même avec l'aide du garçon du magasin, je dus accompagner Madame à l'intérieur.

— Je m'occupe de vous après ces messieurs, nous annonça le propriétaire de la boutique qui était en train de discuter avec deux hommes.

Ceux-ci dégageaient une grandeur, une présence intimidante. L'un d'eux me jeta un regard assassin, et je détournai la tête. Je m'absorbai dans la contemplation de montres de gousset exposées dans une vitrine. J'avais toujours trouvé les montres fascinantes, leur « tic toc » courant après le temps qui passait à la fois sinistre et prometteur, mais cela ne suffit pas à me distraire. Je pouvais toujours apercevoir l'homme dans un miroir accroché au mur : des yeux bleus perçants, un large front, un nez trop court pour son visage et des sourcils sévères. Son compagnon, lui, avait un visage aimable, angulaire, souriant.

— Encore une autre toile ? disait l'homme sévère. Il en a déjà tellement.

— Il a aussi beaucoup de murs sur lesquels les exposer, dit l'homme souriant. Lorsque l'on possède un château, l'on n'a jamais assez de portraits.

— Pourquoi accepter ? dis-je tout bas en direction de la vitrine, sachant que Madame était juste derrière moi.

— Il faut savoir reconnaître ses défaites, dit-elle.

— Et survivre, alors ? Nous devions survivre à ça.

— Il s'agit justement de survivre. On ne peut pas lutter contre ce qui est déjà décidé.

— Vous croyez à cette planchette, alors ? Que des esprits ont donné ces réponses ?

— Je crois, dit-elle, que c'est ma main qui a donné ces réponses. Il vous faudra une bonne coupe de cheveux, ajouta-t-elle en étudiant mon reflet dans la vitrine. Vous ne pouvez pas partir comme ça.

— Prenons lui quelque chose de neuf pour changer, dit l'homme sévère. Quelque chose qui lui donnera envie de venir nous voir, plutôt que l'inverse.

— Tu as raison, répondit son compagnon. Faisons cela. Merci

monsieur, dit-il au propriétaire du magasin. Je suis désolé pour le dérangement.

— Ce n'est rien, monsieur Shepherd. La prochaine fois, peut-être.

Les deux hommes quittèrent le magasin, et je retournai à la voiture pendant que Madame se débarrassait de l'horloge.

Plus tard dans la soirée, ce fut Eugènie qui me coupa les cheveux, en grommelant que c'était une folie, mais qu'au moins nous n'aurions pas à payer un barbier en plus du reste.

Le matin du départ, je trouvai devant la porte de ma chambre une petite valise. À l'intérieur se trouvaient les vêtements de Monsieur retouchés à mes mesures. Je les essayai rapidement : les vestes avaient facilement pu être resserrées, mais les manches et les jambes de pantalon avaient de faux ourlets qui cachaient un rajout de tissu. J'avais de quoi m'habiller le jour, une veste pour sortir, une robe de chambre, une redingote pour visiter (qui allait-on bien pouvoir visiter, à Constantinople où nous ne connaissions personne ?), et une tenue de cérémonie pour le soir : un habit noir avec un pantalon assorti, cravate, gilet et gants blancs ainsi qu'un chapeau haut-de-forme. Dans tous les cas, mes chances d'être absolument ridicule était grandes. J'imaginai devoir supporter des regards comme celui de l'homme sévère du magasin d'antiquité, et réprimai un frisson.

Je me changeai afin de pouvoir remettre les vêtements dans la valise et y ajouter mes affaires. J'allais mettre le manuel de savoir-vivre dans la valise, lorsque j'eus un déclic. Le manuel, sur ces vêtements. *J'avais toutes mes chances d'être ridicule*. Si je me ridiculisais devant les autres passagers *connus*, dans ce train de *luxe*, Monsieur déciderait peut-être de faire demi-tour à la première étape pour échapper à leurs rires, et un billet pouvait peut-être se vendre sur un quai, ou nous pourrions nous faire rembourser le reste du voyage… et j'avais un atout majeur dans ma manche.

J'aperçus alors, bien sanglés dans la partie supérieure de la valise, plusieurs objets : une ancienne montre de gousset de Monsieur, encore en parfait état ; un carnet relié de cuir ; un porte-plume ; un petit flacon d'encre. Sur la première page du carnet était inscrit, dans une écriture toute en boucles et en volutes : « Le destin vous y envoie ; ramenez m'en un livre ». Eh bien, cela restait à voir.

La guerre n'était pas encore perdue.

III. 28 octobre, Paris, Gare de l'Est. Départ 19h30

À 7 heures 20 du soir, je me tenais sur le quai de la Gare de l'Est, mal à l'aise dans l'ancien habit noir de Monsieur, avec ses gants, usés et trop larges, et son chapeau haut-de-forme élimé qui glissait sans cesse sur mes cheveux trop courts.

Je venais à peine de quitter les rues familières de Paris sous leur ciel brumeux d'octobre. Devant moi, dans un brouhaha assourdissant, une foule de gens se pressait, allait et venait, s'embrassait, se congratulait, se donnait de dernières recommandations, se souhaitait bon voyage. C'était un ballet étourdissant de tenues d'hiver toutes neuves : cols montants, plis bouffants sur les hanches, profusion de rubans, petites mèches bouclées s'échappant des chapeaux. Je ne reconnus aucun visage. Je ne voyais que des frous-frous.

— Ne reste pas dans le passage, empoté ! me dit Monsieur en s'engageant dans la mer de monde comme si la gare toute entière lui appartenait, fendant la foule en jouant des épaules.

— Laissez passer, laissez passer !

L'activité autour de l'Express d'Orient était à son paroxysme. Malgré sa popularité, c'était un train assez court : un fourgon à bagages, un wagon-restaurant, deux wagons-lits, un autre fourgon, et enfin la locomotive et son tender. Les wagons étaient en bois, peint d'une couleur bronze aux reflets rougeâtres et vaguement menaçants sous les lampes à gaz de la gare.

Les employés de la Compagnie des Wagons-Lits étaient vêtus de la même couleur que le train. Certains chargeaient d'énormes coffres et valises par les larges portes latérales des fourgons, d'autres s'affairaient derrière les voyageurs avec des paquets et des sacs en direction des wagons-lits. Derrière les quinze grandes fenêtres du wagon-restaurant, des maîtres d'hôtel préparaient deux rangées de nappes immaculées, dressées de verres scintillants, de bouteilles accueillantes, d'assiettes décorées de serviettes savamment pliées.

— Quatresous ! Ne traîne pas, bon sang ! dit Monsieur avant de m'attraper par la manche et me tirer jusqu'à notre wagon-lit avec la détermination d'un boeuf lancé à pleine vitesse.

— Voilà, déclara-il fièrement à qui voulait l'entendre, c'est lui, le voyageur qui m'accompagne. C'est mon neveu ! Il est un peu idiot, vous savez, c'est la branche faible de la famille, regardez comme il est

tout maigre ! Dans ma grande bonté, j'ai pensé qu'un beau voyage lui ferait du bien ! En première classe, en plus !

L'employé au visage rond et l'air placide à qui Monsieur s'adressait était notre conducteur, autrement dit l'employé chargé de la surveillance générale de notre wagon-lit. Il garda une expression de politesse neutre pendant la tirade de Monsieur, puis me tendit mon billet.

— Soyez les bienvenus à bord de l'Orient Express, messieurs, dit-il en nous ouvrant la portière de la plate-forme.

Ces plate-formes se trouvaient à l'avant et à l'arrière de chaque wagon. Elles avaient un toit, mais elles n'étaient fermées sur les côtés que par des panneaux de bois qui ne m'arrivaient qu'à la taille. En d'autres termes, ces plate-formes protégeaient les voyageurs de la pluie mais les laissaient exposés au vent, ainsi qu'aux regards des curieux sur le quai.

Monsieur gravit péniblement le marchepied, puis se hissa sur la plate-forme qu'il occupa comme une scène de théâtre. Je crus un instant qu'il allait saluer un public imaginaire, ou me faire faire un tour d'animal savant, mais il s'engouffra par la porte qui menait vers les compartiments de couchettes.

Je restai sur la plate-forme, regardant ce que je tenais en main. Mon billet. J'avais *enfin* mon billet. J'avais 840 francs au bout des doigts. Si je partais maintenant, je pourrais me faire rembourser, et ce serait toujours ça de gagné pour Madame. Je risquais de perdre ma place, du moins, l'une de mes deux places… mais cela valait le coup.

J'ouvris la portière et sautai sur le quai. L'action était grisante, libératrice. J'ignorai les injonctions du conducteur et me faufilai en direction de la sortie…

… lorsqu'un raz-de-marée de bras et de jambes se pressa autour de moi et me ramena contre le wagon-lit. Le conducteur me saisit par l'épaule, et je n'eus pas d'autre choix que de remonter sur la plate-forme pour échapper à la foule. Au milieu des cris et des mains tendues, un rempart d'employés des Wagons-Lits tentait de mener bravement trois personnes jusqu'au train.

— Bienvenue dans l'Orient Express, monsieur Schaefer ! cria le conducteur en couvrant le bruit de la foule.

Un jeune homme, aux cheveux noirs et à l'allure dégingandée, se hissa sur la plate-forme d'un pas mou. Le visage mélancolique du

violoniste ne ressemblait pas vraiment à la gravure que j'avais vue dans le *Gaulois*, mais l'impression de lassitude était la même. La foule semblait aveugle à son indifférence, et des bras se tendaient encore dans l'espoir de le toucher. Derrière lui suivaient une femme et une jeune fille d'environ quinze ou seize ans.

Tristram Schaefer reniflait comme s'il était enrhumé. Il s'arrêta devant moi et me regarda pendant un instant, l'air confus.

— *Je vous prie de nous excuser*, me dit la femme blonde sur un ton qui ne s'excusait pas du tout.

Je les laissai passer. Tristram Schaefer disparut dans le wagon, mais la marée humaine bloquait toujours le quai, jusqu'au wagon-restaurant. Le restaurant… J'avais peut-être une chance de pouvoir passer par là, si je pouvais le traverser. L'accès au fourgon de queue devait sûrement être encore libre. Le conducteur était occupé à repousser les curieux. J'avais une chance.

Je passai d'un wagon à l'autre par une hasardeuse passerelle et essayai d'ouvrir la porte ; elle était verrouillée. Il y avait un train de l'autre côté de l'Express d'Orient, mais peut-être pourrais-je me glisser entre les deux… le conducteur était toujours distrait…

— Essayeriez-vous de vous enfuir ?

Je me retournai pour trouver la jeune fille en train de m'observer. Sous son chapeau de velours, elle avait un visage de poupée : pâle et lisse, avec une petite bouche, des yeux aux cils presque transparents, des sourcils très fins. J'avais du mal à déchiffrer son expression tant elle était neutre et retenue.

— Non, mentis-je.

— Dommage. J'aurais demandé à vous accompagner. Supplié, peut-être. Suggéré que je pouvais vous payer, en tout cas.

— Vraiment ? dis-je en essayant de déterminer à quelle point elle était sérieuse. Combien ?

— Monsieur Quatresous ? dit le conducteur. Que faites-vous par là ? C'est le wagon-restaurant, dit-il sur le ton très lent et articulé de quelqu'un qui parle à un enfant. Le wagon-lit est celui-ci.

— Oh, fut tout ce que je trouvai à répondre.

— Nous allons bientôt partir, dit le conducteur. Rejoignez votre oncle dans votre compartiment. Allez, allez. Je vous promets que le voyage va bien se passer.

Si j'avais fait un scandale ici, sans Monsieur pour voir la scène, aurais-je pu me faire rembourser mon billet ou bien aurais-je terminé la journée au poste de police ? Ou bien Monsieur les aurait-il

convaincus que c'était la preuve que son neveu était idiot, et nous serions partis malgré tout…

— Je vais le guider, dit la jeune fille avant que mon choix ne fût fait.

— Vous êtes trop aimable, mademoiselle Schaefer, dit le conducteur. Merci infiniment.

— Courage, monsieur Quatresous, me dit la jeune fille lorsque je fus de nouveau sur la bonne plate-forme. N'ayez pas l'air si déçu. Il y aura sûrement d'autres occasions.

— C'est ce que j'espère, Mademoiselle… Schaefer ? Vous êtes la… euh… soeur de…?

— Je suis effectivement « La-Soeur-de » Schaefer, c'est le nom sous lequel je suis généralement connue, même de ma mère. Particulièrement de ma mère, si je dois être honnête. Mais mon véritable prénom est Melusine. Je dois avouer que je suis curieuse de savoir quelle prénom un monsieur « Quatresous » peut bien avoir.

— Lou… euh… Louis.

— Évidemment. Seriez-vous banquier, par le plus grand des hasards ?

— Non ?

— Vous avez encore le temps de le devenir, je suppose. Je suis ravie de faire votre connaissance, monsieur Louis Quatresous.

— Moi de même, mademoiselle Melusine Schaefer.

— À présent, entrons dans ce maudit wagon retrouver nos chères familles respectives.

Le petit vestibule et le couloir, brillamment éclairés et entièrement boisés, étaient étonnamment calmes après la clameur de la foule. Une douce sensation de chaleur m'enveloppa ; j'avais oublié que Monsieur avait vanté en long et en large le chauffage à la vapeur ainsi que l'éclairage au gaz.

— Ah ! s'exclama Monsieur qui apparut soudainement devant moi. Quatresous ! As-tu vu cette cabine ? Regarde moi ça ! Tout est boisé, tout est neuf ! Ils auraient tout de même pu mettre du vernis, parce que ça ne *sent* pas le neuf, c'est dommage. As-tu vu cette lampe ? C'est de la soie verte ! Il faut aimer le vert, moi je trouve que ça me donne l'air malade... Et cette banquette ! Ces rideaux !

Monsieur me saisit à nouveau par la manche pour me faire marcher plus vite. Le compartiment pour deux consistait en une sorte de petit couloir qui permettait tout juste de circuler, muni d'une banquette qui se transformait en deux lits superposés.

— Qu'en penses-tu, alors ?

C'était un cercueil. Un cercueil dont les parois se refermaient sur moi.

— C'est un placard, Monsieur.

— C'est vrai que c'est un peu petit. Je m'attendais à mieux. Un placard… oui, mais c'est un placard *de luxe* !

Monsieur connaissait toute une liste de détails techniques qui prouvaient indiscutablement que les placards de luxe étaient la meilleure chose à avoir dans la vie, mais je ne l'entendais plus qu'à demi. Un vertige faisait danser le compartiment, ma vision se troublait.

Je me laissai tomber sur la banquette le plus silencieusement possible. Monsieur ne me remarqua même pas, absorbé dans sa description d'une tablette qui, selon lui, devait permettre d'écrire sans aucune rature, grâce à quelque chose de formidable que faisaient les essieux sous les wagons.

Je remarquai une porte, discrètement placée dans la paroi en face de la banquette. Je fis un vague mouvement vers elle, et Monsieur bondit sur la poignée. Celle-ci résista fermement.

— Ah, dit-il, c'est fermé à clef, bien sûr. Ça doit donner sur la cabine à côté. On ne voudrait pas que des étrangers entrent dans la chambre la nuit, n'est-ce pas ! Parbleu, ils pensent vraiment à tout !

Un sifflet retentit soudain et la locomotive se mit en route avec un bruit assourdissant. Le train s'ébranla, prit lentement de la vitesse. Malgré moi, je me précipitai dans le couloir. Depuis la fenêtre la plus proche, je vis le train s'arracher au quai de la gare, laissant derrière lui la foule d'où s'élevaient des mouchoirs et des chapeaux. Le train s'élança dans un tunnel et je ne vis plus que mon reflet dans la vitre.

Près de moi se trouvait un couple d'une cinquantaine d'années. L'homme avait un air militaire, les cheveux gris, une expression de résignation solennelle. La femme avait l'air critique d'une institutrice, un visage sévère angulaire, avec des pommettes et une mâchoire fortes, une coiffure et une tenue relativement simples et dépourvues de fioritures. Ils échangèrent quelques mots que je ne compris pas, peut-être en anglais, ou en allemand.

— Quatresous ! me souffla brutalement Monsieur dans l'oreille. Viens donc ici ! Aides-moi à mettre ça, veux-tu ?

Il me tendit les boutons de manchette et l'épingle à cravate les plus larges et les plus brillants de sa collection.

— Moi ? dis-je.

— Oui, toi, bien sûr ! Qui d'autre ? Il y a du beau monde, je veux qu'ils me voient ! Dépêche-toi un peu ! ajouta-t-il alors que je faisais de mon mieux pour attacher ses manches. Je veux voir les cabinets de toilette, maintenant qu'ils les ouvrent ! Il paraît qu'il y en un comme

ça de chaque côté de la voiture ! Deux pour vingt voyageurs, tu te rends compte ! Alors que les autres trains *express* n'en ont même pas *un* ! Et ils ont de l'eau froide *et* de l'eau chaude ! N'empêche que, le matin, il doit y avoir la queue, ils auraient dû en mettre trois.

Mes mains tremblaient, Monsieur ne pouvait s'empêcher de gigoter, et j'avais du mal à glisser les boutons dans les boutonnières. La femme à l'air critique m'observait, ne pouvait pas détacher son regard de mes doigts maladroits. Plus elle m'observait, et plus les boutonnières semblaient se réduire.

— Laissez-moi vous aider, dit-elle finalement en me prenant les boutons de manchette des mains.

— Merci madame, marmonnai-je en prenant l'épingle à cravate.

— Faites toujours attention à ce que vous faites. La concentration, c'est la clef, en toutes circonstances.

Elle enfila les boutons avec une précision chirurgicale, si vite que Monsieur ne s'aperçut même pas de sa présence, et retourna auprès de son mari avant que je n'eus le temps de mourir de honte.

J'avais à peine placé l'épingle à cravate qu'un maître d'hôtel, mieux vêtu et ganté que je ne l'étais, apparut à la porte du wagon. Il annonça, d'une voix élégante :

— Mesdames et Messieurs les voyageurs, le dîner est servi !

IV. De Noisy-le-Sec à Epernay

Les boutons de manchettes de Monsieur n'avaient aucune chance d'être remarqués à l'intérieur du wagon-restaurant. Chaque surface, qu'elle soit de bois ou de cristal, brillait de mille feux : l'emploi ingénieux de grandes glaces permettait à la lumière du plafonnier et des chandeliers de se refléter et d'illuminer tous les recoins de la pièce. C'était comme d'entrer dans une boîte à bijoux, au plafond décoré de motifs floraux, et aux parois recouvertes de tapisseries.

La voiture était divisée en quatre parties inégales : d'abord un fumoir de six sièges avec des tables (qui tournaient sur elles-mêmes), puis un salon pour dames avec une banquette en forme de « U ». Venait ensuite la salle du restaurant, et enfin la petite cuisine complètement isolée. La salle du restaurant elle-même pouvait accueillir vingt-quatre couverts, les seuls dressés ce soir : d'un côté les tables étaient prévues pour deux personnes, de l'autre pour quatre.

Nous fûmes conduits, Monsieur et moi, à une table pour deux tout au bout du restaurant, adossée à la cuisine. Le cuir clouté du dossier de la chaise était décoré d'une sorte de créature à longues pattes, avec un cou s'enroulant sur lui-même et terminé par une tête crachant du feu. Le motif me sembla si étrange que j'hésitai un instant avant de m'asseoir.

— Eh bien, qu'est-ce que tu fais ? me souffla Monsieur. Tu vois bien qu'il y a du monde qui attend ! Excusez-le, dit-il au serveur qui plaçait les gens, c'est un provincial. Il n'est pas méchant, juste idiot. Laissez-le donc, il va finir par s'asseoir tout seul.

J'avais l'impression que la créature du dossier était là pour me prévenir d'un danger. Comme si quelque chose de terrible se tenait derrière…

Je me retournai pour découvrir un visage réprobateur autant que familier à la porte du restaurant : c'était l'homme sévère du magasin d'antiquités, en train de discuter avec son ami souriant ! En un éclair je fus sur ma chaise, la tête tournée vers la fenêtre afin de dissimuler mon visage. Je voyais encore son reflet dans la vitre ; les deux hommes étaient accompagnés d'une femme habillée d'un rouge écarlate. Le serveur les plaça à la table en face de la nôtre.

Je tremblais sur ma chaise. S'ils me reconnaissaient, ils pourraient mentionner Madame et la vente de l'horloge. Monsieur ne lui

pardonnerait peut-être jamais cela. Je comptais faire un scandale pour le forcer à quitter le train, certes, mais pas un qui impliquerait autant de risques pour elle. J'aurais dû m'enfuir, courir sur les voies, quand j'en avais eu l'occasion…

Derrière Monsieur, le serveur installait deux hommes. Le premier, de mon âge peut-être, portait une moustache fine avec une barbe pointue sur le menton, les cheveux longs coiffés en arrière. Son style impeccable bien qu'excentrique ne cachait pas ses traits tirés. La première chose qu'il fit fut de commander plusieurs bouteilles de vin.

— Déjà ? dit le jeune homme qui était assis en face de lui.

Sa voix, aux inflexions si délicates, m'interpella. Il avait peut-être quinze, ou seize ans, et le visage d'un de ces dieux grecs dont on faisait des toiles en série.

— « Déjà ? » me demandes-tu, mon si cher secrétaire, alors que c'est « enfin » qu'il faudrait dire, Alfred. Je me sens bien trop sobre au seuil de cette soirée.

— Le mot « sobre » ne s'est pas appliqué à vous depuis si longtemps qu'il ne vous reconnaîtrait pas si vous le croisiez.

— Une magnifique répartie ! Note-la donc, je te prie, je pourrais l'utiliser. C'est bien pour cela que tu es payé, n'est-ce pas ?

La réponse d'Alfred se perdit derrière la voix de Monsieur.

— Regarde ça, Quatresous ! Ils ont du « Château-Giscours 1875 ». Tu te rends compte ? Du « *Château-Giscours* » de l'année 1875 ! Du « *Château-Gis-cours* » !

Il me colla le menu sous le nez. Tout ce que je vis fut que le dîner était à 6 francs, le déjeuner à 4 francs, et le petit déjeuner à 1 franc 50. Et l'on me payait *1 franc par jour* !

— Garçon s'il vous plaît ? dit Monsieur en interpellant un serveur. Nous prendrons le consommé de volaille, et puis le filet de boeuf jardinière.

— Excellent choix monsieur, répondit le serveur, c'est l'un des plats les plus appréciés.

— Et pour finir, la crème chocolat. Oh, et pour accompagner, le « *Châ-teau-Gis-cours 1875* ».

— Très bien monsieur.

— Tu vois ? me dit Monsieur qui avait l'air très fier de lui. C'est comme ça qu'il faut faire !

Le filet de bœuf devait être en effet absolument délicieux ; nous n'entendions dans la salle que les cliquetis des couverts et du train. Pour ma part, je me concentrais sur les options qu'il me restait. J'avais peut-être encore une chance d'appliquer mon plan dans le wagon-lit, hors de la vue de nos voisins de table. Tout n'était pas perdu, me

disais-je en gardant la tête tournée vers la fenêtre. Il me suffisait de garder profil bas dans le restaurant. Tout irait bien.

Soudain, alors que nous terminions la crème chocolat, un homme se leva et frappa sa cuillère contre son verre avec insistance.

— Bonsoir, désolé de vous interrompre, bonsoir ! Je pense que nous devrions tous avoir terminé ce si succulent repas, à présent, ou presque... je vous présente mes excuses, de nouveau, si ce n'est pas le cas.

Je le reconnus aisément : c'était le journaliste que j'avais vu au café rue Soufflot. Il voyageait donc ce soir, lui aussi ! Que de coïncidences pour une seule nuit… Au moins, lui ne pouvait pas me reconnaître.

De sa place au milieu du restaurant, il scrutait les voyageurs avec une expression impatiente, comme s'il était sur le point de partir en courant. Il attendit que tout le monde se fût retourné vers lui, ce qui ne fut pas une chose aisée, tellement les tables et les chaises étaient serrées les unes contre les autres.

— J'aimerais vous raconter une histoire, commença-t-il enfin, celle de deux hommes, aux Amériques, assis ensemble dans un même wagon. Comme vous le savez, l'étiquette les empêche de parler à quelqu'un qui ne leur a pas été présenté. Mais ils sont seuls dans le wagon, et le voyage est tellement long, ça fait déjà des heures et des heures qu'ils sont là, et ils meurent d'envie de faire la conversation. Que font-ils ? Ils n'ont qu'une solution ! Ils parlent tout seuls, ne s'adressent à personne, seulement par longs monologues, à la cantonade... un peu comme moi maintenant, d'ailleurs !

Quelques rires fusèrent autour de lui, encore un peu réservés et polis, mais l'amusement semblait sincère. Le journaliste sourit et je pouvais dire que malgré ses manières à la limite de l'inconvenance, il avait la sympathie de la salle.

— Nous sommes dans le même cas que ces deux hommes ! reprit-il. Nous allons passer trois jours ensemble ! Je ne sais pas pour vous, mais je voyagerai seul à partir de Vienne et s'il m'arrivait quelque chose, personne ne saurait qui je suis ! Sans compter tous ces monologues que je vais devoir faire, car je vais jusqu'à Constantinople ! Je vous propose de faire une toute petite, minuscule entorse à la bienséance, rien que pour cette fois, et de nous présenter nous-même, afin de profiter ensemble du voyage. Vous êtes, bien sûr, libres de m'ignorer. Mais voilà : je suis Charles Fontaine et je suis ravi

de me trouver parmi vous ce soir.

Je regardai autour de moi. Qui allait oser lui répondre ? Le personnel de bord devrait-il intervenir pour le faire taire ? Malgré le danger, cela me paraissait une opportunité. Peut-être devais-je lui répondre et m'associer à son impolitesse. D'un autre côté, si la salle lui était sympathique, était-ce une bonne chose pour moi ?

— Et dans ce tourbillon tumultueux de mots, il n'y en a peut-être que deux ou trois de bons, au mieux. Si ce discours est l'un de vos insidieux stratagèmes conçus pour capter l'attention, il est des plus médiocres qu'il m'ait été donné d'entendre !

Les têtes se tournèrent vers l'homme qui se trouvait assis juste derrière Monsieur. Son expression affichait un dédain nonchalant, mais ses yeux bleu clair scintillaient.

— Votre voix est familière, dit Fontaine. Est-ce vraiment vous, Charles ?

— Je suis là devant vous autant qu'il m'est possible d'être toujours moi-même après toutes ces années, Charles.

— Charles ! Quelle bonne surprise ! Et toujours prêt à voler à mon secours de la façon la plus embrouillée qu'il soit. Je ne suis pas certain d'avoir compris la moitié de votre phrase, mais merci. Mesdames et messieurs, puisque je connais cet individu, permettez-moi de vous présenter le très reconnu et admiré monsieur Charles Dumont, poète et auteur de... rappelez-moi le titre de votre dernier livre ? Cela fait tellement longtemps que vous avez été publié, ma mémoire me fait défaut.

— Permettez-moi plutôt d'informer nos aimables compagnons de voyage que vous êtes journaliste au *Curieux*, reprit Dumont. Car il faut bien, ma foi, qu'ils soient conscients du risque qu'ils encourent de finir cités dans la rubrique des faits divers.

— Et quelle aubaine pour vous ! s'écria Fontaine. Vous auriez enfin l'occasion d'avoir de nouveau votre nom dans les journaux ! Et ce, dès demain, grâce au formidable télégraphe dont le train est pourvu. Peut-être devrions-nous commencer l'entretien tout de suite ?

— Je ne vais pas mentir, dit Dumont, je suis presque tenté. Si seulement ce n'était pas avec vous, mon cher.

— Ooh, un auteur et un journaliste ! Voilà qui est passionnant ! déclara une femme assise à la table à droite de celle de Dumont et qui roulait ses « r » de façon gutturale. J'ai l'impression d'être au théâtre ! Et j'adore le théâtre. Vous avez absolument raison, monsieur Fontaine. Nous devrions faire notre propre petit théâtre, ici dans l'*Orient Express*, et nous présenter nous-même. Permettez-moi donc de me présenter à

mon tour : je suis Diana Niedermeier.

Elle avait une soixantaine d'années, peut-être, avec une longue figure poudrée, une large bouche et des yeux qui disparaissaient sous d'épaisses paupières. Elle m'évoquait vaguement un cheval qu'on aurait enveloppé dans une robe.

— Je suis absolument ravi de vous rencontrer, dit Fontaine. Auriez-vous la trace d'un accent ? Je dirais... Suisse ?

— Parfaitement exact, monsieur Fontaine ! dit madame Niedermeier avec un petit rire joueur. Je viens de Neuchâtel. Figurez-vous que je vais à Constantinople moi aussi ; vous ne serez pas seul, mon ami. J'accompagne mon neveu, Nerio Bianchi.

Elle posa sa main sur l'épaule du jeune homme qui était assit à côté d'elle. Pâle, perdu dans un habit gris-bleu dont le tissu soyeux semblait couler autour de lui, il se contenta de hocher brièvement la tête en s'essuyant les yeux avec sa serviette.

— Veuillez pardonner mon neveu, reprit madame Niedermeier, il a une « condition ». C'est le côté italien de la famille, sans doute. Feu mon mari, paix à son âme, avait aussi une constitution fragile. Il est parti en quelques jours, le pauvre bougre. Sans aucun signe avant-coureur, c'était foudroyant.

— Vous m'en voyez désolé, dit Fontaine.

— Je suis Ernest Desmilliers ! entendis-je Monsieur clamer soudain de sa voix de stentor. Je suis dans l'investissement ! Je voyage avec mon neveu Louis, il s'appelle Louis Quatresous. Il est un peu simplet, mais gentil. C'était de mon devoir d'oncle de l'emmener voir du pays !

Je perçus les mouvements dans la salle, alors que tout le monde se tournait vers moi. Je vis, du coin de l'œil, l'homme sévère faire un mouvement brusque. J'eus le sentiment de ne plus avoir le choix. Ce n'était pas du tout ce que j'avais prévu, mais j'avais l'attention de tout de monde et c'était ce qui comptait. C'était le moment, mon moment, peut-être ma dernière chance. Je me levai, et ouvrit la bouche… mon cœur battait la chamade…

— En fait, je suis…

— Je suis Barbara Winter, coupa la femme en rouge.

Toutes les têtes se tournèrent vers elle. Elle s'était levée, et se laissait admirer avec satisfaction. Sa peau était pâle, les yeux sombres, ses cheveux noirs, les sourcils arqués ; tout semblait chez elle se définir en courbes. Rivaliser avec elle semblait impossible, mais j'étais encore debout, et je tentai à nouveau :

— Je voulais dire que je suis… commençai-je.

— Je voyage avec mon frère David et notre cousin Stephen Shepherd, dit Barbara d'une voix incisive. Nous nous rendons à Bucharest, pour y passer quelques jours avant de rendre visite à un vieil ami.

Elle se rassit, souriante, droite sur sa chaise comme si elle siégeait sur un trône, ignorant avec délices le regard noir que lui adressait son frère.

Que venait-il de se passer ? Monsieur tira sur ma manche pour me faire me rasseoir ; je ne résistai pas, encore sous le choc de ma tentative ratée. Une voix dans ma tête me disait que, devant Barbara Winter, je n'étais rien. Je devais m'écraser, et rester dans son ombre.

— Madame Winter, s'empressa de dire Dumont, voici mon secrétaire personnel, Alfred Berger.

— Et moi, répondit Fontaine, je vous présente mes amis Viennois, Bastien et Flora Färber. Bastien est le meilleur peintre impression-niste qui soit jamais venu d'Autriche !

— C'est bien trop d'honneur pour l'amateur que je suis ! dit Färber en riant, ce qui faisait bouger sa moustache immense et sophistiquée, soigneusement recourbée à chaque extrémité. Mais je n'entrerais pas dans une discussion avec toi. Je suis un homme de couleurs, pas de mots.

Monsieur avait l'expression d'un boeuf à qui on venait de présenter un parapluie et me demanda discrètement ce qu'était un impressionniste, et s'il devait être impressionné.

— Je suis Narcissa Schaefer, dit la femme blonde que j'avais vu avec Tristram Schaefer. Je suis certaine que je n'ai pas à vous présenter mon fils Tristram, madame Winter. Sa renommée est internationale.

— C'est un musicien, n'est-ce pas ? demanda madame Nieder-meier. Un pianiste… ?

— Violoniste, dit Narcissa Schaefer rayonnante de fierté. Acclamé mondialement, à seulement 23 ans.

— C'est très bien, jeune homme, dit madame Niedermeier. La musique adoucit les mœurs, continuez comme cela. Parlant de choses mondiales, laissez-moi vous présenter mes compagnons de table. Voici George Elster, qui nous vient de Belgique, et Mykhailo Mykolayovych Melnyk, qui nous vient d'Ukraine.

George Elster avait une quarantaine d'années et une large tête blonde, et un accent chantant avec lequel il annonça être dans l'import-export. Melnyk, dont personne ne réussit à prononcer le nom entier avec l'adresse de madame Niedermeier, était un homme petit et

trapu dont le visage disparaissait sous une épaisse barbe blanche. Il se contenta d'un signe de la main qui aurait pu autant vouloir dire « bonsoir » que « fichez-moi donc la paix ».

Le couple que j'avais croisé plus tôt dans le couloir du wagon fut lui aussi très concis : Jack et Meg Sanders étaient américains et visitaient l'Europe. Lui avait combattu lors de la guerre civile américaine, et se présentait comme un médecin en retraite. Il comprenait le français mais ne le parlait pas ; sa femme parlait pour lui.

Les quatre voyageurs restant ne parlaient pas français et n'avaient pas suivi notre conversation. Fontaine insista pour qu'ils fassent partie de notre groupe, et supplia l'interprète de la compagnie, monsieur Gert Janssens, de bien vouloir nous aider. Monsieur Janssens nous présenta alors un couple de trentenaires Polonais, Piotr et Agnieszka Adamski, puis deux Hongrois nommés Almos et Vilmos Juhász (prononçé « You-az »). Les Juhász étaient frères, et partageaient effectivement la même fière stature, le même front large, les yeux enfoncés et un peu tombants mais brillants d'une intelligence intense. Ils étaient banquiers, ce qui enchanta Monsieur, et lui fit immédiatement oublier tout ce qu'il avait pu lire sur les Hongrois.

— Eh bien, s'exclama Fontaine. Nous voilà officiellement tous compagnons de voyage ! Je propose de boire à notre nouvelle amitié !

Les verres se levèrent, au-dessus du dessert, sans se faire prier.

— Puisque nous sommes tous amis, annonça madame Niedermeier, je vais vous dire un secret. Voilà… j'ai un don, dit-elle sur un ton solennel. Je suis un peu médium. Lorsque je dis un peu... oh, inutile de cacher la vérité, n'est-ce pas ? Je suis médium ! Je dois vivre avec, autant l'assumer !

Madame Niedermeier rit, ravie de sa petite mise en scène. Je sentis une certaine tension de mon côté de la salle : Stephen et David échangèrent un regard circonspect ; Melnyk avait tout d'un coup fixé son regard sur madame Niedermeier ; Dumont se pencha vers Alfred qui haussa les épaules. Je m'attendais à voir Monsieur déclamer que sa femme faisait les meilleurs séances du monde, mais il avait l'air mal à l'aise, le nez penché sur sa crème chocolat.

— C'est la raison pour laquelle j'étais à Paris, reprit madame Niedermeier. Je fais partie de la Société Parisienne d'Études Spirites. J'ai passé deux semaines rue Saint-Anne à étudier mes pouvoirs.

— Une médium ? répéta Fontaine. Les médiums ne sont-ils pas ces gens qui parlent aux morts ?

— Si, c'est exactement cela. J'avais ce don toute ma vie, figurez-

vous, mais c'est quand mon Conrad est mort, paix à son âme, qu'il s'est enfin révélé à moi. Comme s'il fallait que je garde le contact avec Conrad... J'utilise mon don pour aider les autres, bien sûr. Je suis un peu clairvoyante, aussi. Ce sont ceux qui devinent les choses à distance.

— Pourriez-vous répondre à une question, alors ? demanda Fontaine. Si je vous demande quelque chose, les esprits vont me répondre ?

— Oh, je ne pourrais pas ! dit madame Niedermeier en soupirant exagérément. Ça ne se fait pas sur commande, vous savez ? Oh, très bien, puisque vous insistez, je vais vous montrer.

— J'adore la divination ! déclara Barbara. Laissez-moi voir cela de plus près.

— Avec plaisir ! dit madame Niedermeier. Approchez-vous aussi, monsieur Fontaine.

George Elster saisit son verre de vin encore plein et se leva avec une grande courtoisie pour laisser sa place à Barbara, alors que Fontaine approchait sa chaise. Madame Niedermeier sortit un paquet de cartes de tarot de son sac et commença à les mélanger.

— Ce n'est pas une tablette ? demanda Monsieur visiblement soulagé. Je croyais que c'était avec ça que les morts parlaient !

— Vous êtes bien renseigné, monsieur Desmilliers ! dit madame Niedermeier. Seriez-vous versé dans les arts occultes ?

— Je suis seulement renseigné, dit Monsieur qui se gonflait de fierté. Un homme se doit d'être renseigné, non ? Donc je le suis.

— J'utilise aussi la tablette, dit madame Niedermeier, mais en voyage je préfère les cartes, c'est bien plus pratique.

— Évidemment, dit Monsieur d'un air entendu avant de se pencher vers moi. Tu as entendu ça, Quatresous ? me souffla-t-il. Je suis *renseigné* !

— Alors, monsieur Fontaine, reprit madame Niedermeier, quelle est la question que vous voulez poser aux esprits ?

— Eh bien, dit Fontaine, c'est une sorte de mystère. Il y avait, quand je suis monté dans ce train, cinq compartiments encore fermés. Huit places dans chaque voiture : un compartiment de quatre lits et deux de deux lits dans le mien, deux de quatre lits dans le suivant.

— Il n'y a rien de bien mystérieux là-dedans, interrompit Dumont. Des compartiments non réservés, voilà tout.

— Dans l'*Orient Express* ? dit Fontaine. Je ne sais pas si vous l'avez remarqué, mais on se bat pour monter dedans, même sans voyager très loin. Je connais des gens qui, pour pouvoir se vanter d'avoir mis un pied dans l'Express d'Orient, n'auraient pas hésité à faire le trajet de Paris à la frontière allemand, Avricourt, ne serait-ce que pour profiter

de cet excellent repas que nous avons partagé et dire : « J'y étais ! »

— Alors ce sont sûrement des chambres réservées : ils monteront plus tard.

— Seize personnes d'un coup ? Et là aussi, leurs compartiments auraient pu être loués pour la nuit.

— Ce ne sont pas forcément seize personnes, dit Barbara Winter. Nous avons payé quatre places afin d'être absolument tranquilles dans notre compartiment.

— Tu entends ça, Quatresous ? me glissa Monsieur à voix basse. Voilà ce que j'aurais dû faire ! Payer deux places et venir seul, juste pour le confort. Ça, c'est noble. Ça, ça c'est classieux ! Ça, c'est ce que je ferai, la prochaine fois !

— Ce sont peut-être des anglais qui montent à Châlons-sur-Marne, dit le belge George Elster. Avec toutes leurs nouvelles idées d'hygiène et de salles de bains dans les maisons, peut-être qu'ils veulent être sûrs que leurs compartiments soient très propres.

— Votre mystère n'en est pas un, mon très cher Charles, dit Dumont. Une coïncidence, rien de plus je le crains. Vous montez une intrigue à partir de chimères. Seriez-vous effrayé par votre propre ombre ?

— Je n'ai pas peur, répondit Fontaine. Je suis journaliste et j'ai le nez pour les affaires louches. Du plus, une chimère est une chèvre à tête de lion et à queue de serpent. C'est à la fois mystérieux et effrayant, ne trouvez-vous pas ?

— Laissez-moi réfléchir… voyons… non, pas vraiment.

— De toute façon, dit madame Niedermier, je ne pourrais pas répondre à des questions sur des personnes qui ne sont pas là. Cela ne se fait pas.

— Ne comptez pas sur votre chance une fois de trop, dit Dumont. Estimez-vous heureux d'être encore parmi nous après un tel outrage à l'étiquette, mon cher.

— Très bien, très bien, dit Fontaine en riant. Alors, dites-moi ce qui m'attend pour ce voyage.

— Voilà qui est une question parfaite, dit madame Niedermier avant de prendre une profonde inspiration. Ô, Conrad, mon cher époux ! Viens nous parler du futur de ce jeune homme ! Guide ma main vers son destin !

La semaine dernière, j'aurais juré que ce genre de séance était forcément truqué. Après l'autre soir, et la réaction de Madame… je restai sceptique, mais ne pouvais m'empêcher de penser à ce qui avait été dit. Et ce mot étrange, « lavie »…

Madame Niedermeier déposa certaines cartes, devant elle, sur la table récemment débarrassée par les serveurs. Melnyk et Stephen

regardaient tout cela d'un air détaché. David, lui, gardait les yeux sur Fontaine, alors que Barbara surveillait les mains et les cartes de madame Niedermeier. Celle-ci en retourna trois : c'était le Bateleur, le Diable, la Mort.

— Diable ! dit Fontaine. Voilà qui s'annonce périlleux. Je pars en voyage, je vais rencontrer un monstre, et je vais mourir ?!

— Pas du tout, dit madame Niedermeier avec un petit rire, les cartes sont plus symboliques que cela. Le Bateleur est un nouveau départ, de nouvelles idées. Le Diable est la part du démon en chacun de nous, nos mauvais côtés qui nous entravent, et la Mort est simplement un changement de vie.

— Vous me rassurez ! Dit comme cela, c'est en effet bien plus positif ! C'est pratiquement un voyage initiatique !

— Exactement ! dit madame Niedermeier. Vous avez tout compris : vous allez devoir confronter vos démons intérieurs pour renaître, très cher.

— Voilà un thème qui a tout pour plaire à mon ami Charles ; pouvez-vous faire la même chose pour lui ?

— Mais bien sûr, dit madame Niedermeier avant de recommencer son manège.

Elle retourna encore trois cartes : le Bateleur, le Diable, la Mort.

— Je suis désolée ! déclara-t-elle. J'ai dû mal mélanger mon paquet.

Les cartes furent mélangées, battues, les esprits invoqués, les cartes retournées. Le Bateleur, le Diable, la Mort. Elle fit mélanger le paquet par son neveu, puis tira à nouveau trois cartes.

Le Bateleur, le Diable, la Mort.

Un silence stupéfait tomba sur le wagon. Monsieur avait l'air hébété qu'il affichait devant quelque chose de nouveau et qu'il n'avait pas encore attribué à une catégorie, comme « à la mode ».

— Ce doit être un trucage, l'entendis-je murmurer. Un bon truc, mais un trucage.

— Oh, dit finalement madame Niedermeier. Comme c'est étrange… je ne comprends pas…

— C'est effectivement très curieux, dit Barbara en inspectant la carte du Diable alors que Melnyk tournait celle de la Mort entre ses mains.

— Ne les touchez pas trop, s'il vous plaît, dit madame Niedermeier. Un jeu de cartes est personnel. Il faut l'apprivoiser et cela prend du temps. Si vous touchez cette carte trop longtemps, c'est comme si vous l'empoisonniez. Vous allez perturber le paquet entier et il va devenir incompréhensible !

— Je vous prie de m'excuser, dit Melnyk avec un fort accent.

— C'est probablement parce que Dumont et moi nous appelons tous les deux Charles, suggéra Fontaine. Les esprits doivent en être perturbés.

— Ce doit être cela ! dit madame Niedermeier en riant à nouveau. Ou bien c'est qu'il y a tellement de monde, cela trouble ma concentration. C'est sûrement le destin de quelqu'un, mais de qui ? Il suffit d'être entourée d'esprits forts et je dois lutter pour rester maîtresse de ma propre tête ! Il m'est arrivé d'être possédée par des esprits, vous savez ?

— Il y aurait donc des « esprits forts » ici ? demanda Dumont.

— Oh, très certainement. Attendez...

Madame Niedermeier ferma les yeux et prit une profonde inspiration.

— Je visualise vos auras... je sens vos présences... révélez-vous à moi... oui, je vois... je sens une aura profonde et ancienne... peut-être deux... ou trois... par ici...

Elle balança sa main dans un geste flou qui aurait pu désigner la moitié du restaurant ; elle désigna, au moins, les Sanders, les Färber, Alfred, et dépassa suffisamment Dumont pour que Monsieur se sente concerné et flatté. Barbara eut un sourire satisfait.

— Ah, dit Fontaine en se retournant pour voir les personnes désignées. Tout est clair, maintenant. Fichus artistes, toujours à vouloir vous faire réfléchir contre votre volonté !

Madame Niedermeier ouvrit les yeux, alors que Bastien Färber partait d'un rire franc et contagieux.

— Une « âme ancienne », dit-il, c'est probablement moi. C'est la façon la plus charmante qu'on ait jamais employé pour m'annoncer que j'étais un vieux bougre.

— De ma part, cher ami, cela ne devrait pas compter, déclara madame Niedermeier. J'ai sûrement l'âge d'être... votre grande sœur ! Je suis la doyenne de cette assemblée !

— En êtes-vous sûre, dit Barbara avec une pointe de condescendance, avec toutes ces âmes anciennes présentes ?

— Anciennes ou non, dit Dumont, nos âmes vont être confrontées à nos diables intérieurs, puis nous allons mourir. Les cartes sont claires pour moi.

— Non, non, dit madame Niedermeier, ne vous inquiétez pas, mon cher. Les cartes voulaient sûrement nous dire que nous rencontrerons des gens charmants, assez originaux pour nous faire découvrir de nouveaux horizons, peut-être ces personnes mystérieuses des

compartiments fermés ? Et que le voyage se finira merveilleusement bien. J'en suis certaine.

V. D'Epernay à Saverne

Il était un peu plus de 9 heures 30 du soir lorsque nous quittâmes le wagon-restaurant afin de nous diriger vers nos compartiments. Notre conducteur se leva de sa chaise pour nous saluer, rappelant aux voyageurs de ce wagon-lit (les Winter, les Sanders, les Schaefer, les Adamski, Monsieur et moi) que nous devions lui laisser nos billets et nos passeports, car nous allions traverser la frontière allemande pendant la nuit. Toutes les vérifications administratives seraient faites ainsi, afin de ne pas déranger notre sommeil.

Les autres voyageurs s'échappèrent, à l'exception de Fontaine qui prit le temps de serrer la main du conducteur et de lui demander son nom ; notre conducteur au visage rond se nommait Edouard Courtois.

Alors que je tendais mes papiers à monsieur Courtois, je remarquai Tristram Schaefer qui s'éloignait. Je cherchai du regard mademoiselle Melusine. Celle-ci se tenait silencieusement à côté de moi, son billet encore en main.

— Votre frère n'est pas dans le même wagon-lit que vous ? demandai-je.

— C'est ce qui était prévu, me dit-elle, donc, forcément, il l'a fait changer.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il le peut, sans doute. Notez bien qu'il avait un compartiment pour lui tout seul, mais il a décidé qu'il préférait partager une chambre avec des inconnus. Je ne saurais dire, néanmoins, si cela contrarie plus ma mère, ou moi. Où en est votre plan d'évasion ?

— Toujours au point mort j'en ai peur. Demain, peut-être, ajoutai-je avec un petit sourire.

— On ne peut jamais compter sur demain. Essayez de réfléchir plus vite, ajouta-t-elle avant de donner son billet à son tour.

Je suivis Monsieur dans notre compartiment pour y trouver nos lits ouverts et préparés. Le dossier de la banquette avait été relevé pour constituer un lit superposé, auquel on pouvait accéder par une petite échelle.

— Regarde ça, Quatresous ! me dit-il. Regarde un peu comme ces oreillers ont l'air moelleux ! Et tu dors là-haut !

— Je dors là-haut ?

— Bien sûr, le numéro est écrit sur ton billet. Je suis presque envieux ! Mais on doit respecter les numéros sur les billets, c'est comme ça.

— Vous êtes sûr que c'est mon numéro ?
— Bien sûr que je suis sûr ! Tu veux qu'on aille voir le conducteur pour qu'il vérifie nos billets ?

Je ne protestai pas ; imaginer Monsieur se hisser sur la banquette était assez amusant, mais l'idée de dormir dans la couchette juste en-dessous de lui était plutôt angoissante. Je m'approchai pour examiner mon perchoir. Les draps avaient une douce odeur de lessive.
— Dis-donc, tu crois que tu peux aller dormir comme ça ? Il ne faudrait pas oublier que tu es censé être mon valet de chambre !
— Je ne suis donc plus votre neveu ? répondis-je.
— Ne dis donc pas de sottises et viens m'aider !
— À faire quoi ?
— À enlever mes vêtements, pardi !

Ah… non. Non, non, non. C'était au-dessus de mes forces, particulièrement dans un compartiment aussi exigu.
— Je ne peux pas, dis-je en cherchant désespérément une excuse.
— Comment ça, tu ne peux pas ?!
— Je ne peux pas. Je suis seulement un chauffeur.
— Et alors ?
— Et alors, dis-je sous le coup de l'inspiration, vous n'êtes pas un cheval. Je ne peux m'occuper que des chevaux. C'est comme pour les numéros sur les billets. C'est comme ça.
— Ma foi, dit-il après un instant de réflexion, ça a du sens. Je ne voudrais pas être brossé et harnaché comme un cheval ! Très bien, je vais me changer tout seul.
— Je vais me changer dans le cabinet de toilettes, dis-je en attrapant mes affaires dans ma valise avant de laisser Monsieur à sa chemise de nuit.
— Bonne idée, Quatresous ! Comme ça on ne se cognera pas ! l'entendis-je dire avant de refermer la porte derrière moi.

Le couloir était vide. Où était donc passé tout le monde ? Au moins, il n'y avait pas la queue pour utiliser le cabinet de toilettes.

Celui-ci était un autre placard, mais plutôt coquet pour sa fonction. Un architecte ingénieux avait réussi à y faire entrer un buffet muni d'une vasque et d'un robinet, un miroir, un urinoir et un siège de toilettes, le tout coincé entre la porte et deux fenêtres occultées par des volets. Comparé aux histoires d'horreur et de seaux dégoûtants que l'on entendait sur les trains longue distance américains, c'était effectivement un grand luxe.

Je me changeai, en essayant tant bien que mal de ne pas trop me taper les coudes contre la paroi du compartiment voisin. J'ajustai le tissu aux bonnes mesures, nouai ma robe de chambre, vérifiai mon allure dans le miroir. Cela irait sans doute pour la nuit…

Une lueur vive attira mon attention. Elle filtrait à travers le volet de la fenêtre qui donnait sur la plate-forme. Elle s'éteignit soudain, sans doute l'éclairage d'une gare que nous avions dû dépasser. J'allais sortir du cabinet lorsque la lumière revint. Elle formait une lettre sur le mur, quelque chose de grec ou de latin. La curiosité eut raison de moi et je repoussai doucement un coin du volet.

George Elster, le belge dans l'import-export, était sur la plate-forme. Que faisait-il là, entre le restaurant et notre wagon ? Les mêmes lettres de lumière éclairaient son visage, comme s'il tenait une de ces lampes pour les enfants qui projetaient des dessins sur les murs. Il semblait concentré, les sourcils froncés. Ses lèvres bougeaient, mais je ne pouvais rien entendre.

Je décidai que cela ne me regardait pas. Les Belges pouvaient bien faire ce qu'ils voulaient, après tout. J'allais sortir du cabinet en silence et prétendre n'avoir rien vu. Je replaçai doucement le volet, tendis le bras pour prendre les vêtements que j'avais posés sur la vasque, me tournai pour ouvrir la porte…

… et le train passa sur un aiguillage et eut un soubresaut soudain. Je perdis l'équilibre, voulus me rattraper sans lâcher mes vêtements, et mon coude percuta la paroi avec une série de « *bang* ». Je me figeai. Peut-être qu'il n'avait pas entendu. Peut-être qu'il ne viendrait pas…

— Tout va bien ? dit la voix de monsieur Courtois à travers la porte. Qui est là ?

— Ce n'est que moi, répondis-je. Moi, Quatresous, ajoutai-je en réalisant qu'il n'avait pas de raison de reconnaître ma voix. Il n'y a pas beaucoup de place… je me changeais et c'est mon coude… je vais bien je vous assure.

— Je vous prie de m'excuser, monsieur Quatresous. Ça a fait beaucoup de bruit… êtes-vous sûr que tout va bien ?

Je pris une profonde inspiration et me forçai à ouvrir la porte.

— Comme vous voyez, dit-je avec un petit sourire forcé. Tout va bien. Vraiment.

— Vous m'en voyez ravi. Ah, fit-il alors que le train ralentissait. Je vous prie de m'excuser, nous arrivons à Châlons-sur-Marne.

Il sortit sur la plate-forme. Un doute me traversa alors, à propos des

lumières étranges et de George Elster. Sans savoir exactement pourquoi je m'inquiétais, je sortis à la suite du conducteur.

Elster se tenait près de la portière, avec un cigare à la main. Le froid était cinglant après la douce chaleur du wagon, mais il ne semblait pas en souffrir. Il m'adressa un large sourire. Son cigare dégageait une légère lumière, mais rien qui ne fut comparable à ce que j'avais vu. Un briquet, peut-être…? Monsieur aurait adoré un briquet qui projetait des lettres antiques sur les murs, après tout.

— 10 heures 19 du soir, dit Elster en sortant sa montre de son gilet, et nous sommes à l'heure. Mes félicitations à vos chauffeurs, monsieur Courtois.

— Ce sera transmis, monsieur, dit Courtois. Mais vous ne devriez pas être ici. Nous sommes censés fermer les portes des voitures à clef pendant la nuit.

— Vraiment ? dit Elster. Je suis arrivé ici poussé par le besoin de me dégourdir les jambes, rien de plus.

— Il n'y a pas de mal, dit Courtois. Quand vous aurez terminé, je vous accompagnerai à votre voiture.

Le train s'arrêta sous une large toiture protégeant la portion des voies et des quais située juste devant la gare. Le bâtiment semblait irréel, perdu dans son îlot de lumière cerné par la nuit.

— Bienvenue à bord de l'Orient Express, Lord et Lady Whitlock, dit Courtois en ouvrant la portière. Et Mesdemoiselles.

Une flopée de bonnets de paille, de dentelles, de châles blancs et de mèches blondes, tous parés de fleurs, monta à l'assaut de notre wagon. C'était un véritable jardin printanier, qui inondait de lumière la nuit grise de l'hiver approchant.

— Laisse-moi passer en premier, je suis l'aînée !

— Tu n'es pas l'aînée, tu es seulement la plus *vieille* parce que Pearl n'est pas là !

— *Stop insulting me in French* !

— Nous sommes en France, je t'insulte dans la langue appropriée ! Ce n'est pas de ma faute si tu es trop *stupide* pour comprendre.

— Cela suffit, dit une voix autoritaire. Vous passerez toutes les deux après Ruby.

— *Mother* ! protesta l'aînée.

— On dirait bien que j'avais raison, dit Elster avec une étincelle d'amusement dans le regard. Au moins pour une partie, ce sont bien des anglais qui vont remplir les compartiments vides.

Monsieur Courtois aida une jeune fille aux grands yeux

écarquillés, Lady Ruby, à monter sur la plate-forme. George Elster, le sourire aux lèvres, abandonna son cigare pour proposer galamment son aide à la sœur qui disait être l'ainée, Lady Coralie, avec son visage en forme de cœur, un nez retroussé et des yeux gris. Celle-ci accepta volontiers avec une petite moue séductrice. Une troisième jeune fille, Lady Saphira, à qui ses pommettes hautes et son nez pointu donnaient un air défiant, me tendit brusquement un paquet de livres, que je saisis par réflexe. Elle monta sans aucune aide, puis me reprit les livres des mains et me remercia dans un français parfait, mais sec.

Le visage encadré par des tresses sages, Lady Jade attendait son tour, fronçant les sourcils. Derrière elle se tenaient les deux plus jeunes enfants, Lord Jasper et Lady Jewel, qui se ressemblaient au point de passer pour des jumeaux. Ils avaient les mêmes sourcils foncés et les mêmes yeux d'un bleu délavé qui reflétait la couleur de ce qui se trouvait autour d'eux. Lady Jewel saisit le bras de son frère.

— *The time is wrong,* dit-elle. *I'm scared.*

— *Let's run then* ! cria Lord Jasper en partant en courant le long du quai.

Mais Lady Jewel ne fut pas assez rapide ; sa mère la saisit par le bras et la maintint fermement.

— *Jasper !* cria la mère. *Come back here at once* !

— Monte dans le train avec les filles, dit le père, je vais le chercher.

Les cinq filles Whitlock, âgées de dix à vingt ans, firent ainsi leur entrée animée dans notre voiture, accompagnées de leur mère.

— Où sont les lits 9 à 12 ?

— *Oh, you speak English ! What a relief !*

— Tiens-toi droite, Ruby. Et parle français.

— Pourquoi est-ce qu'on est obligées de parler français tout le temps ?

— Ça ne sert à rien de voyager si c'est pour parler anglais, idiote !

— Tais-toi ! Tu vois bien que tu déranges les gens !

— Et les lits 17 à 20 ? Le compartiment du fond ? Merci beaucoup !

— Je suis désolée si mes sœurs font trop de bruit.

— Est-ce qu'on devra parler allemand en Allemagne, aussi ? Et russe en Russie ?

— L'Orient-Express ne passe pas par la Russie, Ruby.

— Je ne veux pas dormir avec Jasper et Jewel !

— Nous ferons comme nous avons déjà décidé, dit leur mère. Coralie, Ruby, Saphira et Jade, vous entrez dans ce compartiment. Jewel, tu viens avec moi. Ton père et Jasper vont nous rejoindre. Du moins, je l'espère fortement.

Les quatre plus grandes filles disparurent dans le compartiment central de la voiture. Leur mère referma la porte alors que la voix de l'aînée retentissait encore.

— Non, Ruby, je te l'ai déjà dit ! Tu dors en bas. Et Saphira aussi, je ne veux pas me prendre ses livres sur la tête...

La mère entraîna la plus jeune fille avec elle dans l'autre compartiment ; le père, traînant le jeune garçon après lui, les rejoignit peu après. Le calme revint dans le couloir, comme si l'on avait éteint une lampe, alors que le train repartait.

— Charmantes, dit George Elster. Vraiment charmantes. On pourrait tuer pour des créatures pareilles. Eh bien, ajouta-t-il, je dois rejoindre mon wagon-lit avant d'être enfermé dehors. Bonne nuit, cher compagnon de voyage !

Sur ces mots, Elster suivit Courtois en direction de l'autre wagon-lit. Je retournai dans le compartiment de Monsieur, qui ronflait déjà. Je gravis l'échelle en tentant de faire le moins de bruit possible, m'étendis sur le matelas, rabattis les couvertures et fermai les yeux. Une seconde plus tard, un sommeil profond s'était emparé de moi.

À peine cinq heures plus tard, des coups rapides tambourinés contre la porte m'arrachèrent à des rêves de la circulation dans Paris.

— Quatresous, la porte ! grommela Monsieur. Qu'est-ce que tu attends ?

Je bondis hors de mon lit, oubliant que je me trouvais sur une couchette en hauteur. Je m'accrochai in extremis à l'échelle et me rétablis tant bien que mal sur le sol.

— Quatresous ! Arrête donc de faire le pitre et ouvre cette fichue porte !

Il n'y avait personne devant la porte. Je penchais la tête dans le couloir pour me trouver face à Fontaine, le journaliste si curieux qui nous avait tous présentés. En chemise de nuit et robe de chambre, les cheveux dans tous les sens, il frappait à toutes les portes des compartiments, poursuivi par monsieur Courtois.

— Monsieur Fontaine ! Arrêtez, je vous prie ! Je vous l'ai déjà dit, les Sanders sont dans ce compartiment.

Courtois indiquait la porte sur ma gauche, qui s'ouvrit précisément au même moment. Sanders regarda Courtois, puis regarda son doigt, puis regarda de nouveau Courtois, visiblement perplexe.

— Docteur ! dit Fontaine en bondissant devant lui. S'il vous plaît, c'est une urgence. Monsieur Melnyk, vous savez, le vieux monsieur

ukrainien qui était à la table de madame Niedermeier, en fait je ne sais pas si vous pouviez le voir depuis votre table, mais bref, il a eu un malaise. L'employé de bord chargé de tenir l'infirmerie dit que ça le dépasse complètement et si vous pouviez venir le voir, monsieur Melnyk, donc, pas l'employé de bord, ce serait vraiment gentil à vous et je suis désolé de vous avoir réveillé, et, pouvez-vous venir ? Maintenant ? S'il vous plaît ?

— Plus lent, articula Sanders en levant la main devant Fontaine. S'il vous plaît ?

— *I am so sorry sir*, dit Courtois, saisissant Fontaine par les épaules pour l'écarter gentiment mais fermement du Docteur Sanders. *One of the passengers... sick. Very very... bad. You... see him ?*

Courtois avait apparemment beaucoup de mal à s'exprimer en anglais tout en essayant de retenir Fontaine par le bras. Fontaine, lui, ne tenait pas en place, lançant des regards inquiets vers la porte du wagon qui menait vers sa voiture. Le Docteur Sanders hocha la tête et retourna dans son compartiment. Il en ressortit en robe de chambre, tenant une trousse de cuir à la main. Sa femme sortit après lui et referma la porte du compartiment derrière elle.

David Winter et Stephen Shepherd se joignirent aux Sanders, malgré les protestations de monsieur Courtois qui incitait les voyageurs à retourner dormir. Monsieur, lui, ronflait de nouveau. La curiosité l'emporta, et je suivis le mouvement.

Le compartiment de Melnyk se trouvait dans le wagon-lit de tête, juste à côté de l'entrée, mais il fut difficile de l'atteindre. Une dizaine de personnes se tenait dans le couloir : George Elster, le belge, et Tristram Schaefer, le violoniste, ainsi que Nerio Bianchi le neveu de la médium suisse, le peintre autrichien Bastien Färber, les frères banquiers hongrois Juhász, Charles Dumont et Alfred Berger, l'auteur et son secrétaire. Le conducteur de ce wagon, un homme plus imposant que monsieur Courtois et qui se nommait Alexandre Charrier, tentait en vain de faire rentrer les voyageurs dans leurs compartiments.

— Ah, vous voilà, vous ! dit Charrier en voyant Fontaine. Et vous, Docteur, bonsoir. Faites place, faites place !

Charrier réussit à faire reculer les gens pour permettre aux Sanders d'atteindre le compartiment. Il fallut encore faire sortir l'employé qui était au chevet de Melnyk avant de pouvoir entrer. Ce pauvre employé était si paniqué qu'il trébucha deux fois sur la porte dans sa précipitation. Charrier l'envoya chercher le traducteur ; Charrier parlait l'anglais encore plus mal que Courtois.

— Je me suis réveillé et le train était arrêté, disait Fontaine. Il y avait du bruit dans le couloir alors je me suis levé. Je me suis dit que cela devait être les nouveaux passagers et que ça ne ferait pas de mal de jeter un coup d'oeil, rapidement, alors je suis descendu de mon lit et je suis sorti voir. Et puis je suis retourné dans le compartiment, là il était vivant, il ronflait, mais ça sifflait un peu, vous savez ? Comme quand on a eu une mauvaise toux. Mais ça ne m'a pas inquiété assez et je me suis rendormi, et puis quelques heures plus tard j'ai eu soif et ça m'a réveillé, et là j'ai entendu comme un... une plainte, une sorte de râle, vous savez ? J'ai allumé la lampe et je l'ai vu comme ça : tout pâle, les yeux enfoncés dans leurs orbites, ses mains toutes tordues vers moi. J'ai eu peur, et j'ai foncé pour chercher du secours. Que pouvais-je faire d'autre ?

— Vous avez fait ce qu'il fallait, dit Stephen sur un ton doux et rassurant. Vous avez très bien réagi.

— J'aurais dû lui demander si ça allait, sa respiration sifflait un peu, vous savez ? J'aurais dû…

— Ça va aller, monsieur Fontaine.

— Je suis désolée, annonça madame Sanders à la porte du compartiment, mais il est décédé. Il n'y avait rien que mon mari puisse faire.

— Il est *mort* ? s'écria Fontaine. Comme ça ? Juste comme *ça* ?!

— Je ne sais pas quoi vous dire, dit-elle. Vous êtes de sa famille ?

— Non. Je l'ai rencontré au restaurant, comme tout le monde...

— Il voyageait seul ?

— Oui, dit George Elster. Il était seul.

— Était-il croyant ? Il pourrait recevoir l'onction des malades, dit Stephen Shepherd.

— Mais... il est déjà mort, fit remarquer Meg Sanders.

— Dans ce cas, , dit Stephen, cela ne peut pas lui faire de mal. Je suis prêtre. En tout cas, j'ai été prêtre... je pourrais bénir de l'huile, ça ne prendra pas longtemps.

— Est-ce vraiment nécessaire ? dit Meg Sanders, sa mâchoire jouant comme si elle faisait un effort pour filtrer ses mots.

— Je pense qu'il aurait aimé ça, dit Elster. Je ne le connaissais pas personnellement mais il avait l'air religieux. C'est toujours bien de faire quelque chose.

— Si ça peut vous faire plaisir, dit Meg Sanders sèchement en retournant dans le compartiment.

Elle échangea quelques mots avec son mari. Celui-ci hocha la tête et se leva ; il fit un petit sourire poli à Stephen en lui laissant la place. Stephen lui sourit en retour et repoussa la porte derrière lui, sans la fermer. Il devait avoir de l'huile sur lui, car quelques minutes plus tard

nous entendîmes sa prière commencer.

— *Per istam sanctam unctonem et suma piissimam misericordiam…*

Le latin fut noyé sous le flot de questions qui assaillit le Docteur Sanders dès qu'il fut sorti.

— Est-ce le choléra ? demanda Nerio Bianchi.

— Le choléra ! dit Charrier. Il ne manquait plus que cela ! Nous allons être mis en quarantaine !

— Absolument pas, interrompit Meg Sanders. Pour autant que mon mari puisse dire, son cœur s'est simplement arrêté. À son âge, ces choses arrivent.

— Mais son teint paraît malsain, insista Nerio.

— Cela me paraît tout à fait normal, étant donné qu'il est mort. La seule chose hors du commun chez cet homme, ajouta-t-elle avant que Nerio ne puisse l'interrompre, est qu'il était sévèrement déshydraté.

— Pardonnez-moi, madame, mais vous n'êtes pas médecin. Je voudrais parler à votre mari directement. Dès que l'interprète sera là…

— J'étais infirmière, coupa-t-elle, et j'ai assisté mon mari de nombreuses fois, n'ayez aucune crainte. Je suis parfaitement capable de traduire ce qu'il dit.

— Je ne parle pas trop la française, prononça le Docteur Sanders avec un accent épouvantable. Pardon.

— Allez chercher votre traducteur si cela vous chante, reprit madame Sanders, mais il vous dira exactement la même chose que ce que je vous dis à présent. Ce n'est pas le choléra, c'est une certitude. Les travaux de Robert Koch montrent que la propagation ne se fait pas par les miasmes mais par de la nourriture ou de l'eau contaminée. S'il l'avait contractée à bord du train nous aurions déjà d'autres malades…

— Dieu nous protège ! s'écria Charrier avec un l'air alarmé.

— Tout est souillé de nos jours, dit Nerio, l'eau des fleuves, et le charbon dans l'air, avec cette locomotive…

— *Mais ce n'est pas le cas* ! reprit Meg Sanders. De toute évidence. D'après ses compagnons de chambre, l'homme n'a pas bougé de son lit. Il n'a eu ni vomissement, ni diarrhée, ni fièvre, ni marque de maladie, juste d'anciennes cicatrices qui semblaient normales et…

— Plus lent ? dit le Docteur Sanders en posant sa main sur l'épaule de sa femme.

— *Yes,* dit madame Sanders après avoir pris une profonde inspiration. *Of course. I'm sorry*.

— Je voudrais quand même parler avec le Docteur, si ça ne vous dérange pas ! dit Charrier. Où est donc m Janssens ?

— Je suis certain que madame Sanders est pleinement capable de traduire, proposa Stephen qui sortait du compartiment, mais si vous souhaitez une confirmation je peux peut-être vous aider. Je parle bien

sûr couramment l'anglais.
— Ce serait trop aimable, dit Charrier.
— Si ça peut vous faire plaisir, dit madame Sanders sur un ton sec mais résigné.

Je me demandai ce qui était le plus dur dans le métier de madame Sanders : soigner des gens, ou se battre constamment pour pouvoir soigner des gens.

Elle retourna dans le compartiment pour rassembler les divers instruments et les ranger dans le sac de son mari. Le Docteur Sanders et Stephen Shepherd eurent une courte conversation. Sanders était un homme de peu de mots mais à la présence calme et autoritaire ; Charrier, à ses côtés, semblait attendre un ordre de guerre.

Lorsque Stephen confirma ce que madame Sanders nous avait annoncé, Charrier l'accepta.
— Vous êtes certain que ce n'est pas contagieux ? fit monsieur Charrier, visiblement soulagé.
— Le Docteur Sanders est formel, dit Stephen. Il serait le premier à faire descendre tout le monde du train si c'était dangereux. Il vous conseille simplement de nettoyer au vinaigre le cabinet de toilette que ce monsieur a utilisé et de vous débarrasser de ses draps, pour ne rien laisser au hasard.
— Très bien ! aboya monsieur Charrier. C'est tout ce qu'il me fallait. Je vais immédiatement en informer le chef de train. Ah, vous êtes enfin là ! ajouta-t-il en direction de quelques employés qui venaient de s'approcher. Ce n'est pas trop tôt !

Monsieur Charrier rassembla ses employés pour leur donner des instructions et le petit groupe se mit en action pour s'occuper du corps.

Le *corps*. Je réalisai, enfin, qu'il s'était passé une chose horrible dans le train de luxe de Monsieur. Il me fallut toute ma volonté pour m'empêcher de sourire d'une oreille à l'autre. Il fallait que le prévienne Monsieur immédiatement !

VI. De Saverne à Karlsruhe

Je me précipitai vers notre compartiment. Le prochain arrêt était Strasbourg, nous y serions dans quelques heures. Si j'arrivais à convaincre Monsieur, ce serait un bon endroit pour attendre le prochain express pour Paris. Avec de la chance, ce serait un train bien moins cher que l'Express d'Orient…

J'ouvris la porte et allumai la lumière.

— Monsieur ! chuchotai-je. Monsieur, réveillez-vous ! Monsieur il y a eu un mort !

La lampe baignait Monsieur d'une ambiance verte. Pendant une seconde, je crus qu'il était mort, lui aussi. Puis je réalisai qu'il ronflait.

— Monsieur ! insistai-je en secouant les couvertures sous lesquelles il s'était réfugié.

— Isabelle, ma chère, laissez-moi dormir, dit Monsieur d'une voix pâteuse. Il est encore bien trop tôt.

— C'est Quatresous, Monsieur. Réveillez-vous, il s'est passé quelque chose de grave dans le train.

— Quatre sous ? Non, ma chère, ce n'est pas assez, enfin. Payez-le au moins un franc. Mais pas plus ! ajouta-t-il en pointant son index vers le ciel, avant de laisser retomber sa grosse main sur les couvertures avec un ronflement.

— Monsieur ! dis-je en lui poussant l'épaule. Monsieur Melnyk est mort. Le vieux monsieur qui venait d'Ukraine. Ils disent que ça pourrait être le *choléra*.

— Le choléra ? dit Monsieur en ouvrant un oeil. Ne soyez pas ridicule, ma chère, le choléra n'arrive pas aux riches. À présent, soyez gentille et laissez moi dormir. J'ai besoin de mes forces, je prends l'Orient Express ce soir, vous savez !

Et là-dessus, il replongea dans le sommeil. J'essayai une fois de plus de le secouer, en vain. Devais-je me faire passer pour Madame, aurais-je plus de chances de réussir à me faire entendre ? Non, sûrement pas. J'allais devoir attendre qu'il se réveille de lui-même… Je me souvins alors du carnet et du nécessaire d'écriture que Madame m'avait donnés. Très bien, si je devais attendre, j'allais mettre le temps à profit. J'allais composer mes arguments, et tout serait prêt à l'heure du petit déjeuner. À tâtons, je cherchai ma petite valise dans le porte-bagage au-dessus de la fenêtre, la saisis, et sortis.

Un assortiment de voyageurs, apparemment abandonnés par nos conducteurs messieurs Courtois et Charrier, errait dans le couloir du wagon-lit en robes de chambre. Narcissa Schaefer, la mère du violoniste, cherchait son fils Tristram. Les Färber entouraient Fontaine comme des parents inquiets. Les voix étaient nerveuses et les conversations chuchotées. Si seulement Monsieur pouvait voir son train de luxe sous cette lumière…

— Qu'est-ce qu'on attend ? adressai-je aux personnes les plus proches de moi.

— Le wagon-restaurant, me dit Alfred le secrétaire. Ils vont l'ouvrir cette nuit, exceptionnellement.

— Les conducteurs ont voulu nous renvoyer au lit, dit le belge George Elster, mais nous sommes des voyageurs très contrariants, et personne n'arrive à dormir. Monsieur Dumont a suggéré qu'on nous serve quelque chose de fort pour nous remettre.

— Je pensais au confort de ce pauvre Fontaine, dit Dumont, clairement un journaliste n'est pas fait pour les chocs.

— Comme vous êtes prévoyant, dit Elster.

— Excusez-moi, dit monsieur Charrier qui tentait de traverser la masse de gens dans le couloir, laissez-moi passer, merci.

Monsieur Charrier se glissa péniblement entre George Elster et Bastien Färber, le peintre fut déséquilibré et bouscula alors monsieur Adamski, le polonais, qui alors me percuta ; ma valise me glissa des mains et tomba au sol. Alors que je me penchais pour la ramasser, je vis Stephen Shepherd et David Winter échanger quelque mots à voix basse devant leur compartiment. David tenait un sac de cuir, semblable à la sacoche médicale du Docteur Sanders, et le montrait à Stephen. Je pus apercevoir une collection d'objets hétéroclites : des croix et autres bijoux ornés, flacons en verre et en métal, bouts de bois taillés en pointe, dagues et couteaux, cartes et papiers recouverts de symboles étranges qui me rappelaient le tarot de madame Niedermeier. On aurait dit le sac d'un camelot. Le temps que je me redresse, David et le sac avaient disparu.

— Mesdames et messieurs, le wagon-restaurant est ouvert ! annonça monsieur Charrier.

Le flot de voyageurs se déversa dans le wagon-restaurant ; en silence, chacun reprit la place qui lui avait été attribuée la veille, à l'exception de David et Barbara Winter qui ne reparurent pas. Des tasses de café furent servies, ainsi que quelques verres d'un alcool doré, afin de dissiper la stupeur.

— Son visage, marmonnait Fontaine, son visage avait déjà le masque

de la mort. C'était comme un fantôme qui m'accusait.

— Auriez-vous donc une conscience ? dit Dumont. Jamais je n'aurais cru !

— Une *conscience* ? Que voulez-vous dire ? M'accuseriez-vous, par le plus grand des hasards ?

— Charles, jamais de la vie. Ô, poison anonyme…

— Un *meurtre* ! s'indigna Fontaine. *Je* l'aurais *empoisonné* ? Mais *pourquoi* ?

— Le vol ? Ou le besoin d'une dépêche fracassante ? demanda Dumont sur un ton faussement innocent.

— Je ne l'ai pas tué ! Vous êtes ridicule ! Il n'a pas *été tué* !

— Voilà donc comme vous êtes : j'offre un de ces mystères dont vous êtes si friand, et vous le refusez !

— Vous êtes l'individu le plus a…

— Arrêtez immédiatement ces chamailleries d'écoliers ! interrompit Flora Färber, la femme du peintre. Un homme est mort ! Ayez un peu de respect.

— Je vous prie d'excuser mon humour déplacé, dit Dumont. C'est une déformation due à ma profession.

Dumont eut au moins la décence de prendre un air repenti, devant lequel madame Färber ne put que pardonner. Fontaine replongea le nez dans son verre. C'était déplacé, pensai-je, mais si l'on oubliait l'inconvenance de la suggestion… un *meurtre*. C'était une excellente idée pour convaincre Monsieur ! Je sortis mon matériel d'écriture de ma valise afin de prendre des notes.

— S'il me fallait mourir, disait Dumont à Alfred, j'aimerais que ce soit un poison avec une lente agonie ; j'écrirais de nouveau ! Oh, exquise douleur, arrache à mon âme tourmentée les derniers mots de ma misérable existence...

— Il faudra que je transcrive tout cela, dit Alfred à Dumont. Vous devez savoir que l'on n'écrit pas lisiblement lorsque les crampes commencent.

— Ce serait si parfait. Vacuité de la mort transcendée par une dernière ode à ma muse. Quelle chance inestimable… Pourquoi n'écris-je donc plus ? Tu es là pour m'aider : mais que fais-tu pour moi ? Alfred, Alfred, Alfred, aide-moi à écrire !

— Je fais de mon mieux, dit doucement Alfred.

Je ne sus pas ce qu'Alfred faisait pour aider Dumont, car je me concentrai alors sur mon carnet, à travailler mes arguments comme les phrases d'une réclame. J'écrivais des mots, en rayais d'autres, restructurais mes phrases comme si je rédigeais pour un journal. Je n'avais jamais connu une telle inspiration, le texte s'écrivait tout seul

devant moi, j'avais des images plein la tête, des détails de ce que j'avais vu la veille et avant de partir qui s'assemblaient pour former un tableau…

… lorsque je relevai la tête, il n'y avait plus personne autour de moi. Le garçon débarrassait la table d'à côté ; Dumont et Alfred venaient sans doute de partir.

Les premières pages de mon carnet était couvertes d'encre : j'avais été jusqu'à rédiger tout ce que j'avais vu et entendu depuis le début du voyage. Je ne me souvenais pas d'avoir autant gratté de papier… c'était pourtant bien mon écriture. Mon encrier était à sec.

— Je suis surprise de vous voir encore ici, dit une voix claire. Je croyais que votre plan d'évasion était prêt.

Mademoiselle Melusine, la « sœur de » Tristram Schaefer, était assise droite sur sa chaise à l'autre bout du restaurant, déjà vêtue d'une robe et d'un manteau de matinée en velours d'un pourpre sombre. Ses cheveux châtains étaient relevés en chignon, sans fleurs ni rubans, ne laissant qu'une mince frange frisée s'aventurer sur son front. Elle donnait l'impression de ne pas avoir plus de quatorze ans ; du moins, tant qu'elle ne parlait pas.

— Comment savez-vous qu'il n'est pas prêt ? répondis-je.

— Vous ne seriez probablement pas en chemise de nuit, si c'était le cas.

J'avais oublié que j'étais toujours en vêtements de nuit. Je resserrai la robe de chambre autour de moi.

— Il est presque prêt, dis-je.

— Puis-je être mise dans la confidence ?

— Peut-être… Allez-vous vous moquer ?

— Sûrement, puisque vous vous y attendez.

— C'est à dire, expliquai-je avec hésitation, que c'est un peu ridicule pour quelqu'un qui ne connaît pas la situation. Mais voilà : je cherche à faire peur à Mon… à mon oncle pour lui faire fuir le train. Nous n'aurions pas dû quitter Paris, ajoutai-je devant son regard inquisiteur.

— Sait-il que nous avons eu un mort dans le train ?

— Pas encore. Mais je compte lui annoncer de la pire façon qu'il soit. Avez-vous entendu monsieur Dumont dire que cela pouvait être un meurtre ?

— Vous n'aviez qu'un mot à dire, et c'était celui-là.

— Vraiment ? Euh… lequel ?

— *Meurtre*. Venez donc ici et laissez-moi vous aider.

Tandis que je m'approchais, elle sortit plusieurs feuilles

soigneusement pliées d'un gros livre posé sur la table près d'elle. Un manuel médical, si j'en croyais la tranche. Elle les passa en revue, puis en choisit deux et les étala sur la table, tournées vers moi. La première feuille portait le numéro 328 et était intitulée « *Mouvement de la population* » avec le sous-titre « *Morts violentes* ». Suivait une série de tableaux qui donnaient des chiffres par cause (accidentelle, volontaire, criminelle, ou douteuse) pour divers types de décès. Le premier de la page était « *par le poison* », puis « *asphyxie* » et « *strangulation* ».

— Choisissez ce qui vous inspire, annonça-t-elle. Le Docteur Sanders a dit que son cœur s'était simplement arrêté, mais il y a beaucoup de choses qui arrêtent le cœur, dont le poison.

— Vous voyagez toujours avec cela sur vous ? demandai-je.

— Ce sont les pages d'un annuaire statistique sur la ville de Paris. C'est fascinant, ne trouvez-vous pas ?

Mon père aurait adoré avoir un annuaire statistique sur Paris chez lui. Mon père avait adoré le moindre pamphlet qui pouvait lui apprendre quelque chose de nouveau. Il n'aurait probablement pas conservé les pages sur les décès, néanmoins.

— C'est fascinant en effet, dis-je en parcourant les chiffres. Je n'ai que l'embarras du choix pour l'arme du crime. Mais regardez cela, pour 55 empoisonnements, « *40 morts de cause volontaire* ». Un suicide serait plus probable, alors…?

— Il aurait voulu mourir seul dans un train ? Même dans l'*Orient-Express*, ce serait assez curieux. Mais si vous pensez que cela peut toucher votre oncle, n'hésitez pas.

— Ça pourrait le déstabiliser. Oh, ça aussi : en 1880, 322 décès étaient des « *morts subites sans causes connues* ». Et sur 55 morts par poison, 7 étaient « *douteux* ». Un mystère. Mourir sans aucune raison. Dans son cher train de luxe. Ça pourrait même le terrifier.

— Vous êtes machiavélique, dit-elle avec un petit sourire mystérieux. Je considère de m'enfuir avec vous et de vous épouser en secret.

— N'y voyez rien de personnel, dis-je avec un petit rire gêné, mais il y a déjà trop de secrets dans ma vie à l'heure actuelle.

— Vraiment ? dit-elle avec une pointe d'amusement. Qu'est-ce donc ? Votre emploi ?

— Qui vous dit que j'ai un emploi ?

— Vos ongles, sans doute.

— J'aime les chevaux, dis-je en posant mes mains sur mes genoux.

— Si cela vous fait plaisir. Votre famille ?

— Non, ils sont tous morts.

— Tous, excepté votre oncle ?

— Mon… euh… oh, oui. Tous les *Quatresous* sont morts, c'est ce que

je voulais dire. Ne soyez pas désolée, c'était il y a treize ans.

— Je ne suis pas désolée, seulement curieuse. La guerre ?

— Oui, dis-je en espérant que le sujet disparaîtrait si je ne le nourrissais pas de mots.

Le train freina alors, comme pour m'aider à cacher mon inconfort. Il s'arrêta dans une grande gare, moderne, à l'apparence propre et fonctionnelle, brillamment éclairée à la lampe électrique.

À travers les fenêtres, je devinais une certaine agitation sur le quai : des hommes dans des uniformes différents s'affairaient autour d'un brancard recouvert d'un drap. Sur le quai, des employés déchargeaient des malles pendant que d'autres prenaient des notes. Il semblait y avoir un contentieux dont je ne pouvais pas comprendre un seul mot.

— La Compagnie a dû télégraphier la nouvelle avant d'arriver. Le miracle du progrès.

Quelque chose dans le ton de mademoiselle Melusine laissait supposer qu'elle n'était pas impressionnée par ce genre de miracle.

— Pardon ? dis-je.

— Nous sommes à Strasbourg. C'est la nouvelle gare, et il paraît qu'elle est fort belle et fort bien équipée. Personnellement, je ne la trouve pas si formidable.

— C'est peut-être parce qu'il fait nuit ? hasardai-je.

— Je suis sûre qu'elle est tout aussi sinistre de jour.

— Nous sommes déjà à Strasbourg… vous savez quel est le prochain arrêt ?

— Non. Baden-Baden ? Stuttgart, peut-être. Demandez à nos conducteurs. Peut-être vous laisseront-ils descendre en urgence.

— Peut-être. Vous comprenez ce qu'ils disent ? Je ne parle pas l'allemand.

— C'est la douane allemande et la police. Ils parlent d'un bagage qui pourrait avoir disparu.

— La douane est ici ? Je croyais qu'elle était à la frontière.

— La douane est à la frontière, à Avricourt plus exactement. Je devrais plutôt dire « aux Avricourts », puisque c'est cette gare que les Allemands ont coupé en deux, comme ça, sans remords.

— Alors qu'est-ce qu'ils font à Strasbourg ?

— L'Orient-Express a des arrangements spéciaux ; les douaniers montent dans le train pour inspecter les malles à destination de leur pays, au lieu de nous faire tous descendre et attendre pendant des heures. La douane allemande monte à Avricourt et descend à Strasbourg. Cela ne vous a pas été expliqué au moment de l'enregistrement des bagages ?

— Je ne devais pas écouter…

— Je vois, dit-elle en considérant la petite valise restée près de ma table. En tout cas, il semble que ces employés ont beaucoup de problèmes avec monsieur Melnyk. Ils n'ont pas son billet, ni son bulletin de bagage, et vont devoir faire une montagne de reçus pour régulariser la situation. Ils ont aussi des doutes quant à ses bagages de bord ; ce valet dit qu'il est sûr d'avoir monté deux sacs dans son compartiment et l'autre dit qu'il est sûr de n'en avoir trouvé qu'un.

— J'ai vu un sac, dis-je alors que des images me revenaient à l'esprit. J'ai vu David Winter montrer le contenu d'un sac étrange à Stephen Shepherd, cette nuit. Le sac était étrange et il contenait toutes sortes de choses... euh....

— *Étranges* ?

— Ne vous moquez pas, j'ai trop écrit et mon vocabulaire est épuisé. Mais il y avait des piquets en bois, des flacons, des bijoux, des croix. Des cartes qui ressemblaient au tarot. Ça aurait pu être un sac appartenant à madame Niedermeier.

— Êtes-vous sûr de vous ? dit-elle en fronçant les sourcils. Vous n'inventez pas pour m'impressioner ?

— Absolument. Je n'invente rien. J'ai bien trop peur des mauvaises impressions.

— Je vois, dit-elle encore en hochant la tête. C'est troublant. Et pire que je ne le pensais. De pire en pire : la douane remonte dans le train, reprit-elle. Cachez votre carnet. Vite.

J'obéis et rejoignis ma place avec une soudaine appréhension, et rangeai mes affaires dans ma valise. Mademoiselle Melusine vint me rejoindre, plus lentement, et s'assit à la place de Monsieur.

J'avais fermé ma valise et la glissais sous la table lorsque deux hommes firent leur entrée dans le wagon-restaurant. J'entendis discuter en allemand dans le fumoir, mais je n'osai pas me lever pour voir qui parlait. Si mademoiselle Melusine ne bougeait pas de sa chaise, alors je ne bougerais pas non plus. J'aperçus alors mon carnet. Que faisait-il encore sur la table ? Je me dépêchai de le glisser dans une poche de ma robe de chambre.

Lorsque les douaniers franchirent la séparation du fumoir, ils me parurent farouchement antipathiques. Le premier était grand, blond, et d'aspect massif, avec un front si bas qu'il semblait ne pas avoir de sourcils. Le second était plus petit et ses cheveux étaient plus foncés ; contrairement à son collègue, il avait d'épais sourcils qui se rejoignaient. Ils regardaient entre les chaises, sous les tables, avec un air de dégoût.

En passant à ma hauteur, le brun désigna ma valise à son collègue

blond qui se contenta d'un reniflement hautain. Je ne savais ni quoi ni comment répondre, mais cela ne sembla pas les déranger. Ils franchirent la porte qui menait vers la cuisine puis disparurent.

— C'est comme ça qu'ils font, ici ? demandai-je. Sans parler ?

— Je pensais que vous ne compreniez pas l'allemand.

— Je n'ai pas besoin de comprendre l'allemand s'ils ne posent pas de questions.

Mademoiselle Melusine ne me répondit pas. Elle regardait fixement la porte par laquelle les douaniers avaient disparu.

— Trouvez-vous qu'ils ont l'air de douaniers ordinaires ?

— Je n'en saurais rien, je n'avais jamais vu de douaniers. Pourquoi ?

— Je pensais à la motivation.

— La motivation ?

— Pour notre meurtre. Peut-être Melnyk est-il mort parce qu'on lui a volé ce sac.

— Un vol qui aurait mal tourné ? Alors… David Winter, vous pensez vraiment… ?!

— Je n'oserais pas penser cela devant David Winter. Mais devant votre oncle, peut-être.

Le sifflement du chef de gare retentit alors ; le train s'ébranla, comme s'il avait fallu que les roues retrouvent leur place sur les rails. En un instant nous étions repartis, laissant derrière nous les douaniers accompagner la dépouille de monsieur Melnyk.

— Il semble que le mystère du bagage est résolu, dis-je. Ils ont dû le retrouver.

— Peut-être, dit-elle. Peut-être pas. Vous ne le saurez jamais, puisque vous allez quitter le train.

— Avec de la chance.

— Avec de la chance. Ah, vous avez raison. Commençons par nous enfuir ensemble. Laissons les choses se développer par la suite.

Cette fois-ci, je ne trouvai rien d'intelligent à répondre, et détournai le regard vers la fenêtre. Strasbourg défilait, s'éloignait derrière nous. Mademoiselle Melusine en profita pour quitter le restaurant, d'un pas tranquille. Je voulus prendre mon carnet dans ma poche pour le ranger dans ma valise avec le reste, mais ma main ne rencontra que du vide. Oh, non. Le carnet avait disparu.

Je pensai immédiatement aux douaniers. Avaient-ils réussi à le prendre à mon insu ? Non, impossible, mon attention avait toujours été portée sur eux. Et que risquais-je si… Imbécile que j'étais. Je réalisai subitement ce qui s'était passé.

Je retournai à toute vitesse dans le wagon-lit, mais mademoiselle Melusine n'était déjà plus dans le couloir. J'allais devoir frapper à sa porte… Quel compartiment était celui des Schaefers ? Peut-être celui à côté du nôtre ? Où bien était-ce celui des Sanders ? Je n'allais tout de même pas frapper à toutes les portes, comme Fontaine, juste pour un carnet, pas après la nuit que nous avions eue… et si Narcissa Schaefer ouvrait la porte, comment allais-je confronter ?

J'ouvrais notre compartiment : Monsieur ronflait toujours. Très bien. Je n'avais plus qu'à attendre que les Schaefer sortent pour prendre leur petit déjeuner.

Par la fenêtre, je regardai le soleil se lever sur la Forêt-Noire. Il fit grand jour juste après Baden-Baden, et je découvris la campagne badoise, dont le train traversait rapidement les prairies bordées d'arbres, les vignobles et les bois en filant vers Karlsruhe. La beauté du paysage ne m'enchantait pas autant que la perspective que ce voyage ne serait bientôt plus qu'un souvenir.

— Eh bien, Quatresous ! Que fais-tu là à rêver ?

Monsieur était en robe de chambre, dans le couloir, derrière moi.

— Monsieur ? Quelle heure est-il ?

— Il est tard ! Le petit déjeuner va être servi dans moins d'une demi-heure, figure-toi ! Mais j'ai passé une excellente nuit ! me dit-il avec un énorme sourire. Tu sais grâce à quoi ?

— Non...

— Grâce à la suspension des wagons-lits ! Je n'ai pas senti la moindre secousse ! Rien de tel qu'une bonne nuit de sommeil pour vous requinquer un homme ! Tu sais quoi ? Je suis sûr que tu pourrais me raser ici, sans aucun danger de me trancher la gorge ! Je reviens tout de suite, et tu pourras me raser, pour vérifier !

Il s'éloigna en direction du cabinet de toilettes. J'attendis encore un peu dans le couloir, afin de voir si quelqu'un d'autre allait faire son apparition ; personne ne bougea. Ah, tant pis. J'allais devoir improviser. Je rassemblai les éléments dans ma tête. Nerio Bianchi. Dumont. Les statistiques de mademoiselle Melusine. Le sac de David. David Winter, et son regard sévère… madame Niedermeier…

Monsieur revint en chantonnant. Une fois dans le compartiment, il entreprit de passer en revue un nécessaire de rasage, qui contenait non seulement un rasoir et un blaireau, mais aussi une quantité de boîtes en argent qui étaient totalement superflues pour se raser. Je pris une profonde inspiration.

— Monsieur, dis-je sur un ton grave, il s'est passé quelque chose.

Vous vous souvenez de monsieur Melnyk ?

— Oh oui, bien sûr, dit Monsieur alors qu'il examinait ses boîtes une par une avec satisfaction, le petit bonhomme russe, à la table de la Suisse très riche ?

— Ukrainien.

— Ah oui c'est ça, dit-il en se lançant dans l'appréciation de sa lame. Ce n'est pas la même chose ? Un brave petit bonhomme, en tout cas, très sympathique, non ? Comment va-t-il ?

— Il est mort.

— Oh, bien, bien… attends, ajouta-t-il en posant le rasoir sur le lit, tu as bien dit « mort » ?

— Oui. Il est mort. Ils ont trouvé son corps dans le train, cette nuit.

Monsieur prit quelques secondes pour répondre. Ses sourcils se froncèrent lentement. Je pouvais pratiquement voir l'information faire son chemin sur son visage.

— Tu dois faire erreur, dit-il finalement. C'est impossible, pas dans *ce* train. C'était dans un autre train et tu as mal compris, voilà tout.

— Monsieur Melnyk voyageait avec nous, Monsieur, ça ne pouvait pas être un autre train.

— Tu en es certain ? Vraiment certain ? *Absolument* certain ?

— Absolument, Monsieur. J'ai vu son corps.

— Tu l'as vu, dit Monsieur qui avait pâli. Dans ce cas, il devait être bien plus vieux qu'il n'en avait l'air, et peut-être même malade, ou…

— Il était en très bonne santé pour son âge, contrai-je. C'est le Docteur Sanders qui l'a dit, ça doit être vrai.

— Ce n'était même pas une maladie de… de vieille personne, alors ?

— Non, Monsieur. Ils ont bien pensé au choléra…

— Jamais de la vie ! cria Monsieur. Tu m'entends ? Pas avec toute cette hygiène ! Nous avons de l'eau chaude *et* de l'eau froide !

— C'est pire que le choléra, Monsieur.

— Pire ? Comment cela pourrait-il être *pire* ?

— Ils ont pensé à un meurtre. À du poison.

— Du p… du poison ?! Mais, mais nous avons mangé ensemble ! La même chose ! Le filet de bœuf ! Du « *Château-Giscours* » ? C'était dans le « *Château-Giscours* » ?

— Non, Monsieur. Personne d'autre n'a eu de symptômes. C'est pour ça qu'ils ont pensé à un suicide, après.

— Un s-s-s… un *suicide* ?!! Mais qui… pourquoi… comment… ?

— Mais c'est encore pire que ça, Monsieur.

— Pire ? E-encore pire ?

— Oui, Monsieur. Ils ne savent pas pourquoi il est mort.

— Ils ne savent pas…

— Non, Monsieur. *Ils ne savent pas*. Ça aurait pu toucher n'importe

qui. Ça pourrait encore arriver.

Monsieur se laissa tomber sur son lit, réussissant par miracle à éviter de s'assommer sur la couchette supérieure et de se mutiler sur le rasoir. Son regard se perdit dans le vide. Le voir si vulnérable était une victoire amère, mais que je devais mener jusqu'au bout.

— Monsieur, il faut qu'on rentre à Paris. Ce sont les cartes d'hier soir. Vous vous souvenez ? Le diable, la mort. Il y a des choses dans ce train, Monsieur. C'est ça qui a dû tuer monsieur Melnyk. Nos démons intérieurs vont tous nous tuer, comme monsieur Dumont l'a dit. Pensez à Madame. Elle va mourir d'inquiétude pour vous en lisant le décès de monsieur Melnyk dans les journaux.

— Non ! geignit Monsieur. Ma pauvre Isabelle, il ne faut pas qu'elle meure !

— Monsieur Fontaine a raison, poursuivis-je, nous avons été dans l'Orient Express et c'était formidable. Nous pouvons rentrer, à présent. Nous pouvons descendre à la prochaine gare, et échanger nos billets. Pour Madame.

— Ah, Quatresous, quel crève-cœur, quel crève-cœur. Oui, oui, nous allons faire ça. C'est pour ma pauvre Isabelle. C'est mieux pour elle, oui. À la prochaine gare, on s'en va.

— Merci, Monsieur, dis-je. Merci pour elle. Je ne sais pas quand est le prochain arrêt, mais nous pouvons demander au conducteur de...

— Oui oui, on va demander tout ça, mais d'abord, on va prendre le petit déjeuner. Il nous faut des forces, Quatresous ! Oui ! On va prendre le petit déjeuner, on peut en profiter encore un petit peu, non ? Et on va rentrer à Paris.

J'approuvai, n'ayant pas le cœur de lui refuser cela. Il pouvait bien avoir son petit déjeuner, si nous quittions le train. Il y aurait forcément une gare où ils pourraient nous faire descendre.

VII. De Karlsruhe à Pforzheim

Prétendant de nouveau que je ne m'occupais que des chevaux, j'avais catégoriquement refusé de manier sur Monsieur un rasoir dans un train en marche. De ce fait, lorsque que le petit déjeuner fut annoncé à 7 heures du matin (heure de Paris), Monsieur n'était pas tout à fait prêt, bien que ravi d'avoir réussi à me prouver qu'on ne pouvait pas se mutiler le visage dans un train de luxe.

— Monsieur, lui dis-je alors qu'il nettoyait la lame, vous devriez ranger vos affaires pendant que je parle au conducteur. On n'aura peut-être pas beaucoup de temps après.

— Quoi ? Déjà ? Tu plaisantes, n'est-ce pas ? Non non, Quatresous, tu viens avec moi. Un petit déjeuner se partage, tu ne vas pas me laisser seul ! Allez, viens. Tu lui parleras après !

Je faillis refuser. Nous venions de dépasser Karlsruhe et Durlach et, sans savoir quand serait le prochain arrêt, je les voyais comme autant d'opportunités manquées. Mais je gardai cela pour moi, et suivis Monsieur dans le wagon-restaurant.

Le petit déjeuner était en train d'être servi. Des visages familiers étaient déjà installés, cependant Stephen Shepherd et David Winter, Dumont et Alfred, Fontaine, et George Elster étaient absents. Sans doute se reposaient-ils après leur nuit mouvementée.

Messieurs Adamski et Färber, le polonais et le peintre autrichien, s'étaient échappés dans le fumoir afin de pouvoir déplier leurs journaux sans gêner leurs voisins. Je me demandai où ils avaient bien pu les trouver, avant de me cogner dans le présentoir : il comportait une bibliothèque garnie d'une trentaine de livres, de journaux, de jeux de cartes et de dominos et de tout ce qu'il fallait pour écrire.

Sans surprise, les journaux français dataient de la veille. Je cherchai dans les titres des journaux en allemand, imprimés en lettres gothiques, quelque chose évoquant notre mort mystérieuse. J'espérais que « Orient-Express » serait le même dans toutes les langues.

— Avez-vous besoin d'aide ? dit une voix cristalline derrière moi me tirant de ma rêverie.

Je réalisai soudain que des Whitlock me cernaient de tous côtés ; la famille s'était installée dans le salon pour dames, autour de thé et de toasts. Les jeunes filles me regardaient, certaines amusées, certaines

très étonnées.
— Nous pourrions vous conseiller quelque chose, reprit Lady Coralie. *La Mode Illustrée*, peut-être ? *Le Monde Élegant ?*
— Euh... non, merci, non...
— Eh bien, Quatresous ? dit Monsieur. Qu'est-ce que tu fais ? Notre table est ici !
— Je vous amène l'édition d'hier soir, Monsieur.

J'attrapai un exemplaire au hasard et m'échappai de l'examen minutieux aussi vite que possible.

— Ce pauvre Monsieur Melnyk ! se lamentait madame Niedermeier, la médium suisse, alors que je passais près d'elle. C'est une chose terrible.
— Terrible ! répondit Monsieur qui était déjà assis. Abominable ! Nous sommes obligés d'annuler notre voyage, figurez-vous !
— Vraiment ? dit Barbara Winter. Mais pourquoi ?
— C'est à cause de ma femme, dit Monsieur, elle est bien trop inquiète. Vous savez, elle ne voulait pas que je parte, elle avait peur de tout ! Surtout des accidents. Mais là, avec ce décès… par maladie ou… vous savez… l'autre option…
— La pauvre créature, dit madame Niedermeier. Oui, absolument, vous devez penser à elle. On ne plaisante pas avec la Mort. Et ce pauvre monsieur Melnyk. J'aurais dû mieux comprendre les cartes, hier soir. Je m'en veux terriblement. Les cartes n'ont pas menti. C'était la Mort ! La *Mort* !

Je donnai le journal à Monsieur et m'installai à ma place. Il y avait quelque chose sous ma serviette de table ; j'y trouvai mon carnet. Je regardai en direction de mademoiselle Melusine Schaefer, mais celle-ci était plongée dans la lecture d'un livre et ne me remarqua pas. Je rangeai le carnet dans ma veste. À peine quelques secondes plus tard, le serveur arriva avec la commande de Monsieur.
— Regarde-moi ça Quatresous, comme c'est délicatement grillé. Et un porte-toast, c'est tellement ingénieux. Et sens-moi ce café de qualité, dans cette tasse ! Ça, dit-il en saisissant une tranche de pain pour la noyer de beurre, c'est un petit déjeuner qui vaut bien ses 1,50 francs !

Pour ma part, j'aurais préféré une baguette de pain à tremper dans un bol de café bon marché, mais ce n'était probablement pas recommandé par les manuels de bonnes manières.

Barbara Winter, seule à sa table, présidait de nouveau la

conversation, mais avec une attitude que j'avais du mal à définir. Ce matin, je lui trouvais presque une ressemblance avec son cousin Stephen.

— Et qu'auriez-vous pu faire ? répéta Barbara Winter pour la troisième fois au moins à madame Nierdermeier. Il ne pouvait pas combattre un paquet de cartes. Si c'était réellement son destin, son heure était venue, voilà tout.

— Vous avez raison, bien sûr, ma très chère ! s'exclama madame Nierdermeier avec un geste théâtral du poignet. Mais il aurait pu prendre ses dispositions, être en paix au moment de partir. Je suis le réceptacle des messages, un guide pour ceux qui ont besoin de moi. Et il avait besoin de moi. Oh ! Comme je m'en veux…

— Des messages, comme aux Postes et Télégraphes ? dit Monsieur.

— Quelquefois les messages ne sont pas être faits pour être délivrés, insista Barbara Winter. Et si le fait de l'avoir prévenu avait précipité sa fin ? S'il était mort de peur ? Seriez-vous capable de provoquer une mort qui n'aurait pas eu lieu si vous n'aviez rien dit ?

— Cela aurait été tragique, vraiment tragique… mais pourquoi avoir un don, si c'est pour ne pas s'en servir ? C'est ma vocation ! Ma raison d'être !

— Oh, tiens, Quatresous, dit Monsieur, on devrait envoyer un télégramme à Madame, pour lui dire qu'on rentre et que tout va bien !

— Nous n'avons pas le temps, Monsieur, dis-je. Nous pourrons l'envoyer de la gare.

— Nous avons bien cinq minutes ! C'est tout ce qu'il me faut. Et, imagine ça, je vais envoyer un télégramme de l'Express d'Orient ! Ce n'est pas donné à tout le monde ! Je le ferai encadrer quand je rentrerai ! Tiens, je vais le rédiger tout de suite, regarde ! Garçon ! Quelle est la marche à suivre pour utiliser le télégraphe dans le train ?

— Vous ne pouvez pas forcer les gens à être aidés s'ils ne le désirent pas, argumentait Barbara Winter.

— Quelquefois, je le dois ! se défendait madame Niedermeier. Comment faire lorsque vous savez ce qui doit être fait, mais qu'ils ne le savent pas ? Ils faut leur dire, les pousser, les accompagner par la main jusqu'à ce qu'ils comprennent.

— C'est exactement comme avec les enfants, déclara Narcissa Schaefer. Je répète sans cesse à mon fils Tristram qu'il doit faire plus attention à ce qu'il fait. Lui aussi a un devoir : envers nous, sa famille, et surtout son public.

— Oh, la pauvre créature ! s'écria madame Niedermeier. Il partageait le compartiment de ce pauvre monsieur Melnyk ?

— Oui, sur l'un de ses caprices, confia Narcissa Schaefer. Vous savez

qu'on l'a questionné à propos d'un bagage volé ? Comme si mon fils *volait*. Pensez à sa réputation ! Les enfants n'y pensent jamais.

J'observai Monsieur griffonner péniblement des phrases qui finissaient toutes par clamer à quel point le train était fabuleux et merveilleux et somptueux et prodigieux. Une envie de prendre la plume et d'écrire moi-même le message me taraudait.

— Vous semblez si protectrice avec vos enfants, souligna Barbara Winter à Narcissa Schaefer. C'est admirable. Jusqu'où iriez-vous pour eux ?

— Je ferais tout pour mes enfants, confessa Narcissa Schaefer soudainement passionnée. Toute ma vie est vouée à leur réputation, à leur avenir. Et eux, si on les laissait faire, ils sortiraient en chemise ! Rien que ce matin, j'ai dû rappeler à ma fille Melusine qu'on ne sort pas sans son corset, même dans un train.

— J'avais mon corset, mère, s'étonna mademoiselle Melusine qui regardait celle-ci comme si elle venait d'obtenir une tête supplémentaire.

— Il n'était pas assez serré.

— Je suis désolée d'avoir encore besoin de respirer, mère. Et que mes intérêts soient…

— Ne sois pas insolente, coupa Narcissa Schaefer. L'apparence est tout ce que nous avons, tu ferais bien de t'en souvenir.

— Les corsets sont si importants de nos jours, remarqua Meg Sanders.

Le Docteur Sanders leva la tête du contenu de son assiette dès que sa femme prononça le mot « corset », comme s'il avait vu un serpent à sonnette se dresser devant lui. Meg Sanders posa ses couverts sur la table, s'essuya la bouche avec le coin de sa serviette, et se servit un verre d'eau.

— Cette silhouette en « S » est particulièrement prisée, reprit-elle. Vous rappelez-vous cette patiente qui n'avait pas quitté son corset depuis des années ? Elle le portait jour et nuit. Je suis sûre que vous vous en souvenez ; c'était la jeune fille qui ne pouvait plus se tenir droite toute seule tellement les muscles et les os de son dos étaient devenus faibles.

Elle s'adressait à son mari d'une voix juste assez forte pour être entendue des tables voisines. Madame Schaefer lui jeta un regard noir.

— Elle... tomber... *all the time* ? Oui ? demanda le Docteur Sanders.

— Elle ne pouvait plus respirer, répondit Meg Sanders. Ses poumons et son estomac étaient tellement réduits qu'elle ne pouvait même plus récupérer la moindre force. Pauvre chose.

— Et... celle... qui... en bas ?

— Vous voulez dire, celle dont les organes avaient été si compressés qu'ils avaient commencé à descendre et à sortir... je suis désolée, je ne devrais pas évoquer cela à table.

Meg Sanders regarda autour d'elle afin de mesurer les réactions et l'attention qu'elle attirait. L'expression d'horreur sur le visage de Narcissa Schaefer aurait été drôle, si la situation n'avait pas été si embarrassante. Mademoiselle Mélusine scrutait elle aussi l'assistance, mais ne me fit aucun signe. Barbara Winter semblait faire des efforts pour cacher son impatience, ou peut-être son amusement.

— Je m'excuse encore de vous avoir choqués, dit Meg Sanders. Ce n'était pas mon intention. Ce sont des cas extrêmes, bien sûr. Tant qu'il est possible de marcher, parler et respirer, les corsets peuvent être adaptés à une vie active et saine.

— Le *work*... il rester *all the time*, dit le Docteur Sanders. Pour *my* femme *and me*… moi. *Sorry*... pardon. Toute la monde.

Il sourit à sa femme, qui inclina la tête en signe de repentir.

— Dans tous les cas, dit Narcissa Schaefer après un moment de silence gêné, ma fille, au moins, est vêtue de façon appropriée pour la saison. Ce n'est pas le cas de tout le monde, fit-elle avec un geste du menton en direction des Whitlock. Si on ne sait pas habiller ses enfants, on prend une gouvernante : elles portent encore toutes des tenues d'été.

— Ces robes me rappellent ma jeunesse, dit madame Niedermeier. Elles sont très belles. Et elles les portent très bien.

— Elles sont peut-être belles, s'obstina madame Schaefer, mais elles sont très légères ! En octobre !

— Où auraient-ils mis cette gouvernante, Mère ? demanda mademoiselle Melusine. En 1ere classe ? À table avec la famille ? À côté de vous ?

— Tiens-toi droite, tu es toute avachie. Leur comportement est tout de même suspect, persista Narcissa Schaefer. Ils sont arrivés cette nuit, juste avant ce qui est arrivé à ce pauvre monsieur Melnyk ! Et ce sont des *étrangers*...

— Vous avez parfaitement raison, dit Barbara Winter avec un semi-sourire agressif. Ils nous sont *étrangers*, car ils n'ont pas pu bénéficier de l'intervention de monsieur Fontaine qui nous a si bien rapprochés hier soir. Il faut y remédier, ne pensez-vous pas ? J'ai le plaisir de vous annoncer que nos nouveaux compagnons de voyage sont Lord William Whitlock, *Earl of Holbrook*, et sa femme Lady Margaret. Je pense qu'il est grand temps de vous les présenter.

— Tu entends ça, Quatresous ? me souffla Monsieur. Un *Lord* !

— Monsieur, soufflai-je en retour. Nous n'avons pas le temps. Nous devons encore parler au conducteur et préparer nos valises !

— Nous avons bien cinq minutes ! C'est tout ce qu'il me faut. On va faire la connaissance d'un *Lord* !

— Nous devons quitter le train au plus vite. Et changer nos billets. Plus nous serons loin, moins nous pourrons… plus Madame s'inquiètera, dis-je en réalisant soudain que je m'emportais.

Que m'arrivait-il ? J'ignorais totalement ce qui m'avait pris de parler ainsi. Barbara Winter, passant près de moi pour aller dans le salon pour dames, me lança un regard perçant qui me laissa très mal à l'aise.

— Un *Lord* ? répéta Narcissa Schaefer. Et ils n'ont que des filles en âge de se marier…

Il ne fallut pas longtemps à Barbara Winter pour convaincre Lord et Lady Whitlock de la rejoindre à sa table ; leurs enfants furent laissés dans le salon sous la surveillance de l'aînée.

Lord Whitlock avait un visage long et grave, et des yeux en amande, des traits qui se retrouvaient également chez ses enfants. Lady Margaret, elle, avait de grands yeux bleu-vert et une petite bouche ronde ; ses filles avaient hérité de son teint délicatement rosé. Ils semblaient tous deux sortis tout droit d'un tableau de maître, et captaient l'attention de tous dans le restaurant.

Barbara Winter se chargea des présentations. Elle énuméra nos noms et quelques détails concernant chacun avec l'aisance d'une maîtresse de maison confirmée.

— Jusqu'où voyagez-vous, Lord Whitlock ? demanda madame Niedermeier.

— Nous allons à Constantinople, dit-il dans un français marqué.

— Vraiment, avec toute votre famille ?

— En effet, dit Lady Margaret. Et ce fut une expédition. Nous venons de Bruton.

— Cela me dit quelque chose, dit madame Niedermeier, mais où est-ce donc ?

— C'est à la frontière du Somerset et du Wiltshire.

— Oh, le Somerset ! s'exclama madame Niedermeier. Près de Glastonbury ? J'y vais souvent, avec une amie à moi ! Mais c'est très loin, quel trajet vous avez dû faire, rien que pour nous rejoindre !

— Deux jours en tout, dit Lady Whitlock avec un petit sourire. Londres, *Dover*, Calais, et enfin sept heures et demi dans la voiture-salon jusqu'à Châlons.

— Et Constantinople est encore loin, dit Narcissa Schaefer. N'êtes-vous pas inquiets pour la sécurité de vos filles pour un si long voyage ? On a conseillé à mon fils de voyager armé au cas où nous serions attaqués par les redoutables brigands de Bulgarie.

— Nous aussi, dit madame Niedermeier. Imaginez mon pauvre neveu Nerio, avec une arme !

— On m'a dit que les brigands n'attaquaient pas les trains, dit Lord Whitlock, mais qu'ils attaquaient plutôt les gares qui recevaient des marchandises. Nos filles sont en sécurité.

— Nous faisons confiance à la Compagnie des Wagons-Lits, dit Lady Margaret. Et nous voulons montrer le monde à nos enfants avant qu'il ne soit trop tard.

— Trop tard pour quoi faire ? demanda Barbara Winter.

— À moi, coupa Bastien Färber, on m'a dit que les brigands n'attaquaient pas en hiver. Les brigands sont des gens censés, ils n'attaquent que lorsqu'il fait chaud et qu'ils peuvent se cacher dans les buissons. Pas de feuillage, pas d'embuscades…

— Mais s'ils étaient tentés par *ce* train ? dit Monsieur. C'est un véritable palace roulant !

— Ce train ne va pas jusqu'en Bulgarie, dit Barbara Winter. Il s'arrête à Giurgewo, à la frontière roumaine. Nous traverserons le Danube sur un ferry et prendrons un train normal à Roussé.

— Il faudra quitter tout ce luxe ? se lamenta Monsieur. Oh, quel dommage ! Tu as bien raison, finalement, Quatresous. Il faut partir tant que le fer est chaud, c'est bien cela qu'on dit ? Je l'ai entendu, ça doit être ça.

— Si vous devez vraiment nous quitter, dit madame Niedermeier, nous allons bientôt nous arrêter à Pforzheim. Vous aurez sûrement le temps de descendre.

— Tu entends ça, Quatresous ? Va donc chercher le conducteur, qu'est-ce que tu attends !

Monsieur n'eut pas à me le dire deux fois : en une seconde je filai vers le wagon-lit. Hélas, monsieur Courtois n'était pas sur sa chaise. Je parcourus le couloir, espérant le trouver sur l'autre plate-forme, et j'essayai même le wagon-lit suivant, en vain. Monsieur Charrier n'était pas en vue lui non plus, ce qui commençait à m'alarmer.

Revenant à mon point de départ, je remarquai que la porte du compartiment des Winter était entrouverte. Le conducteur devait simplement être en train de replier les lits ! Je n'avais qu'à attendre qu'il termine, et je pourrais lui parler, enfin.

La curiosité de Monsieur devait être contagieuse, car alors que j'attendais, je me demandai soudain comment les couchettes fonctionnaient. C'était l'occasion ou jamais de le voir par moi-même. J'ouvris la porte, sans m'annoncer, et me figeai sur place.

L'homme n'était pas monsieur Courtois, ni même monsieur Charrier.

Il était certes vêtu d'un costume marron de la Compagnie mais, au lieu de la figure ronde et aimable de Courtois, il avait un visage maigre, les joues creusées et un large menton, un grand front doté de petits sourcils en demi-cercle, et des oreilles rondes et décollées qui dépassaient d'une masse de boucles désordonnées. L'homme avait de longues mains et de longs doigts : il tenait avec délicatesse un instrument compliqué qui ressemblait à une loupe munie de plusieurs petites lentilles superposables. Les objets qui se trouvaient sous la loupe brillaient faiblement d'une lueur verdâtre ; je reconnus les cartes et les bouts de bois taillés, et la sacoche qui les avaient contenus posée juste à côté sur le lit. Soudain un drap s'abattit sur le tout.

— Bonjour, monsieur ! dit l'homme avec un enthousiasme qui sonnait complètement faux. Je suis absolument désolé mais les chambres sont en train d'être faites. Vous ne pouvez pas entrer maintenant !

Il arborait un sourire bien trop figé pour être naturel et bien trop grand pour être rassurant.

— Qui êtes-vous ? dis-je.

— Je suis un valet de la Compagnie. J'aide monsieur Courtois.

— Vous l'aidez ? mais monsieur Courtois n'est pas là.

— C'est bien pour ça que je change les draps à sa place.

— Si vous changez les draps, dis-je en imitant de mon mieux le ton qu'Eugènie employait avec les voleurs, qu'est-ce que c'est que ça ?

Je m'avançai vers lui pour mettre le sac en évidence. Je ne sais lequel de nous deux tira le drap trop brusquement mais le sac se renversa et plusieurs objets en tombèrent, dont un œuf, couvert de belles taches colorées. Je n'eus pas le temps de l'admirer davantage : il éclata en morceaux sur le sol. Une dizaine de serpents d'un rouge brillant en jaillirent et se répandirent sur le sol comme s'ils étaient faits de liquide. Leur sifflement, semblable au bruit crissant du sable, me glaça le sang.

— Fermez cette porte ! Vite !

Je poussai la porte du compartiment juste devant un serpent. Il se retourna vivement dans une série de convulsions ; je le saisis sans réfléchir, juste sous la tête. Et, aussitôt, je le saisis de nouveau juste sous la tête ; son autre tête. Le serpent que j'avais en main avait deux têtes, une à chaque extrémité, et ces deux têtes cherchaient toutes les deux à atteindre mes doigts.

— Qu'est-ce que c'est que ces monstres ?! dis-je.

— Ce ne sont pas des monstres, dit le valet qui tirait une boîte en bois de la sacoche, ce sont des amphisbènes.

— Amphib...
— Am-phis-bènes.
— Amphisib... peu importe, *qu'est-ce que c'est* ?!
— Des serpents empoisonnés et très rapides. Je vous promets que tout ira bien si vous faites exactement ce que je vous dis de faire. Ne bougez pas.

Sur le sol, un serpent essayait de mordre ma chaussure. Par réflexe, j'abattis mon talon sur lui ; comme si j'avais écrasé une mite, il n'en resta que de la poussière, ou plutôt de la cendre. Cette cendre se raviva et frémit, s'enroula sur elle-même et se sépara en deux nouveaux serpents.
— Je vous avais dit de ne pas bouger ! cria le valet. Il va y en avoir encore plus !
— Ils peuvent mordre à travers le cuir ? demandai-je.
— Ça dépend du cuir. De quelle qualité est le vôtre ?
— Pas assez bonne pour me rassurer.
— Puisque vous insistez…

Il sortit une sorte de craie de sa poche et traça un trait autour de mes pieds.
— Voilà. Vous êtes tranquille, ne bougez pas !

J'en vis deux autres s'enrouler autour des barreaux étroits des échelles afin de s'élever vers les couchettes de chaque côté de la petite pièce. Jusqu'où ces serpents pouvaient-ils sauter ?
Le valet réussit enfin à ouvrir la boîte, qui se déploya pour former une sorte d'urne allongée, décorée de dessins compliqués entrelacés.
— Tenez-le bien, me dit-il, j'arrive. Surtout, ne le lâchez pas. J'arrive.
— Je ne le lâcherai pas, mais j'apprécierai que vous vous dépêchiez un peu.
— Je fais ce que je peux !

Le valet se redressa, attrapa l'un des serpents avec une sorte de pince allongée et le jeta immédiatement dans l'urne.
Un serpent glissa au bord d'un des lits supérieurs, sembla évaluer la distance qui le séparait de ma tête. Il se ramassa sur lui-même, prêt à bondir, mais le valet fut plus rapide et le saisit alors qu'il s'élançait.

Les sifflements semblaient provenir de partout. Je ne savais plus où regarder, et je croyais sentir les serpents ramper sur moi au moindre mouvement de tissu contre ma peau. Immobile. Je devais rester immobile...

— Voilà, dit le valet, j'ai les derniers. Jetez celui que vous tenez, d'un bon coup...

Dans l'urne, les serpents s'enroulaient les uns contre les autres. Je jetai le mien d'un coup sec, et le serpent atterrit sur les autres sans bruit. Le valet referma l'urne immédiatement.

— Merci beaucoup ! me dit-il avec un grand sourire éclatant. Votre aide a été précieuse ! Vous pouvez à présent sortir du cercle, et…

La porte du compartiment s'ouvrit d'un coup. J'aperçus du coin de l'œil un filet rouge se diriger à toute vitesse vers l'ouverture, mais en un éclair il était fermement tenu entre les doigts gantés de cuir de Barbara Winter.

— Un amphisbène, dit-elle. Voilà qui est intéressant. Pourriez-vous, je vous prie, m'indiquer pourquoi vous en répandiez dans ma cabine ?

Je me retournai vers le valet, mais il n'y avait plus personne derrière moi. La fenêtre était ouverte.

— Je, le, il... articulai-je avec difficulté.

Je regardai mes chaussures, dont une était ponctuée de petites marques de crocs. C'était comme si des mains invisibles forçaient ma tête vers le bas et m'accablaient d'humilité et de honte.

— Nous allons avoir une conversation très intéressante, dit-elle. Commencez donc par me donner cette urne.

Je ramassai l'urne qui était posée sur le sol et la lui tendis, sans relever la tête. Barbara Winter l'ouvrit et plaça le serpent à l'intérieur, avant de la replier sous sa forme initiale de boîte.

— Voilà. Je pourrais faire de même avec vous si nous ne me donnez pas les réponses que j'attends.

J'étais incapable de donner le moindre sens à la scène que je venais de vivre. De nouveau, j'avais l'impression que les murs se refermaient sur moi et que je me trouvais dans un cercueil.

— *Répondez-moi.*

— Je passais dans le couloir, dis-je très vite, et j'ai vu quelqu'un... j'ai surpris quelqu'un en train de fouiller dans ce sac. Un œuf est tombé et s'est cassé et il y a eu des serpents partout. Partout ! C'est tout ce que je sais ! Je vous en prie, madame, vous devez me croire ! Je m'excuse de vous avoir dérangée, je vais vous laisser, je ne dirai rien…

Je tentai de faire un pas vers la sortie, mais Barbara Winter me retint par le bras. Elle possédait une force insoupçonnée ; malgré ma

veste, ses doigts s'enfoncèrent dans ma chair tel un étau d'acier.

— Écoutez, je sais que vous mentez. Je le sais. *Je sens* le mensonge sur vous. Vous mentez à tout le monde dans le train. Et à présent vous voulez partir le plus vite possible. Qu'avez-vous fait dans le train ? Avez vous tué le chasseur ? Est-ce un piège ? *Qui* êtes vous ?

— Madame, je vous en prie...

— Vous ne m'aidez pas beaucoup, *monsieur Quatresous*, et, voyez-vous, je suis sur le point de m'énerver. Je n'aime pas du tout m'énerver. Je fais des choses que je regrette, lorsque je suis énervée. Cela fait des *siècles* que je ne me suis pas énervée.

Barbara Winter parlait fermement mais sans aucune agressivité ; en réalité, elle avait constamment un sourire dans la voix. J'avais l'habitude d'entendre des insultes et des menaces, mais la voix sophistiquée et modulée qui les prononçait leur donnait un vrai sens de danger. Quelque part, dans cette voix, se trouvaient les crocs et les griffes d'un animal sauvage en quête d'une proie avec laquelle s'amuser.

— Je pourrais écraser votre esprit et vous laisser errer dans le couloir, incapable de vous souvenir de votre propre nom et ou de comment faire vos lacets, pour le restant de vos jours. Ou... je pourrais vous écraser les bras, les jambes, la tête, et jeter vos restes par la fenêtre. Oh, je pourrais être assez énervée pour faire *ça* ! Qu'en dites-vous, *monsieur Quatresous* ? Préféreriez-vous que je vous tue rapidement ou que cela prenne du temps ? Certains préfèrent souffrir avant de mourir, afin d'être sûrs de ne pas regretter... quel sera votre choix ?

J'étais un rat paralysé devant un cobra, incapable d'articuler un seul mot pour me défendre. Le train ralentit alors, nous devions arriver en gare de Pforzheim. Agacée, Barbara Winter me jeta sur le lit comme si j'étais une poupée de chiffon.

VIII. De Pforzheim à Geislingen

La couverture et l'oreiller amortirent une partie de l'impact contre le lit, mais mon dos heurta tout de même le panneau de bois avec un bruit sourd.

— Alors ? demanda Barbara sur un ton presque joueur. Qu'avez-vous choisi ? Un petit accident, peut-être ?

D'un léger coup de la main, elle frappa la couchette au-dessus de moi qui se brisa en son milieu. Le lit tenait encore accroché au mur par son mécanisme, mais un deuxième coup fit céder ses attaches dans un craquement inquiétant. La structure brisée, masse de planches arrachées et de métal effilé, se serait abattue sur moi si je n'avais eu le réflexe de rouler hors du lit. Je manquai de peu de m'assommer sur la tablette, située sous la fenêtre, entre les lits, et me faufilai en-dessous.

Le sifflet du chef de gare retentit, me rappelant que la fenêtre, justement, était toujours ouverte. Si le valet était passé par là, peut-être le pourrais-je aussi ? L'ouverture me semblait minuscule, mais c'était ma seule chance… la locomotive, se mettant en route, siffla sa réponse au chef de gare.

L'instant suivant, le train s'ébranla et repartit. Je devais sortir avant qu'il ne prît trop de vitesse. Je m'appuyai sur la tablette, priant qu'elle ne cède pas sous mon poids, et passai un bras par l'ouverture, puis la tête.

Nous allions déjà bien plus vite que je ne l'aurais souhaité. Le vent et la cendre fouettaient mon visage, de la fumée m'aveuglait. Je passai une épaule, l'autre bras, cherchai frénétiquement à tâtons une prise pour m'accrocher. Ma main toucha un rebord, et ce fut suffisant pour que je me décide à m'extraire du wagon.

J'étais dehors, et mes doigts glissaient sur le rebord, bien trop fin pour supporter mon poids. J'avais encore un pied appuyé sur la fenêtre, mais le mouvement du train m'empêchait d'y retourner. Je ne pouvais plus revenir en arrière, ni avancer, ni rester là, j'allais sûrement tomber… y avait-il des pierres, sur le côté de la voie ? Une grille sur laquelle j'irais m'empaler ? Ou un pont, avec une chute à pic ?

Quelque chose saisit ma jambe, puis ma taille. Je n'aurais pas su dire à quel moment j'avais lâché le rebord ni comment j'avais franchi la

fenêtre, mais j'étais à nouveau dans le compartiment, Stephen Shepherd se tenait près de moi et me guidait vers le lit intact.

— Tout va bien. Vous êtes en sécurité, à présent.

Stephen parlait avec une voix douce, calme et posée, mais quelque chose se cachait derrière sa bienveillance. La même menace que chez Barbara, mieux contrôlée, mais bien présente.

— Qmmblg ? prononçai-je en tremblant si fort que mes dents claquaient.

— Barbara, dit-il sur le ton d'un professeur contrarié. Qu'est-ce qui t'a pris ? On ne tue pas les gens, et surtout pas dans un train. Aurais-tu oublié ce qui est arrivé la dernière fois ?

— Je ne tuais personne, répondit froidement Barbara.

— On ne les force pas non plus à se tuer. Ça revient au même.

— Ça aurait réglé nos problèmes !

— Et provoqué d'autres problèmes, bien pires. Comment en es-tu arrivée là ?

— J'ai trouvé *ceci* avec *cela*, dit-elle en me désignant puis en tendant l'urne à Stephen. David avait raison.

— Je ne crois pas que cet objet lui appartienne, dit Stephen en tournant l'urne entre ses doigts. C'est du matériel de professionnel.

— Et alors ? C'est peut-être un professionnel *débutant* à qui on a donné un travail ingrat. David a dit qu'il y avait un secret qui allait être utilisé sur nous hier soir, le voilà !

— David n'a eu que des fragments de pensées, hier soir. Il ne sait pas à qui elles étaient, au milieu de tout ce monde. Il ne sait même pas si c'était un homme ou une femme. C'est pour ça que tu étais censée obtenir des précisions.

— La voilà, ta précision, dans notre compartiment, avec des amphisbènes.

— Tu devais les pousser à se *confesser*, insista patiemment Stephen, pas les forcer à se jeter hors du train.

— Je ne contrôle pas bien ton stupide sort d'influence ! se défendit Barbara. Très bien, dit-elle en reprenant un semblant de calme, donne-moi trente secondes et je règle le problème. Une petite confession et je m'en débarrasse…

— *On ne tue pas les gens*, répéta Stephen.

— Rabat-joie, dit Barbara avec une petite moue. Et ce n'est pas tuer si c'est en légitime défense.

— Légitime défense ?

Stephen leva un sourcil en signe de désaccord, se tourna pour m'observer un instant, puis eut un petit sourire.

— Barbara, je connais son secret. Ce n'est pas dangereux, et ce n'est

pas pour nous.

— Oh, *vraiment* ?

— Regarde par toi-même. C'est assez évident. Si nous n'avions pas été submergés par la peur de David, nous l'aurions vu tout de suite. Prends un peu de recul et regarde mieux.

— Avec toi, il faut toujours prendre du recul, dit-elle en roulant des yeux, avant de respirer profondément. Oh, fit-elle en se penchant sur moi. C'est vrai, tu as raison ! Cela change tout !

— Je te l'avais dit, dit Stephen.

— Reprenons notre relation depuis le départ, voulez-vous ? *Bonjour*, me dit-elle d'un ton charmeur qui me glaça le sang, je suis Barbara Winter. Comment allez-vous ?

— Barbara, dit Stephen. Arrête.

— Eh bien, quoi, encore ? Tu n'es pas le seul à avoir le droit d'adopter des chiens errants, tu sais ?

— Tu lui fais peur.

— Oh, la pauvre petite chose. C'est vrai qu'elle a l'air terrifié. Serait-ce de ma faute ? Comment faire pour arranger ça ?

— Commence par t'excuser, ça serait un bon début.

— Hors de question : je ne m'excuse jamais, et je ne regrette jamais rien. C'est peut-être son petit tour dehors, dans la fumée ? Ou un serpent l'aurait mordu ? Et si nous l'emmenions voir le Docteur Sanders ? J'admire beaucoup ce médecin.

— Pas de médecin, croassai-je d'une voix qui me sembla venir de très loin.

— Ce n'est pas très raisonnable, dit Barbara, mais comme vous voudrez. Stephen, peut-être un sort de guérison… ?

— Laisse-lui quelques minutes pour se calmer, dit-il.

Pour ma part, j'avais la certitude que je n'arriverais plus jamais à me calmer. Barbara se tenait si près de moi que je pouvais compter ses cils. Elle me regardait avec un petit sourire à la fois carnassier et condescendant, et je n'aurais pas su dire si elle comptait me dévorer ou me caresser la tête comme si j'étais un chien.

Stephen, lui, contemplait le carnage dans le compartiment. Il souleva les énormes morceaux de lit-couchette avec autant de facilité que Barbara les avait brisés, fronçant les sourcils comme devant une énigme compliquée.

— Tu aurais pu faire attention, dit-il. Tu sais à quel point j'ai du mal à remonter les appareils mécaniques.

— Tu n'as qu'à demander la notice au conducteur, dit Barbara sur un ton moqueur. Il est très serviable, tu sais.

— Viens m'aider à les remettre en place.

— S'il le faut.

Comme si elle faisait cela chaque jour de sa vie, Barbara remboîta les différents parties de la couchette, redressa à la main ce qui pouvait l'être, et maintint en place les éléments brisés les uns contre les autres. Stephen murmura quelque chose sous son souffle. Les morceaux brillèrent pendant une seconde, et les éclats de métal se soudèrent à nouveau, les échardes s'amalgamèrent ensemble, les fils déchirés formèrent à nouveau du tissu. La couchette était comme neuve. Assister à une telle réparation était étrangement réconfortant.

— C'est vous qui avez fait ça ? demandai-je stupidement.

— C'est juste un peu de magie, dit Barbara. C'est la spécialité de Stephen. Si vous saviez ce que David et moi pouvons faire…

— Je pensais que vous étiez prêtre ? dis-je.

— C'est vrai, répondit Stephen, je l'ai été. Disons… disons que c'était un… un passe-temps…

— Parlons plutôt de vous, coupa Barbara. Et de votre secret.

— Je dirais que c'est pour son oncle, dit Stephen. S'il s'agit bien de son oncle. Ce n'est pas le cas, n'est-ce pas ?

— Quoi ? dis-je, rassemblant mes pensées avec difficulté.

— Monsieur Desmilliers, précisa Stephen, n'est pas votre oncle.

— Non, admis-je, c'est mon employeur. S'il vous plaît, on doit quitter le train, nous aurions déjà dû descendre…

— Mais pourquoi ? dit Barbara. Je vais être franche avec vous : ça vous donne l'air très suspect.

— Pour l'argent, dis-je. Les billets sont hors de prix, et les Desmilliers sont ruinés. Mon plan était d'humilier ou effrayer Monsieur afin qu'il rentre en se faisant rembourser une partie du trajet.

— Ruinés ? demanda-t-elle. À quel point ? Au point d'accepter une forte somme pour placer des serpents dans un compartiment ?

— Je vous jure que non ! Ce n'est pas moi, il y avait quelqu'un d'autre, un valet portant un uniforme de la Compagnie des Wagons-Lits. Il est parti par la fenêtre. S'il vous plaît, je ne veux pas d'argent. Je suis juste domestique et chauffeur chez les Desmilliers et je veux simplement rester chez eux.

— Et c'est ce que votre employeur ne sait pas ! dit Barbara en riant. Que vous n'êtes pas deux personnes ! C'est délicieusement ridicule. Stephen, j'aime vraiment cette créature ! Tu es sûr que je ne peux pas la garder ?

— On ne garde plus les humains comme familiers depuis 1789, et tu le sais. Ce ne sont pas des « créatures ».

— Comment dois-je l'appeler, alors ? dit-elle avec une pointe de provocation dans la voix.

— Juste « Quatresous », répondis-je.
— Alors ce sera « Quatresous ». On va s'entendre, vous et moi, vous allez voir !
— Nous verrons ce que David en dira, dit Stephen.

Comme répondant à un appel, la porte s'ouvrit. David entra dans le compartiment.
— Tout va bien, s'empressa de dire Stephen en lui faisant face. Nous étions justement en train d'éclaircir des mystères…
— J'ai entendu, dit David. Il nous faut le visage de ce valet. Je vais le chercher moi-même.
— Non, dit Stephen. Vais-je encore devoir te rappeler ce qui est arrivé à Prague ? Nous nous étions mis d'accord que ça ne se reproduirait plus. Suis-je vraiment le seul à apprendre de nos erreurs passées ?
— Nous nous étions mis d'accord qu'en cas de situation d'urgence...
— Ça n'en est pas une.
— Un chasseur a été tué, nous sommes peut-être les prochains et ce n'est *pas* une urgence ?
— Pas *ici*, dans cette pièce. *Écoute*, si tu veux, mais ne va pas plus loin. S'il te plaît ?
— Oh s'il te plaît, imita Barbara sur un ton moqueur. Mais je suis d'accord avec Stephen. Je l'aime bien et je voudrais l'adopter.
— Notre sécurité est ma priorité, répondit David.
— Essaye au moins de ne pas trop l'abîmer, dit Barbara.

David ne bougea pas de là où il se trouvait, mais sa « présence » plongea sur moi comme un rapace. C'était une sensation oppressante, paralysante et douloureuse ; je me sentais comme dans un sac d'aiguilles qu'on aurait plongé dans de l'eau glacée. Quelque chose exerçait une pression sur mon crâne, mes yeux ne voyaient plus, j'avais comme un voile devant la bouche, une sorte de brume qu'on me forçait à respirer. Brusquement, David était dans ma tête. Ils étaient dans ma tête, tous les trois, et ils pouvaient me contrôler, me surveiller, me réduire à néant comme Barbara l'avait promis tout à l'heure. Je voulus résister, serrai les dents et les poings. « *Ce n'est pas moi* », pensai-je en boucle. « *Ce n'est pas moi, laissez-moi, ce n'est pas moi…* »

Qu'avez-vous vu ?

La question m'incitait à parler sans mots, forçait la vérité à monter comme une bulle depuis des profondeurs de mon être vers le haut de mon crâne. Bientôt mes efforts furent submergés, et mon barrage futile

céda sous un flot d'images qui se succéda devant mes yeux clos à une telle vitesse que je n'en voyais que des fragments, accompagnés d'un sifflement criard. Une rivière nauséabonde. Des mains de femme déformées. Un cahier de révision du certificat d'études. Des livres derrière un rideau de velours rouge. Des enfants qui glissaient sur des pavés. Des bâtiments qui s'écroulaient sous des bravos. Des maisons éventrées sous des cris d'horreur. Une jeune fille qui refusait de manger un chat des uniformes à laver. De l'eau sale qui coulait d'un robinet cassé de la terre retournée le froid. Des tuiles qui tombaient d'un toit le froid. Une fente dans la fenêtre comblée avec du papier journal le froid. Des lettres de métal à l'envers dans une boîte. Des portes cochères des fleurs des lacets des allumettes le froid. Une carte de visite cornée une bibliothèque un piano désaccordé un cheval attelé à une voiture. Un morceau de lard sur le plan de travail des vêtements retouchés des piles de journaux. Des wagons rouges une lampe verte un livre de médecine le Bateleur le Diable la Mort. Un uniforme marron-rouge une urne des serpents un valet des serpents le valet…

— *Pensez à cet homme*, m'ordonna David depuis l'intérieur de mon esprit.

J'obéis et me concentrai sur le valet ; j'aurais fait n'importe quoi pour arrêter cette torture. Je me noyais dans cette scène qui se rejouais plusieurs fois de suite dans ma tête, démontée, analysée, restructurée au point où le valet finit par avoir un double tête de serpent, et qu'il se mit à sortir des passagers minuscules du sac avant de les jeter par la fenêtre.

— J'ai quelque chose mais c'est flou, dit la voix de David. La panique a dilué l'image.

— Arrête, répondit la voix de Stephen. Ça suffit. Ne va pas plus loin. Tu ne fais qu'aggraver les choses.

La pression sur mon esprit se relâcha d'un coup. Ma vision revint, mais ma tête tournait tant que ma vision restait trouble. L'horrible sifflement dans mes oreilles persistait et tout me semblait irréel.

— Tu avais raison, disait David dans le lointain. Il y avait bien quelqu'un d'autre. Quelqu'un qui a fouillé dans le sac.

Lorsque mes sens s'éclaircirent, David avait la fameuse sacoche sur ses genoux et en avait éparpillé une partie de son contenu à côté de lui sur le lit : pieux, amulettes, compas, petites bouteilles portant une croix, ail, sel, livres de prières, miroirs, amulettes, dagues en fer, petites griffes en métal argenté… Barbara admirait une arbalète au moins deux fois plus grande que le sac qui l'avait contenue.

— Il n'y a pas de poche secrète, dit David. Je ne vois pas comment nous avons pu manquer cet œuf ce matin. Le valet a dû le placer là après, comme piège.

— Je ne crois pas, dit Stephen. Imagine le danger d'avoir des amphisbènes répandus dans tout le train ? C'est bien trop risqué.

— Ce qui est *risqué*, c'est que la moitié des gens dans ce train mentent ou cachent quelque chose, contra David, et que je ne pourrais pas lire l'autre moitié même si j'ouvrais leurs têtes avec une hache ! Es-tu capable de me dire exactement combien il y a d'*Alterï* dans ce train ?

— Tu sais bien que non, dit Stephen. Mais je sais qu'il y a des gens innocents. Et que nous avons très bien pu manquer l'œuf ce matin, et que ce sac pourrait ne pas être à Melnyk.

— Ce qui voudrait dire qu'il y aurait un *autre* chasseur dans le train, dit David. Nous devons le trouver.

— Nous pourrions aussi changer de train, dit Stephen.

— *Je trouverai ce chasseur*, Stephen !

— Qui partageait son compartiment, déjà ? demanda Barbara.

— Charles Fontaine, Tristram Schaefer, George Elster, dit David.

— Et tu n'as rien découvert sur eux ?

— Le journaliste me donne beaucoup trop, le violoniste ne me donne rien, et le belge a réussi à m'éviter. Pour moi ils sont tous suspects.

— Ça m'aurait étonné, dit Stephen.

— Je doute beaucoup que ceci appartienne à Tristram Schaefer, dit Barbara en jouant avec les griffes en métal.

— Si le propriétaire du sac est encore vivant, dit David, il viendra le récupérer, et le piège sera pour lui cette fois. Entre temps, nous chercherons ce valet.

Mon esprit absorbait la conversation sans la comprendre. De tout ce qu'il aurait pu relever d'étrange, il ne butait que sur un mot. Qu'appelaient-ils « *Alterï* » ? Des gens altérés ? Des gens différents ? Différents comment ?

Ils cessèrent de parler subitement pour se tourner vers moi. Stephen et Barbara me regardaient avec un air étonné, David me fixait d'un regard méfiant. Des dieux, pensai-je. C'était des dieux. Ils me prenaient de haut, décidaient entre eux de ce qu'il allait m'arriver, de ce que j'allais faire et je n'avais aucun moyen de me défendre. Ils savaient tout, ils lisaient mon esprit comme dans un livre. Et s'ils avaient une hache à proximité... Barbara se mit à rire.

— Nous aurions peut-être dû parler anglais, dit-elle.

— Nous ne sommes pas des dieux, me dit Stephen. Et *on ne tue personne*, insista-il plus pour ses compagnons que pour moi. Que ce soit clair.

— Ce qui veut dire qu'on va devoir lui effacer la mémoire, dit Barbara. Quel dommage. Ça peut faire des dégâts…

— Non, dit David. Pas encore. Le souvenir du valet pourrait revenir. S'il est encore dans le train il peut être reconnu.

— Quatresous et son employeur doivent quitter le train, dit Stephen. Tu pourrais les laisser partir sans rien leur faire.

— Quatresous reste dans ce compartiment, dit David. Jusqu'à nouvel ordre.

— David, réfléchis, on ne peut pas cacher quelqu'un ici. Son employeur va poser des questions, et même si tu l'effaces aussi, de toute façon le personnel de bord va entrer faire les lits. Tu ne peux pas contrôler le train entier, tu l'as dit toi-même.

— C'est seulement le temps que les souvenirs reviennent, dit David. Après cela, je m'en débarrasse.

— Très bien, dit Stephen en soupirant, puisque c'est ainsi, je prends Quatresous sous ma protection et mon entière responsabilité.

— *Quoi* ?! fit David.

— Toi qui ne voulais plus avoir de familier ! dit Barbara en riant.

— Puisque c'est ce qu'il faut pour que vous laissiez quelqu'un en paix, je n'ai pas le choix, dit Stephen. Et donc : je lui laisse la liberté d'aller où bon lui semble dans le train.

— Je te préviens, dit David, si jamais si quoi que ce soit est tenté contre nous par sa faute, directement ou indirectement, c'est toi qui te chargeras de son exécution.

— Bien sûr, répondit Stephen, si tu as raison, je ferai ce que tu voudras. Si tu as raison. Vous pouvez partir, Quatresous, me dit-il en m'entraînant vers la porte du compartiment. Il va sans dire que nous allons garder un œil sur vous. Si vous ne faites rien et surtout que vous ne parlez à personne, tout ira bien.

Il m'ouvrit la porte et je sortis sans demander mon reste.

À peine dans le couloir, je me précipitai sur la plate-forme la plus proche. Le train était arrêté dans une grande gare allemande. Je devais m'enfuir le plus loin possible, courir aussi loin que mes jambes pourraient me porter...

... mais je ne pouvais pas bouger. Mes mains s'agrippaient, l'une à la barre de soutien du toit, l'autre au bord d'un panneau. Je me penchai vers l'avant, au risque de me laisser tomber sur le quai s'il le fallait, mais mes mains refusaient de lâcher. Mes pieds étaient comme soudés au sol.

— Tout va bien ? demanda Courtois depuis le quai.

Je secouai la tête, la gorge serrée par l'effort et la peur.
— Vous vous sentez mal ?

Secouant toujours la tête comme un automate cassé, je tentai de descendre une fois de plus. Mes efforts restèrent vains.
— Le train va repartir, me dit Courtois. Vous n'avez pas le temps de descendre. Nous avons tout juste rattrapé le retard pris à Strasbourg, nous ne pouvons pas nous permettre d'en reprendre.

Je sentis sa main sur mon bras. Je respirai profondément, tentai un pas en arrière et reculai ; mon corps m'obéissait à nouveau. Mes mains se relâchèrent, alors que monsieur Courtois remontait sur la plate-forme et refermait la portière derrière lui. Je vis enfin le nom de la gare où nous nous trouvions : Stuttgart.
Dans un dernier élan désespéré, je m'approchai encore de la portière, et mes mains saisirent immédiatement une barre de soutien et le montant du wagon. Je reculai à nouveau ; mes mains s'ouvrirent.
— Ce n'est rien, dis-je faiblement à monsieur Courtois qui me regardait d'un air inquiet. Juste un étourdissement. Je me sens déjà mieux.

Je rentrai dans le wagon d'un pas mal assuré.
C'était l'œuvre de David, cela ne faisait aucun doute. Par magie, ou son pouvoir sur les esprits, il m'emprisonnait dans le train. Soudain, je pensai à Monsieur. David s'en était-il pris à lui aussi ? Ou bien était-il parti sans moi ? J'avais passé plus d'une heure dans le compartiment des Winter, avait-il seulement remarqué mon absence ?

Je courus au wagon-restaurant, où je trouvai Monsieur en pleine forme, dans le fumoir, en train d'apprendre un jeu de cartes compliqué avec les frères Juhász. Tout du moins, il semblait compliqué par la communication entre des participants qui ne parlaient absolument pas la même langue.
— Mons... mon oncle ? dis-je en m'approchant de la table.
— Quoi ? dit Monsieur. Oh c'est toi, Quatresous. Je t'ai cherché partout, tu sais ! Où étais-tu ? J'ai cru que tu étais parti sans moi ! J'étais très inquiet !
— J'étais… je cherchais le conducteur.
— À propos de cela ! me coupa-t-il. J'ai réfléchi : et si nous attendions Vienne pour descendre ? C'est joli, Vienne, et c'est encore civilisé, paraît-il. On pourrait en profiter jusque là, hein ? Et revenir après.

— Vous n'avez pas envoyé le télégramme à Madame ?

— Pas encore, j'ai eu l'idée en écoutant le peintre parler de chez lui. Alors, qu'est-ce que tu en dis ?

— Oui, Mon… mon oncle, me forçai-je à dire. Je pense qu'on pourrait rester encore un peu.

— Vraiment ? dit Monsieur dont le visage s'éclaira d'un large sourire. Oh, formidable ! Formidable ! Et ça tombe bien : je suis en train d'apprendre un nouveau jeu fabuleux ! C'est Hongrois, et c'est très intelligent, tu veux que je te l'explique ?

— Pas tout de suite, mon oncle.

— Oh, plus tard alors ! À tout à l'heure ! Merci, hein, Quatresous !

Je m'éloignai, incapable d'apprécier les remerciements de Monsieur. La fatigue, l'inquiétude, et un sentiment terrible d'impuissance m'accablaient. Mon plan avait échoué, et non seulement je trahissais Madame, mais je mettais Monsieur en danger.

Dans le restaurant, l'horloge, toujours à l'heure de Paris, indiquait 9 heures et 3 minutes. Alfred Berger et Dumont étaient installés non loin de là, penchés sur des papiers. Mesdames Niedermeier, Adamski et Färber discutaient, autour de Lady Whitlock, dans le salon pour dames. « *Es-tu capable de me dire exactement combien il y a d'*Alterï *dans ce train ?* » Qui de mes compagnons de voyage était *différent* ? J'avais du mal à réfléchir. Dumont fit tomber une feuille sur le sol, couverte d'écriture raturée. Et si... Stephen m'avait interdit de parler, mais d'écrire… ?

J'avais encore mon carnet dans la poche de ma veste. J'empruntai de quoi écrire sur le présentoir du fumoir, et m'assis à ma place où je notai tout ce que je venais de vivre. J'écrivais comme si je m'adressais à quelqu'un, même si je ne savais pas encore à qui je pourrais faire lire ces pages. Au fur et à mesure que je triais et couchais mes pensées sur le papier, je sentais mon état mental malmené se remettre d'aplomb, comme Barbara et Stephen avaient réparé la couchette…

De la magie ! Des chasseurs ! Des « *Alterï* » mystérieux ! Et pourtant le souvenir des serpents grouillant entre mes mains était bien réel. Et David… Tout était vrai, je ne pouvais ni voulais le nier. Si je voulais survivre, je n'avais pas le luxe de prétendre que rien n'était arrivé.

Alors que je parcourais les pages de mon carnet, je remarquai une écriture nette et précise. Mademoiselle Melusine. Elle avait dressé des listes de questions et d'idées sur la mort de Melnyk, ordonné les évènements par chronologie, fait des suggestions sur qui aurait eu accès au compartiment ou à la nourriture pendant le repas, et même

dessiné un plan des tables du restaurant.

Mademoiselle Melusine serait sans doute ravie de savoir que c'était peut-être réellement un meurtre. Si seulement je pouvais lui demander de l'aide, elle saurait analyser la situation. Je pensai aussi à Charles Fontaine, qui avait frappé à toutes les portes au milieu de la nuit afin de trouver un docteur. Il aurait *fait* quelque chose. Ils auraient *agi*.

C'était décidé, je refusais de rester là à attendre que d'autres décident de mon sort. Je voulais agir, moi aussi. Je devais garder David hors de ma tête, et pour cela je n'avais qu'une chose à faire, trouver qui, ou ce qui, avait tué Melnyk. Avec un peu de chance, ce serait fait avant Vienne et nous pourrions rentrer chez Madame avec un peu d'argent…

Mais il fallait commencer par le début. Les valets de chambre, les conducteurs des wagons, les maîtres d'hôtel, le cuisinier et son aide … où disparaissaient-ils, lorsque leur travail était terminé ? Dans un train, où se trouvait le quartier des domestiques ?

IX. De Geislingen à Ulm

La gare de Geislingen passa devant les fenêtres du restaurant, mais je lui prêtai à peine attention. Tous mes efforts étaient concentrés sur les pages de mon carnet, sur l'écriture de mademoiselle Melusine, et sur toutes les possibilités qu'elle évoquait. Je devais les considérer sous un angle nouveau : les wagons-lits étaient fermés à clef pendant la nuit, mais était-ce une contrainte pour un *Alter* ? Le coupable se trouvait-il à la table de Melnyk, ou bien pouvait-il agir à distance ? Je savais qui avait pris la sacoche, ce n'était pas un vol. Alors à qui bénéficiait le meurtre ? Et de quelle façon, dans un monde de magie ? Forcément, quelque part entre ces lignes, se trouvait ma solution, mon issue de secours, mon salut, juste à portée de mes doigts…

Des voix s'élevèrent soudain, m'arrachant à mes pensées. Je jetai un coup d'oeil à l'horloge, qui indiquait 10 heures 42 du matin.

— Est-ce donc ma mort que tu désires, est-ce donc cela ? vociférait Charles Dumont. Jamais je ne plierai, jamais je n'accepterai cette censure immonde, ce cœur que tu m'arraches !

L'auteur se leva, jetant sa plume sur la table dans un grand geste dramatique, éclaboussant d'encre les papiers étalés ainsi que son secrétaire Alfred.

— Perfide cerbère sournois, reprit Dumont. Ignores-tu encore tout du drame qui me poursuit ? Ma seule raison de vivre — ou plutôt de survivre ! — ne tient qu'à ce seul souffle, que toi, l'ignoble, dénies ! Tu l'attaques, tu l'étouffes, sans cesse, de corrections et de remarques obtuses ! N'as-tu donc pour dessein que de me tourmenter ?

Alfred se leva à son tour et, sans un mot, essuya la tache d'encre avec son mouchoir avant de s'éloigner du poète tourmenté.

— Maintenant, tu m'abandonnes ! se lamenta Dumont. Alors que je ne peux écrire sans secrétaire !

— Il n'y a rien à écrire pour le moment, dit Alfred. Vos insultes, aussi créatives qu'elles soient, ne sont pas dignes d'être imprimées.

— Incube inculte ! Vaurien ! Sirène stérile, source de sarcasme et de cynisme ! cracha Dumont. Tu verras ton erreur ! Tu changeras d'avis. Tu verras bien que j'avais raison. Tu verras !

Et sans attendre une réponse, Dumont quitta le wagon-restaurant d'un pas furieux. S'il avait pu en claquer la porte, il l'aurait sûrement fait.

— Eh bien mon vieux, dit Fontaine. Il ne s'arrange pas avec l'âge, l'animal.

— Je suis infiniment désolé, dit Alfred en inclinant la tête. Je vous présente mes excuses pour vous avoir infligé ce triste spectacle.

— Ne vous excusez pas, dit Fontaine. Charles était déjà une outrageuse diva lorsque nous travaillions ensemble. Vous avez une patience d'ange de le supporter.

Charles Fontaine, le journaliste ? Quand était-il arrivé dans le wagon-restaurant ? Près de lui se trouvaient Bastien Färber, son chevalet, et des tubes en étain de toutes les couleurs étalés sur une table. Fontaine tenait une boîte noire que j'identifiai comme un de ces nouveaux appareils photographiques portables. Monsieur en avait ramené un, trois ans auparavant ; Madame et moi avions eu du mal à nous en débarrasser.

Où se trouvait Monsieur, d'ailleurs ? Je le vis dans le fumoir, toujours à jouer aux cartes avec les banquiers hongrois. Il avait l'air de s'amuser comme un petit fou. Au moins quelqu'un était heureux, ici. Sur le siège en face d'eux, George Elster, le belge, semblait perplexe. Il regardait fixement sa montre, une magnifique pièce en or avec un boitier ciselé, avec une expression soucieuse et déconcertée.

— Voulez-vous vous joindre à nous ? dit Fontaine. Nous pourrions commenter les choses invisibles et intangibles que nous révèle la peinture impressionniste, opposée au réalisme.

— C'est très aimable à vous, dit Alfred, mais je pense que je vais plutôt aller nettoyer cette tache, et me reposer un peu.

— Vous avez bien raison, vous aurez besoin de forces au moment où Charles viendra vous supplier de venir l'aider. À tout à l'heure, donc.

— Messieurs.

Alfred quitta à son tour le restaurant, sous les regards compatissants de nos compagnons de voyage. Soudain, je n'avais plus aucune envie de réfléchir à mon énigme. Toutes les pistes ressemblaient à des impasses sans espoir.

Il me fallait plus d'éléments. Il me fallait ce valet. J'entendais quelqu'un s'activer dans la petite cuisine, et me décidai à saisir l'occasion. Je frappai doucement sur le volet de la petite lucarne par laquelle les plats étaient passés en salle. Celui-ci s'ouvrit d'un coup sec et je fus soudain face à face avec un gaillard immense, et très barbu.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il sur le ton agacé d'un artiste qu'on dérange en plein travail mais à qui on a demandé d'être poli

avec les clients.
— B-bonjour, dis-je. Je voulais… j'avais…

Aucune des questions que j'avais pour lui n'impliquait, à mon sens, les Winter, ou les *Alteri*. Où logeait le personnel ? Qui avait pu avoir accès aux verres, aux assiettes, aux plats ? Et pourtant aucun mot ne put franchir mes lèvres, pas plus que mes pieds n'avaient pu franchir la portière.
— Oui ? insista-t-il en fronçant les sourcils.
— Je, euh, commençai-je avec l'impression que ma langue pesait une tonne, je v-voulais vous féliciter. Votre cuisine est délicieuse. Mon oncle a parlé de « miracle culinaire ».
— Merci beaucoup, dit-il avec l'esquisse d'un sourire derrière la barbe fournie. Vous fallait-il quelque chose ?

Derrière lui s'agglutinaient l'énorme fourneau, le plan de travail, les ustensiles de cuisine accrochés au moindre espace disponible sur les murs et même le plafond au-dessus de l'espace de lavage et du petit office. Et il y avait deux autres personnes avec lui.
— Oui, oui… non, je voulais savoir, me forçai-je à dire, je voulais… est-ce que… je cherche… un v… v… comment vous faites pour ne pas vous cogner partout ? dis-je finalement.
— L'habitude, bien sûr ! Il suffit de connaître son espace.
— Ah. Bien sûr. Merci beaucoup, monsieur… euh…
— Fournier. Maintenant excusez-moi, mais je dois travailler.

Le volet se referma devant moi. David. C'était encore David. Je retournai lentement à ma place. À chaque pas, je sentais ma colère et ma frustration bouillonner un peu plus.

J'avais perdu presque deux heures sur cette chaise. Et à bien y réfléchir, la même chose s'était produite cette nuit, au même endroit, après la mort de Melnyk. Était-ce aussi un *Alter*… ? De quel droit ces gens se servaient-ils ainsi des autres ? Depuis le début de ce voyage, je ne faisais que courir après le temps perdu, comme une marionnette, un petit chien qu'on faisait courir en rond.

George Elster consultait à nouveau sa montre, encore et encore. Lui aussi était-il victime d'une invasion mentale ? Ou bien… ne l'avais-je pas vu sur la plate-forme, avec une lumière étrange… ? Il était peut-être temps de faire une liste de gens que je pensais être *différents*. C'était ce que « *alter* » signifiait en latin, après tout. Autre, différent.

— Non, décidément, disait Färber en posant ses pinceaux, je n'y

arrive plus. Pourtant ces grandes baies vitrées me donnent une vision et une lumière parfaites… Comme c'est étrange, l'inspiration. Si seulement nous pouvions en prévoir le lever et le coucher comme le soleil.

Des gens comme David, un *anglais* ! D'après Monsieur, ils se croyaient chez eux partout parce que « le soleil ne se couchait jamais sur leur empire ». Comme si cela leur donnait un droit sur tout.

— Il est déjà bien avancé, disait Fontaine en contemplant aussi la toile. Sauf que tu as peint le Danube en bleu. Il est plutôt jaune... ou marron. La Seine n'a certainement rien à lui envier.
— Il est bleu, dit Färber. Mon cher ami, je le *ressentais* bleu. Et puis, si j'avais voulu une copie, j'aurais pris une photographie.

Le belge était suspect, lui aussi, j'avais une très mauvaise impression de lui. Monsieur avait peut-être raison, tous ces gens qui venaient de loin étaient sournois et menteurs, ils avaient tous des secrets, ils n'étaient pas comme nous. Peut-être étaient-ils tous des *Alteri* ?

— Avec cet appareil que tu as construit toi-même, dit Fontaine, en effet, tu l'as mentionné une fois. Ou deux.
— C'est que j'en suis fier, dit Färber. Ai-je mentionné qu'il contenait douze plaques sèches au gélatino-bromure d'argent, bien plus pratique que le collodion ?
— Je n'ai aucune idée de ce que cela peut bien être, mais il y a tellement de syllabes que ça ne peut être que bien.

Madame Niedermeier, avec ses tarots, devait en être, c'était certain. Et puis, elle disait être suisse, mais c'était un nom allemand, tellement compliqué, impossible à prononcer. Monsieur était intarissable, sur les allemands. Ils avaient détruit Paris, ils avaient pris le nord-est de notre pays, forcé des gens à l'exil, ils voulaient tous nous détruire… peut-être étaient-ils tous des monstres ?

— Et je peux l'emmener partout avec moi, il est si léger ! Il a aussi un obturateur formidable : je peux prendre des photographies rapides, en moins d'une seconde ! Du moins, quand je peux le régler... C'est pour cela que je l'appelle mon « Piège-à-Images » !

Des vampires, au moins, comme dans les feuilletons d'Eugènie. Ou des ogres. Schaefer aussi était un nom allemand, et est-ce que Barbara n'avait pas mentionné quelque chose sur Tristram, le violoniste ? Et Färber ? Ils pourraient quand même rester chez eux, entre eux, à

n'ennuyer personne. Ou mieux, dans une cage, si possible !

— Un Piège ! dit Fontaine. Tant de violence, pour un vieux tendre comme toi !

— Je ne piège que des moments, dit Färber en riant, ni des âmes, ni des fées contrairement à ce que j'ai pu entendre…

J'appuyai si fort, si rageusement, sur le papier que la plume de mon stylo se brisa, une partie du métal fut projeté en l'air et une énorme goutte noire s'étala sur ma page.

— Eh bien, me dit Fontaine, tout va bien ?

— Oui, oui, marmonnai-je en plaçant un buvard dans mon carnet avant de le refermer. Merci.

À bout de nerfs, je me levai, marchai un peu, respirai. M'arrêtai devant la toile de Färber. Le paysage était formé de taches de couleurs, et son Danube était bleu, très bleu. Étincelant sous un ciel limpide et matinal, le fleuve courait à travers les bois, et des silhouettes vives jouaient entre les arbres et des maisons aux toits rouges et pointus. C'était très différent et à la fois très fidèle à ce qu'on voyait par les fenêtres. Et si joli…

Le train ralentit, avant d'entrer en gare. L'horloge affichait 11 heures du matin.

— Ah ! dit Färber. Nous arrivons à Ulm !

— Je te l'avais dit, dit Fontaine, nous avons rattrapé tout le retard pris à Strasbourg. Viens donc, avec ton Piège. Allons « *Piéger* » la locomotive allemande. La lumière devrait te convenir, à présent.

Fontaine saisit joyeusement la boîte noire et courut sur le quai. Je lui enviai sa liberté, et le suivis pour faire une ultime tentative. David était peut-être distrait… Hélas, je sentis mon corps se raidir et résister dès que je m'approchai de la portière. Maudit David et son maudit pouvoir ! Je serrai les poings sur la portière.

— Allez-vous m'ignorer encore longtemps ?

Je me retournai en un sursaut. Mademoiselle Melusine se tenait là, droite et curieuse, ses sourcils si froncés qu'ils se rencontraient presque.

— Grands dieux. Quelqu'un d'autre serait-il décédé sans que l'on m'en avertisse ?

— Je… Non. Non, non. Pardon. Je ne peux pas parler.

— Un nouveau plan d'évasion, peut-être ? Dois-je vous laisser en tête-à-tête avec cette portière ?

— Non, je ne peux p-peux…p-p-as… quelqu'un… m'empêche.

— Quelqu'un vous empêche ? Je ne comprends pas ce que vous voulez dire. Êtes-vous malade ? En danger ?

Je sortis le carnet de ma poche, et lui tendis.
— S'il vous plaît. Aidez-moi ?

Mademoiselle Melusine me considéra pendant un instant, puis considéra le carnet.
— J'ignore dans quelle difficulté vous vous trouvez, et je dois avouer que c'est tentant, mais je ne devrais pas.
— S'il vous plaît ?
— N'insistez pas. Ma famille…
— S'il vous plaît, répétai-je.
— Oh, très bien, donnez-moi ça, dit-elle en saisissant le carnet. Comment pourrais-je refuser quelqu'un qui fait si bien les yeux de chien battu ?
— Merci ! dis-je, au bord des larmes. Merci…
— Je vais aller lire ceci dans un endroit plus tranquille. D'ici-là, tâchez de garder votre calme.

Alors que le train repartait, les maîtres d'hôtel poussèrent poliment Monsieur et ses camarades hongrois hors du restaurant, car le déjeuner allait bientôt être servi et ils devaient préparer la salle.
— Ah, Quatresous ! me dit Monsieur avec un sourire jusqu'aux oreilles. Je suis tellement content d'être ici ! Tellement content ! Et nous allons encore déguster un fabuleux repas, en excellente compagnie !

Je m'armai de courage. La qualité du repas serait sûrement fabuleuse. La compagnie de nos voisins de table… mieux valait ne pas y penser.

Contre toute attente, le déjeuner se déroula normalement, à défaut d'être agréable. Le Trio se comporta comme si l'épisode dans leur compartiment n'avait jamais eu lieu. Je fis de même, et passai le repas la tête penchée sur mon assiette, ou tournée vers la fenêtre.
Nous roulions dans la campagne entre Günzburg et Augsburg. Monsieur tentait de m'intéresser aux vins allemands qui nous avaient été servis à table (ils avaient quelque chose d'important à voir avec les taxes de douanes), mais j'entendais à peine ses explications.

À Augsburg, on nous apporta le café. Je regardai anxieusement ma montre. Il était 12 heures 47, heure de Paris, et j'avais l'impression d'avoir passé ma vie entière sur cette chaise. Le restaurant se vida

petit à petit, mais Monsieur n'était pas pressé de partir, me décrivant des combinaisons compliquées de cartes, jusqu'au moment où il déclara qu'il était l'heure de sa sieste digestive.

Je le laissai partir. Par la fenêtre défilait le paysage vert et plat, suplombé d'un ciel gris mais limpide, autour de la ville de Kissing. Quelqu'un me tapota l'épaule avec un rectangle rigide, qui s'avéra être mon carnet.

— Venez, me dit mademoiselle Melusine. Ils vont débarrasser les couverts, mais nous serons tranquilles dans le salon.

— Bon, commença-t-elle. J'ai lu.

— Oui…?

— Et je sais que vous n'être pas libre de me répondre, je vais donc tolérer pour cette fois votre manque de vocabulaire, dit-elle sur un ton extrêmement sérieux ou si sarcastique que je ne pouvais pas faire la différence

— Merci.

— J'ai particulièrement aimé les serpents à deux têtes.

— Oh…

— J'ai moins aimé la liste.

— La liste ?

— Cette liste.

Elle ouvrit le carnet devant moi. La page était couverte d'une grosse tache d'encre, mais l'on pouvait encore déchiffrer la série d'adjectifs reliés aux noms des passagers. Ah.

— Je dois avouer avoir été très étonnée que cette liste soit arrivée entre mes mains, considérant ce que vous avez écrit sur mon frère. J'ai failli ne pas venir.

— Je…

— Oh, je comprends que vous ayez peur. C'est ce qui arrive lorsqu'on est attaqué, et vicieusement qui plus est. Vous pensez que vous seriez plus en sécurité si tous les *Alterï,* les *hommes*, les *femmes*, les *enfants,* portaient une cloche autour du cou ? Ou encore mieux, si l'on leur interdisait les lieux publics. Ou de vivre, après tout ? Le méritent-ils seulement ?

L'aberration et la cruauté de cette pensée me saisit comme une cascade d'eau glacée. Cette pensée n'était pas la mienne. Monsieur aurait peut-être pu dire une chose pareille, un soir où il aurait été particulièrement obtus et passablement alcoolisé, mais j'avais choisi de ne pas vivre comme ça. Pas après la guerre, et ce qui était arrivé… qu'est-ce qui m'avait pris ?

— Quel dommage, reprit mademoiselle Melusine. Nos chemins ne se seraient jamais croisés. Et dire que je vous appréciais, jusque là.

Elle m'observait attentivement. Évidemment, si Tristram Schaefer était un *Alter*, j'aurais dû penser que sa sœur en serait une aussi… Imbécile que j'étais ! Je n'osai pas croiser son regard, fixant une rainure dans le bois de la table. Madame aurait honte de moi, et j'avais honte de cette liste. Je n'aurais dû blâmer que les agissements de David. Et, bien sûr, celle du meurtrier hypothétique de Melnyk.

J'arrachai la liste de mon carnet et la déchirai en petits morceaux.

— Eh bien, eh bien, dit-elle avec un petit sourire.
— Pardon, dis-je. D'ordinaire, je laisse la haine aux journaux.
— Voyez-vous ça, déjà une phrase entière. Bientôt vous serez capable de tenir une discussion sans recourir aux signes.
— Ne vous moquez pas…
— Je ne me moque pas.
— Vous allez me faire du mal ? demandai-je en me préparant au pire.
— Quelle idée ! dit-elle en levant un sourcil. Voudriez-vous que je le fasse ?
— Non, répondis-je immédiatement. Si vous pouviez l'éviter, ce serait apprécié.
— Ne vous inquiétez pas. Je me doutais que cette liste ne venait pas vraiment de vous, rien qu'en voyant l'écriture, et j'ai métaphoriquement volé à votre aide. Vous avez raison, David Winter vous manipule. Il a dû trouver quelque chose de douloureux dans votre esprit à utiliser pour vous faire peur. Sans doute, la guerre…?
— Non, dis-je. La douleur n'est pas seulement venue de la guerre contre les allemands. Elle est surtout venue de la guerre entre Parisiens qui a suivi. J'essaye… j'essaye de ne pas vivre dans ce passé.
— Eh bien, dit-elle doucement. Je suis contente d'avoir eu raison sur vous, après tout. Restez calme et souvenez-vous de qui vous êtes. David Winter ne peut pas changer cela.
— Rester calme est plus facile à dire qu'à faire !
— Le lieu de ma naissance se trouve peut-être aujourd'hui en Allemagne, dit-elle, mais je ne suis pas vraiment une *Alter*. Cela vous aide-t-il ?
— Cela m'aiderait plus si je savais exactement ce qu'était un *Alter*.
— Grands dieux, c'est à ce point. Très bien. Un *Alter* est… comment dire cela simplement ? Quelqu'un doué de capacités qui dépassent l'ordinaire. C'est la seule chose que nous ayons tous en commun. Il y en a de toutes les sortes et de tous les pays.

— Vous pouvez faire quoi ? Vous lisez dans les pensées ?
— J'aimerais tellement.
— Vous avez de la magie, alors ?
— Non. Je suis tellement décevante, n'est-ce pas ?
— Vous pouvez faire quoi, alors ?
— Rien d'intéressant. Mon frère a hérité de tout, mais je ne suis pas autorisée à vous en parler.
— C'est donc ça être « pas vraiment *Alter* » ?
— J'en suis la preuve, je suis aussi inutile que vous dans le domaine. M'imaginiez-vous être une femme-serpent ? Un vampire ?
— Je ne pensais pas…
— Non ? À quoi pensiez-vous, alors ? Une ogresse ? Une petite ogresse, dans ce cas.
— À rien, admis-je. Je n'y connais rien, rien du tout. Et je n'y comprends rien. En premier lieu : pourquoi David fait-il tout ça ?
— Parce qu'il a encore plus peur que vous, à mon avis. Peut-être souhaitait-il que vous vous terriez dans votre compartiment, peut-être espérait-il voir ce que vous pourriez obtenir par vous-même.
— Voir ? Il peut me *voir* ?
— Je suppose qu'il peut probablement voir, ou entendre, à travers vous en écoutant vos pensées, oui.
— Mais c'est révoltant ! dis-je dans un élan de panique et de protestation. Et vous… je vous mets en danger !
— Peut-être, mais c'est plus fort que moi. Je n'aime pas les gens qui disent aux autres quoi penser. Vous ne connaissez rien aux *Alterï*, et cela est en grande partie ce qui vous effraye. Laissez-moi vous aider à avoir moins peur.

Les cinq filles Whitlock firent leur entrée dans le salon et vinrent s'installer, en se serrant un peu, sur la banquette en « U ». Après s'être chamaillées pour savoir qui pourrait s'asseoir près de la fenêtre et dans le sens de la marche, puis s'être donné l'ordre les unes aux autres de garder le silence afin de ne pas gêner les autres voyageurs, elles s'étaient mises à travailler. Elles avaient toutes un ouvrage de broderie à la main, à l'exception de Lady Saphira, la soeur du milieu, environ seize ans, qui avait un petit livre dissimulé sous son rond à broder. Malgré les menaces réciproques, les sœurs ne semblaient pas capables de rester silencieuses plus de cinq minutes, et elles étaient toutes si occupées à se gêner les unes les autres qu'elles ne s'intéressaient absolument pas à nous.

— D'après votre description, dit mademoiselle Melusine une fois qu'elle fut sûre de ne pas être écoutée, les Winter et Stephen Shepherd sont un Trio de magiciens. C'est assez fascinant, hormis bien sûr leurs

pratiques d'exaction et d'exploitation.

— Vous trouvez cela *fascinant* ?

— Absolument, dit-elle avec une pointe d'amusement dans la voix. Lorsque des magiciens forment des groupes, c'est pour s'entraider ou se compléter. Vous avez écrit que Stephen Shepherd a de la « magie », mais c'est un terme très vague qui désigne des forces très variées. C'est simplement une façon de désigner une intervention mystérieuse sur des événements ou des gens. En d'autres termes, ça peut être n'importe quoi.

— Il répare des choses, remarquai-je. Et il soigne, je crois…

— Oui, ce qui est plutôt positif, n'est-ce pas ? David Winter semble avoir un pouvoir mental, à écouter les pensées et contrôler les gens. C'est déjà moins encourageant. Quant à Barbara Winter, elle reste mystérieuse, si ce n'est cette force physique supérieure dont elle a fait preuve.

— Donc ensemble, ils sont plus forts ?

— Oui. Peut-être même que leurs pouvoirs s'amplifient les uns les autres.

— Mais si on les séparait… ?

— Cela semble une entreprise difficile. Cela n'empêchera pas David Winter de s'inviter dans votre tête. Nous pouvons simplement espérer qu'il ait moins d'emprise, mais nous ne pouvons pas en être sûrs.

— Donc, dis-je avec résignation, je n'ai plus qu'à le convaincre de me laisser quitter le train.

— Cela semble une entreprise tout aussi compromise, objecta mademoiselle Melusine. Il a l'air déterminé à trouver cet autre chasseur.

— Qu'est-ce qu'un chasseur ? demandai-je.

— Le plus souvent, c'est un *Alter* payé pour chasser d'autres *Alterï*. Cela complique un peu nos relations internes. La politique, vous savez, ajouta-t-elle avec un petit air agacé.

— Donc c'est un meurtre, affirmai-je. Et vous le saviez.

— J'avais mes soupçons depuis Strasbourg, admit-elle.

— Qui a tué Melnyk ?

— Ça, je l'ignore. J'ose espérer que vous ne seriez plus ici, si je le savais.

— Jewel ! cria Lady Saphira. Regarde ce que tu fais !

Lady Jewel, la plus jeune des Whitlock du haut de ses dix ans, avait le regard perdu dans le vide. Sa broderie était traversée de fils placés en dépit du bon sens, et des taches rouges apparaissaient sur le tissu blanc. Du sang coulait de son doigt dans lequel l'aiguille s'était plantée.

— Fais un peu attention ! cria Lady Saphira. Tu es en train de tout

salir !

Lady Jewel cligna plusieurs fois des yeux, comme sortie d'un rêve. Lady Saphira retira l'aiguille de la main de Lady Jewel et enroula un mouchoir autour de son doigt.

— *Es tut mir leid*, dit Lady Jewel d'une voix voilée.

— C'est de l'allemand, ça, idiote.

— Nous parlons français avec les français parce que c'est plus poli, dit Lady Ruby.

— Si Ruby arrive à comprendre ça, tu pourrais aussi !

— Oui, Saphira, dit Lady Jewel.

Mademoiselle Melusine me regarda, un sourcil levé.

— Est-elle… ? demandai-je.

— Très probablement, répondit-elle. La broderie, comme le filage du tissu, sont des activités répétitives propices aux visions, du moins pour ceux et celles qui y sont sensibles. Vous voyez, tous les *Alterï* ne sont pas aussi effrayants que le Trio.

— Ce serait tout de même plus simple, grommelai-je, si tout le monde ne faisait pas tant de secrets.

— Voudriez-vous vraiment que tout le monde dise toujours la vérité ? dit-elle avec un petit haussement de sourcil. Ce serait effrayant. Il n'y aurait plus de politesse, plus de conventions sociales, plus de société. Le mensonge est civilisé, voyez-vous, et le secret est la base de la liberté… mais vous le savez déjà.

— Les secrets sont en train de me tuer à petit feu, dis-je en soupirant. Comment faites-vous pour rester aussi calme dans un monde pareil ?

— Je suis née dans un monde pareil. D'autres questions ?

— Je ne sais pas… Il y a d'autres choses que je devrais savoir sur les passagers du train ?

— Que vous *devriez* savoir, non. Que vous *pourriez* savoir, peut-être. Nous verrons ce qui sera utile. Notre priorité est de vous débarrasser de l'interférence de David Winter. Mettons-nous au travail.

— En premier lieu, énuméra-t-elle, nous savons que les wagons-lits sont fermés pendant la nuit, privilégiant une action interne… ou à retardement comme un poison.

— Donc… tout le monde est suspect, dis-je.

— Vous avez écarté le vol, continua-t-elle, ce qui nous laisse une raison plus personnelle. Une vengeance, peut-être. Un chasseur s'en prend aux *Alterï*, mais quelques fois, des accidents arrivent.

— Donc tout le monde est suspect, dis-je.

— Le Docteur Sanders a examiné le corps et n'a rien trouvé d'anormal, continua-t-elle sur sa lancée. Néanmoins, il y a peut-être

d'autres éléments à découvrir ici, parce que personne ne pensait à une mort surnaturelle à ce moment-là.

— Ce serait à vous de le faire, remarquai-je. Vous avez les connaissances médicales qu'il faut et que je n'ai pas.

— C'est extrêmement vrai, répondit-elle. Et pour finir, il pourrait y avoir un autre chasseur dans le train. Il y a également un *Alter* valet voleur qui se promène en fouillant dans des sacs.

— Je ne sais toujours pas où logent les domestiques, dis-je. Je ne sais pas non plus si David me laissera poser des questions sur le valet si vous n'êtes pas là pour m'aider.

— Il faudra bien le découvrir. En attendant, vous pourriez parler à ceux qui partageaient le compartiment avec Melnyk : George Elster et Charles Fontaine. Ils pourraient se souvenir de quelque chose, et vous n'aurez pas à poser des questions trop spécifiques. George Elster n'était pas à table à midi, je pense que vous le trouverez à son compartiment.

— Votre frère partage également ce compartiment. Il ne peut pas nous aider ?

— Mon frère ne nous aidera pas, dit-elle avec un petit haussement d'épaule. Je lui ai déjà parlé, il m'a simplement dit qu'il dormait et qu'il n'a rien vu.

— Vous ne pourriez pas aller dans son compartiment et dire que vous le cherchiez et discuter avec Elster ?

— David Winter vous aurait-il fait oublier qu'il est extrêmement inconvenant pour une jeune femme d'entrer dans la chambre d'un homme célibataire ?

— C'est vrai en ville, argumentai-je, mais… dans un train, les circonstances sont différentes, non ? Pour une courte visite, de jour…

— Hélas, non. C'est bien pour cela que la Compagnie propose des compartiments séparés.

— Oh, dis-je en réalisant mon ignorance.

— Pouvez-vous imaginer qu'il n'est même pas convenable pour moi d'être vue dans la rue au bras de mon frère tant qu'il n'est pas marié, juste au cas où des étrangers ne le prennent malencontreusement pour mon amant ? Il est tellement difficile de garder sa réputation, lorsqu'on est l'héritière d'une vieille famille.

— Pardon. Je ne m'en rendais pas compte…

— Vous, au moins, portez un pantalon, bien qu'un peu élimé ; ce sera donc votre tâche. Charles Fontaine doit traîner dans les couloirs. Commencez par lui.

X. De Ulm à Kissing

Mademoiselle Melusine se levait déjà. Je restais sur ma chaise, délibérant, hésitant encore à me lancer dans l'entreprise. D'un côté, il était rassurant d'avoir de l'aide, et un plan à exécuter. De l'autre, j'étais encore en train d'assimiler que mademoiselle Melusine était une *Alter* (même si, en fait, elle ne l'était pas vraiment), et qu'elle allait m'aider contre David (même si, en fait, je ne savais pas vraiment pourquoi). Mon esprit, libéré de l'étau de la panique, faisait des efforts considérables afin de rattraper son retard sur la conversation.

— Attendez, dis-je alors qu'un point essentiel se présentait enfin à moi. Attendez une minute. Je dois réellement interroger des gens qui pourraient potentiellement être notre tueur ?

— En effet, dit-elle comme si c'était la plus naturelle des choses.

— Mais si l'un d'entre eux est le meurtrier, continuai-je, ne pourrait-il pas… vous savez ? Potentiellement me tuer aussi ?

— Il s'agit simplement de leur parler, m'expliqua-t-elle très patiemment. Une courte visite, de jour…

— Ne vous moquez pas, coupai-je.

— Et devant d'autres personnes, finit-elle. Ils ont agi dans le secret, donc : ils ne veulent pas être découverts, donc : ils ne devraient pas vous agresser devant des témoins.

— Barbara a failli me faire passer par la fenêtre du compartiment, dis-je en refoulant le souvenir, et il n'y avait pas de témoins.

— En effet, dit-elle en réfléchissant un instant. Vous allez devoir les interroger sans éveiller leurs soupçons.

— Je ne sais pas faire ça ! dis-je en réalisant avec horreur la complexité de la tâche à accomplir.

— Avez-vous lu Poe ? me demanda-t-elle. Edgar Allan Poe.

— Poe ? répondis-je. Non, ça ne me dit rien…

— Vous devriez. Son personnage du Chevalier Auguste Dupin mène des enquêtes avec une méthode basée sur l'observation et la logique. C'est ce que vous allez faire.

— C'est ce que je vais faire ? Ah… Comment ?

— Il vous suffira de lire les signes sur les gens, leurs physionomies, ce qu'ils portent, ce qu'ils font, et puis de faire des inférences et des déductions.

— Je dois faire *tout ça* ?

— Commencez par les observer, céda-t-elle. C'est facile : mémorisez le moindre détail. Je m'occuperai de la partie logique.

— Oui, mais…

— Me faites-vous confiance ? coupa-t-elle brusquement.

— Oui, admis-je. Je ne comprends pas pourquoi mais, oui, je vous fait confiance. Je ne devrais pas. Nous avons bien dit tout à l'heure que tout le monde était suspect. Vous, comme moi.

— Si cela peut vous rassurer, répondit-elle, je suis certaine à 99% que vous n'avez pas tué Melnyk. C'est une déduction faite d'après ce que j'ai observé de vous. Vos costumes, vos mains, votre voix, vos mots… Vous ne savez pas mentir. Vos secrets restent secrets uniquement parce que vous savez rester dans l'ombre. Mais je les vois.

— Ne vous moquez pas, dis-je en me sentant rougir.

— Je ne dirai rien, m'assura-t-elle. Essayez, faites la même chose pour moi, m'encouragea-t-elle.

— J'ai trop de lacunes sur les *Alterï* pour faire des déductions. Mais je n'ai pas le choix, dis-je en me levant. Je n'ai que vous. Ma conclusion est donc : je vais essayer de ne pas trop me poser de questions.

— Très bien, dit-elle après une petite pause. Allons-y. Et gardez précieusement vos doutes et vos questions pour plus tard. Ils sont utiles aux meilleurs détectives.

Notre wagon-lit, situé juste à la suite du restaurant, servait à cet instant précis de parloir à Narcissa Schaefer et mesdames Niedermeier et Adamski.

Pour « *bien paraître* » dans le monde en 1883, il était important de se montrer dans un minimum de trois tenues différentes au cours de la journée. Les trois femmes avaient dû décider que les robes d'intérieur, trop simples, ne pouvaient convenir à bord d'un train de luxe : c'était donc un festival de toilettes de promenade à rayures vives, fourrures, volants de dentelles, perles, et chapeaux à plumes. Ce qui était déjà excessif à onze heures du matin pour un Grand Boulevard de Paris devenait infranchissable dans un couloir étroit.

Alors que nous passions tant bien que mal l'obstacle en velours, soies « gros grain », et cachemires, je me demandai combien ces tenues pouvaient bien coûter. Dans les 100 francs, peut-être ? Plus ? Une pelisse seule valait au moins dans les 80 francs mais, selon la fourrure, le prix pouvait monter encore plus haut…

— Tous les *Alterï* sont-ils riches ? demandai-je à voix basse à mademoiselle Mélusine.

— Quelle drôle de question. Qu'est-ce qui vous fait penser cela ?

— Vous m'avez dit d'observer et déduire. J'observe que ces tenues sont très chères. Maintenant, je déduis. C'est possible de changer le plomb en or, comme dans les histoires d'alchimie ?

— C'est une belle tentative, dit-elle, mais vous avez oublié le

contexte. Nous sommes à bord de l'*Orient Express*. Tout le monde est riche. En tout cas, ajouta-t-elle avec un regard de biais sur mon costume, presque tout le monde. Les *Alterï* qui sont pauvres ne prennent pas ce train, tout simplement.

— Oh, dis-je avec une pointe de déception. Je vois.

— Il faudra vous entraîner encore un peu. Le compartiment des Sanders est celui-ci, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle en désignant une des portes.

— Oui, dis-je. C'est celui à côté du mien.

Mademoiselle Melusine frappa à la porte, puis une seconde fois au bout d'une demi-minute sans réponse, et une troisième fois par acquis de conscience.

— Ils sont absents, remarquai-je. Où peut-on aller, dans un train ? Ils n'étaient pas dans le wagon-restaurant.

— Ils sont peut-être dans un autre compartiment, dit mademoiselle Melusine. Ils ont pu être appelés si quelqu'un ne se sentait pas bien.

— Ce n'est pas de chance, dis-je. Que fait-on, alors ?

— La chance sera pour vous, dit-elle avec une petite grimace. Je vais vous accompagner jusqu'à l'autre wagon-lit, en espérant tomber sur eux avant de tomber sur Fontaine ou Elster.

Notre progression fut lente ; mademoiselle Melusine, qui marchait déjà à pas comptés, semblait ralentir encore. Alors que je m'avançais vers la porte qui menait vers l'extérieur, celle-ci s'ouvrit d'un coup pour découvrir Flora Färber.

— Je suis absolument désolée ! Vous allez bien ? J'ai bien failli vous assommer ! Je suis confuse !

Nous nous écartâmes de notre mieux afin de la laisser passer. J'eus tout juste le temps d'apercevoir derrière elle Fontaine, une cigarette à la main et nez au vent, nonchalamment appuyé contre les panneaux de la plate-forme.

Je refermai précipitamment la porte derrière madame Färber et me retournai vers mademoiselle Melusine. Elle se tenait toujours contre la paroi du wagon et me tournait le dos.

— Il est *seul*, expliquai-je. Il n'y a pas de témoins et donc : il pourrait facilement me faire passer par-dessus bord.

— Voilà qui serait fâcheux, dit mademoiselle Melusine si doucement qu'elle en semblait à bout de souffle. Voici ce que… ce que je vous propose : je m'installe sur l'un des strapontins de la plate-forme. Je ferai semblant de prendre l'air et, si cela tourne mal, il devra nous tuer tous les deux. Cela vous convient-il ?

— Oui, répondis-je après une courte réflexion, c'est parfait.
— Parfait.

Elle saisit la poignée de la porte, tira celle-ci vers nous dans ce qu'il me sembla un effort considérable, et me poussa gentiment par l'épaule en direction de l'extérieur.
— Allez-y, me souffla-t-elle, et courage.

Je me retrouvai soudain sur la plate-forme, face à face avec Fontaine. Celui-ci se figea, son étui à cigarette à la main, l'air surpris. Mademoiselle Melusine passa derrière moi et s'installa sur le petit siège collé à la paroi du wagon.
— Je suis désolé, dit Fontaine. J'allais allumer une cigarette…
— Faites, dit mademoiselle Melusine, mais faites en sorte de garder votre fumée pour vous.
— Merci, mademoiselle Schaefer, merci beaucoup ! En voudriez-vous une ? dit-il en tendant son étui vers moi.
— Oui, merci, dis-je en prenant une cigarette.
— Avez-vous lu les critiques au sujet de la consommation d'alcool et de tabac publiées dans *Le Temps* ? demanda-t-il en allumant sa cigarette.
— Non…
— Ils disent que ce sont des substances avilissantes, continua-t-il en essayant de repousser la fumée loin de mademoiselle Melusine d'une main. Et qui contribuent à séparer les hommes et les femmes. Je trouve ce dernier point hypocrite, considérant que ce sont des femmes qui fabriquent les cigarettes dans les usines.
— Les femmes fument aussi, répondis-je en soufflant aussi la fumée qui se perdit dans celle de la locomotive. Celles qui se moquent d'avoir mauvais genre. Ou qui peuvent le faire discrètement.
— C'est un point de vue intéressant, dit Fontaine en se grattant le coin du sourcil. Je pourrais peut-être écrire un article là-dessus. Connaissez-vous des femmes qui accepteraient d'être citées sur le sujet ?
— Non, dis-je avec un petit sourire. Pardon.

J'essayais de l'observer sans en avoir l'air. Fontaine ne tenait pas en place, comme s'il était constamment sur le point de s'enfuir. Je notai qu'il avait oublié de se raser, ce matin, et que son costume, de près, était clairement loin d'être neuf.
— Je ne sais pas pour l'alcool, continuait-il, mais le tabac est un stimulant pour le cerveau. Pour le mien, en tout cas ; je n'en prends que lorsque je dois rédiger. Ou quand je dois me calmer les nerfs. Il semblerait que j'aie sous-estimé mon budget tabac pour le voyage,

ajouta-t-il avec un petit rire.

— Melnyk ? réussis-je à articuler, et je sentis immédiatement une pression familière s'éveiller dans mon esprit.

David. Forcément. Il avait mentionné vouloir en savoir plus sur le journaliste, après tout, j'aurais dû m'en douter.

— Je revois ce visage, continuait Fontaine en hochant la tête. J'ai l'impression qu'il voulait me dire quelque chose, ou me demander quelque chose. J'aurais dû prendre le temps de l'écouter au lieu de fuir.

— Vous êtes allé chercher du secours, dis-je en choisissant mes mots. Ce n'est pas fuir. Vous n'êtes pas médecin.

— J'aurais *dû* reconnaître le visage d'un homme sur le point de mourir, insista-t-il. Mais je suis un éternel optimiste. À quoi cela sert-il, je vous le demande…

Il souriait, mais ses doigts tapotaient nerveusement le haut des panneaux. Son anxiété commençait à être contagieuse… à moins que ce ne fût la présence de David. Mais si Fontaine restait là, près de nous, c'est qu'il avait besoin de parler. Ce serait le bon moment pour poser des questions. Si seulement David n'essayait pas d'intervenir ! Je cherchai du regard l'appui de mademoiselle Melusine. Elle me fit un geste discret de la main, et cela me donna assez de courage pour résister devant la colère et l'angoisse qui n'étaient pas les miennes.

— Est-ce que, commençai-je avec difficulté, est-ce que… ce que vous avez dit, cette nuit, le râle, et… le reste… ça s'est passé comme ça ?

— Exactement comme ça, dit-il en réprimant un frisson. Il avait quelque chose dans sa main, il le serrait très fort.

— Qu'est-ce que c'était ?

— Je ne pouvais pas voir ce que c'était, sa main était très serrée. Comme ça, ajouta-t-il en fermant son poing. Tout ce que je pouvais voir, c'était une chaîne qui dépassait d'entre ses doigts. J'ai pensé que c'était un crucifix. Qu'il devait être très croyant, et que… ou que… Vous allez me prendre pour un fou, dit Fontaine avec un petit rire.

— Essayez toujours, dis-je sur un ton blasé. Ma journée a commencé dans la folie, et il n'est pas encore midi.

— Je vais vous confier un secret, dit-il en se balançant nerveusement d'un pied sur l'autre. Contrairement à ce que prétend Charles Dumont, je ne m'occupe pas des rumeurs sales, seulement des belles histoires. Je suis un enfant du Romantisme et la Raison. Je crois à la science et aux contes de fées. Je veux le meilleur des deux mondes ! Et peut-être, je dis bien peut-être, que le tour de cartes de Diana Niedermeier m'a

un peu influencé hier soir et mis d'humeur pour des histoires… de monstres.

— De monstres ? répétai-je sur mon ton le plus neutre.

— Des monstres comme les goules, énuméra-t-il en s'accompagnant d'un geste de la main, les vampires, les fantômes… ils sont régulièrement à la mode depuis le siècle dernier, je suis sûr que vous avez lu quelques bonnes histoires sur le sujet. Non ?

— Uniquement « *Le Mauvais Oeil, une histoire roumaine* », dis-je en me souvenant de combien Eugènie adorait les histoires d'épouvante.

— Oh, le feuilleton du *Gaulois* ! dit-il avec un large sourire. Je l'ai lu moi aussi !

— Alors, vous croyez aux v… … aux v…

Allons bon. Pourquoi David m'empêchait-il à ce point de prononcer le mot « vampire » ? C'était un peu ridicule… ou très inquiétant.

— Non, « croire » est un trop grand mot, continuait Fontaine qui ne semblait pas avoir remarqué mon blocage. Je n'aimerais pas que les vampires existent, même si j'aime le concept que les vampires existent. Vous comprenez ?

— Pas un mot, admis-je.

— Ah, je vais trop vite, dit-il avec un petit sourire. J'aime la possibilité que les choses puissent être. Pas les monstres, bien sûr, mais quelque fois, dans le bon état d'esprit, je peux me laisser emporter…

— Donc, vous avez pensé que Melnyk aurait pu être attaqué par un v… un m-m-monstre et que c'est pour ça qu'il avait un crucifix dans la main.

— Il avait l'air si terrifié, dit Fontaine dont le regard se perdit dans le vide quelques instants, il a vu quelque chose, mais quoi… Mais je divague, s'exclama-t-il en désignant le paysage autour de nous, les vampires n'existent pas, pas en 1883. Regardez cette nature, comment pourraient-ils cohabiter avec ça ?

Nous étions à présent dans une zone boisée où le train franchissait des ponts enjambant des cours d'eau. Il n'avait pas tort, c'était de toute beauté, surtout pour moi qui n'avait jamais quitté Paris. Les *Alterï* aussi devaient trouver cela magnifique. À l'exception peut-être de David…

— Quel dommage que Bastien ne puisse pas prendre de photographies d'un train en marche, reprit Fontaine en admirant le paysage sous tous les angles que lui permettait la plate-forme. Mais nous avons fait de très beaux clichés de la locomotive allemande. Saviez-vous que notre train en change chaque fois qu'il passe la frontière ?

— Je crois bien que Mons… mon oncle me l'a mentionné.

— Ah oui, votre oncle ! s'exclama Fontaine en se retournant vers moi. Eh bien, c'est vrai, ils changent la locomotive, son chauffeur, et le chef de train.

— Le chef de train ?

— Vous savez, le responsable pour tout ce qui arrive à bord, depuis le serrage des freins de la locomotive jusqu'au compte des bagages. Et le plus drôle, m'expliqua-t-il sur un ton de confidence amusée qui semblait rôdé pour distraire un public, c'est qu'il est tenu de changer d'uniforme selon les États que le train traverse. Les lecteurs adorent savoir ce qu'il porte : tunique verte sur pantalon bleu foncé, uniforme noir à passements rouges, ou bleu clair…

— Vous l'avez vu ? demandai-je en essayant de me pas me laisser distraire. Je l'ai manqué. Où est-il ?

— Il a paraît-il un bureau très confortable dans le fourgon de tête pour tenir son journal de bord, dit Fontaine avant de tirer longuement sur la fin de sa cigarette. J'y jetterais bien un œil, si je le pouvais, rien que pour savoir ce qu'il a pensé de cette nuit…

— Dans le fourgon ? répétai-je stupidement. Il y a des gens dans les fourgons ?

— Bien sûr ! s'écria Fontaine. Il est dans le fourgon de tête, les domestiques dans le fourgon de queue. Pourquoi cette question ?

— Je… je vais pouvoir épater mon oncle avec quelque chose qu'il ne savait pas, mentis-je. Merci beaucoup.

— Mais de rien ! dit Fontaine en me souriant encore. Avez-vous besoin d'autre chose ?

— En fait, oui, commençai-je. Vous n'auriez pas vu un v… un v…

— Un vampire ? dit Fontaine avec un clin d'œil.

— Non, dis-je avec un petit rire nerveux. Un v… Pourquoi, en avez-vous vu un ?

— De vampire, non, dit Fontaine sur un ton amusé, mais j'ai vu quelqu'un qui semblait sortir tout droit d'une carte de tarot, puisque nous en parlions.

— Qui ça ?

— Vous savez, les passagers des lits 1 à 8, ceux qui avaient réservé à l'avance, comme les Whitlock ? Ils sont montés à Avricourt cette nuit, très discrètement.

— Pendant la nuit ?

— C'était juste avant la mort de Melnyk. Ce matin, j'ai frappé à l'une de leurs portes, et c'est un géant qui m'a ouvert. Un regard de braise, une barbe en pointe, et une voix d'outre-tombe… on aurait dit la carte du Diable. Mais très poli. Il m'a très poliment dit d'aller voir ailleurs et de m'occuper de mes affaires.

J'avais complètement oublié ces passagers. Comment avais-je pu les effacer de ma mémoire à ce point ? Même le Trio ne les avait pas mentionnés.

— Bastien m'a promis qu'il aurait fini de développer les photos pour le déjeuner, reprit Fontaine en écrasant au sol la cigarette qu'il venait de terminer. Je crois qu'il a dit ça pour me distraire, mais je vais tout de même allez voir où il en est. Cela vous intéresserait-il de venir avec moi ?

— Non, merci, dis-je. Ce serait avec plaisir, mais une autre fois. Je vais essayer de me reposer, après cette nuit...

— C'est une bonne idée, oui, dit Fontaine en hochant la tête. Eh bien, à tout à l'heure !

Fontaine se dirigea vers son wagon-lit, et je me retournai vers mademoiselle Melusine.

— Félicitations, dit-elle. J'aurais juré que vous aviez fait cela toute votre vie.

— Merci, dis-je. Je compte en faire ma nouvelle carrière.

— Vous n'aviez absolument pas besoin de mon aide, après tout.

— Ne vous moquez pas, répondis-je, ce fut difficile de résister à David.

— Mais vous l'avez fait.

— Je l'ai fait, admis-je.

— Est-il encore là ?

— Je ne crois pas, la présence a disparu lorsque monsieur Fontaine est parti. Qu'est-ce que vous pensez de lui, alors ?

— J'en pense qu'il est complètement innocent de ce qui nous occupe. Il y a sans doute une petite chance qu'il puisse être un *Alter* extrêmement doué pour la comédie, mais je vais m'en tenir aux meilleures statistiques. À mon avis, il en sait encore moins que vous sur les *Alteri*.

— Malgré les vampires et les goules ?

— Je peux me tromper, bien sûr, ce n'est que mon avis.

— Je vois… non, attendez, vous voulez dire que vous ne savez *vraiment* pas si c'est un *Alter* ou non ? Vous n'avez pas de moyen de vous reconnaître entre vous ?

— Bien sûr que non. C'est bien le problème de David Winter.

— Mais…

— C'est uniquement un nom, répliqua-t-elle. Pas un peuple. Pas une nation. Même si nous avons une sorte de police pour les cas extrêmes. Certains disent que c'est une milice.

— Personne ne vous recense ? En tant qu'*Alter*, donc…

— Encore cette idée de liste ?

— Non, pardon… même si je pense que David n'a aucun scrupules à

en faire une, lui.

— Si vous choisissez David Winter comme exemple de moralité, je ne peux plus rien faire pour vous.

— Non, mais… je n'y comprends toujours pas grand chose, dis-je en secouant la tête. Pensez-vous que Fontaine soit un allié ?

— Je sais que votre situation est désespérée, mais elle ne l'est pas à ce point-là.

— Mais nous allons tout de même vérifier ses dires et parler aux gens des compartiments mystérieux, n'est-ce pas ?

— Évidemment. Vous allez y aller, et je vous regarde faire de loin. Ne changeons pas une méthode qui marche.

Nous traversâmes la passerelle et entrâmes dans le wagon-lit de tête. Peut-être était-ce à cause des événements de cette nuit, mais il me sembla beaucoup plus sinistre que notre wagon-lit central. Pourtant c'était le même bois, la même chaleur, les mêmes lampes…

— Bonsoir, nous lança sèchement monsieur Charrier depuis sa chaise.

— Bonsoir, monsieur Charrier, dit mademoiselle Melusine. Je suis à la recherche du docteur Sanders.

— Il n'est pas ici, dit Charrier. Du moins, je ne le crois pas. Je ne l'ai pas vu, en tout cas.

— Quel dommage, se lamenta mademoiselle Melusine.

— Je peux lui dire de passer vous voir si jamais je le vois. Vous n'avez qu'à retourner dans votre compartiment et attendre.

— C'est très aimable à vous.

— À votre service.

Monsieur Charrier nous regardait en attendant que nous disparaissions. Si nous ne trouvions pas une autre excuse…

— Monsieur Cha*rrrr*ier ? dit la voix de madame Niedermeier qui venait de faire irruption dans le wagon. J'ai absolument besoin de vos services. J'ai perdu mon ombrelle ! L'auriez-vous trouvée ?

Monsieur Charrier se leva pour voler au secours de la riche héritière suisse.

— Dépêchez-vous, me souffla mademoiselle Melusine. Allez frapper à la porte. Je suis juste derrière vous.

Je courus jusqu'au compartiment numéro 1 du wagon-lit et frappai.

Fontaine n'avait pas exagéré. Un homme, immense et musclé, ouvrit la porte. Il avait un long visage et de longs cheveux noirs, et un regard noir comme la nuit. Ses yeux étaient même soulignés de noir. Il

portait un costume à la mode turc, avec une redingote stambouline, mais le tout était noir. Il dégageait une aura de puissance et de... de *destruction*. Je n'avais pas de meilleur mot. Il me fallut quelques instants avant de réussir à prononcer un son.

— B-bonjour, dis-je. Pardon de vous déranger… Je… euh… Nous… oui, nous sommes à la recherche du Docteur Sanders. Serait-il ici ?

— *Non*.

— Oh. Très bien. Dans ce cas… merci, et pardon, encore… si… si jamais…

— *Non*, répéta-t-il en me claquant la porte au nez.

Je me tournai vers mademoiselle Melusine qui s'approchait.

— Est-ce que... c'était un... ?

— J'ignore ce que c'était.

— *Alter* ? Et il y en avait d'autres, à l'intérieur. J'en ai au moins aperçu un autre !

— Venez, ne restons pas ici, dit-elle en me saisissant par le coude et en m'entraînant vers notre wagon. Ne me parlez pas avant que nous ne soyons dehors.

— Mais ils auraient pu tuer Melnyk, non ? dis-je alors que nous franchissions la passerelle. Vous avez vu la taille de cet homme ? Il aurait pu ouvrir la porte du compartiment et tuer Melnyk de peur, sans même lever le petit doigt ! *J'ai* failli mourir de peur !

— Mais mon frère aurait vu quelqu'un de cette taille. Ou entendu, perçu… à moins qu'ils ne soient capables de projeter leurs images pour tuer à distance, ça ne peut pas être eux.

— Projeter… on peut faire ça ?

— Plus un mot, Quatresous.

— Je ne disais rien de…

— Silence.

Mademoiselle Melusine me désigna Meg Sanders. Celle-ci se trouvait dans le corridor devant nous et tentait de se frayer un chemin entre madame Adamski et madame Niedermeier ; la médium avait clairement retrouvé son ombrelle et semblait décidée à en faire profiter tout le monde. Madame Sanders avait pas l'air d'en profiter tant que ça.

— À mon tour, me souffla mademoiselle Melusine, regardez et apprenez.

Mademoiselle Melusine posa sa main sur le bras de madame Sanders.

— Madame Sanders, souffla mademoiselle Melusine sur un ton de

confidence. Quelle chance de vous trouver ici. J'ai été très impressionnée par ce que vous avez dit sur les dangers du port du corset. Pourrions-nous en discuter ? Loin de ma mère, vous savez... vous avez entendu ses opinions sur le sujet. Votre compartiment, peut-être ?

L'expression de Meg Sanders se détendit à peine, mais elle invita mademoiselle Melusine à la suivre. Je les regardai partir, souriant à moi-même. Madame aurait été fière du stratagème.

Je réalisai que la conversation avec Fontaine avait épuisé ce qui restait de mes forces. Je décidai d'attendre tranquillement mademoiselle Melusine dans le salon du wagon-restaurant, et m'apprêtais à franchir l'obstacle de l'ombrelle suisse lorsque je sentis quelque chose qui tirait sur la poche de ma redingote. Je me retournai et, par réflexe, saisis la petite main qui essayait de visiter ma poche. Il y avait assez de pickpockets à Paris pour que j'en reconnaisse la signature.

Au bout de la petite main se trouvait Jasper Whitlock, qui me regardait avec de grands yeux bleus.

— *She says it is time*, me dit-il.

— Jasper ! cria Lady Coralie derrière lui. Reviens ici ! Tout de suite ! *I'll tell Mother* !

Même lorsqu'elle était en colère, Lady Coralie restait une magnifique créature, sensuelle et consciente de sa propre beauté. En toutes circonstances, son visage était symétrique et ses traits harmonieux. Sa voix, en revanche, pouvait atteindre des aigus grinçants qui perçaient les tympans les plus résistants.

Afin de calmer Lady Coralie, je voulus tirer le garçon jusqu'à sa sœur, mais le bras de Jasper glissa hors de mon étreinte. J'aurais pu jurer qu'il s'était simplement dissous dans ma main ; une seconde après je ne tenais plus rien, et Jasper courait hors du wagon en se faufilant entre les voyageurs.

Je plongeai la main dans ma poche. Je savais que celle-ci était vide et qu'il n'y avait rien à y prendre, mais ce fut un réflexe, et mes doigts rencontrèrent quelque chose de métallique. Je sortis un boîtier de montre à gousset, simple et lisse, sans aucun mécanisme à l'intérieur. Qu'est-ce que… Jasper n'essayait pas de me voler, après tout, mais pourquoi avait-il fait ça ?

J'hésitais encore à rapporter le boîtier à Lady Coralie lorsqu'une énorme main s'abattit sur mon épaule.

— Quatresous ! tonna la voix de Monsieur. Enfin je mets la main sur toi ! Tu es devenu une vraie anguille, dis-donc ! Suis-moi, j'ai besoin de toi !

XI. De Kissing à Sankt Pölten

Monsieur me traîna jusqu'à notre compartiment. Une fois à l'intérieur, il me colla un tas de vêtements sur les bras.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je faiblement.

— Mon habit du soir ! dit-il. Tu dois remplacer tous les boutons !

— Quoi ?! Pourquoi ?

— Regarde ce que j'ai gagné aux cartes avec les hongrois, là, ceux qui sont banquiers, les Buchholz.

— Les Juhász ?

— Ceux-là ! Ils sont en argent massif ! s'écria-t-il en me montrant fièrement une poignée de petits boutons gris.

— En argent…?

— J'aurais préféré en or mais c'est déjà très bien. Tu vas me les faire briller un peu, et les coudre partout où tu pourras. Tiens, j'ai demandé du fil et une aiguille au conducteur, et il en avait ! C'est réellement une armoire magique qu'il a là, dans le couloir ! Il a tout ce qu'il faut !

— Mais…

— Le conducteur m'a dit que leurs valets pouvaient le faire, mais non, pas avec ces boutons-là, je n'ai pas confiance.

Les valets ! J'avais totalement oublié d'aller voir les domestiques !

— Même si ce sont des valets de *luxe* ? dis-je en espérant pouvoir le tenter.

— Non, non, non. Je n'ai confiance qu'en toi !

— Ah… Merci, Monsieur, mais…

— Et ils m'ont donné des indications fabuleuses sur l'investissement, tu sais ? Les Juholtz.

— Juhász.

— Ceux-là ! Dès que nous serons de retour à Paris, je mettrai ces conseils en application. Oh ! Je devrais peut-être envoyer ces instructions par télégraphe ! Ce sera l'occasion de l'essayer vraiment, cette fois, puisque je n'ai pas envoyé celui pour Isabelle !

Monsieur s'installa sur la tablette du compartiment afin de rédiger je ne savais quelles recommandations fabuleuses. Avec patience et résignation, je m'assis en face de lui et commençai à défaire les anciens boutons en silence.

Entre Fontaine et les géants du compartiment 1, j'avais non seulement complètement oublié d'aller voir les domestiques pour les interroger sur le valet mystérieux, mais j'avais également oublié d'aller parler à George Elster à propos de la nuit de la mort de Melnyk.

Imbécile que j'étais ! Mais j'avais encore le temps, me dis-je en insistant sur un fil récalcitrant, j'avais tout l'après-midi. Il me suffisait de terminer cette couture et Monsieur me laisserait sûrement partir.

Hélas, il y avait bien plus de boutons que je ne l'avais cru au départ. Le mouvement répétitif de l'aiguille me plongeait peu à peu dans une sorte de transe où je laissais mon esprit s'égarer. Les Juhász étaient hongrois, donc : ils devaient penser en hongrois. David pouvait-il les comprendre ? Et s'ils ne comprenaient pas le français, ou toute autre langue que David pouvait parler, son contrôle mental marchait-il sur eux ? Par la fenêtre, de larges champs fraîchement récoltés faisaient de temps en temps place à des bois de grands arbres, ou à de l'herbe à perte de vue. Le ciel semblait interminable, gris et lourd.

Soudain, le train ralentit. Munich, déjà ? Je n'avais pas vu le temps passer… et pourtant, il était déjà 2 heures de l'après-midi à ma montre. Je m'appuyai contre la fenêtre afin de contempler la grande gare. Elle ressemblait à toutes les autres grandes gares. C'était bien la peine de voyager, si c'était pour voir tout le temps la même chose…

J'entendais Monsieur commenter l'architecture monumentale, les halls immenses, le nombre de voyageurs qui pouvaient y passer, le prix que cela avait dû coûter et à qui. J'entendais ses mots, mais ils ne semblaient pas arriver jusqu'à mon cerveau. Ma pensée était ralentie comme si elle était encollée dans du caramel. Le train repartit dans le sens d'où nous venions et, pendant une seconde, je crus que c'était la gare qui s'éloignait de nous.

— Nous retournons à Paris ? demandai-je stupidement.

— La gare de Munich est un cul-de-sac, m'informa Monsieur. Tu ne l'as pas vu ? Comme à Stuttgart ! N'as-tu pas remarqué que le train roulait à l'envers depuis ce matin ?

— Comment ils font ça ? m'entendis-je demander à travers un bâillement qui fit résonner mes oreilles. C'est magique ?

— Avec un aiguillage, que tu es bête ! *Magique* ! On aura tout entendu !

Je hochai la tête distraitement. Mes paupières se fermaient toutes seules. J'avais l'impression d'avoir couru dans tous les sens depuis 3 heures du matin. Monsieur me posa une question, du moins je le crus. Je tentai de répondre mais, l'instant d'après, j'avais perdu connaissance.

Je me trouvais toujours dans le train mais, pour une raison étrange, des employés en costume rouge sang de la Compagnie étaient occupés

à repeindre les murs du compartiment. Non, ils ne les peignaient pas : ils les couvraient d'une écriture étrange et géométrique. Une fois écrites, ces « lettres » se combinaient entre elles, brillaient un instant, puis se séparaient à nouveau pour former d'autres mots. Je savais, instinctivement, qu'il s'agissait de mots. L'un de ces employés était George Elster qui, lorsqu'il me vit, me fit un clin d'œil avant de quitter le compartiment.

J'allais le suivre lorsque Monsieur m'attrapa par les épaules et me secoua de toutes ses forces.

— Parbleu, Quatresous ! Tu as l'air épuisé. Tu ne nous couves pas quelque chose, hein ? Dommage que je n'aie pas pris avec moi ce sirop d'escargots de Mure, la dernière trouvaille contre les rhumes, à ce qu'on dit ! Je l'ai lu, ce doit être vrai !

J'échappai à Monsieur et sortis dans le corridor. Bastien Färber était lui aussi en train de peindre, mais ce qu'il recouvrait était les vitres des fenêtres.

— Qu'est-ce que vous faites ? lui demandai-je.

— Je corrige le paysage ! me répondit-il en apportant des touches roses aux ailes d'un ange qui avait le visage du secrétaire de Dumont. Cher ami, je le *ressens bleu* !

Je le laissai à son œuvre afin de chercher le compartiment du Trio, mais leur porte avait disparu. Allons bon. Je passai devant un autre compartiment, immense et meublé comme un salon, dans lequel Madame apprenait à Jewel Whitlock à découper des articles dans les journaux. Des piles de publicités pour des montres et des horloges s'entassaient sur tous les meubles.

— Ils sont là ! cria Jasper Whitlock en faisant irruption dans la pièce. Les chasseurs ! Ils nous ont trouvés !

— Grands dieux, dit Madame. La chaîne, vite.

Le petit Jasper tendit une chaîne à Madame, qu'elle coupa en morceaux, puis plaça ces morceaux dans toutes les poches qu'elle put trouver. Les murs irradiaient une faible lumière ; je savais que c'était à cause de ces « lettres » qui étaient à l'intérieur. Je m'approchai de la paroi et vis que les lettres étaient en réalité de petites flammes.

— Ne vous approchez pas de trop près, me dit Madame. C'est dangereux pour vous.

— J'ai la chaîne pour me protéger, répondis-je en plongeant la main dans ma poche.

Mais il n'y avait pas de chaîne dans ma poche, juste une carte de

tarot avec le visage de mademoiselle Melusine. Alors que je la regardai, la moitié de son visage s'assombrit, tomba en cendres et devint un crâne. Je lâchai la carte et au moment où elle toucha le sol, le wagon fut entièrement en feu.

— Cachez-vous ! cria Madame. Cachez-vous, vite ! Ils sont là ! Ils vont tout brûler !

Tout le monde criait à présent et seule la porte du compartiment du Trio, qui était apparue devant moi, semblait sûre. J'ouvris la porte et entrai, plongeant dans la pénombre.

— Que voyez-vous ? demanda la voix de David.

— Je ne vois rien du tout ! répondis-je en plissant les yeux, essayant en vain de deviner ce qui m'entourait.

— Que voyez-vous ? insista la voix.

Le compartiment s'éclaira légèrement. Une ombre se détacha du mur et commença à tourner dans la pièce, comme un fantôme, courant après de petits vers rouges qui grouillaient au sol. Je fis de mon mieux pour voir son visage (c'était cela que David voulait, je le savais) mais je n'arrivais pas à distinguer le moindre trait.

— *Que voyez-vous* ?

La présence de David envahit la pièce et je sentis la force de sa volonté sur mes épaules. Il me forçait à regarder, à scruter mes souvenirs. L'ombre restait élusive, ses contours flous et changeants.

— *Que voyez-vous* ?!

La présence de David devenait insupportable ; je ne pouvais plus respirer, mes yeux étaient douloureux et un bourdonnement envahissait mes oreilles. Je sentais une chaleur intense contre mon dos. Derrière moi, la porte était en feu. D'une seconde à l'autre la pièce serait détruite, et moi avec.

— *Que voyez-vous* ?!

— Je ne vois rien du tout ! suppliai-je. Rien du tout ! Laissez-moi tranquille !

La porte derrière moi s'effondra, laissant place à une silhouette affreuse, squelettique, aux cheveux de feu et à la peau carbonisée. Je crus tout d'abord que c'était Madame, puis mademoiselle Melusine, mais réalisai que les cheveux de la créature, qui se mélangeaient aux flammes, étaient roux. Ses yeux, seule partie intacte de son visage, étaient vieux, anciens, terriblement anciens…

— *David…*

La créature tendit le bras vers moi. Elle posa la main sur mon épaule et j'explosai immédiatement en cendres avec elle.

J'ouvris les yeux. J'étais de retour dans mon compartiment. Celui-ci

me semblait froid et gris après la vision des flammes ; où étaient passées ses couleurs ? Elles revinrent, lentement, comme si la scène que je venais de vivre tombait en poussière autour de moi, tout comme la présence de David. Un rêve. C'était un rêve.

Avide d'air frais, j'ouvris la fenêtre ; le train s'était arrêté en gare de Simbach et ma montre indiquait 4 heures 25 de l'après-midi. La réalité arrivait lentement jusqu'à moi, et il me fallut de longues minutes avant de constater que Monsieur n'était plus dans le compartiment. Le rêve, pensai-je. Le rêve était important. Je devais le noter avant qu'il ne m'échappe totalement. J'attrapai mon carnet et notai fébrilement tout ce que j'avais vu. Au moment où je posai finalement ma plume, je plongeai sans pouvoir résister dans un sommeil de plomb.

Lorsque j'ouvris les yeux à nouveau, toute trace de fatigue avait disparu. Aucun rêve n'était venu troubler mon repos, et je me sentais bien mieux.

— Ah, tout de même ! dit Monsieur dont la grosse figure apparut soudainement dans mon champ de vision. Tu m'as fait peur, tu sais ! J'ai même appelé le docteur !

— Le docteur ? demandai-je en reculant autant que je le pouvais contre le dossier de la banquette.

— C'était impossible de te réveiller, pendant des heures ! dit Monsieur avec une grimace étrange. Il a dit que tu allais bien, la respiration et le pouls tout ça, mais j'ai eu peur que…

— Que… ?

— Que… enfin, peu importe, c'est passé ! s'écria-t-il en se redressant enfin. Comme tu n'es pas mort, tu n'as pas d'excuse. Dépêche-toi donc, le dîner va bientôt être servi et tu dois m'aider à passer mon habit !

— Je l'ai fini ?

— Tu as fini les trois quarts de la chemise, ça suffira bien, c'est tout ce qu'on voit ! Allez, allez, on y va !

Il était 7 heures 30 du soir à ma montre. Nous devions être en Autriche mais, dehors, il faisait nuit noire. Je suivais Monsieur de près dans les couloirs, comme si sa large présence pouvait me protéger de David. Je m'attendais à voir celui-ci à chaque tournant, derrière chaque porte. Même si… quelque chose l'avait fait sortir de ma tête. Qui était cette femme rousse ? M'avait-elle sauvé ? Était-elle dans le train, cachée quelque part ?

Lorsque j'entrai dans le wagon-restaurant, je remarquai immédiatement que les places du fumoir n'avaient toujours pas été converties en couverts. Tant mieux, pensai-je, je ne me sentais pas de

taille à affronter à la fois David *et* un groupe de géants, surtout s'ils y en avaient plusieurs de la même stature que celui que j'avais vu. Ils étaient si grands, pouvaient-ils seulement tenir sur ces chaises ? Était-ce la raison pour laquelle ils ne prenaient pas leurs repas avec nous… ?

J'imaginais encore un géant plié en deux sur l'un de ces sièges lorsque quelqu'un me toucha l'épaule. L'image de la femme rousse explosant en cendres me revint immédiatement en mémoire et je retins difficilement un hurlement. Mademoiselle Melusine se tenait derrière moi, comme si elle attendait poliment que je lui laisse le passage vers le restaurant.

— Où étiez-vous ? me souffla-t-elle. J'ai attendu tout l'après-midi. Avez-vous pu parler à monsieur Elster ? Avez-vous trouvé votre valet dans le fourgon des domestiques ?

— Eh bien, commençai-je avec hésitation, non…

— *Non* ?

— Je dormais, expliquai-je. C'était David, ajoutai-je devant son sourcil levé. Il est entré dans mon esprit en utilisant un rêve… tout avait l'air très réel, tout en étant complètement fou.

— Décidément, remarqua-t-elle, il n'y a pas de limite à son mépris pour les autres.

— Il voulait que je me souvienne du visage du valet, continuai-je, mais tout a pris feu et ça s'est arrêté. Je crois que j'ai encore dormi après ça, très profondément. Monsieur s'est inquiété et a appelé le docteur…

— C'était donc pour vous que les Sanders ont été appelés, dit-elle. Décidément, tout le monde les demande. Ils sont aussi passés chez les Whitlock et les Adamski.

— Vous pensez que David essaye de lire leurs pensées à eux aussi ?! dis-je avec une pointe de panique dans la voix.

— Difficile de le savoir, dit-elle doucement. Je ne pense pas qu'il soit au-dessus de cela, en tout cas. Mais en a-t-il le pouvoir ?

— Peut-être pas, dis-je en me calmant un peu, il a mentionné qu'il ne pouvait pas... euh... « lire » tout le monde. Et je vais bien, maintenant, au cas où ça vous inquiéterait.

— Je le vois bien. Je regrette seulement le temps perdu.

— Si vous voulez mon avis, me faire perdre du temps est *exactement* ce que David voulait.

— De toute évidence, dit-elle platement. Mais nous ne pouvons pas discuter ici, ma mère nous regarde. Allez à votre place, nous reprendrons cela plus tard. Et un dernier point, ajouta-t-elle en s'éloignant, je suis contente que vous alliez bien. N'oubliez pas d'observer.

Avec un peu plus d'assurance à présent que j'avais une alliée dans la salle, j'allai rejoindre Monsieur à notre table. J'observai. J'observai les robes corsetées, et l'air navré et pincé de Meg Sanders en voyant les dames s'asseoir avec difficulté. J'observai Nerio Blanchi et Tristram Schaefer qui semblaient s'ennuyer profondément, leurs regards perdus dans les motifs de la tapisserie. J'observai les frères Juhász échanger à voix basse et jeter des regards intenses vers Narcissa Schaefer, alors que celle-ci sortait ses couverts personnels et faisait emporter l'argenterie en place par un serveur. J'observai Fontaine mimer des mots à monsieur Adamski afin de se faire comprendre par le Polonais. J'observai les chaises encore vides du Trio et celle de George Elster. Elster, que je n'avais pas pu suivre, dans mon rêve…

L'attente devenait insupportable. Peut-être avais-je le temps de trouver une excuse pour aller voir les domestiques dans le fourgon. Cela me semblait une alternative raisonnable à revoir David… mon projet s'évapora lorsque Stephen Shepherd et Barbara Winter firent finalement leur entrée dans le restaurant. Stephen et Barbara ? Où était David ? Stephen me fit un petit sourire désolé en passant ; Barbara, elle, avait l'air très amusé… Cela ne présageait rien de bon. Rien de bon, vraiment.

Bastien Färber, le peintre-photographe, se leva alors en tapant sa cuillère contre son verre afin d'attirer notre attention.

— Mes amis ! lança-t-il à la cantonade. Je vais vous demander, non, vous implorer ! De m'accorder une faveur qui me tient à cœur ! Je vais descendre à Vienne, où nous arriverons dans à peine 3 heures, aussi je compte immortaliser notre voyage et votre excellente compagnie avant mon départ ! Notre prochain arrêt est Amstetten et nous serons sûrement encore en train de manger, mais dès l'arrêt suivant, je compte prendre un cliché de la salle, avec vous tous !

— Tous ? demanda madame Schaefer en fronçant le nez. Nous allons *tous* être sur la même photographie ?

— En effet ! dit Färber. N'est-ce pas formidable ?

— Je pense à la réputation de mon fils, répliqua-t-elle. Je ne voudrais pas qu'il soit associé avec n'importe qui.

— Vous avez bien raison, dit Dumont, surtout si le cliché se retrouve par hasard à la une d'un journal.

— Et selon vous, qui serait ce « n'importe qui ? » demanda sèchement madame Sanders.

— Je m'inquiète pour l'image de mon fils, répliqua madame Schaefer. Certaines tenues ici ne seraient pas acceptées dans un grand hôtel, continua-t-elle avec des regards en biais vers Fontaine et vers

moi. Et une photographie est éternelle.

— Comme vous avez raison, dit Meg Sanders, certaines personnes devraient être écartées afin de ne pas nuire aux autres. Eh bien, soit, nous pourrons sûrement nous passer de vous si vous ne souhaitez pas vous trouver sur la photographie. Je suis sûre que monsieur Färber ne vous en tiendra pas rigueur. Vous ne pensez qu'à protéger votre fils, après tout.

L'expression des frères Juhász disait clairement qu'ils partageaient l'opinion de madame Sanders. D'où venait cette animosité ?

— Ce serait effectivement le mieux pour tout le monde, répliqua froidement Narcissa Schaefer.

— Nous ne devrions pas nous non plus, dit Stephen. Ce ne serait pas convenable…

— Bien sûr que si ! dit Barbara. Au contraire, nous devrions oublier ces querelles, et tous être sur la photographie ! En signe de solidarité contre l'adversité, la mort, et les cartes de tarot.

— David ne va pas apprécier, lui dit Stephen à voix basse.

— David n'est pas ici, n'est-ce pas ? lui répondit-elle sur le même ton. Narcissa, reprit-elle à pleine voix, vous n'aurez qu'à vous mettre près de Lord Whitlock. Je suis certaine que nous pouvons trouver un arrangement entre personnes raisonnables.

Je vis à la tête de Narcissa Schaefer qu'elle se laissait convaincre, que ce fut par intérêt social ou par influence magique. Peut-être étaient-ce les deux. Qu'est-ce que Barbara pouvait bien avoir en tête ? Et pourquoi était-ce une si grande affaire ? Ce n'était qu'une photographie...

— C'est décidé, alors, dit monsieur Färber. Nous prendrons ce cliché à Sankt Pölten !

Le repas fut une longue conversation animée à propos de la photographie, de s'ils devaient s'y trouver ou non, et comment ils allaient s'organiser. Ni David, ni George Elster n'étaient arrivés lorsque les plats nous furent servis, et personne ne semblait s'en soucier.

Bastien Färber, de son côté, griffonnait des croquis des voyageurs au fusain sur ce qui semblait être sa serviette de table. Lorsqu'il se trouva à court de place, Alfred, le secrétaire de Dumont, lui en fournit une autre afin qu'il puisse continuer, et Fontaine lui suggéra de continuer sur la nappe, qu'il n'aurait qu'à acheter à la Compagnie des Wagons-Lits. Dumont, lui, semblait indifférent au travail du peintre, et profitait de la distraction d'Alfred pour commander plus de vin.

L'ambiance devenait de plus en plus électrique. Les petits Whitlock étaient tout aussi agités ; de temps en temps, nous voyions apparaître les visages de Jasper et Lady Jewel, curieux d'apercevoir ce qu'il se passait de notre côté de la séparation entre le restaurant et le salon pour dames, dans lequel les Whitlock étaient servis. Dans mon rêve, Jasper nous avait alertés du danger… je me laissais sans doute influencer, mais mon intuition me disait que quelque chose allait arriver.

Alors que l'on nous apportait le dessert, Lady Jewel échappa à la surveillance de sa famille et se faufila entre les tables afin arriver jusqu'à nous, les yeux écarquillés vers Barbara.

— *Itt az ideje*, dit Lady Jewel, juste avant d'être rattrapée par Lady Jade et ramenée à sa place.

Barbara les regarda un moment, déconcertée. Puis elle se tourna vers Stephen, qui semblait tout aussi perplexe.

— Quelle langue cette petite parlait-elle ? demanda Dumont à Alfred. Du russe ?

— Du hongrois, répondit Alfred. Elle a dit « qu'il était temps ».

— Temps pour quoi faire ? demanda Dumont.

— Il est grand temps de prendre la pose ! interrompit Färber en bondissant presque littéralement vers son appareil de photographie. Voici Sankt Pölten !

— Pas avant que les tables soient débarrassées, insista Narcissa Schaefer. Je refuse de poser avec de la vaisselle sale.

— Tout ce que vous voudrez, dit Färber. Mais vite, vite, avant que le train ne reparte !

À présent, mon intuition me hurlait que quelque chose allait arriver. Mais je pouvais rien faire pour empêcher les couverts d'être débarrassés, les tables d'être rapprochées, et des chaises d'être ajoutées. Personne ne fut exclu de la photographie et, au prix d'une vigilance extrême et en jouant des coudes, Narcissa Schaefer réussit même à se tenir très loin des Juhász et de moi, gardant ses enfants tout près d'elle. Craignait-elle d'être agressée ? À l'observer de plus près, je devinais de la peur, plus que du mépris, sur son visage. Mais pourquoi aurait-elle eu peur de moi ?

Färber ouvrit un livret qui lui indiquait les temps de pose, puis il prit, enfin, la première photographie. La prise fut pratiquement immédiate, à ma grande surprise.

— Voilà ! s'écria Färber. C'est fait ! Merci de votre patience, et bravo à tous !

— Déjà ? s'écria madame Niedermeier. Mais nous venons à peine de

nous asseoir !

— C'est la magie de cet appareil ! Le restaurant était si bien éclairé, voyez-vous. Mais puisque vous vous étiez préparée à plus, que tout le monde change de place ; nous allons en faire une deuxième ! Que ceux qui étaient derrière passent devant !

— Et n'oubliez pas, je veux un cliché au milieu de tous nos hommes ! dit madame Niedermeier en riant.

Les organisations suivantes, improvisées, s'avérèrent un peu plus compliquées. Narcissa Schaefer continuait à nous éviter comme la peste, je réalisai que ce n'était pas moi qu'elle évitait, mais Monsieur. *Monsieur* ? Je comprenais de moins en moins son attitude.

Je changeai de place pour chaque cliché : sur le côté, au milieu, derrière, sur une chaise, debout. Ainsi, je pouvais surveiller autour de moi si quelqu'un avait en main une arme, un poignard, quelque chose de dangereux. Je ne savais pas ce que j'aurais fait si mes doutes s'étaient avérés, mais je voulais aider les Schaefer. Je guettais le moindre mouvement, à l'affut de mains qui disparaissaient dans des poches, ou dans des vestes, ou sous des manchons.

Alors que je me trouvais dans un coin plus discret, mademoiselle Melusine échappa à sa mère et se glissa près de moi, l'air parfaitement innocent.

— Qu'est-ce qui arrive à votre mère ? demandai-je à voix basse.

— Elle craint un complot, répondit-elle sur le même ton, une association de pouvoir contre elle et mon frère. Il semblerait que la peur de David soit plus contagieuse que je ne le pensais.

— Les Juhász ont l'air remontés contre elle, c'est vrai. Vous ne voulez pas me dire pourquoi ?

— Pas ici.

— Bien sûr. Néanmoins, pourquoi Monsieur ? C'est ridicule. C'est l'absence de David qui devrait l'inquiéter.

— Je vous en prie, allez lui faire part de votre opinion, je serai curieuse de voir ça.

— Ne vous moquez pas. Et que pensez-vous de Färber ? Il quitte le train à Vienne. Vous pensez qu'on peut convaincre David qu'il était le coupable et que le danger est passé ?

— Quels seraient vos arguments ? Qu'il a tué Melnyk avec ses pinceaux parce qu'il lui avait fait une mauvaise critique ?

— Il appelle bien son appareil photographique un « Piège-à-Images ». Peut-être qu'il peut vraiment piéger quelque chose dans cette boîte.

— Donc votre argument, c'est qu'il a tué Melnyk en le prenant en

photographie ?
— Vous pensez que David ne me croirait pas ?
— Je pense qu'il serait plus aisé de convaincre ma mère.

— Voilà, annonça Färber. C'est terminé. C'était ma dernière plaque !
— Eh bien, que d'émotions ! dit madame Niedermeier. Je ne m'étais pas autant amusée depuis longtemps ! Des photographies souvenirs, voilà une excellente idée !

Tout s'était bien passé, finalement. Personne n'avait tué personne. Et pourtant, l'impression de danger imminent flottait encore.
— Quelle heure avez-vous ? demanda Fontaine en passant près de nous. J'ai encore oublié de remonter ma montre et elle s'est arrêtée. L'horloge du restaurant indique 9 heures 43, mais il ne peut pas être si tard.
— Il est bien 9 heures 43, dis-je après avoir vérifié ma montre. 9 heures 44, à présent.
— Impossible ! Nous sommes en gare depuis plus d'une demi-heure. Le personnel devrait déjà nous avoir jetés hors du restaurant.

Comme s'il répondait à un signal, monsieur Courtois entra dans le wagon. Il était pâle et tripotait sans cesse l'un des boutons de sa veste.
— Mesdames et messieurs, commença-t-il d'une voix légèrement tremblante. Je vous prie de bien vouloir nous excuser, mais le train va devoir rester en gare encore un moment.
— Pour quelle raison ? demanda madame Niedermeier. Serions-nous en panne ?
— Non madame, rassurez-vous, le train est en parfait état. Je vous prie de bien vouloir rester dans le restaurant pour le moment. Je cherche… ah, vous voilà.

Sur ce, monsieur Courtois se pencha vers le docteur Sanders, qu'il venait de repérer dans la salle, et lui parla d'une voix basse et anxieuse.

XII. Sankt Pölten

— Pensez-vous qu'ils aient un problème de passeport ? demanda Monsieur en se penchant vers Alfred, le secrétaire. Ou de bagage, peut-être ?

— À mon avis, répondit Dumont, quelqu'un a besoin d'un médecin.

— Oh ! s'écria madame Niedermeier. J'espère que ce n'est pas ce charmant monsieur Elster. J'ai un t*rr*ès mauvais p*rr*essentiment ! dit-elle en se touchant le front et en accentuant encore plus ses « r ». Quelque chose d'ho*rr*ible est a*rr*ivé !

— Il est sûrement mort, déclara platement Nerio Bianchi. Et bientôt nous le serons tous.

— Nerio ! s'exclama madame Niedermeier en adressant un regard indigné à son neveu.

— C'est sûrement contagieux, continua-t-il sur un ton monotone qui le rendait d'autant plus sinistre, et nous n'arriverons même pas jusqu'à Vienne. Nous serons mis en quarantaine et nous allons tous mourir dans ce train.

— Comment ça, en quarantaine ? s'écria la mère de mademoiselle Melusine. Nous devons *impérativement* être à Bucarest le 31 octobre ! Nous ne pouvons pas nous permettre d'être en retard !

— Vous n'êtes pas la seule dont le temps est précieux, dit Dumont, l'auteur. *Mon* voyage est une affaire de vie ou de mort.

— C'est toujours le cas avec vous, Charles, répondit Fontaine.

— Et je dois rentrer à Paris ! tonna Monsieur. C'est un train de luxe, on ne met pas les trains de luxe en quarantaine, voyons !

Les protestations des voyageurs, en compétition les unes avec les autres, enflèrent rapidement dans un brouhaha infernal, dont le bruit faisait bourdonner les oreilles et trembler les vitres. Les incitations au calme de monsieur Courtois n'avaient aucun effet, noyées sous un flot de revendications.

— Calme ! Silence ! *Now* !

La voix du docteur Sanders s'était imposée de toute son autorité militaire. Instantanément, un silence stupéfié tomba sur le restaurant. Le docteur attendit quelques instants afin d'être sûr qu'aucun argument n'allait reprendre le combat, puis il hocha la tête d'un air satisfait.

— Merci, dit-il finalement, à vous toutes.

— Nous allons voir ce qu'il se passe, déclara madame Sanders. Gardez votre calme.

— Et en attendant, ajouta monsieur Courtois, je vous en supplie,

restez à vos places, s'il vous plaît. La Compagnie fait tout ce qu'elle peut pour faire face à la situation.

Mais la Compagnie des Wagons-Lits ne pouvait rien faire contre *David*, pensai-je. C'était lui, cela ne faisait aucun doute dans mon esprit ; si quelque chose était arrivé à Elster, cela ne pouvait être que de la faute de David. Barbara avait dû provoquer cette séance de photographie afin de nous distraire, et à présent Elster en avait payé le prix. Imbécile que j'étais ! Était-il vraiment mort ? Les Sanders avaient-il encore une chance de le sauver ?

— Je vous accompagne, dit Stephen Shepherd en se levant.
— Pourquoi faire, je vous prie ? demanda sèchement madame Sanders.
— Rien, je l'espère, répondit patiemment Stephen. Mais dans le cas où mes services seraient requis, il est sans doute préférable que je sois sur place plutôt que de revenir me chercher ici.

Stephen n'approuvait pas la violence, je le savais. Mais si David avait tué Elster, les Sanders pouvaient devenir des témoins gênants. Stephen allait-il les défendre, ou bien aider David à se débarrasser d'eux ?

Madame Sanders accepta, à contre-cœur, d'un signe de tête. Comment les aider ? Ils quittaient déjà le wagon… Je devais faire *quelque chose*. Agir. Mais *comment* ?
— Oh, dit Fontaine. J'ai oublié mon… c'est trop stupide, il faut que j'y aille. Je reviens tout de suite !

Fontaine bondit de sa chaise, tel un diable sortant de sa boîte, et se précipita hors du restaurant. Non ! Avait-il la moindre idée de ce qui l'attendait là-bas ? En une seconde, j'étais sur mes pieds, et je courrais pour le rattraper. Je sentis une présence glisser sur mon esprit (pas David, mais Barbara peut-être ?) essayant faiblement de me retenir, mais il était déjà trop tard et je refermai la porte du wagon derrière moi.

Fontaine se trouvait déjà sur la plate-forme du wagon-lit central. Il observait quelque chose sur le quai qui le faisait hésiter. Allait-il revenir à la raison ? Non, aucune chance. Je traversai rapidement la passerelle, l'attrapai par la veste alors qu'il s'apprêtait à franchir la portière et le traînai dans le coin de la plate-forme opposé au quai.
— Mais qu'est-ce qui vous prend ?! protesta-t-il.
— Je vous sauve la vie, soufflai-je.
— Mais je…

— Plus un mot ! dis-je en lui mettant la main sur la bouche.

David n'était pas loin. Je sentais sa colère, brûlante comme les flammes de mon rêve, un incendie d'émotions incontrôlées. Était-il dans le wagon-lit, de l'autre côté de la porte ? Non… Non, il marchait sur le quai. Mais il venait vers nous, il était juste au coin du wagon, et il s'approchait inexorablement… À tâtons, je cherchai la poignée de la porte du wagon-lit. Elle s'ouvrit sous ma poussée, et j'entraînai Fontaine à l'intérieur. Sans doute encore sous l'effet de la surprise, il ne me résista pas.

Cela ne servait pas à grand chose, je le savais, je gagnais à peine un peu de temps. David allait sûrement entendre mes pensées et il allait venir nous chercher et personne ne pourrait l'empêcher de recommencer à fouiller dans ma tête…

David s'arrêta. *Ça y est*, pensai-je, *c'est la fin*. Mais au lieu de s'intensifier, la colère déclina. *Quoi* ? *Que se passait-il* ?

Je lâchai Fontaine et osai jeter un coup d'œil par la fenêtre. David était toujours sur le quai, mais il s'avançait vers un petit groupe de personnes en uniforme qui formaient un barrage devant lui. Ils avaient tous l'air plus contrarié les uns que les autres. Stephen, comme je l'avais prévu, suivait David.

— Pourrais-je savoir de quel danger mortel vous m'avez sauvé ? demanda Fontaine en se penchant près de moi. J'aimerais pouvoir vous remercier de façon appropriée.

— Pourquoi êtes-vous sorti du restaurant ? demandai-je.

— Je voulais savoir ce qu'il se passait, répondit-il en haussant une épaule, comme tout le monde. J'espérais suivre les Sanders et écouter discrètement… ce sont eux dont vous m'avez sauvé ?

— David Winter, dis-je. C'est lui qui est dangereux. Vous ne devez pas vous en approcher. Quoi qu'il fasse, vous ne devez pas intervenir.

— David Winter est dangereux ? David Winter ? L'anglais qui donne tout le temps l'impression d'être en train de mâcher un citron ?

— Celui-là.

— « Dangereux », dit Fontaine en fronçant les sourcils, ça ne veut pas dire grand chose. Dangereux comment ?

— Je ne sais pas si je dois vous le dire.

— Oh ? dit-il soudainement très intéressé. Est-ce un secret ?

— C'est un secret, répondis-je, mais surtout c'est un secret que vous n'allez pas croire.

— Je suis prêt à croire beaucoup, beaucoup de choses, vous savez ? Je vous ai parlé de vampires, si je me souviens bien !

— C'est vrai, admis-je. Très bien, dis-je en lui faisant face. David

Winter peut entrer dans la tête des gens et leur faire faire des choses.

— Vous voulez dire comme un hypnotiseur ? Comme Charcot, pour soigner l'hystérie ?

— Non, ce n'est pas ça du tout. Écoutez, je ne sais pas exactement ce qu'il est. Tout ce que je sais, c'est qu'il s'invite dans la tête des gens comme s'il était le propriétaire des lieux et qu'il lit leurs pensées et qu'il en fait ce qu'il veut ! Il peut paralyser les gens ou les forcer à parler ou les faire dormir contre leur volonté !

— Calmez-vous, calmez-vous ! dit Fontaine en levant ses mains en signe de paix. Je veux comprendre, c'est tout.

— Regardez, dis-je en pressant mes doigts sur la vitre. Voilà ce que je veux dire.

Les gens en uniforme se tenaient la tête, grimaçant de douleur. Je grimaçai aussi, ne me rappelant que trop bien ce qu'ils enduraient. Ce manège dura quelques instants, jusqu'à ce que l'un d'entre eux perdit connaissance et s'écroula sur le sol. Ses collègues l'ignorèrent, l'air hagard. David parla, et le groupe se dirigea d'une démarche mécanique vers un bureau dans lequel ils disparurent.

— Voilà qui a l'air perturbant, dit Fontaine en grimaçant à son tour. Et vous dites que cela vient de David Winter ? Ils auraient pu, je ne sais pas, être victimes d'une attaque de migraine collective…

— C'est David, coupai-je. Ce n'était pas une coïncidence, vous l'avez vu.

— Je vous l'accorde, dit-il en hochant la tête. Mais pourquoi ferait-il ça ?

— Il pense qu'il se défend. Il pense que George Elster est un chasseur et qu'il a tué Melnyk et que lui et ses amis sont les prochains sur sa liste. Et je pense que c'est lui qui a attaqué Elster, et qui l'a peut-être tué, à l'instant.

— Elster, un chasseur de… un chasseur de quoi, au juste ? De prime, comme un mercenaire ?

— Un chasseur d'*Alteri*, dis-je en hochant la tête. C'est comme ça que les gens différents s'appellent entre eux, ajoutai-je avant qu'il ne me pose la question. Je veux dire, des gens avec des pouvoirs, comme David.

— Comme une société secrète ?! dit Fontaine en me saisissant le bras.

— Je ne crois pas que ce soit une société, expliquai-je. C'est le problème. Ils sont plusieurs groupes, ne se connaissent pas, et se méfient les uns des autres.

— Mais c'est un monde caché sous un monde ! s'écria-t-il. C'est un énorme secret ! C'est… Pourquoi me le dire maintenant ?

— Parce que David se sert de moi depuis ce matin ! répliquai-je. Il m'empêche de quitter le train ! Il espionne mes conversations, il a essayé d'entrer dans mes souvenirs, et quand il est en colère ça devient contagieux !

Du calme, pensai-je, *souviens-toi de qui tu es*. Mademoiselle Melusine m'avait recommandé de rester moi-même, de m'accrocher à cela afin de chasser cette colère qui n'était pas la mienne… Je n'avais rien contre Fontaine, au contraire. Si je continuais à crier, il allait s'enfuir en courant et j'allais le regretter…

— Aidez-moi, le suppliai-je. Vous connaissez les vampires et les goules, et toutes ces choses-là. Vous savez observer, comme pour les voyageurs du compartiment 1, et vous savez déduire. Vous savez réagir. Je n'ai rien de tout cela, et j'ai besoin de votre aide. Je vous en supplie.

Je regardais Fontaine me regarder. Je devinais presque les rouages tournant à toute vitesse dans sa tête, essayant d'évaluer la situation, les chances que tout cela fut vrai, et les conséquences de son choix. Il se passa la main sur le visage, regardant par la fenêtre, espérant peut-être recevoir un signe, ou une confirmation de David Winter lui-même.

— Savez-vous à quel point j'ai envie de vous croire ? dit-il. Je rêve depuis des années de tomber sur quelqu'un qui me dirait ça !

— Ah ? dis-je avec réserve.

— Je ne m'attendais pas à ce que cela implique des meurtres et du contrôle mental, mais vous savez ce que je veux dire !

— Euh…

— Je ne sais pas ce que je peux faire pour vous au sujet de monsieur Winter, continua-t-il. Mais il y a une chose que je sais faire : vérifions votre théorie ! Allons voir si Elster est vraiment mort ! Et s'il ne l'est pas, il pourra nous dire s'il a été attaqué !

Sans me laisser le temps de protester, Fontaine s'était déjà mis en marche, m'obligeant à courir pour le rattraper. Nous dûmes faire une halte sur les plate-formes entre les deux wagons-lits, afin de vérifier que personne ne regardait dans notre direction.

— On devrait retourner dans le restaurant, dis-je, nous serions plus en sécurité là-bas. Ce n'est pas une bonne idée...

— Nous ne sommes en sécurité nulle part, me répondit-il, si ce que vous m'avez raconté est vrai. Venez, Quatresous, la voie est libre !

Nous entrâmes en silence dans le wagon-lit de tête. Meg Sanders se tenait au bout du couloir et nous tournait le dos ; elle parlait allemand

et s'adressait aux hommes en uniforme que David avait confrontés. Nous eûmes à peine le temps de nous cacher derrière l'armoire du conducteur.

— *Zum letzten Mal : er ist nicht an Cholera gestorben !*

— Qu'est-ce qu'elle dit ? demandai-je.

— Elle dit qu'il n'est pas mort du choléra, dit Fontaine. Il est donc bien mort…

— Si je survis à ce voyage, dis-je, je jure d'apprendre l'allemand. Ou l'anglais. Un des deux.

— Les deux, dit Fontaine, c'est toujours une bonne idée d'apprendre des langues. Ils veulent interroger madame Sanders.

— Pourquoi ? demandai-je en regardant les hommes en uniforme entraîner la femme du médecin à l'extérieur du wagon.

— Je ne sais pas, mais c'est le moment d'agir. Allons-y !

— Nous allons où ? dis-je alors que Fontaine allait déjà vers les compartiments. Fontaine ? Attendez !

Il semblait qu'une fois lancé, Fontaine ne s'arrêtait que par force, tour que je ne comptais pas accomplir deux fois dans la même soirée. *Tu voulais agir*, pensai-je, *tu as ce que tu voulais, alors, fonce*.

À l'intérieur du compartiment, seule la banquette de droite était ouverte en lits superposés. Le corps de George Elster se trouvait sur la couchette basse, recouvert d'un drap blanc.

— Ça va aller ? demanda Fontaine.

— Oui, répondis-je. Ce n'est pas mon premier cadavre.

— Moi non plus hélas, dit Fontaine, mais ça me rend toujours nerveux. Ça amuse mes collègues…

Il rabattit le drap. Pendant une seconde, je m'attendais à un autre visage, tout aussi immobile et pâle, au même regard fixe et froid… Comment David avait-il pu faire cela ? Elster avait peut-être une famille, quelque part, des parents, des soeurs, des frères… quelqu'un d'innocent qui allait à son tout devenir une victime…

— Regardez son visage ! me dit Fontaine en me saisissant par le bras. Son expression !

— Je la vois…

— Il a exactement la même expression que Melnyk ! On dirait... on dirait la peur. Avec une majuscule, même : « la Peur ».

Je n'aurais pas pu mieux le formuler. On aurait dit que Elster avait vu le diable en personne… ou simplement David. Oui, David pouvait réellement causer cet effet-là.

— C'est vrai, admis-je. C'est bien son lit ? Il n'a pas échangé avec celui de Melnyk ?

— Vous plaisantez ? Personne n'aurait touché au lit de Melnyk. C'est un miracle que nous n'ayons pas eu d'odeur ou de… d'ailleurs, là non plus… enfin, bref, non, c'est bien le lit d'Elster. Tristram Schaefer dort au-dessus. Melnyk dormait aussi en bas, mais de l'autre côté, et moi au-dessus de Melnyk...

Fontaine ouvrait le col de la chemise d'Elster, et inspectait son cou.

— Qu'est-ce que vous faites ? demandai-je.

— Je cherche des marques de morsures.

— Euh… ah. Les vampires, c'est ça ?

— Ça ne coûte rien d'essayer, le cou, les poignets… Regardez ça ! Sa main ! Qu'a-t-il dans la main ? Une chaîne ?

— On dirait…

— C'est la même chaîne ! s'écria-t-il en se penchant sur Elster. La même chaîne que Melnyk tenait ! Je la reconnais !

— Comment est-ce possible ? demandai-je.

— Je n'en ai aucune idée ! Elle est coincée, je ne peux pas la sortir. Pourriez-vous trouver mon sac, s'il vous plaît ? Je vais essayer de faire levier avec un porte-plume. Il est posé là-bas.

Je me saisis du sac qu'il m'indiquait et le fouillai fébrilement. Dans mon impatience, je déchirai une doublure.

— Je ne trouve pas de porte-plume ! dis-je.

— Je vous assure que j'ai des tas de porte-plumes, répondit Fontaine, j'en ai toujours besoin !

— Il n'y a que des papiers ! dis-je en sortant une liasse.

— Quoi ? dit Fontaine. Ce n'est pas mon sac ! Mon sac est de l'autre côté !

J'allais dans la direction qu'il m'indiquait, lorsque je me trouvai nez à nez avec les bras croisés de madame Sanders. Je me figeai sur place. Nous étions si concentrés que nous n'avions pas entendu la porte s'ouvrir. Comment avions-nous pu oublier de la verrouiller ! Quels imbéciles nous étions !

— Que faites-vous là ? demanda froidement Meg Sanders.

— Nous étions inquiets, répondit immédiatement Fontaine. C'est terrible, ce qu'il lui est arrivé... ce qui lui est arrivé… que lui est-il arrivé ?

— J'ai bien peur de ne pas pouvoir vous répondre, dit sèchement madame Sanders. Vous en serez informé lorsque j'aurais discuté avec mon mari. Vous ne devriez pas vous trouver ici.

— C'est toujours mon compartiment, répondit Fontaine sur un ton pédant. S'il vous plaît, serait-il possible de lui ouvrir la main ? Je pense qu'il a quelque chose qui m'appartient...

— Quel culot ! cracha-t-elle. Cet homme vient de mourir et vous ne pensez qu'à récupérer vos affaires ! Si vous souhaitez vous délecter de la vue de cadavres, je vous suggère de vous rendre à la morgue de Paris pour y voir les noyés avec le reste de la foule plutôt que de traîner près de mes patients.

— *Ancien* patient, dit Fontaine et je crus qu'il allait prendre feu sous le regard que madame Sanders lui jeta. S'il vous plaît, madame, continua-t-il sur un ton suppliant. Ils vont sortir son corps, n'est-ce pas ? Je ne pourrai jamais récupérer cette chaîne, autrement...

— Très bien, concéda-t-elle, si vous me faites le plaisir de déguerpir immédiatement.

Meg Sanders écarta les doigts d'Elster avec une facilité déconcertante. La chaîne fut libérée ; hélas, elle avait été brisée et rien ne se trouvait au bout.

— J'espère que vous êtes satisfaits, dit-elle en fourrant la chaîne dans la main de Fontaine. À présent, disparaissez ! ajouta-t-elle en nous tirant hors du compartiment.

Il était impossible de résister à la force de madame Sanders. Il y avait dans ses mains la puissance intransigeante d'une infirmière habituée à soulever des corps de lit en lit. Monsieur lui-même aurait eu du mal à lui tenir tête.

— Madame, vous me faites mal, se plaignit Fontaine. Je vais avoir des marques !

— Soyez heureux de n'avoir que cela, répliqua Meg Sanders. Vous repartez sur vos deux pieds, ce qui est plus que d'autres voyageurs de ce train.

— Serait-ce une menace ? s'indigna Fontaine.

— Un simple rappel de la bienséance, monsieur Fontaine. En attendant, je vous suggère fortement de retourner dans le restaurant et d'y rester.

Meg Sanders ouvrit la porte du wagon-lit central, nous poussa à l'intérieur, et referma la porte. J'entendis le verrou se bloquer.

— Ce n'est pas le restaurant ! cria Fontaine à travers la porte. Nous ne valons même pas la peine de nous accompagner jusque là-bas ?!

— Elle n'a peut-être pas que ça à faire, dis-je.

— Elle est dans le coup, dit Fontaine. J'en suis certain. Elle est dans le coup et elle nous cache des choses !

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? demandai-je en m'attendant à voir revenir David d'une minute à l'autre. On retourne dans le restaurant ?

— La raison nous indiquerait de retourner dans le restaurant, dit

Fontaine. Mais à présent, il est clair que nous avons devant nous un mystère, très mystérieux, et que l'on veut nous empêcher de savoir. Et il se trouve que moi, lorsque que l'on m'empêche de savoir, je *veux savoir* !

Fontaine fut interrompu par le cliquetis de la poignée de la porte que nous venions de franchir. Quelqu'un essayait de l'ouvrir, et des voix se firent entendre, parlant allemand, se criant les unes aux autres.

— Ne restons pas ici, dit Fontaine. Où se trouve votre compartiment ?

— Là-bas, répondis-je en indiquant la porte. C'est la cinquième… non, la sixième porte…

Mais Fontaine avait déjà ouvert le mauvais compartiment. J'entendis le verrou s'ouvrir derrière moi, et je le rejoignis aussi vite que possible. Fontaine m'entraîna à l'intérieur, ferma la porte juste derrière moi, et la verrouilla.

Fontaine colla son oreille contre la porte. Les voix en allemand se rapprochaient ; je n'osais ni bouger, ni même respirer, avant qu'elles ne soient passées et que le silence ne revint dans le couloir.

— Qu'est-ce qu'ils ont dit ? chuchotai-je. Qu'est-ce qu'ils veulent ?

— Ils vont poser des questions, dit Fontaine. Il semblerait que nous ne puissions pas retourner au restaurant dans l'immédiat…

— Des questions ? dis-je. David les envoie sûrement pour collecter des informations. C'est un bon moyen, non ? On est obligé de répondre à quelqu'un en uniforme officiel. C'est beaucoup plus efficace que d'espionner à travers mes yeux.

— Espionner ? répéta Fontaine. David Winter nous espionne, là ?

— Je ne crois pas, dis-je. Je ne sens pas sa présence. Il doit être concentré sur autre chose.

— Vous me rassurez. Si j'avais su tout cela il y a seulement deux jours ! Une société secrète ! Des meurtres ! Des monstres dans le train ! s'exclama-t-il avec un air bien trop ravi.

— Des *Alterï*, précisai-je en pensant à mademoiselle Melusine et à la petite Jewel Whitlock. Pas des monstres. Ils sont comme tout le monde. Je vous accorde que David Winter est un monstre, mais pas à cause de ce qu'il *est*, mais de ce qu'il *fait*.

— C'est comme avec une arme, dit Fontaine. Vous en avez une, mais vous n'êtes pas obligé de l'utiliser. Hélas, les armes ont tendance à être utilisées malgré tout. Parlant d'armes, en avez-vous ici ?

— Monsieur en a une, mais ce n'est pas mon compartiment, répondis-je en regardant autour de moi.

Sur le lit du bas, des livres étaient empilés dans une valise, l'empêchant de se fermer. J'en inspectai les tranches : une édition d'un *Journal de médecine et de chirurgie pratiques* de 1882, le *Manuel de diagnostic médical*, des recueils en allemand dont je ne pus déchiffrer l'écriture gothique, et au moins deux livres en anglais : un exemplaire de *The Laws of Life with Special Reference to the Physical Education of Girls*, ainsi qu'un curieux volume nommé *The works of Aristotle.* Je levai la tête et remarquai un manteau de velours, de pourpre sombre.

— Nous sommes chez un médecin, dit Fontaine qui lisait les titres des livres par-dessus mon épaule, peut-être même chirurgien. Est-ce le compartiment des Sanders ?

— Non, dis-je en réalisant où nous étions. C'est le compartiment de Narcissa et Melusine Schaefer.

— Les Schaefer ?! s'écria Fontaine. Il est improbable qu'une jeune fille ait pu acquérir ces livres professionnels par elle-même. Du moins, pas une jeune fille ordinaire, dit-il en commençant à feuilleter les livres. Est-elle une *Alter* ?

— Pas vraiment, dis-je. Ne fouillez pas ses affaires, s'il vous plaît.

— Mais je vous ai vu discuter avec elle, dit Fontaine en reposant le manuel de de diagnostic. J'en déduis qu'elle sait ? Pour… tout cela ?

— Oui, dis-je en hochant la tête. Il y a des *Alterï* dans sa famille.

— Tristram Schafer est un monstre !? Et nous partageons un compartiment ! Non, pardon, dit-il alors que je le regardais de travers en imitant de mon mieux madame Sanders. Un *Alter*. Pardon, désolé.

— Je ne sais pas si c'est un *Alter* ou non, dis-je.

— J'ai apparemment beaucoup de retard, dans cette affaire. Vous devriez me raconter tout ça.

— Je peux faire mieux que cela, dis-je en plongeant la main dans ma poche. J'ai tout noté.

Alors que ma main se refermait sur mon carnet, j'hésitai. Pourquoi lui faisais-je confiance ? Faisais-je une énorme erreur ? Mon instinct me disait que Fontaine était quelqu'un de sûr. Au point où j'en étais, de toute façon, autant aller jusqu'au bout. Mademoiselle Melusine avait lu mon carnet et le résultat avait été bénéfique, après tout.

Je sortis le carnet de ma poche avec détermination, et un tas de feuillets tomba au sol. Le carnet, pourtant, était intact. Je me penchai afin de ramasser les feuilles.

C'était le billet de George Elster. Des passeports, tous à des noms différents, de toutes les tailles et de toutes les nationalités, et aucun d'entre eux au nom du belge.

— Ça vient du sac, dis-je. Celui qui n'était pas à vous. J'ai dû les mettre dans ma poche lorsque madame Sanders est arrivée…

— Voilà des réflexes intéressants, commenta Fontaine. Vous pourriez faire une carrière de pickpocket. Ou de journaliste.

— Je ne l'ai pas fait exprès, me défendis-je, je vous le jure.

— C'est un compliment, m'assura Fontaine. Puis-je les voir ? Voyons voir ça, ajouta-t-il en prenant les papiers que je lui tendais. Ah, beaucoup de passeports. Joseph Lefèvre, Karl Schmidt, Viktor Kovacs, Filippo Ferrari, Jan Smet, Jozef Kowalski, José Ferreira, John Smith... Ils ont tous l'air en cours de validité.

— Vous en êtes sûr ? demandai-je.

— Je ne peux pas tout lire, admit Fontaine, mais les descriptions françaises, allemandes et anglaises correspondent à la même personne.

— Je vois les mêmes chiffres ici, dis-je en indiquant plusieurs feuilles. C'est pour la taille ?

— Absolument ! s'écria Fontaine. Et l'année de naissance est toujours plus ou moins la même à cinq ans près.

— Quelqu'un avait besoin de beaucoup d'identités, dis-je.

— À qui le dites-vous ! dit-il en frappant les feuillets. Mais pourquoi faire ? Qui voyage autant avec autant de faux noms ?

— Il faudra le demander à mademoiselle Melusine, dis-je.

— Vous consultez souvent des jeunes filles sur des cas de morts suspectes ?

— Je m'occupe rarement de cas de morts suspectes, pour être honnête. Mais c'est notre méthode : je cherche les informations, et elle fait les déductions. Je ne connais pas assez de choses sur les *Alterï* pour comprendre ce que les indices veulent dire.

— Cela marche-t-il ? dit-il en s'asseyant sur le lit du bas.

— Je suppose, oui, jusque là. Vous ne devriez pas, ajoutai-je.

— Pas quoi ? demanda Fontaine.

— Vous asseoir sur le lit d'une Schaefer. Imaginez que ce soit le lit de Narcissa.

— Vous… n'avez pas tort, dit-il en se relevant d'un bond.

— Allons plutôt à côté, dis-je en déverrouillant la porte intérieure entre les deux compartiments. Ce n'est pas fermé de notre côté.

— Vous avez des portes secrètes, dans les compartiments pour deux ? Je suis jaloux ! Je devrais déposer une plainte !

— Ce n'est pas exactement une porte cachée, répondis-je. Et vous avez des morts mystérieuses dans le vôtre.

— Je m'en serais bien passé, dit Fontaine en passant la porte après moi. J'apprécie mes meurtres à distance respectable.

Fontaine s'assit sur le lit de Monsieur, et se mit à étudier la chaîne que Meg Sanders lui avait remise.

— Que pensez-vous qu'il y ait eu au bout de cette chaîne ? me demanda-t-il.

— C'est une assez grosse chaîne, dis-je. Elle devait appartenir à un homme. Les bijoux pour femme sont plus fins, en général.

— Un crucifix ?

— Est-ce que les crucifix blessent vraiment les *Alterï* ? demandai-je. Ils n'ont pas l'air particulièrement religieux, du moins ceux que j'ai vus…

— Peut-être uniquement ceux qui sont religieux ? Quelqu'un n'a pas mentionné que Melnyk était religieux ? Monsieur Shepherd a dit une prière, il me semble ?

Toc toc toc.

Fontaine et moi regardâmes la porte du compartiment comme si celle-ci allait nous exploser au visage.

— Quatresous ? dit la voix de Monsieur depuis le couloir. Tu es là ?

— Ouvrez, chuchota Fontaine en rangeant la chaîne dans sa poche. Est-ce trop tard pour chercher cette arme ?

— Je le crains, répondis-je sur le même ton. J'arrive, Monsieur, dis-je à voix haute.

Je cachai les papiers d'Elster dans ma sacoche avant de déverrouiller la porte.

— Ah, te voilà ! dit Monsieur. Vous voyez ! ajouta-t-il pour les officiers qui se tenaient derrière lui. Il n'était pas loin, je vous l'avais bien dit ! Il est idiot, ce n'est pas de sa faute. Tu as eu peur et tu es venu te cacher là, hein ?

Je hochai la tête de mon air le plus ahuri. Monsieur m'offrait une excuse en or. C'était le moment ou jamais de jouer les imbéciles.

XIII. De Sankt Pölten à Vienne

Le regard des employés en uniforme me faisait froid dans le dos. Il passait à travers moi comme si je n'existais pas… ou comme si c'était eux qui n'existaient plus.

— Je suis Charles Fontaine, lança Fontaine derrière moi. Je vous présente toutes mes excuses, j'ai quitté le restaurant pour chercher mon chapeau, c'était complètement idiot de le perdre mais je l'ai retrouvé très vite, je l'avais simplement posé dans le cabinet de toilette, et je revenais lorsque j'ai trouvé Quatresous, dans le couloir, errant comme une âme en peine. Alors je me suis dit, je ne peux pas laisser quelqu'un comme ça, il faut que je l'aide. Nous sommes entrés ici pour discuter un peu, et nous allions justement retourner au restaurant. Je suppose que vous avez des questions pour nous…? Je serais ravi d'y répondre, absolument, tout ce qu'il vous faudra…

— Cela ne sera pas nécessaire, dit l'un des employés. Maintenant que nous avons retrouvé tous les passagers, nous allons pouvoir faire repartir le train.

Le français de cet homme était parfait. Si parfait, en fait, que j'entendais David derrière chacun de ses mots.

— En êtes-vous certain ? demanda Fontaine sur un ton dubitatif.

— Absolument certain, continua l'homme alors que ses collègues s'éloignaient déjà. Nous maitrisons la situation. Si vous dormez dans ce wagon, vous pouvez aller vous coucher. Dans le cas contraire, il vous faudra attendre jusqu'à Vienne, où votre wagon-lit sera remplacé.

— Remplacé ? répéta Fontaine. Vous allez remplacer notre wagon-lit, pourquoi ?

Mais les employés descendaient déjà sur le quai, se déplaçant d'une démarche raide comme des automates. David. Voici donc ce qui arrivait lorsqu'on ne lui résistait pas ! Ces hommes étaient-ils encore conscients derrière leurs regards vitreux, enfermés dans leurs propres corps, écrasés par la volonté de ce fou ? J'avais eu la chance d'éviter ce cauchemar, mais comment pouvais-je les aider ? Pouvais-je les aider ?

— Si vous saviez ! dit Monsieur en me faisant sursauter. Vous n'avez pas entendu toutes ces choses affreuses qui nous ont été annoncées ! Monsieur Elster est décédé. *Dé-cé-dé*. Mort !

— Vraiment ? fit Fontaine en feignant très mal la surprise.

— Une fuite de gaz, comme ça, dans les compartiments ! continua Monsieur qui n'avait rien remarqué. Un défaut dans la distribution du

gaz de l'éclairage, ou quelque chose comme cela. C'est ça qui a tué ces deux pauvres bougres. C'est pas de chance, quand même ! Ça aurait pu tomber sur n'importe qui !

— Pas de chance, comme vous dites, dit Fontaine en jetant un regard vers moi. Surtout que le gaz d'éclairage est généralement du gaz de houille, et qu'il sent extrêmement mauvais. Quel dommage que personne ne l'ait remarqué.

— C'est du gaz de luxe, dans le train, vous savez ? fit remarquer Monsieur. Il ne sent pas.

— Bien sûr, bien sûr, dit Fontaine. Et ils vont changer tout le wagon-lit ?

— C'est ça, dit Monsieur. À Vienne, où ils en ont un de rechange.

— Bon, dit Fontaine. Je n'ai plus qu'à attendre dans mon compartiment…

— Non, malheureux ! cria Monsieur en le retenant par l'épaule. Vous ne pouvez pas !

— Je ne peux pas ? demanda Fontaine.

— Le gaz ! dit Monsieur. C'est dangereux ! Vous pourriez mourir aussi ! Il faut attendre dans le restaurant !

— Suis-je bête, dit Fontaine dont le sarcasme était à peine voilé. C'est pourtant logique. Et nos affaires ? Celles dans les compartiments, ils en ont parlé ?

— Ils ont dit qu'ils allaient tout transférer eux-mêmes, expliqua Monsieur. Mais ne vous inquiétez pas pour vos biens de valeur, ils seront entre des mains expertes !

— Je n'en doute pas une seconde, répondit Fontaine. Eh bien, je vous remercie pour toutes ces précieuses indications, monsieur Desmilliers. Bonsoir !

— Bonsoir, bonsoir… eh, où crois-tu aller comme ça, toi ? dit Monsieur en m'agrippant par la manche alors que je suivais Fontaine.

— Je vais attendre dans le restaurant moi aussi, dis-je. Je ne pourrai pas dormir tout de suite, je voudrais discuter un peu.

— Ah non, alors ! dit Monsieur. Toi, tu viens avec moi !

— Pourquoi ? demandai-je sur mon ton le plus innocent.

— Parce que, commença-t-il avant de réaliser que Fontaine l'écoutait avec attention, parce que… euh… Parce qu'il faut que je te parle ! Voilà, c'est ça ! Tu iras où tu voudras après, bien sûr. Tu es mon neveu, ahah, pas mon domestique. C'est évident ! Allez, viens donc.

Monsieur tira sur ma manche, presque doucement, pour m'inciter à le suivre.

— Je vous rejoins plus tard, dis-je à Fontaine en lui tendant mon carnet qu'il reçu comme une relique sacrée.

— Je vous attendrai, répondit-il en glissant mon carnet dans sa

veste. Et, ajouta-t-il à voix basse, si vous pouviez récupérer cette arme dont nous parlions tout à l'heure, cela nous serait sans doute utile.

Je suivis Monsieur dans notre compartiment, alors que le train repartait, lentement, mais sûrement. David avait eu ce qu'il voulait. Pas de quarantaine. Le voyage ne serait pas interrompu. Son crime resterait impuni. Et ces hommes qu'il avait contrôlés, qu'allait-il leur arriver ? Seraient-ils libérés une fois le train rendu assez loin ? Je ne pouvais qu'espérer qu'ils ne finiraient pas comme Elster…

— Comment cela est-il possible, Quatresous ? demanda Monsieur.

— Monsieur ? dis-je en m'arrachant à mes pensées.

— La fuite de gaz. Comment ce train peut-il avoir *tué deux hommes* ? Pourquoi ? Il est censé être *parfait*.

Monsieur regardait tristement les murs boisés, y plaqua la main. Il toucha les rideaux, leva la tête vers le plafond comme s'il se trouvait dans un lieu sacré.

— Il était censé être parfait, répéta-t-il.

C'était la première fois que je voyais Monsieur si effaré, lui que j'avais toujours vu sûr de lui et de tout… Je touchai son épaule ; il me remarqua à peine.

— Venez, Monsieur, dis-je. Je vais vous aider à retirer votre veste.

— Dis, penses-tu que je sois en sécurité ? me demanda-t-il alors que je le faisais tourner pour sortir ses gros bras des manches. Ils dormaient en bas, à ce qu'on m'a dit, les deux qui sont... qui sont partis. Tu crois que les couchettes du bas sont sûres ?

— Je ne sais pas, Monsieur, dis-je en suspendant sa veste à un cintre.

J'ouvris la valise de Monsieur et y trouvai son pistolet. Voulais-je vraiment avoir une arme en main si jamais David essayait à nouveau de prendre contrôle de mon esprit ? Serait-elle même utile contre un *Alter* ? C'était un petit calibre, et ils avaient de la magie…

— Qu'est-ce que tu as là, Quatresous, dit Monsieur. C'est mon arme ?

— Oui, Monsieur.

— Tu sais, je l'ai depuis longtemps. Depuis quinze ans, presque. Je ne pensais pas m'en servir encore, mais je l'entretiens bien. Ça me rassure de l'avoir… pas que ça serve contre les fuites de gaz, mais c'est mon porte-bonheur. Il m'a sauvé une fois, tu sais ? Non, bien sûr, tu ne sais pas, mais c'est vrai. C'est vrai.

— Prenez ma couchette, dis-je.

— Ta couchette ? hésita Monsieur.

— Celle du haut. Les draps sont propres. Ils les changent tous les jours, c'est vous qui me l'avez dit. Vous pouvez sentir le savon dessus.

— Oui. Oui, mais... toi, tu vas dormir en bas, où il y a le gaz...

— Allez-y, Monsieur. Je n'ai pas peur de dormir en bas. Faites simplement attention au porte-bagage au-dessus de votre tête.

— Si tu es sûr... Je vais faire ça, oui… oui je vais le faire. Tu dois vraiment aller discuter ? ajouta-t-il sur un ton incertain. Tu ne veux pas rester ? C'est l'heure de dormir, tu sais...

— Je n'ai pas sommeil, Monsieur, j'ai trop dormi cet après-midi. Et puis vous avez votre pistolet, dis-je en replaçant l'arme dans la valise. C'est votre porte-bonheur. Je vous le laisse là.

— Oui… il me porte chance, c'est sûr…

— Vous verrez les choses plus clairement demain matin. Ce n'est pas la faute du train, Monsieur.

— Oui, fit-il après une courte pause. Tu as raison. Demain, ça ira mieux. On verra tout ça demain. Merci, Quatresous. Heureusement que tu es là.

— Bonne nuit, Monsieur, dis-je avec un petit sourire.

Dans le restaurant se trouvaient les voyageurs du wagon-lit de tête. Bastien Färber, le peintre, et sa femme Flora attendaient patiemment, ainsi que madame Niedermeier et son neveu Nerio Bianchi. Les banquiers hongrois, les frères Juhász, tenaient une intense conversation à voix basse avec Barbara. Dumont, l'auteur, défiait son secrétaire Alfred en remplissant son verre de vin. Narcissa Schaefer tenait compagnie à son fils Tristram, le violoniste. Fontaine n'était nulle part en vue…

… mais quelqu'un m'observait. Je me retournai soudain et vis mademoiselle Melusine, dans le salon pour dames, si immobile dans le coin près de la fenêtre que je ne l'avais pas vue.

— Asseyez-vous, je vous prie, annonça-t-elle. Ma mère ne s'intéresse qu'à mon frère pour le moment, ajouta-t-elle sur un ton plus confidentiel. Nous serons probablement tranquilles.

Je m'assis en face d'elle. Sur la table se trouvaient une plume et un encrier.

— L'avez-vous vu ? me demanda-t-elle à voix basse. Le corps ?

— Je l'ai vu, confirmai-je. Horrible. Cette expression de terreur…

— La même que Melnyk ?

— Oui, dis-je en hochant la tête. David a dû entrer dans sa tête et lui faire voir des choses effrayantes.

— Y avait-il du sang autour du corps ? Des fluides ?

— Il était sous un drap… mais autant que je puisse dire, non.

— Exactement comme pour Melnyk. Je ne pense pas que ce soit l'œuvre de David.

— Quoi ?! m'indignai-je. Vous plaisantez !

— Je sais que vous êtes en colère contre monsieur Winter, expliqua-t-elle calmement, et avec raison, mais si Melnyk et Elster sont morts de façon identique, les probabilités d'un même meurtrier sont élevées. Et nous savons que David n'est pas l'auteur du premier meurtre.

— Il a pu imiter le premier crime ! protestai-je.

— Ce n'est pas un crime qu'on imite, c'est bien trop singulier.

— C'est pourtant clair, contrai-je, Elster était un chasseur, il a tué Melnyk, et David a tué Elster parce qu'il déteste les chasseurs. Tout se tient ! Elster avait plein de passeports avec des noms différents. Ils sont là, dis-je en fouillant dans ma poche… non, ils sont restés dans ma valise…

— Parlez moins fort, commanda-t-elle. Nous attirons trop l'attention, et j'ai des choses importantes à vous dire. Donnez-moi votre carnet.

— Je ne l'ai plus sur moi, répondis-je. Je l'ai donné à lire à Fontaine.

— Je vous demande pardon ? dit-elle en levant un sourcil.

— J'ai donné mon carnet à Charles Fontaine, le journaliste.

— Vous y a-t-il forcé ? Lui, ou David ?

— Non.

— Alors auriez-vous perdu l'esprit ?!

— Nous avons besoin d'aide, expliquai-je. Il va nous rejoindre ici dans…

— Vous invitez des gens à nous rejoindre sans me demander mon avis ! coupa-t-elle.

— Je dois vous demander votre avis pour parler aux gens ? m'indignai-je.

— Vous ne le connaissez pas ! souffla-t-elle. Il pourrait être impliqué !

— Vous avez dit vous-même qu'il n'avait rien à voir là-dedans. Et vous avez eu mon carnet, vous aussi. Vous y avez même écrit !

— Je n'ai jamais écrit dans votre carnet, dit-elle froidement. Je l'ai lu quand vous me l'avez donné, quand vous m'avez *spécifiquement* demandé de l'aide…

— Bien sûr que si, coupai-je, vous me l'avez pris dans le restaurant, ce matin, à Strasbourg. Vous avez marqué toutes sortes de pistes sur le poison.

— Ce n'était pas moi, répondit-elle. Je me souviens de ces notes, mais elles ne sont pas de ma main. Ce n'était même pas mon écriture.

— Si ce n'était pas vous, qui était-ce ? demandai-je, alors que l'angoisse me saisissait.

— L'assassin, sans doute ! cracha-t-elle. Vous êtes tellement crédule, si faible d'esprit, c'est un miracle que vous ayez survécu jusqu'ici. Ne donnez plus jamais d'informations sur moi, même indirectement, vous entendez ? Je ne peux pas le tolérer.

— *Quelles* informations ? répliquai-je. Vous ne me dites *rien*. Si vous m'aviez donné des informations, je n'aurais pas à chercher des réponses ailleurs !

— Je vous dis ce que je suis autorisée à vous dire, dit-elle avec détachement.

— Ce n'est pas assez ! m'écriai-je avant de baisser le ton à nouveau. Deux personnes sont *mortes*, et je pourrais être la victime suivante ! Mais ça doit vous être égal, puisque je ne suis pas comme vous. Je ne fais pas partie de votre monde d'*Alterï*. Vous êtes juste curieuse de voir si je vais m'en sortir, comme un singe savant. Vous ne valez pas mieux que David !

Le regard qu'elle me lança aurait pu faire geler un volcan en irruption. Elle se détourna de moi, blessée, et je regrettai immédiatement mes paroles.

— Mademoiselle Schaefer ? dis-je. Mademoiselle ? Melusine ?

Elle garda le silence, résolument tournée vers la fenêtre.

— Je vous présente mes excuses, dis-je. Je ne pensais pas ce que j'ai dit. Je n'aurais pas survécu sans votre aide, je le sais. Votre situation est… compliquée. Enfin… Pardon.

— Vous êtes une tête de mule, finit-elle par dire.

— C'est vrai. Pardon. Je vais faire des efforts…

— Ne changez pas tout de suite, c'est peut-être ce qui vous protège de David Winter. Mais je vous l'assure, ce n'est pas lui l'assassin. Quelqu'un d'autre a tué, deux fois, et il pourrait recommencer. Vous devez garder la tête froide.

— Je vais essayer, dis-je encore un peu à contrecœur.

— Bien. Parce que j'ai réalisé une chose. Nous nous y prenons à l'envers.

— À l'envers ?

— Nous cherchions quelqu'un, une motivation, ou une opportunité, mais il y a trop de suspects. Donc, nous devons nous en tenir aux faits et, pour cela, il faut trouver l'arme du crime. Il y a une arme, j'en suis certaine.

— Quel genre d'arme ?

— Nous attirons trop l'attention, dit mademoiselle Melusine en sortant une feuille de papier. Pour l'instant, laissez-moi écrire. J'ai des éléments à vous donner, et ils ne peuvent pas être discutés dans un restaurant.

En silence, mademoiselle Melusine se mit à rédiger une lettre ; je ne pouvais qu'attendre qu'elle ait terminé.

À l'exception de Barbara, qui discutait à voix très basse avec les

Juhász, les voyageurs de l'autre côté des panneaux décorés gardaient le silence. L'heure tardive et la fatigue devaient jouer leur part, mais il me semblait que le wagon entier fut en deuil.

Monsieur Charrier entra dans le wagon-restaurant, tirant tout le monde de sa stupeur :

— Mesdames et messieurs les voyageurs, annonça-t-il, nous allons bientôt arriver à Vienne *Westbahnhof*.

Dès que le train commença à ralentir, je guettai les lumières de la gare dans la nuit. Ma montre indiquait minuit et 20 minutes ; nous avions dû rouler au-delà de la vitesse autorisée afin de rattraper un peu notre retard.

Le quai était encore très bien éclairé malgré l'heure tardive. J'apercevais monsieur Charrier qui aidait Bastien et Flora Färber à descendre du train, portant lui-même leurs bagages. Ils furent rejoints par Fontaine, qui sembla poser une longue liste de questions tout en désignant l'autre bout du train. J'enviais les Färber. Je les enviais d'avoir été jugés inoffensifs par David, libres de mener leur vie sans rien savoir des *Alterï*, libres de quitter ce fichu train. Avais-je eu raison de mêler Fontaine à tout ça ? À quoi l'avais-je condamné…

— Je pensais qu'il devait vous rejoindre, dit mademoiselle Melusine sur un ton sec. Va-t-il se faire attendre aussi longtemps chaque fois ?

— Je ne sais pas ce qu'il fait… Si, réalisai-je soudainement. Les géants des premiers compartiments. Ils devaient changer de wagon-lit, eux aussi.

— Ils auraient dû attendre ici avec nous, dit-elle. Si jamais ma mère s'aperçoit que des voyageurs sont traités avec plus de respect que mon frère, elle risque de faire un scandale. Pouvez-vous les voir ?

— Non, pas d'ici.

— Peut-être devrions-nous faire un tour sur le quai, nous aussi.

— Par « nous », dis-je avec résignation, je suppose que vous voulez dire « moi ».

— Puisque vous le proposez si gentiment...

Nous fûmes interrompus par la voix de monsieur Charrier, qui parlait allemand (bien plus aisément qu'il ne parlait anglais) avec des employés sur le quai.

— Que dit-il ? demandai-je.

— Il dit que le changement de voiture est terminé et que le train va repartir, répondit mademoiselle Melusine. Il semblerait que vous n'ayez pas à sortir, finalement. Prenez ceci, et n'égarez rien, cette fois-ci.

Mademoiselle Melusine me remit la lettre qu'elle venait de rédiger

alors que monsieur Charrier annonçait que nous pouvions tous regagner nos compartiments. Il était accompagné d'un employé qui s'attela à remettre les sièges en place.

— Ah, vous êtes là ! dit Fontaine en faisant irruption dans le restaurant. J'avais peur de vous avoir manqué !

— Vous arrivez un peu tard, monsieur Fontaine, dit mademoiselle Melusine. Vous allez devoir attendre demain matin pour savoir en détail ce que je pense de la ponctualité et des gens qui en sont dépourvus.

— Oh, comme j'ai hâte, répondit-il avec un grand sourire. J'ai des centaines de questions pour vous !

— Voilà déjà une réponse : cherchez le poison. Et soyez très prudent, je vous confie Quatresous, dit-elle en se levant afin de rejoindre sa mère.

— Figurez-vous que j'ai déjà une piste ! Monsieur Charrier ? dit Fontaine en se retournant vers le conducteur. Mon cher monsieur Charrier, où êtes-vous ?

— Puis-je faire quelque chose pour vous, monsieur Fontaine ? demanda monsieur Charrier sur le ton de quelqu'un qui avait eu une très longue journée.

— Oh, oui, absolument, voyez-vous, je suis tellement maladroit, j'ai laissé mon portefeuille dans le restaurant. Je perds tout, en ce moment, d'abord mon chapeau, ensuite mon portefeuille, c'est comme si j'étais maudit !

— Nous vous le rapporterons dès que nous l'aurons retrouvé, monsieur.

— Je vois bien que vous êtes occupé, puis-je le chercher moi-même ?

— Je regrette, monsieur, mais je dois fermer le wagon-restaurant.

— S'il vous plaît, demanda madame Niedermeier qui apparut à la porte emmitouflée dans une fourrure épaisse. Monsieur Charrier ? Je suis affreusement ennuyée. Auriez-vous l'amabilité de me fournir une bouteille d'eau pour la nuit ?

— S'il vous plaît, monsieur, insista Fontaine de son côté, je ne suis pas tranquille si je n'ai pas mon portefeuille avec moi.

— Oh, et une bouillotte, si ce n'est pas trop vous demander, dit madame Niedermeier. Les nuits d'octobre sont terriblement froides, en Autriche !

— S'il vous plaît, monsieur, insista Fontaine. Ça ne prendra qu'un moment. Quatresous va m'aider ! Nous irons plus vite à deux !

— Très bien, dit finalement Charrier, allez-y. Servais va vous aider aussi. Où est-il ? Servais ! cria-t-il à l'employé qui avait abandonné ses chaises et qui se dirigeait sans un bruit vers la cuisine. Reviens ici et aide monsieur !

— Merci beaucoup, monsieur, merci du fond du cœur ! dit Fontaine

en s'avançant vers l'employé. Cela pourrait prendre un petit moment. Je me suis beaucoup déplacé, ce soir, avec toutes les photographies.

— Faites vites, dit Charrier, je vous laisse jusqu'au moment ou nous atteindrons *Südbahnhof*. Après cela, je dois impérativement fermer le wagon.

— Bien sûr, parfait, merci encore !

— Et avec ça, si vous pouviez me trouver un petit verre de Cognac ce serait apprécié, dit madame Niedermeier alors qu'elle s'éloignait avec Charrier.

— J'ai bien cru que vous alliez rester à Vienne, dis-je. Vous en avez mis, du temps, pour revenir !

— Vous plaisantez ? répondit Fontaine. Je ne manquerais la suite de ce voyage pour rien au monde ! J'en ai profité pour poser mes affaires dans le nouveau wagon. Il est très bien, très neuf, tout comme l'autre, et il ne sent pas non plus le gaz d'éclairage. Oh, et j'ai lu vos notes. C'est fascinant, absolument fascinant. Un mystère si grand qu'il est difficile de savoir par où commencer. Mais pourquoi n'y a-t-il pas de liste de suspects ?

— Parce que tout le monde est suspect, expliquai-je. Mademoiselle Melusine a pensé que si nous avions une liste d'*Alterï*, nous serions tentés de trouver un coupable dedans juste par peur de ce qu'ils sont. Ou quelque chose comme ça. Je crois que sa famille est quelque chose de potentiellement terrifiant, même si, après David, je ne vois pas ce qui pourrait me faire plus peur.

— Je vois, je vois. Oh, avez-vous l'arme ?

— Non, dis-je en évitant son regard. Je n'ai pas pu l'avoir. Pardon.

— Ah, tant pis, dit Fontaine. Nous improviserons. C'est ce que je fais de mieux.

— Pourquoi nous sommes dans ce restaurant ? demandai-je.

— Mon portefeuille a réellement disparu, répondit Fontaine. Venez ici, Quatresous. Inspectez le restaurant, pendant que monsieur Servais regarde dans le fumoir. Je vais chercher dans le salon et je vous rejoindrai.

Je me penchai afin d'inspecter sous les tables : il n'y avait rien.

— Vous êtes certain de l'avoir perdu ici ? demandai-je.

— Oh, pas du tout ! dit Fontaine qui était nonchalamment appuyé contre une des cloisons. Je suis certain qu'on me l'a volé.

— Volé ? dis-je en me redressant sous la surprise.

— Absolument ! D'ailleurs, j'aimerais savoir ce qu'en pense monsieur Servais. N'est-ce pas un motif de renvoi immédiat par la Compagnie des Wagons-Lits si l'un de ses employés est surpris la main dans le sac ?

Les plafonniers du wagon s'éteignirent soudain. La lune, dans ses tous derniers quartiers, ne donnait pratiquement aucune lumière de l'extérieur. Des ombres mouvantes me cernaient ; il y eut le crissement d'une chaise contre une table, un bruit furtif et une sorte de juron étouffé... Je me dressai alors, rassemblant mon courage, pour prendre le plus de place possible dans le passage...

... et quelque chose me projeta violemment en arrière. Je m'étalai de tout mon long, mes coudes cognant contre les tables. Quelque chose buta contre mes jambes et tomba sur moi. Nous luttâmes un instant, lui pour regagner son équilibre, moi pour l'en empêcher. Fontaine vint à mon aide, du moins je le pensai ; je l'entendis escalader les tables sur ma droite, mais je ne pouvais pas voir ce qu'il faisait. Soudain Servais disparut, littéralement. Une seconde je tenais ses poignets, la suivante mes mains serraient le vide. J'entendis un bruit sourd derrière moi et me relevai précipitamment. Un objet recouvert de toile me fit trébucher ; prenant appui sur les tables au dernier moment, j'enjambai l'obstacle maladroitement. Je franchis la porte menant vers la cuisine et me cognai contre une desserte sur laquelle était posée une lampe. Je la saisis et en tournai la molette pour augmenter la lumière.

Je me trouvais dans un couloir étroit. La cuisine elle-même devait se trouver dans la petite pièce à ma gauche ; je devinais l'ouverture par laquelle les plats étaient passés aux serveurs. Servais, les mains dans le dos, était maintenu fermement par Fontaine, face contre la porte qui menait vers l'extérieur. Servais était recouvert de grains blancs ; il y en avait aussi sur le sol. Un sac était ouvert, répandu à leurs pieds.

Fontaine retourna Servais vers nous. Son visage était… son visage était en train de fondre ?! Ses traits se dissolvaient, se mêlaient et se reformaient, comme un masque de cire chauffé par une flamme. Que se passait-il ?

— Qu'est-ce que c'était ? criai-je. De l'acide ?

— Je vous assure que non ! dit Fontaine.

— Qu'est-ce que vous avez fait !?

— J'ai attrapé le premier objet lourd que j'ai pu trouver pour l'assommer.

Je me précipitai sur le sac, pour l'inspecter. Je sortis une poignée de grain blanc, la reniflai, puis la goûtai.

— C'est du sel, dis-je. Ce n'est que du sel…

Les traits du visage de Servais se figèrent enfin, et je reconnus une expression de chien battu familière.

— C'est lui ! m'écriai-je. C'est le valet qui était dans le compartiment des Winter !

XIV. De Vienne *Westbahnhof* à Vienne *Südbahnhof*

— Je ne comprends pas comment j'ai fait pour ne pas le reconnaître avant ! dis-je en approchant la lampe du valet.

— Est-ce… est-ce de la *magie* ? dit Fontaine d'une voix étranglée.

— Je n'en sais rien, dis-je. Peut-être ? Qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ?

— C'est donc vrai, dit-il en lâchant Servais qui glissa contre la porte. Tout est vrai…

— Bien sûr que tout est vrai, répliquai-je. Vous avez lu mon carnet…

— Et j'étais prêt à vous croire, s'écria Fontaine, mais *le voir* ! Le voir, c'est autre chose ! Soyez charitable, c'est mon premier *Alter* !

— C'était le mien aussi, dis-je.

— Et vous n'allez pas me faire croire que ça ne vous a pas fait un choc à vous aussi, la première fois ! J'ai lu votre carnet !

— Oui, oui, c'est vrai, admis-je. Qu'est-ce qu'on fait de lui, à présent ?

L'homme gisait mollement contre la porte. Ses lèvres bougeaient mais aucun son n'en sortait.

— Il essaye de dire quelque chose, à mon avis, dit Fontaine.

— Je le vois bien, répondis-je.

— Allez-y, dit Fontaine, approchez-vous, écoutez-le.

— Moi ?!

— Oui, vous, pendant que le surveille, s'il tente de s'enfuir. On ne sait jamais ce qu'il pourrait faire…

— Vous êtes courageux mais pas téméraire, hein ? dis-je en me penchant sur Servais pour l'écouter. Il demande qu'on l'éloigne du sel.

— Du sel ? dit Fontaine. Pourquoi ?

— Il dit que ça lui fait mal, dis-je en haussant les épaules.

— Le *sel* lui fait mal ? dit Fontaine. Oh, après tout, au point où nous en sommes, pourquoi douter…

Avec difficultés, Servais fut moitié tiré, moitié traîné, jusqu'à une chaise. Cachant mon appréhension, je posai la lampe sur la table devant lui. Il ne bougeait toujours pas. Allions-nous réellement interroger un *Alter*…?

— Il reste du sel sur ses épaules, remarqua Fontaine.

Alors que j'époussetais les grains du bout des doigts, Fontaine ramassa le reste du sac de sel. Servais réagit enfin, ouvrit les yeux, et fronça les sourcils devant le sac que tenait Fontaine devant lui comme

un explosif.

— Alors, dit Fontaine, qu'êtes-vous ?

— Un valet ? répondit Servais, dont la voix était faible et croassante.

— Quel est votre nom ? demandai-je. Servais, c'est bien cela ?

— Joseph Servais, dit-il avec l'un des accents de Paris les plus forts que j'eusse entendus. À vot'service, m'sieur…

— Je suis ravi de faire votre connaissance, dit Fontaine. Je suis…

— J'sais qui vous êtes. Charles Fontaine, le journaliste, lit numéro 20, voiture 1. Et vous, vous êtes Quatresous, lit numéro 16, voiture 2.

— Comment vous savez ça ? demandai-je.

— J'suis valet dans l'train, m'sieur. J'fais vos lits. Vous, vous nous voyez pas, mais c'est pas bien difficile de r'tenir vos noms.

— Soyez certain que nous n'oublierons jamais le vôtre, dit Fontaine. À présent, Joseph Servais, qu'êtes-vous, et qu'avez-vous fait de mon portefeuille ?

— Je sais pas d'quoi vous m'accusez, m'sieur, se défendit Servais. J'ai rien fait d'mal !

— Vous m'avez volontairement percuté, sur le quai, dit Fontaine. Et vous m'avez pris mon portefeuille. Vous êtes peut-être un *Alter*, mais ce truc est vieux comme le monde…

— J'sais pas d'quoi vous parlez, marmonna Servais. *Alter*, c'est quoi ? Jamais entendu avant…

Fontaine jeta une poignée de sel sur Servais, qui tressaillit comme s'il avait reçu de l'acide en plein visage.

— Aaah, mais ça brûle ! cria-t-il en se frottant la figure avec sa manche afin de faire tomber le sel sur le sol.

— Je suis désolé ! dit Fontaine avec une petite grimace. Pardon, désolé ! Je ne pensais pas que ce serait si… pardon, encore, pardon. Mais vous êtes bien un *Alter*…

— Et vous êtes un fou ! glapit Servais. Il est dans l'sac, vot'portefeuille ! Arrêtez de me faire mal ! Je vous dirai tout !

— Quel sac ? dis-je.

Servais pointa du doigt dans ma direction. Je regardai autour de moi, et devinai le tas de toile sur lequel j'avais trébuché tout à l'heure. C'était un de ces sacs en jute dans lequel on transportait des marchandises.

— Je l'ai trouvé, dis-je en le saisissant.

Le sac contenait un assortiment d'objets étranges que je n'identifiais pas dans la faible lumière, mais quelque chose qui ressemblait à un portefeuille se trouvait sur le dessus.

— C'est le vôtre ? dis-je en le sortant pour le montrer à Fontaine.

— C'est le mien ! dit Fontaine en haussant un sourcil vers Servais.

— Écoutez, admit Servais avec une grimace, j'l'ai pas volé, vot'portefeuille. J'l'ai *Emprunté*.

— La nuance est subtile, dit Fontaine, je vous l'accorde. Généralement, néanmoins, emprunter un objet sans en informer le propriétaire, et sans avoir l'intention de rendre l'objet emprunté, c'est du vol aux yeux de la loi.

— J'suis un Kobold, dit Servais. J'vole pas les choses, j'les *Déplace*.

— Un *quoi* ? dit Fontaine.

— Un Ko-bold, articula Servais. Kobold.

— Vous êtes allemand ? demanda Fontaine.

— Pas du tout ! dit Servais. J'habite à Paris, quartier des Gobelins. Mais du coup j'emploie pas l'terme, ça fait pas classe.

— Gobelin ? répéta Fontaine. Je croyais qu'ils étaient petits et qu'ils habitaient dans des mines ?

— Ceux-là c'sont des *Gnomes* ! dit Servais, visiblement irrité. *Je* suis un esprit d'la maison, moi monsieur, pas un d'ces rats souterrains !

— Je croyais que les esprits de la maison étaient les Lutins et les Farfadets, dit Fontaine.

— Écoutez, si c'est pour m'insulter, j'préfère encore l'sel !

J'essayais en vain de ne pas chercher chez Servais des attributs « gobelinesques ». Des oreilles pointues ? Des cornes dissimulées dans ses cheveux, peut-être ? Une queue... ? Mais non. Il avait l'air tout à fait… humain.

— Je préfèrerais des réponses, dit Fontaine. Pourquoi avoir tué Melnyk ? Pourquoi avoir tué Elster ? Pourquoi avoir attaqué les Winter ? demanda-t-il en ponctuant chaque question d'un geste menaçant avec le sac.

— J'ai tué personne ! glapit Servais. Je *déteste* les morts ! De nos jours, quand on *Déplace* un objet dans une maison, tout le monde dit qu'c'est un fantôme, alors qu'c'est nous ! *Nous* ! Les gens ont perdu l'sens de l'humour... mais on les tue pas pour ça !

— Vous êtes une sorte d'esprit farceur, dis-je.

— Oui ! Un esprit *farceur* ! Pas un *frappeur* ! Je le jure !

— Et vous êtes beaucoup, comme ça, dans le personnel du train ? demanda Fontaine.

— Je suis le seul ! affirma Servais. Les autres sont comme vous, on ne veut pas se faire concurrence, non plus !

— Non, bien sûr, c'est normal, dit Fontaine sur le ton de quelqu'un qui a perdu la normalité de vue depuis un moment.

— Par pitié, ne me dénoncez pas aux sorciers ! Ils m'font peur, ils m'tueraient ! Alors que j'suis innocent !

— Quels sorciers ? demanda Fontaine avec réserve. Quel compartiment ?

— Voiture 2, lits 17 à 20 !

— Les Winter, me dit Fontaine. Ça confirme cette théorie, au moins.

— Si les Winter vous font si peur, qu'est-ce que vous faisiez dans leur compartiment ? demandai-je à Servais.

— J'cherchais des objets à *Déplacer*, comme d'habitude, dit-il. Et cette sacoche, j'savais que c'était pas à eux, j'l'avais vue dans un autre compartiment. Et puis, il était plein à craquer d'artefacts ! J'ai pas pu résister, c'est tout. J'suis pas assez payé, pour *Déplacer*, faut bien qu'j'assure des extras…

— Vous êtes *payé* ? demanda Fontaine. Par qui et pour faire quoi ? Qui emploierait quelqu'un pour *Déplacer* des choses ?

— C't'à cause des douanes ! répondit Servais. J'sais pas si vous avez un peu remarqué, mais certaines personnes ici ont des… des *équipements spécifiques*, oui. J'les *Déplace* avant qu'la douane inspecte les bagages de trop près, si vous voyez c'que j'veux dire.

— La douane est encore dans le train ? demandai-je.

— À mon avis, c'est plutôt à cause du nouveau wagon-lit, dit Fontaine. David Winter a fait fouiller nos affaires en les transférant, j'en suis certain. Que cherchait-il ?

— Et qu'est-ce que j'en sais, moi? dit Servais. Écoutez, j'suis désolé d'avoir renversé les amphisbènes. Et à vous pour vot' porte-feuille, et encore à vous pour vot' carnet.

— Mon carnet ? répétai-je. Oh… ce matin ? C'est vous qui l'avez volé, ce matin, à Strasbourg !

— *Emprunté* ! dit Servais.

— Et c'est vous qui avez écrit dedans, aussi ?! m'indignai-je.

— Je devais vous mettre sur une piste qui n'impliquait pas mes patrons !

— Allez-vous nous dire qui vous emploie, à la fin ? demanda Fontaine.

— Non, dit Servais. J'ai pas le droit de l'dire !

— *Qui* ? insista Fontaine en prenant du sel en main. Si vous ne me le dites pas, c'est cette bonne poignée de sel pour vous. Mais si vous parlez, je vous promets que je vous laisse partir.

— Les *Lidércek* ! glapit Servais. C'est qu'c'est la période des œufs, alors ils sont méfiants !

— Les *quoi* ? répéta Fontaine. « Lidétsek » ? Qu'est-ce que c'est… Oh ! dit-il sous le coup d'une inspiration. Seraient-ce les géants, dans les premiers compartiments de la voiture 2 ?

— Quoi ? dit Servais en fronçant les sourcils. Non ! Eux, j'préfère même pas en parler. Ils m'font encore plus peur que les sorciers. Ou qu'les loups, même !

— Les loups, répétai-je. Il y a des loups dans le train ?

— S'il y a des loups dans le train ? Mais vous sortez d'où !? J'sais pas

si vous êtes au courant mais c'est bientôt la Réunion. Bien sûr qu'il y a des loups dans le train !

La *Réunion*. Les mots épelés par la planchette de Madame pendant la Séance me revinrent en mémoire. Ces mots qui l'avaient convaincue de nous laisser partir… La Réunion. « Lavie ». Madame était-elle…? *Impossible*, me dis-je alors que je sentais un doute au goût amer de trahison m'envahir. C'était inconcevable. Elle ne m'aurait pas caché cela…

— Je ne comprends rien à votre charabia, dit Fontaine en m'arrachant à mes pensées. Qui doit se réunir dans le train ?

— *Personne* ! glapit Servais. Ça arrive, et c'est tout !

— D'accord, d'accord, on se calme ! s'énerva Fontaine. Et puis, comment savez-vous tout ça ? Je croyais que les *Alterï* ne se connaissaient pas.

— Il a accès à leurs affaires, dis-je. C'est apparemment plus efficace que de lire les pensées…

— Voilà ce que nous devrions suggérer à David Winter, dit Fontaine. Oh, mais il a essayé ! Servais a gâché ses plans. Et le train est plein d'*Alterï*…

— Vous savez, dit Servais, j'ai même vu un des tentateurs. Et un *renard* ! C'est un espion, c'ui-là, vous savez ? J'l'ai dit mais personne me croit. Je déteste les renards ! Rien qu'd'penser à tous ça ça m'file des frissons… laissez-moi partir, maint'nant ! Vous avez promis !

— Mais je ne comprends rien à ce que vous dites, se plaignit Fontaine.

— Ça c'est pas mon problème ! répliqua Servais qui s'agitait de plus en plus. Je savais que je n'aurais pas dû accepter ce travail. Laissez-moi partir ! *Laissez-moi* !

La tête en avant, Servais se jeta frénétiquement contre Fontaine, qui tomba à la renverse sans résistance et disparut entre les tables dans un fracas de chaises bousculées. Le sac bascula sur le côté dans une pluie de grains blancs manquant le valet de peu. Servais tituba, affaibli malgré tout. Il fit un pas hésitant vers le sac de jute qui était par terre, mais je m'interposai et le repoussai hors de sa portée. Il grimaça, et se précipita vers une fenêtre du restaurant. Il l'ouvrit en un clin d'oeil, et disparu dans la nuit.

Je restai immobile quelques instants, essayant de donner un sens à ce qui venait de se passer en à peine quelques secondes. Près de moi, Fontaine se relevait tant bien que mal.

— Je crois que nous venons d'obtenir notre liste d'*Alterï*, après tout,

dis-je.

La porte s'ouvrit brutalement derrière nous, nous faisant sursauter.

— Messieurs, annonça sèchement monsieur Charrier, le train arrive à Vienne *Südbahnhof*. Mais… pourquoi avez-vous éteint les lumières ?

— Ce n'est pas nous, dit Fontaine d'un voix mal assurée. Tout s'est éteint d'un coup. Et nous avons trébuché contre des chaises…

— Décidément, maugréa Charrier, quelle soirée. Avez-vous trouvé ce que vous cherchiez ?

— Absolument, confirma Fontaine. J'ai mon portefeuille.

— Très bien. Je vous prie à présent de rejoindre vos compartiments, dit Charrier sur un ton qui n'acceptait pas de discussion.

Je quittai le restaurant à la suite de Fontaine. Je tenais le sac de jute du Kobold loin de monsieur Charrier afin d'éviter les questions, mais celui-ci ne sembla même pas remarquer ce que je le portais. C'était sûrement magique, décidai-je. Tout ce que je ne comprenais pas encore devait sûrement être magique.

Nous traversâmes les plate-formes et la passerelle. Autour de nous, des rues illuminées au gaz brillaient faiblement dans la nuit. Ces immeubles étaient bien trop calmes, trop normaux après nos aventures de la soirée. Mon esprit était en ébullition après les révélations du valet. L'excitation d'avoir enfin des réponses, la peur des questions qu'elles entraînaient, et l'anticipation de pouvoir en discuter vraiment provoquaient en moi comme des sensations électriques.

Alors que nous entrions dans le wagon-lit central, la *Südbahnhof* de Vienne défila tout autour de nous. De nuit, vide et silencieuse, la gare me parut immense, irréelle, sa monumentale toiture métallique interminable.

— Voici votre compartiment, monsieur Quatresous, dit monsieur Charrier en passant devant ma porte.

— En fait, dit Fontaine, Quatresous et moi avons à discuter au sujet d'un article urgent, que je dois envoyer dès demain matin. Nous allons travailler dans mon compartiment.

Ce commentaire fit plisser les yeux de monsieur Charrier. Il me scruta avec plus d'attention. Oh, non. Que savait-il ? Je cachais mes mains dans les plis du sac de jute.

— Monsieur Fontaine, s'indigna Charrier, je dois vous rappeler qu'il est interdit de faire du bruit dans le wagon et de gêner le sommeil des autres voyageurs.

— Nous serons très discrets je vous le promets ! supplia Fontaine. En

fait, nous allons surtout écrire.

— Il faut demander l'autorisation aux autres voyageurs, à monsieur… oh… ils sont morts, réalisa Charrier avec un air très abattu.

— En effet, dit Fontaine. Nous ne devrions gêner personne.

Monsieur Charrier donnait l'impression de mâchonner sa moustache. Une extrême lassitude se lisait sur son visage, amplifiée, sans doute, par les ombres de la lumière verte.

— Très bien. Suivez-moi.

Monsieur Charrier nous accompagna jusqu'au compartiment de Fontaine. À l'intérieur, la lampe verte était allumée. Les rideaux entre les lits avaient été tirés, et tous les draps et couvertures étaient en place.

— Ils ont fait les quatre lits, constata Charrier d'un air consterné. Pourquoi…?

— Cela nous convient très bien, intervint Fontaine. Nous allons travailler, à présent. Bonsoir, monsieur Charrier !

— Dans ce cas, dit Charrier. Vous n'aurez qu'à me prévenir lorsque vous voudrez rejoindre votre compartiment, pour que nous puissions déverrouiller les portes des wagons-lits…

— Oui, oui, nous savons, ce sont les consignes de sécurité de l'Orient-Express. Ne vous dérangez pas pour nous. En fait, puisque les lits sont faits, Quatresous n'aura qu'à dormir ici. Bonsoir, monsieur Charrier !

— Je tiens à vous dire, insista Charrier, que je ne cautionne pas ce genre de… je ne cautionne pas. Je devrais en informer mon collègue, et l'indiquer sur les listes…

— Il est tard, vous le ferez demain ! Bonsoir, mons…

— Il va de soi que vous devez garder un silence ab-so-lu, ajouta Charrier sur un ton mécanique. N'oubliez pas non plus que vous devez vous déchausser avant de vous coucher. Bonne nuit, *messieurs*.

— Merci encore, monsieur le conducteur, dit Fontaine sur un ton solennel. Vous êtes réellement le plus admirable et compréhensif des hommes. *Bonsoir, monsieur Charrier* !

L'air sérieux de Fontaine s'évapora dès que la porte fut refermée au visage de Charrier.

— J'ai cru qu'il ne partirait jamais ! dit-il. Nous avons du travail ! ajouta-t-il en me tendant mon carnet. Écrivez tout ce dont vous vous souvenez avant d'oublier !

— Pourquoi moi ? protestai-je.

— Parce que votre mémoire est clairement meilleure que la mienne. Pendant ce temps, je vais regarder ce que ce Kobold voulait nous

cacher.

J'aurais préféré échanger des idées immédiatement ! Mais je ne laissai pas la déception m'abattre. Écrire me calmerait et m'aiderait à comprendre, aussi, je ne refusai pas lorsque Fontaine me tendit l'un de ses porte-plumes avant de se plonger dans le sac.

J'écrivais de mon mieux, mais ma prise de notes fut perturbée par ma curiosité. Je voulais voir ce que Fontaine sortait et posait sur le lit. Des boîtes, un morceau de cristal, une sorte de loupe…

— Regardez ça, Quatresous !

Fontaine brandissait un livre. J'abandonnai aussitôt mon carnet pour m'assoir sur le lit à côté de lui. Il ouvrit le volume, et quelque chose tomba sur ses genoux.

— C'est un billet, dis-je. Le billet de Melnyk !

— Où allait-il ? dit Fontaine en ouvrant le livre.

— D'après ses correspondances, dis-je, il allait à Moscou.

— Ce n'est pas la ligne la plus directe, dit Fontaine. Étrange. Mais pas aussi étrange que ceci, regardez.

— En quoi est-ce que c'est écrit ? dis-je en découvrant les premières pages manuscrites.

— C'est l'alphabet cyrillique, dit Fontaine. Il sert à écrire le russe, et peut-être l'ukrainien aussi, en l'occurrence.

— Vous pouvez le lire ?

— Hélas, non. Mais je dirais que c'est une sorte de journal intime, ajouta-t-il en tournant délicatement les pages. Ou… cette coupure de journal est en français, ici. Et ici, c'est une page qui vient d'un livre en allemand, ici de l'italien...

— Il parlait toutes ces langues ? Impressionnant.

— Ces articles sont tous sur des créatures. On parle de sirènes sur le Danube, ici ! On dirait que quelqu'un étudiait tout ça… écoutez ça : on peut neutraliser des fées avec du fer. Des *fées* ! Et paralyser les esprits avec du sel… oh. Ça, nous le savions, ajouta-t-il avec un petit rire.

— Neutraliser ? répétai-je. C'est une sorte de manuel pour *tuer* les *Alterï* ?

— Vous… vous avez raison ! s'exclama Fontaine. C'est le genre de chose qu'un chasseur doit avoir.

— Vous voulez dire que *Melnyk* était le chasseur ? Mais tous les passeports que nous avons trouvés chez Elster… ?

— Si Melnyk et Elster étaient tous les deux des chasseurs, ça expliqueraient peut-être pourquoi ils ont été tués de la même façon… et probablement par la même personne.

— Qui n'est pas David, je sais, dis-je avec une moue.

— Aurais-je manqué quelque chose ?

— Rien d'important. Est-ce qu'il y a quelque chose sur les *Alterï* dont Servais a parlé ? Les loups, ou les « tentateurs »… ?

— Comment savoir ? À moins d'avoir de la chance et de tomber sur une partie que je peux lire… ou une image. Ces dessins sont très beaux. Regardez cela. Un œuf noir d'où sort un homme. C'est très... ésotérique.

— C'est vrai, dis-je, mais sans explications, cela ne nous aide pas beaucoup.

— Non, admit Fontaine. Sans un traducteur, ce carnet ne nous sera pas d'une grande aide.

— Vous pensez que les employeurs du Kobold aient pu tuer les chasseurs à cause de ce que le Kobold a *Déplacé* ? demandai-je sous le coup d'une l'inspiration soudaine.

— Sans être catégorique, répondit Fontaine, ce n'est pas la meilleure chose à faire si on ne veut pas attirer l'attention. Si le train est fouillé à cause des meurtres, même avec un Kobold, le risque est grand. Surtout avec deux morts.

— C'est vrai, dis-je avec un soupir. Dommage. J'ai encore des progrès à faire en déduction.

— Vous y arriverez, j'en suis certain, dit Fontaine. Avec un peu plus de pratique. Il est difficile de déduire lorsque tout le monde ment et porte des masques.

— Et collectionne les faux papiers, ajoutai-je. Quel monde, celui des *Alterï*…

— Je ne vois aucune différence avec le nôtre, dit Fontaine. Prenez Charles, par exemple, Charles Dumont. Ce n'est pas un *Alter*, du moins, il ne l'était pas il y a sept ans. Mais il aimait tellement les masques qu'il a décidé d'en devenir un.

— C'était votre ami ?

— Oui, dit Fontaine en continuant à tourner les pages du livre. Nous étions à l'école ensemble. Mais ce n'est pas vraiment le moment de parler de ça, nous avons d'autres secrets à percer qui sont plus urgents !

— C'est de bonne guerre, dis-je.

— Quelle est l'histoire derrière le vôtre, de masque ? dit-il doucement. J'imagine qu'elle est fascinante.

— Oh, ça, répondis-je. Pas vraiment. Et ce n'est pas vraiment le moment de parler de ça, non plus. Il y a plus urgent.

— C'est de bonne guerre, dit-il en souriant.

— Je peux seulement vous dire que je suis domestique chez les Desmilliers. C'est madame Desmilliers qui m'envoie pour surveiller son mari, pour qu'il ne dépense pas trop. Je devais lui faire quitter le train, mais il semble que ce soit compromis pour le moment.

— Ah, dit Fontaine en riant un peu. Vous étiez déjà un agent secret avant que David Winter ne vous réquisitionne !

— Pour mon plus grand malheur, dis-je en souriant à mon tour. Vous pensez que tout le monde sait... ?

— Peut-être ceux qui font attention, répondit-il. S'il y en a.

— Monsieur Charrier se fait des idées sur ce qu'il se passe ici.

— Quelle idées ? Aaah, dit-il en voyant mon expression, oui, je vois ce que vous voulez dire. Il faudra dissiper les malentendus demain. Oh… attendez ! Ça, je peux le lire !

Fontaine avait arrêté de tourner les pages sur le dessin d'un miroir, autour duquel était inscrite une formule, accompagnée de symboles cabalistiques.

— Ah ! s'exclama-t-il sur un ton victorieux. Voici précisément ce qu'il nous faut !

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

— C'est du latin. Je dirais que cela signifie à peu de chose près : « révéler la vérité ».

— Je ne sais pas parler latin.

— Je ne sais pas le parler non plus, mais je peux le lire. Comme ceci : « *Veritas revelatur* », dit-il sur un ton autoritaire.

Aussitôt, l'encre sur la page du carnet se mit à briller ; sous la surprise, Fontaine lâcha le carnet qui tomba sur le sol. Les symboles cabalistiques scintillèrent quelques secondes, projetant de la lumière sur les parois du compartiment, avant de s'éteindre.

— J'ai déjà vu ça ! m'écriai-je. J'ai vu Elster faire quelque chose comme ça, le premier soir.

— Et à quoi cela sert-il ?

— Je n'en ai pas la moindre idée...

Je regardai autour de moi, les parois, le plafond, le rideau… Rien n'avait changé. Rien n'était apparu.

— C'est tout ? dit Fontaine, visiblement déçu. Voilà qui n'est pas très...

Un bruit de draps froissés interrompit Fontaine, et le rideau en face de nous bougea. Que se passait-il, encore ?

— Oh, dit Fontaine. Je crains d'avoir complètement oublié que Tristram Schaefer partageait ce compartiment… Monsieur Schaefer ? appela-t-il d'une voix un peu tremblante. Nous sommes désolés de vous avoir réveillé…

Il y eut un bruit de déchirure, un horrible craquement, et Tristram

toussa.

— Vous vous sentez bien ? dit Fontaine en s'approchant du rideau. Tristram ? Oh mon dieu, j'espère qu'il n'est pas malade à son tour !

— Je vais bien ! dit Tristram. Sortez !

Je reconnaissais à peine la voix de Tristram Schaefer. En réalité, je reconnaissais à peine la voix d'un humain.

— En êtes-vous sûr ? demanda Fontaine.

— *Sortez* ! grogna Tristam Schaefer.

Une main hirsute d'où pointaient des griffes noires déchira le rideau. Deux yeux jaunes nous scrutaient, perdus au milieu d'un visage furieux qui prenait la forme d'un museau. Des crocs s'allongeaient, menaçants.

Je réalisai soudainement que nous avions obtenu la *vérité :* Tristram Schaefer était l'un des loups mentionnés par Servais. Un loup-garou en pleine transformation, très en colère, et nous étions coincés dans le même compartiment que lui.

XV. De Vienne *Südbahnhof* à Marchegg

Tristram Schaefer était en proie à des convulsions, il grognait, et se tenait la tête comme si celle-ci était sur le point d'exploser. La transformation se poursuivait, avec des craquements inquiétants, et c'était un homme-loup, un entre-deux grotesque qui se dressait devant nous, voûté, sur ses deux pattes arrière.

La terreur me paralysait. Comment devait-on réagir devant un loup-garou ? Y avait-il une marche à suivre, des conseils pour survivre ? Avais-je le temps de lire le journal de Melnyk pour les trouver ?

Fontaine se précipita vers la porte du compartiment mais Schaefer fut plus rapide, et le repoussa d'une seule main… ou devais-je dire d'une seule patte ? Fontaine fut soulevé dans les airs, projeté contre la couchette du haut dont il percuta le porte-bagage. Sous l'impact, quelques sacs et valises basculèrent, s'ouvrirent, et une pluie d'objets, de feuilles de papier, et de pièces de monnaie s'abattit sur nous.

Schaefer poussa un déchirant cri de douleur alors qu'une odeur de poil grillé envahissait le compartiment. Aveuglé, il se détourna de nous, trébucha sur les sacs, bondit sur l'une des fenêtres, l'ouvrit, se jeta à l'extérieur et s'évapora dans la nuit comme un mauvais rêve.

Encore ?! fut la première pensée qui me passa par la tête. Les *Alteri* avaient vraiment un problème avec les fenêtres. Ils ne pouvaient pas passer par les portes, comme tout le monde ?

— Qu'est-ce que c'était ce que *ça* ? dit lentement Fontaine.
— C'était un loup ! répondis-je. Un *homme-loup* ! C'était Tristram Schaefer !
— *Tristram Schaefer est un loup* ! dit Fontaine en gesticulant. Non, un loup-*garou* ? Serait-il notre meurtrier ?! Non, reprit-il, non, les victimes n'avaient ni traces de griffes ni de morsures ou quoi ce que ce soit du genre… Mais pourquoi s'est-il transformé ? Pourquoi s'est-il enfui ? Qu'est-ce qui s'est passé ?
— Je ne sais pas ! répondis-je. *Si, je sais* ! m'écriai-je en voyant le journal de Melnyk. C'est de notre faute ! C'est le sort de vérité !
— *Quoi* ?!
— Le sort a *révélé* le loup ! expliquai-je. Il a montré le *vrai* Tristram Schaefer ! *Un loup* !
— Vous avez raison ! s'écria Fontaine. C'est de notre faute ! Que

pouvons nous faire ?! Que pouvons nous faire ?!

— Nous pouvons arrêter de crier ! dis-je en me forçant à baisser le ton. Monsieur Charrier va nous entendre !

— C'est vrai ! chuchota Fontaine. Non, qu'il nous entende ! Nous devons faire arrêter le train !

— Et qu'est-ce que vous allez dire pour qu'il nous croie ? demandai-je.

— Que Schaefer est tombé par la fenêtre ? proposa Fontaine. Par accident, bien entendu.

Je m'approchai de la fenêtre pour scruter la nuit. L'ouverture était toujours aussi étroite. Comment Tristram Schaefer, en pleine transformation, avait-il pu passer par là aussi aisément ?

— C'est bien trop petit pour tomber par accident, dis-je. Charrier ne nous croira jamais.

Je passai la tête par l'ouverture, et elle me fut presque arrachée par le vent et la fumée de la locomotive.

— Que faites-vous ?! dit Fontaine en me saisissant le bras pour me ramener à l'intérieur.

— Mais il a dû survivre ! protestai-je. Il doit être là, quelque part !

— Je vous crois complètement mais à moins que vous n'ayez le pouvoir caché de voir dans la nuit, ce que vous faites est inutilement dangereux !

— On ne peut pas le laisser comme ça, répondis-je. Vous vous rendez compte ? Mademoiselle Melusine va nous tuer elle-même !

— Melusine Schaefer ! dit Fontaine comme s'il venait d'avoir une révélation. La jeune fille avec un secret ! Je comprends à présent pourquoi elle ne voulait pas le révéler… est-ce que cela veut dire qu'elle aussi est un loup ?

Mademoiselle Melusine, un loup. Non. Mon esprit refusait d'associer ces idées. C'était comme pour les Séances réussies de Madame, qui ne pouvaient être autre chose que des coïncidences. Il y avait sûrement une bonne explication, une excuse, une raison…

— Non, affirmai-je finalement. Mademoiselle Mélusine m'a dit que sa famille était *Alter*, mais qu'elle-même n'avait pas de… qu'elle n'était pas… non.

— Comment est-ce possible ? demanda Fontaine. Serait-elle adoptée ?

— Est-ce que ce détail est important pour le moment ? coupai-je. Nous devons retrouver Tristram Schaefer. Imaginez qu'il soit coincé en loup à cause de nous ?

— À cause du sort ?! Vous avez raison, il y a peut-être un moyen de

l'arrêter, dit Fontaine en ouvrant le journal de Melnyk. Attendez… attendez… voilà la bonne page… mon latin est un peu rouillé, mais… oui ! Non, ils disent que ça passe au bout de… ah si ! J'ai une formule pour arrêter les effets du sorts ! Mais comment retrouver Schaefer ?!

Toc toc toc.

Fontaine et moi nous retournâmes vers la porte du compartiment. Qui cela pouvait-il bien être ? Monsieur Charrier ? Tristram Schaefer lui-même ? David Winter ? Fontaine me fit signe de garder le silence.

Toc toc toc.

— Ce n'est que moi, très cher*rr*s, dit une voix aux « r » gutturaux. Diana Niedermeie*rr*. Il faut abs*oooo*lument que je vous pa*rr*le.

— Ne répondez pas ! me souffla Fontaine. Pas un mot !

— Monsieur Fontaine ? insista madame Niedermeier. Je sais que vous êtes là. Je sais également où se t*rr*ouve not*rr*e ami à poils longs, et si vous souhaitez lui po*rr*ter secours, je peux…

Avant même que madame Niedermeier n'eût terminé sa phase, Fontaine avait ouvert la porte. La vieille dame suisse s'était enveloppée dans une grande robe de chambre orientale, sa pelisse sur les épaules, et avait enroulé un foulard autour de sa tête. Elle me rappelait un peu une autruche multicolore.

— Je vous en prie, madame, dit Fontaine. Entrez. Ne faites pas attention au désordre.

— Merci infiniment, monsieur Fontaine, dit en entrant, c'est qu'il fait froid dans ces couloirs… Oh, je vois en effet que c'est un peu tourneboulé, ici.

C'était une façon très polie de dire les choses : le compartiment était sens dessus dessous. Des chemises, des pantalons, des rasoirs et des peignes, des pierres précieuses et des cristaux jonchaient le sol. Des partitions et feuilles d'écritures avaient volé dans tous les coins, un violon était sorti de son étui. À mes pieds, trois fourchettes frappées d'un blason compliqué portant un loup s'étaient coincées dans le parquet. Des pièces de monnaies étaient éparpillées un peu partout. On se serait presque cru dans l'un des salons de Monsieur.

— Désolé pour tout ça, dit Fontaine en dégageant le lit afin que madame Niedermeier pût s'asseoir. Je vais être direct : que savez-vous sur Schaefer, et comment ?

— Je sais ces choses ! dit madame Niedermeier. Et puis les murs sont t*rr*ès fins ici, vous savez ? ajouta-t-elle avec un clin d'œil. Vous avez fait tellement de b*rr*uit que mon pauvre neveu s'est *rr*éveillé tout

en sueur et en la*rr*mes !

— Ah, dit Fontaine. Veuillez nous excuser pour la gêne occasionnée…

— Ne vous excusez pas ! l'interrompit madame Niedermeier. Juste après votre petit… incident, disons, un esprit m'a contactée ! Et pour une fois son message était t*rr*ès clair : *le loup est dans la tête*.

Elle porta dramatiquement la main à son front afin d'accompagner sa déclaration, fière comme un paon à fourrure. Fontaine et moi échangeâmes un regard aussi bref que dubitatif.

— « Le loup est dans la tête » ? répétai-je.

— Un « esprit » vous a dit cela ? demanda Fontaine.

— Aaah, fit madame Niedermeier avec un sourire. Vous doutez de moi, monsieur Fontaine. Vous pensez qu'une vieille dame un peu *fofolle* ne peut pas être prrise au sérrieux ! Vous n'êtes pas le p*rr*emier, vous ne se*rr*ez pas le dernier. Je cultive mon côté *fofolle*, dit-elle en remuant les épaules pour faire bouger sa fourrure. Voyez-vous, si je suis *fofolle*, au moins, j'ai l'attention des gens. Et par là je veux dire, de tous les gens ; les vivants comme les mo*rr*ts. Vous m'imaginez pas à quel point les esp*rr*its aiment les gens un peu *foufous* !

— Honnêtement ? répondit Fontaine. Ce soir, je suis prêt à croire tout ce que vous dites. Mais je suis moins prêt à vous faire confiance.

— C'est de bonne gue*rr*e, dit madame Niedermeier sur un ton plus réservé. J'entends plusieu*rr*s esp*rr*its, et je ne connais pas toujours leurs noms. Ils sont t*rr*ès méfiants avec leurs noms, vous savez, parce que si on les connait, on peut les exo*rr*ciser. Mais je *sais*, dit-elle avant que Fontaine ne puisse faire un commentaire, je sais lorsqu'ils sont bénéfiques, et lorsqu'ils sont maléfiques. J'igno*rr*e les maléfiques, mais lorsque les bénéfiques veulent aider, je les écoute.

— Les esprits ne savent pas qui a tué Melnyk et Elster, alors ? demandai-je. S'ils pouvaient nous le révéler, ça nous aiderait beaucoup.

— Je leu*rr* ai demandé ! dit madame Niedermeier en portant son autre main à son front. Je les ai suppliés, pendant des heu*rr*es ! Mais je n'obtiens que le silence sur ce sujet.

— Et Melnyk lui-même, demanda Fontaine. Vous n'avez pas essayé de le contacter ?

— J'ai essayé ! Il ne répond pas, et personne ne sait rien à son sujet. C'est comme s'il avait complètement disparu… Je *rr*egr*rr*ette de ne pas pouvoi*rr* vous aider pour cela. Juste pour monsieur Schaefe*rr*.

— Et bien, dit Fontaine, nous allons commencer par là. Où avez-vous dit qu'il se trouvait, déjà ?

— Le message était « le loup est dans la tête ». C'est t*rr*ès clair ! dit madame Niedermeier. Monsieur Schaefer s'est *rr*éfugié en tête de

not*rr*e t*rr*ain !

— La tête du train ? La locomotive…? dis-je. Le tender, sous le charbon ?

À défaut de pouvoir faire les cent pas, Fontaine se mit à se balancer d'avant en arrière sur ses pieds, ses mains jointes dans le dos.

— C'est possible, dit Fontaine, mais je pense plutôt au fourgon de tête. Le local à bagage est assez grand pour y cacher un loup… mais il doit être fermé à cette heure-ci !

— C'est su*rr*ement ça ! dit madame Niedermeier.

— Laissez-moi résumer, dit Fontaine. Vous voulez qu'on aille dans le fourgon, en pleine nuit, parce qu'un esprit vous a dit que Schaefer y serait.

— C'est bien cela, dit madame Niedermeier.

— Je vois, je vois, dit Fontaine. C'est difficile de faire confiance à une voix désincarnée, vous comprenez, ça pourrait facilement être un piège !

— Mais je suis ce*rr*taine qu'il s'agit d'un esp*rr*it bienveillant ! s'écria madame Niedermeier. Je ne fais que passer le message de quelqu'un qui veut vous aider ! Vous êtes lib*rr*es de l'ignorer, bien sû*rr*, mais…

— Ah, je plaisantais, dit Fontaine avec un sourire. Nous allons y aller, bien sûr, même si c'est un piège.

Je n'en croyais pas mes oreilles. Quelle mouche piquait Fontaine ? C'était très certainement un piège. Même si madame Niedermeier était sincère, ce pourrait être un message envoyé par le meurtrier. Ou pire, David Winter !

— Nous allons y aller ? répétai-je avec surprise.

— Nous sommes trop impliqués pour nous arrêter maintenant, n'est-ce pas, Quatresous ? Qu'avons-nous à perdre ?

— Seulement la vie ? fis-je remarquer.

— Ne soyez pas si pessimiste ! dit Fontaine. C'est une occasion d'en apprendre plus sur les *Alterï* ! Où est votre curiosité ?

— Je vais rester pessimiste, répondis-je, si cela ne vous gêne pas.

— Mais nous devons aider ce pauvre Tristram Schaefer ! Vous l'avez dit vous-même ! Vous alliez passer par la fenêtre !

— Je n'allais pas passer par la fenêtre, me défendis-je, et je ne vais pas non plus aller dans le fourgon. C'est ce jeter dans la gueule du l… c'est dangereux, repris-je, et nous ne sommes que deux...

— Nous n'allons pas y aller sans armes ! dit Fontaine. Nous allons nous préparer. Tenez, mettez cela dans vos poches ! dit-il en me tendant une poignée de grains blancs. C'est du sel du restaurant, espérons que cela suffise.

— Contre les Kobold, oui, mais s'il y a d'autres…

— Prenez aussi ces pièces de monnaies, reprit-il, elles ont repoussé Schaefer, après tout. Prenez des centimes et des francs, vous me les rendrez après !

— Ça parait peu, comme protection, dis-je. Je ne suis toujours pas convain-…

— Il faudra improviser ! coupa Fontaine. Prenez aussi cette robe de chambre, s'il vous plaît.

Allais-je réellement explorer de nuit un fourgon à bagages pour y trouver un loup-garou ? L'enthousiasme de Fontaine était contagieux, mais seulement jusqu'à un certain point. Pouvait-on *trop* agir ? Et pourtant, je ramassai le vêtement comme il me l'avait demandé… Sous la robe de chambre se trouvait un trousseau de clefs. Je le ramassai afin de l'inspecter.

— C'est à vous ? demandai-je à Fontaine. On dirait un passe-partout.

— Ce n'est pas à moi, dit Fontaine.

— C'est le passe-partout de monsieur Cha*rr*ier, annonça madame Nierdemeier. Ça ouv*rr*e tout, des compa*rr*timents à l'a*rr*moire du couloir.

— Servais ! s'écria Fontaine. Il a dû le *Déplacer*, pour entrer dans les chambres, je parie !

— Ça tombe bien, dis-je. Si nous devons vraiment entrer dans le fourgon, ça nous sera utile.

— Voilà votre sens de l'aventure qui s'éveille ! dit Fontaine avec un grand sourire. Cela fait plaisir à voir !

— Monsieur Charrier ! m'écriai-je. Il est toujours dans le couloir. Comment va-t-on expliquer à monsieur Charrier que nous devons aller dans le fourgon ?

— Je me cha*rr*ge de monsieur Cha*rr*ier, dit madame Niedermeier avec un accent langoureux. J'ai justement besoin de mouchoirs pour ce pauv*rr*e Ne*rr*io !

— Cela devrait suffire comme diversion, dit Fontaine. À présent, j'espère que le fourgon ne sera pas verrouillé de l'intérieur, sinon toute cette folie n'aura servi à rien !

Le verrou intérieur de la porte du fourgon n'était pas enclenché. La serrure ne résista même pas, à ma grande déception. J'avais espéré que les consignes de sécurité de l'Orient-Express nous fussent bénéfiques, pour une fois.

— C'est bel et bien un piège, alors ? dis-je avec résignation.

— Nous allons bientôt le savoir, dit Fontaine en entrant. Il est trop tard pour reculer maintenant.

Reculer maintenant me paraissait pourtant une solution très

envisageable. Mais… non. Je n'allais pas abandonner Fontaine, ni Schaefer, je n'avais plus qu'à me forcer à entrer dans le fourgon.

La porte se referma derrière nous. Aussitôt, la lumière de la lune, qui nous avait éclairés sur la passerelle et la plate-forme, disparut. Il n'y avait pas de fenêtre dans la partie où nous nous trouvions, et tout était noir comme dans un four… ou la caverne d'un animal sauvage près à nous sauter dessus.

— Il est *vraiment* trop tard pour reculer ? demandai-je.

— Avançons en suivant les murs, répondit Fontaine quelque part sur ma gauche.

J'avançais à tâtons dans sa direction. L'odeur mêlée de bois, de renfermé et de métal se refermait sur moi comme un linceul. Les parois étaient inégales sous mes doigts, et elles changeaient si souvent d'angle que je perdis rapidement le sens de l'orientation. Ce fourgon était un labyrinthe, mais qui avait pu mettre un labyrinthe dans un train… ? J'entendais le souffle de la locomotive, qui respirait comme une énorme bête. Cachait-elle le souffle d'autres créatures aux aguets ?

Soudain, le bruit d'un choc, sur ma droite, des mots étouffés, des pas… je trébuchai et tombai en avant, me rattrapai de justesse. Mon coeur s'emballa, j'avais du mal à respirer. Le noir m'avalait, m'étouffait, allait me dévorer…

Une lumière apparut, éclairant un visage de démon. Il me fallut tout mon contrôle pour ne pas hurler de peur.

— Quatresous ? Qu'y a-t-il ? dit le démon, qui était Fontaine éclairé par en-dessous.

— Mais qu'est-ce que vous faites ? dis-je d'une voix étranglée. Vous allez me faire mourir de peur !

— Nous n'irons pas loin si nous ne voyons pas où nous allons ! répliqua-t-il.

— Mais nous allons être repérés !

— Tant pis ! dit Fontaine. Si je dois mourir, je préfère voir ce qui me tue !

— Très bien, dis-je avec un soupir exaspéré. Mais gardez la mèche de la lampe au plus bas, s'il vous plaît. Et éteignez-la au moindre signe.

— La lampe est déjà au plus bas, répondit Fontaine. Pour qui me prenez-vous ? Ce n'est pas ma première exploration nocturne, vous savez ? J'étais en pension au collège !

À la faible lumière de la lampe, nous devinions à peine ce qui nous

entourait, mais nous pouvions au moins nous diriger entre les piles de malles et de caisses de toutes les couleurs, entassées, attachées, scellées au plomb pour certaines, qui formaient un labyrinthe infranchissable dans le noir. Je voyais se dessiner leur silhouette en contre-jour, devant un carré de lumière qui se rapprochait de nous…

— Fontaine ! soufflai-je. Éteignez la lampe ! Il y a quelqu'un ! La lumière !

— Je la vois, dit Fontaine avant de disparaître dans le noir. Tristram Schaefer, peut-être ?

— Je ne crois pas, dis-je. On dirait… une porte ?

— Le local du chef du train ! dit Fontaine. Je l'avais totalement oublié !

— Il y a tellement de gens dans ce train, dis-je. Personne ne peut les garder tous en tête. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Nous devons passer devant le local, dit Fontaine. Essayons de passer inaperçus.

— Mais s'il nous voit ? demandai-je.

— Alors nous le saluerons ! dit Fontaine en s'avançant vers la porte de lumière.

Le maudissant à voix basse, je suivis Fontaine tant bien que mal, sur la pointe des pieds, redoutant le moindre mouvement, priant pour que rien ne grinçât ou que le chef de train fût profondément endormi, aveugle, ou sourd. Fontaine avait atteint la porte du local, et il allait la dépasser…

… lorsque, avec horreur, je vis Fontaine passer la tête par l'ouverture lumineuse. Mon cœur s'arrêta, et je me figeai sur place.

— Je m'en doutais ! dit Fontaine. Vous pouvez vous approcher, Quatresous ! Il n'y a personne !

— Il était inutile de nous tendre un piège, dis-je une fois mon souffle revenu, c'est vous qui allez causer ma mort…

— Je suis désolé, dit Fontaine avec un petit sourire, vraiment désolé. Mais regardez par vous-même : il n'y a personne.

— Où est-il ? demandai-je en observant la chaise et la table du petit local. Et s'il avait trouvé Schaefer avant nous ?

— Le fourgon est bien trop tranquille, fit remarquer Fontaine. Non, il doit être dans un wagon-lit, ou le fourgon de queue, peut-être. Et c'est la raison pour laquelle la porte n'était pas verrouillée ! Bien sûr !

— Quoi ? soufflai-je. Mais s'il revient et qu'il referme la porte ?!

— Peu importe, dit Fontaine, nous sommes du bon côté du verrou. Il ne nous reste qu'à trouver Schaefer !

— Laissez-moi reprendre mes esprits, dis-je. Tout cela va bien trop

vite pour moi.
— Impossible : nous ne pouvons pas rester ici, nous n'avons pas toute la nuit devant nous.

Fontaine ralluma sa lampe et nous nous enfonçâmes plus profondément dans le fourgon. Il fallait scruter chaque ombre, chaque coin, chaque craquement de planche… Tous mes sens étaient en alerte, mais la peur mélangeait toutes mes pensées. Je gardais une main dans ma poche, serrée sur les pièces de monnaie, juste au cas où.

Fontaine s'arrêta subitement. La porte latérale du fourgon battait faiblement contre son montant de métal, repoussée mais pas verrouillée. On devinait un rai de lumière blafarde venant de l'extérieur. Une ombre bougeait dans ce coin, très certainement. Des bruits de griffes sur le plancher de bois. Un faible grondement.

Je ne pouvais plus bouger. Je regardai le loup-garou, à peine capable de contenir la répulsion et la peur. C'était quelqu'un, me répétai-je. C'était *quelqu'un*. C'était le frère de mademoiselle Melusine. Elle ne mènerait pas son enquête si elle pensait qu'il était le meurtrier. Elle avait peur *pour* lui, et non *de* lui.
— Tout va bien, dit Fontaine en sortant le journal de Melnyk de sa poche. Nous allons vous aider… ne nous attaquez pas, et nous pourrons…

Le loup grogna encore et claqua des mâchoires. Fontaine fit un pas en arrière, et je lançai des pièces de monnaie devant nous en signe d'avertissement. Le loup se détourna.
— Je comprends, je comprends, dit Fontaine d'une voix mal assurée. Nous avons aussi une soirée très mouvementée. Mais laissez-nous juste une minute… voilà… « *Veritate absolvitur* » !

Fontaine brandit le journal afin que la lumière de ses symboles cabalistiques brillent sur Tristram Schaefer.
L'homme-loup se mit à respirer très rapidement et, soudain, sa silhouette se modifia. En quelques instants, Tristram Schaefer, portant uniquement un bas de pyjama en lambeaux, était assis sur le sol.

— Incroyable ! dit Fontaine, émerveillé. C'est fantastique ! Veuillez m'excuser, mais c'est la première fois que je vois un loup-garou !
— Ça m'étonnerait, dit froidement Tristram Schaefer d'une voix éraillée.
— Ah, dit Fontaine en retrouvant son sérieux. Vous avez raison, bien sûr. Mais c'est la première fois que je *sais* que j'en vois un. Pouvez-

vous vous lever ?

— Non, dit Schaefer, en désignant sa jambe en sang.

— Mon dieu ! s'exclama Fontaine. Qui vous a fait cela ?

— Personne, dit Schaefer. J'étais sur le toit. Il y a eu un tunnel, et j'ai heurté le mur.

— Oh je suis désolé, vraiment désolé, dit Fontaine avec une grimace. Y a-t-il quelque chose que je puisse faire… ?

— Ça va aller mieux, dit Schaefer en haussant les épaules. Les loups guérissent vite.

— C'est une excellente chose ! dit Fontaine. Nous allons attendre un peu avec vous, vous voulez bien ? Ceci est pour vous, ajouta-t-il en lui tendant la robe de chambre que j'avais apportée.

— Merci, grommela Schaefer en la passant.

Du calme, pensai-je. Du calme. Je devais reprendre le contrôle de ma peur. Tristram Schaefer ne m'avait rien fait, contrairement à David Winter, alors pourquoi la vue d'un loup provoquait en moi une telle panique ? C'était un *violoniste*. Mademoiselle Melusine avait peut-être eu raison de m'empêcher de faire cette liste, après tout. Nous avions rencontré trois *Alterï*, ce soir, tous les trois étrangers au meurtre. Nous en avions menacé et blessé deux, et pratiquement insulté la troisième alors qu'elle voulait nous aider…

— Nous ne savions pas ce que le sort allait faire, murmurai-je rapidement. Je vous le jure, c'était un accident. Nous ne sommes pas des chasseurs. Nous ne vous voulons pas de mal.

— Alors enlevez ces pièces, dit Schaefer.

— Bien sûr, dit Fontaine en ramassant la monnaie. C'était une simple mesure de précaution. Vous étiez comme un animal blessé, si je puis me permettre…

— Certes, grommela Schaefer.

— Puisque nous sommes là, dit Fontaine, est-ce que je peux vous poser une question au sujet de l'autre nuit, la nuit de la mort de Melnyk ?

— Je l'ai déjà dit à ma sœur, dit Schaefer avec une moue agacée, je n'ai rien vu, rien senti, rien entendu. Personne n'est entré, ni par la porte, ni par ailleurs. Il n'y avait pas de gaz, aucune odeur de poison, rien. Elle m'a fait essayer encore une fois après la mort de l'autre personne.

— Et...? demanda Fontaine.

— Toujours rien, dit platement Schaefer. Je vous le dis à vous afin qu'elle arrête de me harceler.

— Nous ferons passer le message, dit Fontaine avec un sourire. Est-ce que je peux vous poser une autre question ?

— Vous allez le faire même si je refuse, dit Schaefer. Allez-y.

— J'ai cru comprendre, commença Fontaine, que vous auriez dû voyager dans le compartiment à côté de celui de votre soeur et votre mère, dans l'autre wagon-lit. Pourquoi avoir changé de compartiment pour venir avec les chasseurs ?

— Qu'est-ce que ma soeur vous a dit sur notre famille ? demanda Schaefer.

— Rien, dis-je. Sauf que vous venez d'Alsace ou de Lorraine, avant que la frontière ne soit déplacée. Et que vous êtes des *Alterï*.

Schaefer soupira et contempla la flamme de la lampe pendant un long moment.

— Loupershouse, dit-il enfin.

— Je vous demande pardon ? dit Fontaine en s'approchant comme pour mieux entendre.

— Loupershouse, en Lorraine, dit Schaefer. C'est de là que nous venons. Quand les Prussiens sont arrivés… mon père a disparu, ce jour-là. Cela fait treize ans. Je voulais avoir l'occasion de discuter tranquillement avec les chasseurs, loin de ma mère, ils terrifient ma mère… Je voulais savoir si des chasseurs avaient entendu parler de mon père. Trouvé une trace. Quelque chose.

— Et ils l'ont trouvé ? dis-je.

— Non, dit Tristram Schaefer d'une voix brisée.

Le loup avait disparu pour de bon, cette fois, et Tristram Schaefer n'avait plus l'air terrifiant du tout. C'était, au fond, seulement un garçon qui cherchait son père.

— Savez-vous pourquoi deux chasseurs voyageaient dans le train ? demanda doucement Fontaine.

— Non. Ils n'en ont pas parlé. Je n'ai pas demandé.

— J'ai une dernière question, dit Fontaine en levant son index. En tant que loup, votre flair est très développé, n'est-ce pas ? Pouvez-vous vous en servir pour identifier des *Alterï* ?

— Certains, dit Tristram Schaefer en haussant une épaule, ceux que je connais déjà. Je reconnais les humains, surtout. Mais ça ne vous servira à rien. Les *Alterï* ne sont pas tous des loups et des lutins. Il y a des humains, aussi.

— Des *Alterï* humains ? dit Fontaine. Oh, oui, comme des médiums, je suppose, humains, avec un pouvoir… Comment dites-vous pour un non-*Alter*, alors ?

— Un Commun, dit Tristram Schaefer.

— *Commun* ? Comme c'est vexant ! s'écria Fontaine. Je serais « Commun » ? Ne trouvez-vous pas ça un peu vexant, Quatresous ?

— J'ai entendu pire dans ma vie, dis-je. Les domestiques sont des gens « communs » par défaut, vous savez. C'est une longue histoire,

ajoutai-je devant le sourcil levé de Schaefer.

— Je trouve quand même ce mot insultant, maugréa Fontaine. Cependant, demanda-t-il à Tristram Schaefer, pouvez-vous faire une liste des humains pour moi ?

— Vous deux, dit Tristram Schaefer. Desmilliers. Les Polonais et l'auteur insupportable…

— Les Adamski et Charles Dumont, dit Fontaine tout d'un coup très amusé.

— Lui, reprit Tristram Schaefer. Diana Niedermeier. Vos amis qui sont descendus à Vienne. Et le personnel du train, les conducteurs, le cuisinier, ses garçons. Les valets sauf un…

— On le connait ! dit Fontaine. Le dernier est un Kobold.

— Un Kobold ? dit Tristram Schaefer. Si vous le dites… Je sais qu'il y a un autre *métamorphe*, quelque part, mais je n'ai pas réussi à le trouver.

— Un *métamorphe* ? Quelqu'un qui se transforme, comme vous ?

— C'est ça.

— Eh bien, dit Fontaine, merci beaucoup, merci infiniment pour votre aide. Oh, une dernière, vraiment dernière chose cette fois, lisez-vous le russe ? Ou l'Ukrainien ?

— Moi ? dit Tristram Schaefer. Non. Pas du tout. Ma jambe va mieux. J'aimerais rentrer dans le compartiment, s'il vous plaît.

Il fallut l'aider à se lever. Sa jambe n'était pas encore assez remise pour marcher, aussi je le laissai s'appuyer sur mon bras. Je n'étais pas complètement tranquille d'une telle proximité, mais c'était le moins que je puisse faire. Fontaine marchait devant nous, avec la lampe.

En soutenant Tristram Schaefer, nous ne pouvions avancer ni très vite, ni très habilement, et il était hors de question de nous cacher. Je me demandais ce que Fontaine avait prévu de dire si jamais le chef du train était arrivé. Mais celui-ci ne se montra pas, et la porte de notre wagon-lit n'avait pas non plus été verrouillée. Je ne savais pas ce que madame Niedermeier avait fait, mais il faudra la remercier demain… Ça n'avait pas été un piège, après tout. Que devait-on en penser ? Toutes ces nouvelles connexions avec les autres passagers commençaient à me donner le tournis.

Dès la porte de notre compartiment refermée derrière nous, Tristram s'écroula sur la couchette la plus proche.

— Je ne peux pas monter, grogna-t-il en tirant les couvertures. Je vais dormir. Ne faites pas trop de bruit.

— Reposez vous bien, dit Fontaine. Il est temps pour nous de consigner nos aventures, et c'est votre tâche, Quatresous. Pendant ce

temps, je vais continuer ma lecture du journal de Melnyk. Nous devons trouver ce qu'il faisait dans le train.

— Avant cela, dis-je sur mon ton le plus autoritaire, promettez-moi de ne pas lire de formule à voix haute.

— C'est promis ! dit Fontaine avec un petit sourire.

— Ni à voix basse, insistai-je. Ne lisez pas les parties en latin qui ressemblent à des formules.

— Vous me rappelez mes professeurs, dit-il avec une pointe d'amusement. Soit, je ferai de mon mieux pour ne plus troubler le calme de ce compartiment, m'assura Fontaine avant de monter sur sa couchette avec le journal.

Je m'installai sur la tablette afin de compléter mes notes, mais l'excitation de notre nuit d'exploration s'évaporait et mes yeux se fermaient tout seuls. Ma vision se brouillait, et je voyais à peine les lettre que j'écrivais, qui se mettaient à danser devant moi…

Ne résistez pas, me dit mon carnet.

Je levai la tête, et les murs avaient des yeux. Des yeux bleus, froids et perçants. Partout où je regardais, les yeux apparaissaient, me suivaient, m'espionnaient. Je reconnaissais cette présence, ce regard. Oh, non. *Pas encore*.

XVI. De Marchegg à Cegled

J'étais en train de dormir, je le savais. Et je savais que quelqu'un en profitait pour essayer de me soutirer des informations de force alors que j'étais en position de faiblesse. David. *Encore*.

Ne résistez pas.

Les yeux sur les murs, par dizaines, changèrent de formes et de couleurs ; il y en avait à présent des bruns, des verts, des grands, des petits… et David se cachait derrière chacun d'entre eux.

— J'ai trouvé le valet, annonçai-je. C'est un Kobold, et il est au service de contrebandiers, mais il n'a rien à voir avec le meurtre. Il a quitté le train. Je ne sais pas pourquoi les deux chasseurs, Melnyk et Elster, ont été tués. Ils ont peut-être été empoisonnés, je n'ai pas bien compris…

Par qui ?

— Je ne sais pas.

Donnez-moi les noms.

— Les noms ?

Donnez-moi les noms !

— Je ne comprends pas ce que vous voulez.

Donnez-moi les noms !

Je commençais à vraiment en avoir assez de recevoir des ordres ainsi. La fatigue et la peur laissaient progressivement place à la colère et à la résistance.

— Non, déclarai-je fermement. Même si je savais ce que vous voulez, je ne vous dirais plus rien.

Nous sommes vulnérables !

— Ça m'est égal !

Des voix s'élevaient dans le couloir. Des cris, des pleurs. Un son régulier, une sorte de « *toc toc toc* », s'approchait. Quelqu'un frappait aux portes des compartiments dans le couloir, peut-être ? Fontaine ? Madame Niedermeier ?

— Ils arrivent ! cria la voix de la petite Lady Jewel. Les chasseurs arrivent !

Toc. Toc. Toc. Toc.

— Les chasseurs sont morts, dis-je.

À présent que le son était plus proche de moi, il ressemblait plutôt à un « *toc-toc, toc-toc, toc-toc* ».

— Ils sont *ici* ! cria Lady Jewel. Écoutez-moi !

Toc-toc, toc-toc, tic-toc, tic-toc, TIC-TOC, TIC-TOC.

La porte du compartiment prit feu, dans un grondement sourd. *J'ai déjà vu cela*, pensai-je en reculant le plus loin possible. Je devais me réveiller, mais comment faire ? Je considérai la fenêtre ; après tout, si les Kobolds et les loups-garous pouvaient passer par là, pourquoi pas moi…

Sur les murs, les yeux s'étaient fermés, tous sauf une paire. Ils étaient rouges. *Ce n'est pas David*, pensai-je.

Le « *tic-toc* » était devenu assourdissant, au point de couvrir le grondement des flammes. Il venait de moi… Je plongeai la main dans ma poche et en sortis une chaîne, comme une chaîne de montre, mais sans rien au bout.

Les murs s'enflammèrent à leur tour. Les deux yeux rouges me fixaient, grandissaient, s'approchaient de moi, allaient me dévorer. Et si j'allais vers eux ? Et s'ils étaient la sortie ? Quelque chose me suggérait que tout serait calme et sûr si j'allais vers ces yeux…

David !

Une femme rousse émergea des flammes. Je l'avais déjà vue, elle aussi. Elle portait une robe avec de longues manches, une taille très haute, comme sortie des pages d'un livre. Le compartiment avait disparu ; nous étions dans une tente, un camp peut-être, entourée de murs en ruine. Les cheveux rouges de cette femme formaient un halo de feu autour de sa tête. La voir me réconfortait, mais me rendait aussi immensément triste.

David…

Elle posa la main sur mon épaule, et le monde explosa en cendres une fois de plus.

Je tombai dans les ténèbres, loin des cris, du grondement des flammes et du *tic-toc* incessant, jusqu'à ce que tous les sons ne deviennent qu'une seule voix qui répétait un nom, le même nom, toujours le même…

… *Quatresous* ?

La lumière revint autour de moi. Des yeux bleus m'observaient avec

inquiétude. Stephen Shepherd. *Suis-je encore dans le rêve* ? me demandai-je en me redressant d'un coup. Le papier de mon carnet resta collé à ma joue. Non, décidai-je au milieu de ma confusion. Ce détail était sûrement réel.

— Comment vous sentez-vous ? demanda Stephen Shepherd alors que je décollais délicatement mon carnet de ma peau.

— Laissez-lui une minute ! dit la voix de Fontaine.

Il faisait grand jour. Je me trouvais toujours dans le compartiment de Fontaine et Tristram Schaefer, mais il avait dû être rangé pendant mon sommeil car plus aucun objet ou valise ne jonchait le sol. Par la fenêtre défilaient des marécages et des champs vides qui paraissaient sans fin. Nous longions une route de boue où s'alignaient des maisons basses, des oies, et de grands bœufs à longues cornes.

— Où sommes-nous ? demandai-je.

— Nous venons de passer Budapest, dit Fontaine. Il n'est pas très tard, 7 heures du matin, nous rattrapons doucement notre retard sur l'horaire… Je vous laissais dormir, mais monsieur Shepherd a *insisté* pour venir vous voir.

— Je vous présente mes excuses pour cette intrusion, dit Stephen. Et également pour celle de David dans votre rêve, une fois de plus.

— Il a fait *quoi* ?! s'indigna Fontaine. Vous auriez pu le dire tout de suite !

— David essaye de contrôler une situation qui l'effraye, expliqua calmement Stephen. Il devient complètement irrationnel lorsqu'il s'agit de chasseurs.

— Vous voulez plutôt dire qu'il essaye de contrôler tout le monde ! répliqua Fontaine. Vous ne pouvez pas simplement l'arrêter ? Les chasseurs sont morts, il n'a plus besoin d'être irrationnel !

— Ce n'est pas si facile, dit doucement Stephen.

— Il vous contrôle aussi, c'est ça ? dit Fontaine. Il vous oblige à rester avec lui, et à faire ce qu'il veut ?

— Il ne me contrôle pas, dit Stephen. Je suis l'un des rares…

— Mais il vous influence, dis-je. Vous et Barbara. Je me souviens, dans le compartiment, il vous affectait.

— C'est vrai, dit Stephen. Il nous a fallu faire un effort pour nous libérer de son influence. C'est possible, et c'est ce que je suis venu vous apprendre à faire.

— Qui nous dit que vous n'êtes pas en train de lui faciliter la tâche, plutôt ? répondit Fontaine.

— Je suis ici pour vous aider, dit Stephen.

— Tout dépend de ce que vous entendez par « aider », dit Fontaine. La signification de ce mot est très relative.

— Qu'est-ce que David voulait ? demandai-je avant que la conversation ne dégénérât en débat étymologique. Il voulait que je lui donne des noms…

— Les noms des *Alterï* et des humains que vous avez appris cette nuit, dit Stephen.

— Pourquoi faire ? demanda Fontaine. Il peut sûrement les avoir par lui-même.

— Il l'aurait déjà fait si ça lui était possible, dit Stephen. David ne peut pas lire les pensées de tout le monde. Il s'obsède sur le fait d'identifier ceux qui lui résistent.

— Et c'est ce que vous êtes venu savoir ! dit Fontaine.

— Au point où en est David à présent, dit Stephen avec résignation, je ne suis pas certain que cela fasse une différence pour lui. Il ne pourra pas plus les contrôler, et donc il doutera toujours. Je voudrais lui montrer que ce n'est pas une solution et que l'on peut dialoguer et s'entraider.

— C'est beau mais c'est très utopique ! dit Fontaine.

— Il n'y avait pas que David cette fois, dis-je en rassemblant les fragments du rêve. Il y avait quelque chose d'autre. Des yeux. Un son qui se rapprochait…

— Je craignais que ça n'arrive, dit Stephen. Entrer de force dans un esprit crée une brèche, une ouverture qui doit être maintenue de façon prolongée. D'autres peuvent en profiter pour entrer également.

— « Brèche » ? répéta Fontaine avec une grimace. Voilà un mot qui n'est pas rassurant pas du tout.

— Le meurtrier ? demandai-je avec appréhension. Le meurtrier pourrait entrer dans mon esprit et me contrôler comme David cherche à le faire ?

— Il ou elle pourrait essayer, dit Stephen. La brèche s'est refermée lorsque David est parti, mais... Sentez-vous une présence étrangère ? Des pensées, des émotions qui ne seraient pas les vôtres ?

Grâce aux précédentes intrusions de David Winter, je savais chercher ce qui ne venait pas de moi. La colère, la haine, la peur qui émanaient de David étaient absentes. Je ne sentais aucune autre présence. Je ne détestais personne, n'avais envie de tuer personne.

— Non, dis-je. Mes pensées sont toutes à moi. Mais…

— Oui ? dit Stephen.

— Il y avait une femme rousse, dis-je. Dans le rêve, les deux fois. Il y avait une femme rousse qui venait des flammes et qui, qui… elle s'est consumée en cendres. Je pense qu'elle essayait de me sauver, mais pourrait-elle être liée au meurtre ?

— Elle n'est pas dans le train, dit Stephen après quelques secondes de réflexion. Elle est morte, c'est un souvenir. Quelqu'un peut utiliser

son apparence pour apparaître en rêve et…

— Je ne l'ai jamais vue de ma vie, dis-je. Je m'en souviendrais.

— Je n'ai pas dit qu'il s'agissait d'un souvenir à vous.

— C'est un souvenir qui vient de David, réalisai-je alors que les images me revenaient. Qui est-elle ?

— Ce n'est pas à moi de vous le dire, répondit Stephen.

— La confiance doit être mutuelle, dit Fontaine. Vous nous demandez de croire en vous, donnez-nous quelque chose en retour.

— Vous avez raison, admit Stephen à contre-cœur. Très bien. Cette femme est la mère de David. Elle a été brûlée vive par des chasseurs lorsqu'il avait six ans.

— Ah, dit Fontaine. Voilà qui explique son comportement. Néanmoins, ce n'est pas une excuse !

La femme rousse, dans sa robe d'un autre temps… il y avait quelque chose dans son apparence, dans le camp dans lequel elle s'était trouvée, quelque chose d'ancien. Mais de quand, exactement ? Quel âge avait réellement David ?

— C'était en 1618, dit Stephen.

— En 1618, répéta Fontaine. C'est impossible !

— Vous avez lu mes pensées ? demandai-je avec méfiance.

— J'ai reçu vos pensées, dit Stephen avec un petit sourire, vous pensiez très fort. Presqu'aussi fort que monsieur Fontaine. Mais beaucoup moins vite.

— Mais 1618 ! répéta Fontaine. 1618 !

— Nous ne sommes pas humains, dit Stephen.

— Mais tout de même ! dit Fontaine. Quatresous, ça ne vous étonne pas plus que cela ?

— J'ai passé une mauvaise nuit à courir après des Kobolds, des médiums et des loups, grommelai-je. Je n'ai pas de mal à croire que David Winter soit si vieux.

— Et vous ? demanda Fontaine à Stephen avec l'air de craindre la réponse. Quel âge avez-vous ?

— Je suis né en 1615, répondit Stephen. Barbara prétend être née en 1400, mais je n'ai aucun moyen de le vérifier. Elle ne savait plus quel jour elle était née après la réforme du calendrier grégorien, alors elle fête son anniversaire chaque année pendant tout le mois de novembre.

— Elle aura 483 ans le mois prochain, dis-je.

— Comment est-ce possible de vivre aussi longtemps ?! dit Fontaine.

— Avec de la chance, répondit simplement Stephen. Il s'agit surtout de ne pas se faire tuer.

— Comment vous vous êtes rencontrés ? demandai-je.

— J'ai rencontré David et Barbara à Paris en 1732, continua Stephen. Nous nous sommes tout de suite très bien entendus. En 1789,

je les ai hébergés à Londres, en attendant que la situation se calme. Et finalement nous ne nous sommes plus quittés.

— Je ne peux pas le croire! dit Fontaine. Je ne peux pas croire que vous puissiez supporter David Winter depuis cent cinquante ans !

— Je comprends, dit Stephen avec un sourire. Il n'est pas toujours comme ça.

— Ah non? dit Fontaine. D'habitude c'est quelqu'un de gentil, d'aimable, chaleureux, toujours prêt à aider son prochain…?

— Je vous l'accorde, admit Stephen, il est d'une nature revêche et têtue, mais il n'est pas cruel. Nous sommes un Trio équilibré. Force, Esprit, Âme. Chacun a ses particularités, et ensemble nous les partageons.

— Vous avez de la magie, dis-je, et c'est pour cela que David et Barbara en ont aussi. Et vous pouvez lire mes pensées parce que David le peut. Et Barbara…?

— Barbara nous prête sa force, ce qui n'est pas peu dire. Chacun, néanmoins, préfère utilise sa particularité naturelle. Ni David ni moi ne sommes enclins à utiliser la force physique si nous n'y sommes pas obligés. C'est paradoxalement très délicat d'être très fort. Vous risquez de briser quelque chose à chaque instant.

— Et si vous vous séparez, demandai-je, vous mourez ?

— Pas tout de suite, dit Stephen. On sombre dans la folie, en premier lieu.

— Voilà qui est charmant, dit Fontaine. C'est donc vrai qu'il y a un prix à payer pour tout. Et vous nous dites cela si calmement ! C'est bien anglais d'être aussi stoïque !

— Et pourtant, dit Stephen avec une pointe d'amusement, aucun d'entre nous n'est réellement anglais. David est né en Allemagne, Barbara en Hongrie. Pour ma part, mon père était du nord de l'Europe, mais ma mère était espagnole. J'ai grandi à Tolède.

— Arrivons-nous enfin au bout de vos secrets ? demanda Fontaine en levant les mains vers le ciel.

— J'en doute, dit Stephen. Mais cela vous suffira-t-il pour l'instant ?

Sans âge et puissants ; il était peu étonnant que David Winter agît comme s'il était supérieur aux Communs. Et cependant… J'entendais encore la voix de mademoiselle Melusine me demander si les *Alterï* méritaient d'être libres, hommes, femmes, enfants… libres, oui, mais autant que les Communs. Ce dont les gens comme David avaient besoin, à mon avis, c'était d'être conseillés. Guidés. Remis discrètement mais fermement à leur place. Un peu comme Monsieur.

— Très bien, dis-je. Nous acceptons votre aide. Stephen, apprenez-nous à résister.

— Bien, dit Stephen avec un sourire. La méthode que je vais vous

enseigner est très simple, mais elle n'est pas infaillible. Elle sera plus efficace si David essaye de contrôler plusieurs personnes en même temps. S'il vous cible en particulier et qu'il est déterminé, vous ne pourrez que le ralentir, mais du temps gagné peut être très précieux.

— Que faut-il faire ? demandai-je. Ne penser à rien ?

— D'expérience, dit Stephen, je vous dirais qu'on ne peut pas s'empêcher de penser très longtemps.

— Je n'ai jamais réussi, dit Fontaine.

— À la place, dit Stephen, je vais vous demander de fermer les yeux et de visualiser un mur de pierres.

— Quel genre de pierres ? demandai-je.

— Ce que vous voulez. Plus les pierres seront détaillées et épaisses, le mieux ce sera.

— Cela marche-t-il avec les briques ? demanda Fontaine. Je préfère les briques aux pierres.

— Tant que vous croyez que votre mur est solide, dit Stephen, ça marchera.

Je fermai les yeux. Un mur de pierres blanches me vint à l'esprit. Les pierres étaient taillées à la main et les rainures du plâtre formaient des lignes régulières. Ce mur était solide, je le savais, il faisait presque cinquante centimètres d'épaisseur. Je connaissais sa texture. Je connaissais l'odeur qu'il avait sous la pluie, pour être passé à cette endroit des centaines de fois.

— Imaginez que ce mur vous entoure. Surtout, ce mur ne doit pas avoir de portes. Si vous imaginez des portes, tentez de les murer.

— C'est une prison ! dit Fontaine.

— Ce n'est pas une prison. C'est un espace où vous êtes en sécurité. Si vous restez dans cet espace, rien ne peut vous arriver. N'oubliez pas, vous contrôlez votre mur. Il ne va pas s'effondrer sur vous.

J'inspirai profondément, essayant de me concentrer sur le sentiment de sécurité.

— Et le sol, demanda Fontaine?

— Faites pareil pour le sol, dit Stephen. Pavez-le.

— Mon sol est fait de larges pavés, dis-je.

— Parfait. Essayez de compter les pierres, si vous le pouvez. Ou les briques.

Je me mis à compter les pierres, lentement, touchant du doigt chacune d'elle et suivant les rainures. Stephen avait raison. J'étais parfaitement hors de danger, à cet endroit. Personne ne pouvait entrer. Je n'entendais même plus les voix de Stephen ou de Fontaine. J'étais dans mon palais, à l'abri de tout et de tous. Je sentais de faibles coups, de l'autre côté des murs, des murmures. Quelqu'un essayait

d'entrer, mais il n'avait aucune chance.

Une main se referma sur mon bras et pressa doucement. J'ouvris les yeux et vit Fontaine et Stephen ; je pouvais les entendre, mais pendant quelques secondes, ni leurs voix, ni leur mots me pouvaient m'atteindre. Puis mon mur se réduisit en poussière.

— Quatresous ? dit Fontaine. Quatresous ? Vous êtes avec nous ?

— Oui, oui, dis-je. Ça a marché ?

— Ça a mieux que marché ! dit Fontaine. Nous avions du mal à vous ramener !

— C'est très encourageant, dit Stephen avec un petit sourire. Il faudra simplement apprendre à nuancer. Refaites l'exercice dès que vous en avez l'occasion, et ce sera rapidement un réflexe défensif.

— Si nous en avons l'occasion, dit Fontaine. Cela dépendra de David !

— Je dois retourner auprès de lui et Barbara, dit Stephen.

— Et nous, dit Fontaine, nous avons bien mérité notre petit déjeuner.

Avant de me rendre au wagon-restaurant, je fis une courte pause à un cabinet de toilette afin de me rafraîchir. J'en profitai également pour récupérer les papiers d'Elster dans ma valise. J'espérai voir mademoiselle Melusine et la tenir au courant des évènements de la nuit.

Lorsque je sortis dans le couloir, Fontaine se tenait devant la fenêtre et contemplait le paysage.

— Que faites-vous là ? m'étonnai-je.

— Je vous attendais ! répondit Fontaine. Et je voulais vous prévenir, l'atmosphère ce matin est assez… tendue.

— Ah ? demandai-je. Tendue comment ?

— Regardez par la fenêtre. Nous roulons très vite, au moins à 60 km/h sur des voies qui devraient être limitées à 40 km/h.

— C'est sûrement pour rattraper notre retard. Le train peut supporter une vitesse de 80m/h, non ?

— Le train oui, mais les rails sur lesquels il circule, non. Nous ne sommes plus en France, ni en Allemagne, et nous sommes sûrement à la limite de la sécurité. Autre chose : notez comme nos conducteurs sont épuisés.

— C'est vrai qu'ils ont l'air fatigué, dis-je en regardant monsieur Courtois somnoler sur sa chaise.

— Ils auraient dû être remplacés, dit Fontaine. Tout le personnel du train est censé changer régulièrement, c'est comme ça que la Compagnie assure un service quasiment continu. Mais tout le monde

est encore là.
— David ? demandai-je.
— Qui d'autre ? dit Fontaine. Il pousse tout le monde à bout.
—Et j'en sais quelque chose, dis-je avec résignation.
— Veuillez nous excuser, dit une voix derrière moi. Pourriez-vous ne pas rester dans le passage, *s'il vous plaît* ?

Je me tournai pour faire face au visage contrarié de Meg Sanders. Elle soutenait l'aînée des filles Whitlock, Lady Coralie, qui avait l'air encore plus blanche que d'ordinaire sous la lumière du corridor.

Aussitôt je m'écartai de leur passage, me collant à la paroi autant qu'il m'était possible.
— Êtes-vous souffrante, Lady Coralie ? demanda Fontaine sur un ton inquiet.
— Votre sollicitude est touchante, répliqua sèchement Meg Sanders, mais je suis certaine que vous ne souhaitez pas entendre des détails concernant la santé des jeunes filles.
— Non, dit Fontaine qui avait l'air choqué, bien sûr, bien sûr…
— C'est un petit malaise, dit Meg Sanders, elle a besoin d'aller s'allonger.
— Désolé, vraiment, madame.

Nous regardâmes Meg Sanders accompagner, presque porter, Lady Coralie jusqu'à son compartiment. Cela avait l'air d'être plus sérieux qu'un petit malaise.
— Comme je le disais, dit Fontaine. Il y a quelque chose dans l'air, ce matin.

L'ambiance dans le wagon-restaurant n'était pas plus accueillante que dans les couloirs. Au fond du restaurant, près de la cuisine, Narcissa Schaefer, madame Niedermeier, l'auteur Charles Dumont, et Monsieur s'étaient regroupés autour de David, Barbara et Stephen. De l'autre côté, séparés des autres par des tables vides, se trouvaient les frères Juhász, Nerio le neveu de madame Niedermeier, et Alfred Berger le secrétaire. Nerio avait l'air mélancolique, mais Alfred observait l'autre groupe avec une certaine anxiété.
— Cela me rappelle le réfectoire de l'école, dit Fontaine.
— C'est bien plus grave que cela, dis-je. Madame Schaefer fuyait Monsieur il n'y a pas si longtemps. Quelque chose ne va pas du tout.
— J'en suis conscient, dit Fontaine. J'en suis très conscient.
— Charles ! interpella Dumont. Mon ami ! Viens donc nous rejoindre.
— Et voici la preuve irréfutable que la situation est grave, me dit

Fontaine. C'est le moment d'appliquer nos leçons. Mon ami ! lança-t-il à Dumont en faisant quelque pas vers lui. Quel plaisir de te voir dans de telles dispositions ! Tu avais l'air si préoccupé, ces jours-ci.

— J'ai toujours du temps pour toi, dit Dumont avec un sourire forcé, tu le sais bien.

— Quatresous, appela Monsieur. Viens donc aussi, prends une chaise ! Viens à côté de moi !

Mon mur de pierres était en place, et amplement suffisant puisque David contrôlait tant de monde à la fois. Je pouvais encore entendre les gens me parler, mais leurs mots ne me touchaient plus autant. Je voyais plus clairement ce qui se cachait derrière, et j'en voulais énormément à David d'avoir impliqué Monsieur dans cette mascarade.

— Nous discutions des fourgons ! me dit Monsieur. Figure-toi que quelqu'un a fracturé la porte latérale pendant la nuit !

— Vraiment ? dis-je avec mesure.

— La sécurité à bord du train est déplorable ! cracha Narcissa Schaefer. Nous sommes tous en danger, vraiment !

— On aurait pu être dépouillés ! dit Monsieur.

— Nous n'avons pas de bagages dans le fourgon, mon oncle, dis-je.

— Et rien n'a été volé, dit prudemment madame Niedermeier. Aucun scellé n'a été brisé. C'est probablement un accident…

— Vous plaisantez ! dit Dumont. Nous ne pouvons faire confiance à personne, dans ces pays. Ce sont des terres de brigands et de voleurs.

— C'est bien vrai, dit Monsieur. Je l'ai lu aussi, ce doit être vrai !

— Et je vais l'écrire, dit Dumont, donc ça le sera.

— Vas-tu te lancer dans la politique ? dit Fontaine. Ce sera un changement, pour toi qui ne t'intéressais qu'aux affres de l'âme, et particulièrement de la tienne.

— Quelle excellente idée, dit Dumont. Pourquoi n'y ai-je pas songé plus tôt ? Quel meilleur moyen pour propager des idées que la plume ! Et la mienne bénéfice de ma renommée.

— Et ton secrétaire ? dit Fontaine. Partage-t-il ta nouvelle passion pour ton pays ? C'est pour ça qu'il est si loin de toi ?

— Je songe à m'en séparer, dit Dumont. On ne peut faire confiance à personne.

Diviser pour mieux régner, n'était-ce pas l'adage ? C'était sans doute la devise de David. Je gardais ma colère bien cachée derrière mon mur de pierres. Le confronter immédiatement serait inutile, nous n'étions pas en position de force, et nous n'avions rien pour lui faire entendre raison. Il se tourna vers moi, et je soutins son regard quelques instants. Il se tourna ensuite vers Stephen, les sourcils froncés. Stephen lui sourit en retour. Nous étions vraiment pris dans un jeu entre de grands

fauves.

— Mais assieds-toi donc, dit Dumont à Fontaine. Nous avons plein de choses à nous dire, depuis le temps.

— J'aimerais tellement me joindre à toi comme au bon vieux temps, dit Fontaine, mais je viens de me souvenir que j'avais un article urgent à finir.

— Charles, enfin, tu as le temps ! dit Dumont. Ce n'est qu'un journal !

— Absolument pas, c'était pour hier, et je dois me dépêcher de le terminer et de le télégraphier. Si vous voulez bien nous excuser…

Fontaine m'entraîna avec lui, et nous traversâmes le restaurant dans l'autre sens. En passant devant les tables des « exclus », je notai qu'Alfred discutait avec les Juhász. L'interprète de la Compagnie des Wagons-Lits, monsieur Gert Janssen, s'approcha d'eux afin de proposer ses services, mais Alfred le congédia poliment.

— Fontaine ? dis-je. L'interprète lit sûrement le russe.

— Sûrement, dit Fontaine, mais lui faisons-nous assez confiance pour faire traduire le journal ?

— Nous n'avons pas le choix, dis-je. Il faudra lui parler.

— Il faudra lui parler, accepta Fontaine, mais pas tout de suite. Regardez. Nous avons nos places réservées dans le fumoir.

— Dans le fumoir ? Est-ce que c'est une bonne idée ?

— Voyez par vous-même.

Il me tira par la manche afin d'attirer mon attention sur la silhouette qui était assise près de la fenêtre, dans le sens de la marche.

— Vous nous attendiez ? demandai-je en réprimant un sourire.

— Et vous êtes en retard, répondit mademoiselle Melusine.

— Excellent choix de place, dit Fontaine. Nous sommes à l'autre bout du wagon, et séparés de David Winter par deux cloisons.

— Ce n'est pas suffisant, dis-je. Son pouvoir traverse les cloisons. Son pouvoir traverse les wagons. Nous ne serons tranquilles nulle part.

Et pourtant, hors de la vue de David Winter et de son Trio, il me semblait que nous étions coupés du monde, intouchables, invincibles. Rien ne pouvait arriver tant que nous étions là, ensemble. Nous étions un Trio, à notre manière, et nos pouvoirs partagés nous rendaient plus forts.

XVII. De Cegled à Timisoara

— J'ai l'impression de vivre un moment historique ! déclara Fontaine alors qu'un garçon venait nous apporter du café et des toasts.

— Je suis loin de partager cet avis, dit mademoiselle Melusine avec réserve, mais il est encore tôt. Vous avez toute cette conversation pour me convaincre que vous méritez la confiance que vous porte Quatresous.

— Dans ce cas, je ferai de mon mieux ! répondit Fontaine. Si vous aussi, vous faites de votre mieux pour me convaincre.

— De *mon* mieux ? répéta-t-elle en levant un sourcil.

— Vous nous cachez des informations, dit Fontaine. Sur votre frère, ce que je peux comprendre surtout après cette nuit, mais aussi sur les *Alterï* en général.

— Je serais curieuse de connaître ces informations que je vous aurais cachées, dit mademoiselle Melusine.

— Vous saviez qui étaient les chasseurs, affirma Fontaine.

— Je le savais ? dit mademoiselle Melusine froidement. Comment en êtes-vous arrivé à cette conclusion ?

— Votre frère le savait, insista Fontaine.

— Monsieur Fontaine, répondit mademoiselle Melusine, avez-vous des frères et sœurs ?

— J'ai une sœur.

— Et savez-vous tout ce qu'elle sait ? Et elle, sait-elle tout ce que vous savez ?

— Mon dieu non, dit Fontaine, bien sûr que non. Et heureusement ! Ce concept est effrayant, en effet ! Mais néanmoins pour certains sujets…

— Nous ne sommes pas proches, interrompit mademoiselle Melusine, et ce que sait mon frère et ce que je sais sont deux choses *très* différentes. Je ne l'avais pas su, simplement fortement soupçonné.

— Seriez-vous prête à le jurer ? demanda Fontaine. Sur la vie de votre frère, par exemple ? Il doit compter au moins un peu pour vous, considérant tout le mal que vous vous êtes donné afin de garder sa condition secrète.

— Puisque vous insistez, dit froidement mademoiselle Melusine. Je le jure sur la vie de ce qui me reste de famille : j'ignorais qui étaient les chasseurs.

J'observai l'un, puis l'autre. Allais-je devoir intervenir ? Jouer la médiation ? Les menacer de les punir et de les envoyer au coin ?

— Merci pour votre franchise ! dit Fontaine sur un ton enjoué. Cela

me suffit ! Puisque ce point est clair, à notre tour !

Mademoiselle Melusine le regarda intensément, puis se tourna vers moi avec un sourcil levé. Je hochai la tête en silence ; c'était la façon d'être de Fontaine. Elle devrait s'y habituer.

— Voici les preuves qui confirment que Melnyk et Elster étaient bien des chasseurs, dit Fontaine en posant le journal de Melnyk sur la table. Premièrement, ce journal, qui est rédigé en alphabet cyrillique, et contient des informations sur comment neutraliser des *Alterï*. Il appartenait à Melnyk ; j'ai fini par déchiffrer son nom, sur la première page. Ça m'a pris une bonne partie de la nuit.

— Deuxièmement, dis-je en les posant à côté du journal, ces papiers. Ce sont des fausses identités appartenant à Elster, sans doute pour voyager discrètement. De plus, je l'ai vu utiliser une formule, le soir de la mort de Melnyk.

— Oui, j'ai entendu parler de votre expérience avec la magie, se moqua mademoiselle Melusine en parcourant les pages du journal. Mais cela est très intéressant. Deux chasseurs. Ils étaient là pour une raison précise, c'est certain.

— Mais votre frère ignore pourquoi, dit Fontaine.

— Vous faites confiance à mon *frère*, mais pas à moi, fit remarquer mademoiselle Melusine.

— Disons que si ma confiance était une échelle, dit Fontaine, il serait plus haut placé que vous. Pour l'instant, ajouta-t-il avec un sourire. Vous ne lisez pas le russe ou l'ukrainien non plus, n'est-ce pas ?

— Hélas, non, dit-elle. Il vous faudra trouver un autre traducteur.

— Les chasseurs, repris-je, allaient chasser quelqu'un, peut-être ? Et ce quelqu'un les a empêchés avant qu'ils ne puissent le faire ?

— Ce serait quelqu'un dans le train, dit mademoiselle Melusine. Pour avoir l'occasion de tuer deux fois.

— Et comme vous l'avez très justement fait remarqué, dit Fontaine, n'importe qui dans le train serait suspect. Nous avons des listes de noms. Je sais que cela ne vous plaît pas, mademoiselle, mais nous ne pouvons pas faire autrement que de procéder par élimination si nous voulons démêler cette histoire.

— À présent que vous êtes au courant pour mon frère, dit mademoiselle Melusine sur un ton résigné, et que je vous connais un peu mieux, je suppose que c'est moins important. Légèrement. Et exceptionnellement.

— Nous cherchons seulement à comprendre, dis-je, pas à juger.

— Voici les noms, dit Fontaine en posant d'autres feuilles de papiers sur la table. J'en déduis trois points. Le premier point, c'est que les « Lidétsek », qui sont des contrebandiers et les employeurs du Kobold,

n'auraient rien à gagner à tuer des chasseurs dans le train de contrebande.

— *Lidércek* est un mot Hongrois, corrigea Melusine. Si je devais prendre un pari, ce serait sur messieurs Juhász.

Voilà qui ravirait Monsieur s'il l'apprenait, pensai-je en réprimant un petit rire nerveux. Ses nouveaux partenaires étaient non seulement des étrangers, mais des gens très étranges.

— Le deuxième point, reprit Fontaine, est qu'à en croire votre frère, sur les trente-cinq passagers que nous sommes à présent que deux sont décédés et deux sont descendus, il n'y aurait que sept « humains ». Ernest Desmilliers, Charles Dumont, les Adamski, Diana Niedermeier, Quatresous et moi-même. Ce n'est pas beaucoup.

— C'est même très peu, confirma mademoiselle Melusine.

— De plus, dit Fontaine, certains sont peut-être des *Alterï,* comme madame Niedermeier. Je commence à douter de moi-même ! ajouta-t-il en riant. Mais nous avons entendu parler de la « Réunion ». Pourriez-vous s'il vous plaît nous dire de quoi il s'agit ?

— Qui vous en a parlé ? demanda mademoiselle Melusine.

— Le Kobold, dis-je en omettant que j'avais entendu le terme à Paris de façon inexplicable plusieurs jours avant de prendre le train.

— Je vois. La Réunion, expliqua mademoiselle Melusine, est la conséquence d'une règle importante chez les *Alterï* : le différent appelle le différent. Lorsqu'un *Alter* se trouve quelque part, il y a des chances que deux ou trois autres finissent par s'y trouver aussi. Et il y a des moments dans l'année où ce phénomène est plus fort. La Réunion est un de ces moments.

— Est-ce donc le fruit du hasard ? dit Fontaine. Est-ce pour ça que le train est plein d'*Alterï* ?

— Je l'ignore, dit mademoiselle Melusine. Ce n'est pas comme si nous nous donnions rendez-vous. Nous ne nous connaissons pas.

— Mais quelqu'un aurait pu en profiter, dit Fontaine. Quelqu'un qui aurait eu avantage à voyager dans un train avec le moins de… de *Communs* possible, finit-il avec une petite grimace. Savez-vous que Melnyk se rendait à Moscou ? Ce n'est pas vraiment une ligne directe. Et pourtant, il était là, avec un collègue.

— Cela fait effectivement beaucoup de coïncidences, dit mademoiselle Melusine. Ça a l'air très organisé. Trop organisé.

— Ce qui m'amène au troisième point, dit Fontaine. Ce « renard » espion de Servais est probablement le « métamorphe » mentionné par votre frère. Cela ne nous dit pas qui c'est, mais c'est alarmant. Un *espion* ? Pour qui ? Ou pour quoi ?

— Un espion, répéta mademoiselle Melusine avant de réfléchir

quelques instants. Vous souvenez-vous des douaniers qui sont montés à Strasbourg ?

— Absolument pas, dit Fontaine. Quels douaniers ?

— Vous étiez sous le choc, dis-je. Mais ils étaient là, je les ai vus aussi. Juste après la mort de Melnyk, ils sont montés à bord et ils cherchaient quelque chose…

— Mais les douaniers ne sont pas censés *descendre* du train à Strasbourg, en venant de France ? remarqua Fontaine.

— En temps normal oui, dit mademoiselle Melusine, mais ils cherchaient un bagage manquant. Le sac de Melnyk, en particulier.

— En particulier, dit Fontaine, vous voulez dire…

— Je veux dire, dit mademoiselle Melusine, que je pense que les chasseurs escortaient *quelque chose*. Quelque chose qui était dans le sac, et pour laquelle Elster a été tué par la suite. Parce qu'ils n'ont pas pu la trouver la première fois. Parce qu'ils ont été dérangés par votre intervention, Fontaine, et que par la suite, le sac avait été pris.

— C'est une conspiration ! s'écria Fontaine qui avait l'air d'un enfant le matin des Étrennes. Il y aurait un meurtrier dans le train, des complices dans les gares, *et* un espion !

— L'espion est peut-être la même personne que le meurtrier, dit mademoiselle Melusine. Mais en effet, ils ont sûrement une aide extérieure.

— Attendez une minute, dis-je alors qu'une réalisation me glaçait le sang. Si le meurtrier a tué Melnyk et Elster pour cette chose dans le sac, il va continuer à la chercher. Il a tué deux fois, il ne va pas s'arrêter là. Donc, ceux qui possèdent ce sac à l'heure qu'il est…

— Seront les prochains sur la liste, dit gravement mademoiselle Melusine.

— Qui a ce sac, déjà ? demanda Fontaine.

— Les sorciers, dis-je. David Winter le garde comme appât pour attirer les chasseurs qui le possédaient.

— Et c'est autre chose qui va venir, dit mademoiselle Melusine. Avec de la chance, ce sera quelque chose qu'il mérite, ajouta-t-elle avec une petite moue pincée.

— Nous devons trouver l'objet avant que cela n'arrive ! dit Fontaine. Pour cela, il va falloir chercher dans ce sac.

— Vous êtes fou ? répliquai-je. C'est un piège tendu par David ! Il va nous tuer ! Et si par miracle il ne le fait pas, ce sont les meurtriers des chasseurs qui vont nous tuer pour avoir cette chose ! Je n'ai pas fait tout cela pour me faire tuer maintenant.

— Je ne parle pas de *garder* l'objet, expliqua Fontaine, mais simplement de l'identifier. Ensuite, il faudra compter sur Stephen Shepherd pour s'en occuper. Au moins, comme ça, David Winter arrêtera de torturer les passagers.

— Mais c'est dangereux !

— C'est vrai, reconnut Fontaine. Avez-vous une meilleure idée ? Nous allons manquer de temps avant que la situation ne dégénère.

— Non, dis-je avec résignation. Non, vous avez raison.

— Et comment comptez-vous avoir accès à ce sac ? demanda mademoiselle Melusine. J'imagine que la porte de David Winter est verrouillée.

— Nous avons un atout, dit Fontaine. Un cadeau que nous a laissé un Kobold pressé de quitter le train.

— Le passe-partout ? dis-je.

— Le passe-partout ! s'écria Fontaine avec un sourire machiavélique.

— Tout ce que nous avons à faire, reprit Fontaine, c'est d'entrer dans le compartiment des sorciers, vider le sac, et vous nous dites si ce que nous cherchons est dedans. Vous êtes la seule à pouvoir identifier des objets magiques importants.

— Je le regrette, dit mademoiselle Melusine, mais comme je l'ai déjà expliqué à Quatresous, je ne peux pas vous suivre dans le compartiment des sorciers. Cela ne serait pas convenable pour moi.

— *Convenable* ? s'écria Fontaine. Mais c'est une urgence absolue, une question de vie ou de mort ! Sûrement, la bienséance passe au second plan !

— Allez donc l'expliquer à ma mère, dit mademoiselle Melusine. Si elle n'était pas possédée par la volonté d'un sorcier, elle ne permettrait même pas que je discute avec vous en public.

— J'ai peut-être une idée, dis-je. Il y a une porte qui communique entre votre compartiment et le mien…

— Oh ! dit Fontaine. C'est une excellente idée ! Nous n'avons qu'à ouvrir la porte, et vous serez dans votre compartiment, et nous dans un autre. Nous vous montrerons les objets mais, techniquement, si quelqu'un arrive, nous n'aurons qu'à fermer la porte et nous serons dans des pièces différentes !

— C'est une idée ridicule, dit mademoiselle Melusine en nous regardant avec plus de perplexité que de consternation.

— Absolument ridicule, dit Fontaine avec un grand sourire, mais moralement inattaquable ! Et qui sait, nous nous ferons peut-être surprendre par les meurtriers et là plus rien n'aura d'importance, mais vous pourrez être fière d'avoir fait quelque chose de ridiculement subversif dans l'intérêt général du train et de ses passagers !

— Eh bien, monsieur Fontaine, dit mademoiselle Melusine avec un petit sourire. Contre toute attente, votre plaidoyer m'a convaincue. Allons-y vite, avant que je ne retrouve ma raison.

Nous étions en train de traverser les plates-formes lorsque nous

arrivâmes à Szegedin. Il était 10 heures 30 du matin à ma montre. On entendait de la musique. Sur le quai de la gare, sous une véranda où grimpait une vigne vierge, se trouvaient des femmes au teint mat, portant des blouses blanches et des jupes brodées, et trois hommes aux cheveux noirs vêtus de redingotes trop grandes et froissées. Ils se levèrent, et s'approchèrent du train.

— Que font-ils ? demandai-je.

— C'est une coutume, expliqua Fontaine. Ici, les gens montent dans le train pour une heure ou deux, et descendent une peu plus loin.

— Je croyais que c'était interdit, dis-je.

— Ça l'est, dit Fontaine, dans les gares françaises que traversent l'Orient Express. Ici, c'est différent.

— Je crains que David Winter ne soit contre cette coutume, dit mademoiselle Melusine qui marchait lentement derrière nous. Il a envoyé quelqu'un pour les accueillir.

Notre brave conducteur, monsieur Courtois, était sorti de notre wagon-lit. Debout derrière la portière, il tentait de faire comprendre que le train ne prenait aucun voyageur, mais il butait sur les mots, les mélangeait et tentait d'y pallier avec des gestes maladroits. Pauvre Courtois. Il avait l'air d'être épuisé et à peine conscient de ce qu'il faisait.

— Profitons-en pour visiter le compartiment des sorciers, dit Fontaine, pendant qu'il est occupé ! Rappelez-vous, Quatresous, de maintenir votre mur mental, afin d'éviter que David Winter ne nous voit trop rapidement !

La porte du compartiment des sorciers était en effet verrouillée, mais Fontaine utilisa le passe-partout qui marcha comme un charme. Je me faufilai dans la petite pièce. Le sac était toujours où je l'avais vu lors de ma précédente visite. Je l'attrapai et sortis. Cela n'avait pas, en tout, pris plus d'une minute.

J'entrai dans mon compartiment et posai la sacoche. J'ouvris la porte communicante et découvris mademoiselle Melusine, assise sur la banquette repliée. Elle avait l'air si immobile et pâle, perdue dans sa robe en velours pourpre qui contrastait avec le cuir et le bois, que je crus pendant un instant qu'elle dormait.

— Où est Fontaine ? demandai-je doucement.

— Je pensais qu'il était avec vous, répondit mademoiselle Melusine qui s'anima à nouveau. Où est-il encore passé ?

— Et nous allons repartir, dis-je en observant par la fenêtre les musiciens s'éloigner du train avec un air confus. Monsieur Courtois va reprendre son poste.

— Vous serez là pour prouver que Fontaine n'est pas en train de vous dépouiller, dit mademoiselle Melusine. Commençons sans lui, nous n'avons pas beaucoup de temps.

J'ouvris le sac qui ressemblait à une sacoche médicale, pleine de petits espaces pour garder son contenu ordonné d'une manière très professionnelle. D'un coup, j'hésitai à déranger cet ordre qui m'impressionnait.

— Qu'avez-vous ? demanda mademoiselle Melusine.

— J'ai l'impression de voler, dis-je. Ce n'est pas très bien vu, dans ma profession…

— Ce n'est pas du vol, dit mademoiselle Melusine. C'est une enquête. À présent, enquêtez, s'il vous plaît.

J'obéis et sortis méthodiquement sur le sol tout un attirail que j'inspectai sous les indications de mademoiselle Melusine. J'ouvris les flacons de toutes les tailles contenant des poudres et des végétaux séchés ; je notai la présence de sel, et reconnus à l'odeur de l'ail et de la sauge. J'inspectai des lames et des pointes faites de métal ou de bois ; du bois d'aubépine, m'apprit-elle, du fer, et de l'argent. Je savais déjà que le fer était utilisé contre les fées, et l'argent contre les loups…

Quel était ce bruit dans le couloir ? Un frottement, un frôlement ? Des pas ? Quelqu'un écoutait-il à notre porte ? Mon nez devait avoir été perturbé par le contenu des flacons, car je sentais d'un coup beaucoup plus fortement le bois, le vernis, la lessive, et l'odeur de fumée que tous les autres parfums n'arrivaient jamais à dissimuler totalement.

— Que vous arrive-t-il ?

— J'ai cru entendre quelque chose. Vous êtes sûre que votre mère ne va pas venir ?

— Ma mère est très occupée, et David ne laissera pas partir une alliée si agressive. Continuons.

Je feuilletai des livres ; je m'attendais à d'autres journaux mais il s'agissait plus de fascicules de prières et de chansons. J'admirai des miroirs et des bijoux décorés de pierres, dont mademoiselle Melusine m'apprit qu'elles avaient chacune une utilité…

De nouveau, un bruit. Des pas, très certainement, quelqu'un marchait dans le couloir. Le conducteur, peut-être ? Je tendis l'oreille, mais je n'entendis que les cliquetis familiers du train et le tonnerre lointain de la locomotive. Y avait-il des voix, dans le fond, ou était-ce seulement mon imagination ? Une respiration ? Un grondement ?

— Que vous arrive-t-il encore ? demanda mademoiselle Melusine.

— Pardon, dis-je avec les mains tremblantes. Je ne sais pas ce que j'ai, je m'attends à chaque seconde à ce que David ou Barbara fasse irruption en hurlant et me jette par la fenêtre.

— Finissons-en, dit mademoiselle Melusine. Plus vite on aura terminé et plus vite ce sac sera de nouveau dans son compartiment.

Le plus vite possible, j'observai des instruments de mesures comme des règles et des balances, j'étudiai des cartes portant des symboles comme des tarots, mais je refusai de toucher à la boîte qui contenait les amphisbènes.

— Il n'y a rien de particulier, dit mademoiselle Melusine. Du moins, rien que je ne puisse identifier.

— Moi non plus, dit Stephen à côté de moi. Aucune des quatorze fois où nous avons vidé ce sac.

Je fis un bond et manquai de m'assommer contre la tablette. Comment était-il entré sans être remarqué ?! Était-ce lui que j'avais entendu ? *Comment* ?

— Vous étiez si concentrés, dit Stephen avec un air amusé. Vous ne m'avez pas vu.

— Que faites-vous ici ? dit mademoiselle Melusine sur un ton irrité. Vous pourriez au moins avoir la décence de frapper avant d'entrer. Vous n'êtes pas ici chez vous en terrain conquis, vous savez ? N'en avez-vous pas assez d'harceler les voyageurs ?

— Je vous prie de bien vouloir m'excuser, dit Stephen, je frapperai plus fort la prochaine fois. Néanmoins, ma visite n'est pas fortuite : nous avons placé des sorts de protection sur ce sac. C'était un piège pour les chasseurs, bien évidemment, j'ai su ce qui se passait dès que vous y avez touché.

— C'était un risque dont nous étions conscients, dit mademoiselle Melusine. Ne nous sous-estimez pas.

— Ce n'est pas le cas, dit Stephen. Néanmoins, cela fait la seconde fois que je vous trouve au beau milieu de son contenu, Quatresous. Il faudrait penser à varier vos activités à bord de ce train, ajouta-t-il avec un sourire bienveillant.

— Ce n'était pas *mon* idée, me défendis-je.

— Nous pensons connaître la raison pour laquelle messieurs Melnyk et Elster ont été tués, dit sèchement mademoiselle Melusine. Leur présence à bord de ce train avait été planifiée soigneusement, afin d'escorter un objet de valeur. Celui-ci devait se trouver dans ce sac lorsque vous l'avez pris. Mais il n'y est plus.

— Rien n'a été retiré de ce sac, dit Stephen en fronçant les sourcils, en dehors de l'œuf des amphisbènes, mais c'est loin d'être un objet de

valeur, ou réellement dangereux.

— Les amphisbènes ne sont *pas* dangereux ? dis-je avec un pointe de sarcasme.

— Pas assez pour nécessiter deux chasseurs, dit Stephen. Ils ont pu être maîtrisés par un seul Kobold.

— Pourtant il doit bien y avoir quelque chose, insista mademoiselle Melusine. Une raison pour tout ceci !

Toc toc toc.

Quelqu'un frappait à la porte ; pour de vrai, cette fois-ci ! Il y avait donc encore des gens pour frapper avant d'entrer, mais qui cela pouvait-il bien être ? Monsieur ne l'aurait pas fait, pas à la porte de son propre compartiment. Devais-je ouvrir ? Répondre ? Je me tournai vers Stephen. Nous avait-il dénoncé à David, après tout ? Ou bien, s'il s'agissait d'un ennemi derrière cette porte, Stephen pourrait-il nous défendre ? Sa présence avec nous était autant perturbante que rassurante.

Soudain, Fontaine fit irruption dans le compartiment, traînant derrière lui le sac en jute du Kobold.

— Désolé pour le retard, dit-il, j'ai dû me débarrasser de Charles qui devient plus collant chaque seconde. Je me suis souvenu que le Kobold avait fouillé dans ce sac, peut-être que nous aurons des compléments ici ! Oh ! Monsieur Shepherd ! Je ne m'attendais pas à vous voir ici !

— Monsieur Fontaine, dit Stephen avec un sourire.

— Eh bien, dit Fontaine en souriant en retour, vous tombez bien ! Nous avons besoin de toute l'expertise disponible !

— Vous auriez pu nous prévenir d'où vous alliez, dit sèchement mademoiselle Melusine. Ou attendre de voir si nous trouvions l'objet dans le sac.

— J'ai réalisé que les sorciers l'auraient sûrement identifié, répondit Fontaine. Mais je peux m'être trompé. L'avez-vous trouvé ?

— Non, admis-je en secouant la tête. Mais vous auriez tout de même pu prendre la peine de nous tenir au courant.

— Je n'avais pas le temps ! dit Fontaine. Je m'en excuse, mais parfois il faut agir quand l'opportunité se présente. Voyons si nous aurons plus de chance avec ceci ! ajouta-t-il en ouvrant le sac et en ignorant l'exaspération de mademoiselle Melusine.

Par manque de place dans le compartiment, le contenu du sac de Melnyk fut rangé, puis le sac de jute vidé à son tour. L'agacement que l'arrivée de Fontaine avait causé laissa place à la curiosité. Le Kobold

semblait avoir eu une préférence pour tout ce qui brillait ; les clefs, les stylos-plume, les montres, les couverts, les boutons vernis, des cristaux, et beaucoup de boîtes en bois laqué.

— Eh bien, nous allons devoir ouvrir tout ça, dit Fontaine en saisissant une boîte ronde.

— Ne faites pas ça ! m'écriai-je. Vous pourriez libérer des monstres ! Des serpents à deux têtes !

— Comme vos amphisbènes ? dit Fontaine. Dans quelle boîte sont-ils ?

— Celle-ci, dis-je en la désignant, mais vous pourriez libérer autre chose de bien pire.

— En effet, reconnut Fontaine, cela ne serait pas une bonne idée. Mais comment faire ?

— Avec ceci, dit Stephen en prenant une sorte de loupe dans le butin du Kobold et en la tenant au-dessus de la boîte des amphisbènes.

Tout semblait vert, à travers la loupe, et je me souvins avoir surpris le Kobold en train de l'utiliser. Au bout d'une seconde ou deux, je commençai à deviner des formes lumineuses en surimpression, de plus en plus brillantes. Je voyais, à travers la boîte, une masse grouillante de serpents à deux têtes qui glissaient les uns sur les autres. Je détournai le regard, avec une grimace.

— Comme c'est utile ! dit Fontaine fasciné. Puis-je l'essayer ?

— Bien sûr, dit Stephen en lui tendant la loupe.

Fontaine commença immédiatement à passer toutes les boîtes en revue. Il y avait un œuf noir, soigneusement entouré de velours, dans la majorité d'entre elles.

— Je crois que sont des œufs de *Lidércek*, dit Stephen.

— Qui pourraient appartenir à nos contrebandiers hongrois, dit mademoiselle Melusine. Qui n'ont pas l'air de s'en inquiéter beaucoup.

— Ils ne savent peut-être pas que le Kobold est parti, dis-je. Ils pensent peut-être que leurs… leurs… que tout ça est en sureté.

— Dans tous les cas, dit Stephen, nous devrions rendre toutes ces choses à leurs propriétaires au plus vite.

— Comment savoir à qui ils sont ? demanda Fontaine qui regardait le reste du bric à brac à travers la loupe. Oh, nous pourrions faire un grand bac d'objets trouvés…

L'un des cristaux avait l'air plein d'eau, sous la lumière verte de la loupe. Je le ramassai ; aussitôt, les images d'une source tranquille dans une forêt dense et verte m'apparurent. J'entendais le murmure de l'eau, le vent dans les feuilles, et les oiseaux. Je pouvais percevoir la fraîcheur de l'air, l'odeur de la mousse, la force des racines… tout s'arrêta lorsque je lâchai le cristal.

— C'est une sorte de souvenir, me dit Stephen. Comme d'autres voyagent avec des fleurs séchées, ou un peu de terre de leur pays.

— Des gens font ça ? dis-je.

— J'ai un ami qui le fait, dit Stephen en haussant les épaules. Il dit que ça lui donne de la force. C'est inoffensif, en tout cas.

— Est-ce que quelque chose là-dedans pourrait être ce que l'on cherche ? dit Fontaine.

— Pas à mon avis, dit Stephen. Qu'en pensez-vous ? demanda-t-il à mademoiselle Melusine.

— Rien ne me semble correspondre, admit-elle. Vous voyez, monsieur Fontaine, votre coup de maître n'était pas si génial.

— Sauf que nous savons à présent que quelqu'un d'autre l'a pris ! dit Fontaine. Peut-être qu'Elster l'avait sur lui ? Serions-nous tranquilles, finalement ?

— Dommage que nous n'ayons aucune idée de ce qu'était l'objet, dit Stephen.

— Nous en avons une idée, répondit mademoiselle Melusine. Hélas, cette idée est rédigée en russe, ou en ukrainien. Liriez-vous l'une de ces langues, par hasard ?

— Hélas, dit Stephen, j'en suis désolé mais ce n'est pas le cas. Je parle le latin, le grec ancien, le grec moderne, l'espagnol, le portugais, le français, l'anglais, l'allemand, le roumain, un peu de Hongrois via Barbara, un peu d'italien, et un certain nombre de dialectes aztèques. Mais le russe ou l'ukrainien, non.

— Quel dommage, dit finalement Fontaine qui regardait Stephen avec surprise et une pointe d'envie. Il ne nous reste plus qu'à trouver monsieur Jansenn et à lui faire confiance.

— Je me demande quelle partie sera la plus difficile, dit mademoiselle Melusine.

— Je suggère de reporter cela à plus tard, dit Stephen. Le déjeuner va bientôt être servi, et je dois retourner auprès de David si j'espère pouvoir brider au moins un peu son comportement.

— Et avec au moins un peu de chance, dit Fontaine, notre traducteur sera également dans le restaurant !

XVIII. De Timisoara à Porta Orientalis

L'interprète ne se trouvait pas dans le restaurant. Il était midi, heure de Paris, et nous arrivions à Timisoara. Le retard accumulé à Strasbourg et à Vienne avait été entièrement rattrapé, mais il suffisait de voir les traits tirés du personnel de bord pour réaliser que David Winter avait également dû pousser les chauffeurs de la locomotive au bout de leurs forces. Je ne pouvais pas vraiment en vouloir au traducteur d'avoir tenté d'échapper à cela.

Stephen Shepherd nous abandonna afin de rejoindre David et Barbara au fond du restaurant. Un regard suffit entre Fontaine, mademoiselle Melusine et moi ; nous ne nous aventurâmes pas plus loin que le fumoir, où nous reprîmes nos places dans notre petit refuge. Dans le salon pour dames, de l'autre côté de la paroi, devaient se trouver les sœur Whitlock, car nous pouvions clairement les entendre se chamailler.

— J'étouffe, disait Lady Coralie. Aide-moi à ouvrir cette fenêtre.

— Non, il fait trop froid dehors, se plaignait Lady Saphira.

— As-tu de la fièvre ? demanda Lady Ruby. *Mother ! Cora's ill !*

— Non, laisse-moi, je vais bien ! se défendit Lady Coralie. Je n'arrive pas à régler cette montre, c'est tout. C'est terriblement agaçant !

— Il faut tourner la molette lentement, expliqua Lady Saphira, sinon tu dérègles le mécanisme. C'est fragile !

— C'est ce que je fais, idiote ! dit Lady Coralie. Mais il n'y a rien à faire. Elle a pris *trois heures de retard* depuis hier soir.

— Alors jette-la, dit Lady Saphira.

— Je ne peux pas, dit Lady Coralie, c'est un cadeau. Elle est jolie, tu ne trouves pas ?

— Mère sait-elle que tu acceptes des cadeaux ? demanda Lady Saphira. Qui t'a donné cela ?

— Je ne te le dirai pas !

— *You should get rid of it*, dit la petite voix de la jeune Lady Jewel.

— *I most certainly should not* ! se défendit Lady Coralie.

— Parlez français ! dit Lady Saphira.

— Il est le temps, dit Lady Jewel.

— Il faut dire « il est temps », corrigea Lady Saphira.

— Il est le temps, répéta Lady Jewel.

— Que tu es pénible ! dit Lady Coralie.

— Il n'y a pas qu'elle, souffla Lady Saphira.

— *What did you say* ?!

— Cette petite Lady Jewel, demanda Fontaine à mademoiselle Melusine alors que les serveurs commençaient à apporter les assiettes, elle a des visions, n'est-ce pas ? C'est ce que vous avez dit à Quatresous, je l'ai lu dans le carnet. Pouvons-nous lui poser des questions ? Peut-être a-t-elle des éléments de réponse pour notre affaire, comme madame Niedemeier.

— J'ai déjà essayé de lui parler, répondit mademoiselle Melusine. Mais discuter avec elle est difficile.

— Qu'a-t-elle dit ? demanda Fontaine.

— Qu'elle n'avait pas le temps, dit mademoiselle Melusine. Elle me l'a dit en allemand. Du moins je le crois, car sa grammaire était un peu approximative.

— Elle parle aussi l'allemand ? demanda Fontaine. Combien de langues cette petite peut-elle maîtriser, à son âge ?

— Si ce sont des esprits qui lui parlent, dis-je, comme madame Niedermeier, elle répète peut-être ce que des esprits lui disent, en phonétique.

— Mais je croyais qu'elle avait des *visions* ? dit Fontaine. Pas qu'elle *entendait* des esprits. Cela me semble différent.

— Alors elle *voit* des gens qui lui *parlent* en allemand ? proposai-je.

— Il faudrait vraiment que nous en sachions plus sur les pouvoirs des *Alteri*, dit Fontaine en regardant mademoiselle Melusine en biais.

— Quoi qu'il en soit, coupa mademoiselle Melusine, peu importe ce qu'elle voit ou entend, elle ne peut pas nous aider si elle ne peut pas nous en parler clairement.

— Il suffit que madame Niedermeier nous serve d'intermédiaire, dit Fontaine. Elle serait notre oracle de Delphe !

— Il est un peu tard pour cela, remarquai-je. Madame Niedermeier est paralysée par David Winter, à présent.

La vieille dame suisse semblait en effet très éteinte, regardant fixement un coin de sa table, et ni le couple polonais, les Adamski, ni le docteur Sanders et sa femme ne semblaient être dans un meilleur état qu'elle. Ils n'étaient pas les seuls à être affectés d'un mal mystérieux ; non seulement les serveurs avaient les traits tirés, mais leurs yeux étaient vitreux, leurs mouvements ralentis comme s'ils avançaient dans de la mélasse. Contrairement à Narcissa Schaefer, l'auteur Charles Dumont et Monsieur qui, eux, semblaient toujours déborder de vitalité. Quelles étaient les raisons derrière de telles différences entre les victimes de David ? Certains résistaient-ils ? Ou bien David avait-il des problèmes pour contrôler autant de monde à la fois ?

— C'est tellement frustrant ! dit Fontaine. Nous avons toujours un temps de retard sur lui.

— Cet homme est un vrai poison, ajouta mademoiselle Melusine.

— Du poison ! répéta Fontaine. C'est ce que vous m'avez demandé, hier soir, « *trouvez le poison* ». Ça m'était sorti de la tête ! De quoi parliez-vous ?

— L'avez-vous trouvé ? demanda mademoiselle Melusine.

— Hélas, répondit Fontaine, notre attention a été quelque peu détournée par d'autres éléments. Parliez-vous d'un poison traditionnel, ou de quelque chose de plus magique ?

— Magique, répondit mademoiselle Melusine, très probablement. Nous cherchons quelque chose qui a totalement drainé le corps de deux adultes, sans qu'il y en ait la moindre trace sur le lieu du meurtre.

— Comme un *vampire* ?! s'écria Fontaine.

— Les vampires sont des gens, expliqua patiemment mademoiselle Melusine, et nous savons que personne n'est entré dans votre compartiment. Du plus, il n'y a eu aucune marque sur les corps des chasseurs, donc, pas de vampire. Avez-vous lu ma lettre ?

— Quelle lettre ? dit Fontaine.

— Quatresous ? dit mademoiselle Melusine.

— Oh, dis-je alors que la mémoire me revenait. Cette lettre ? dis-je en fouillant dans mes poches pour en sortir la feuille de papier un peu froissée.

— Cette lettre, dit platement mademoiselle Melusine.

— Pardon, dis-je en dépliant le papier et en commençant à lire. Ça m'était complètement sorti de la tête, à moi aussi. Alors… les symptômes ? Votre conversation avec madame Sanders ?

— « *Extrêmement déshydratés* », dit Fontaine qui lisait par-dessus mon épaule, *« une grande perte de fluides peut entraîner ces symptômes : faibles pulsations cardiaques, pression artérielle basse, respiration difficile et accélérée, yeux enfoncés dans leurs orbites, langue très sèche, peau pâle, froide et moite au toucher. Cet état entraîne également une grande anxiété ».*

— Ce qui explique l'état de frayeur dans lequel vous l'avez trouvé, dit mademoiselle Melusine. Il n'a donc pas forcément vu quoique ce soit de réel.

— Ne me le rappelez pas, dit Fontaine en réprimant un frisson. *« La perte des fluides s'est faite au maximum sur plusieurs heures ».*

— Puisque monsieur Melnyk ne présentait aucun symptôme pendant le repas, dit mademoiselle Melusine.

— Très juste, dit Fontaine. *« Il n'y avait aucune trace sur les draps. Les corps ne présentaient aucune marque de morsure, ni aucune blessure récente. »*

— Donc ce serait un poison magique qui draine les gens ? dis-je.

— Comme un *parasite* ? dit Fontaine. Mais magique, et qui ne laisse

pas de marques.

— Il est dommage que ce soit quelque chose que même un Kobold n'aurait pas *Déplacé,* dit mademoiselle Melusine. J'espérais le trouver dans l'un des flacons ou l'une des boîtes contenus dans les sacs que nous avons fouillés, mais il n'y avait rien de tel.

— Eh bien, nous avons toujours la loupe, dit Fontaine. Nous allons pouvoir passer le train au peigne fin.

— *Tout* le train ? demandai-je avec un peu d'inquiétude.

— Il serait plus sage d'attendre que la traduction du journal nous éclaire sur les circonstances, dit mademoiselle Melusine, ne serait-ce que pour réduire le champ de recherche. Et puis, nous devons attendre la fin de ce repas.

— Pourquoi attendre ? dit Fontaine. Nous n'avons pas besoin de terminer de manger, nous pourrions y aller tout de suite !

— Ce serait mal avisé, expliqua patiemment mademoiselle Melusine. Vous n'avez pas beaucoup dormi, et vous avez besoin de vos forces. De plus, si jamais quelque chose tourne mal avec David Winter, nous ne savons pas quand sera notre prochain repas. Vous êtes dans l'un des meilleurs restaurants d'Europe, alors veuillez me faire le plaisir d'apprécier votre poulet au cresson.

Le poulet n'était certainement pas mauvais, mais il m'était difficile d'apprécier la nourriture. Peut-être que David perturbait aussi le cuisinier, pensai-je. Mais en réalité, les rôtis et les gratins de choux-fleurs n'avaient jamais été aussi appétissants que le diner du premier soir. Tout me semblait terne, depuis ma rencontre avec les sorciers ; la vaisselle, les verres, et même les miroirs qui reflétaient faiblement la lumière des plafonniers, allumés en plein jour afin de repousser une obscurité qui semblait venir de l'intérieur.

À 14 heures 30, heure de Paris, nous arrivâmes en gare de Karansebes. Des tartes venaient de nous être servies lorsque monsieur Courtois vint annoncer aux Adamski, le couple de Polonais, qu'ils pouvaient descendre. Les Adamski semblèrent sortir d'un rêve : ils se levèrent immédiatement et abandonnèrent leurs assiettes afin de descendre sur le quai, accompagnés par monsieur Courtois chargé de leurs bagages.

Je n'aurais pas su dire s'il s'agissait surtout de ressentiment, de jalousie ou de soulagement qui émanait des autres voyageurs mais, en tout cas, ce n'était pas de l'indifférence. Toute l'opération fut observée, scrutée, silencieusement, comme si tout le monde retenait sa respiration.

— Bon débarras, dit Narcissa Schaefer en brisant finalement le

silence. Comme il est pénible de voyager avec des gens qui ne se donnent même pas la peine d'apprendre une langue commune à tous. Leur allemand était catastrophique ! Et si le français était trop difficile pour eux, ils n'avaient qu'à apprendre l'anglais !

— Je suis bien d'accord avec ça ! dit Monsieur qui ne parlait pas un mot d'allemand ni d'anglais.

— Ces gens qui ne parlent pas la langue et qui ne font aucun effort, c'est très suspect, continua-t-elle. On pourrait croire qu'ils complotent contre nous. Qu'ils nous cachent des choses !

Cette dernière phrase avait été dirigée vers les frères Juhász, à qui Alfred Berger, le secrétaire de Dumont (du moins s'il l'était encore) traduisit ce qui avait été dit. Les banquiers hongrois se contentèrent de lancer un regard dédaigneux à madame Schaefer, avant de s'attaquer à leurs parts de tarte.

— Je ne sais pas ce qui est le pire, continua Charles Dumont, les comploteurs, ou les traitres qui les rejoignent.

— Je suis bien d'accord avec ça ! dit Monsieur.

— Pou*rr*ait-on pa*rr*ler moins fo*rr*t, se plaignit madame Niedermeier en se massant les tempes. J'ai une ho*rr*ible mig*rr*aine depuis ce matin.

— Les esprits sont contraires, sans doute, se moqua Dumont. Je vous aurais suggéré de consulter notre bon docteur Sanders, mais il semble que cette migraine soit très contagieuse aujourd'hui et qu'il en souffre également.

— Des esprits faibles, dit Narcissa Schaefer. Ou pervers. La médecine est un métier ignoble où ils découpent des cadavres ! Imaginez-vous ! C'est morbide et macabre.

Je ne pus m'empêcher de ressentir une pointe d'indignation et jetai un coup d'œil anxieux à mademoiselle Melusine. Celle-ci était très pâle, le teint grisâtre, et les reflets de la vitre lui donnaient des lèvres presque bleues. Néanmoins, elle semblait plus préoccupée que blessée.

— Regardez madame Sanders, dit mademoiselle Melusine. Elle qui a toujours une répartie ne fait que se tenir les tempes. Cette migraine devient très envahissante.

— C'est forcément David, dis-je. Nous devons faire quelque chose. Il les fait souffrir.

— Nous devons trouver l'interprète, ajouta Fontaine, et vite. J'ai justement une idée !

— Laquelle ? demandai-je.

— Profiter de la situation. Garçon ? dit-il en hélant un serveur. Venez par ici, s'il vous plaît !

— Oui monsieur ? dit le serveur en s'approchant.

— Ce vin n'est pas bon, dit Fontaine en montrant son verre. Il a un

goût de bouchon !

— De bouchon, monsieur ? répéta le serveur qui semblait lutter contre l'abrutissement.

— Il n'est pas bon, expliqua plus lentement Fontaine. Pourrais-je avoir une autre bouteille ?

— Eh bien…

— Et je voudrais la choisir moi-même. Pouvez-vous m'accompagner à la réserve ?

— Eh bien…

— C'est très aimable à vous ! Passez devant, je vous en prie, je suis juste derrière vous ! ajouta-t-il en se levant et en poussant gentiment le serveur en direction de l'arrière du train.

— Suivez-les, me souffla mademoiselle Melusine. Il faut que quelqu'un s'assure que Fontaine ne fasse pas quelque chose de stupide.

— Et vous…? demandai-je.

— Je ne ferai que vous retarder, et vous n'avez pas de temps à perdre. Vous me retrouverez ici. Filez !

Fontaine et le serveur avaient déjà atteint la petite cuisine et, pour les rattraper, il me fallait passer à côté de la table des sorciers. Je pris une profonde inspiration, et décidai de marcher sans m'arrêter, sans les regarder, le plus vite possible. Je me concentrai sur mon mur de pierres, et j'étais presque au niveau de la cuisine lorsqu'une main de fer me saisit par le bras, manquant de me déséquilibrer.

David me regardait avec une telle intensité que je m'attendais à ce que des trous s'ouvrissent au milieu de mon front. Je sentais les yeux de tous les voyageurs sous son emprise braqués sur moi. Je construisis mentalement un second mur autour de moi, il me fallait plus de pierres, encore plus de pierres. Mon mur devait devenir une forteresse.

— Ils vont chercher du vin, dit Stephen. Seulement du vin.

— Arrête de me prendre pour un imbécile, dit David. Et vous, me dit-il, si vous persistez à me dissimuler des informations, je n'hésiterai pas à me débarrasser de vous et de vos amis. Vous n'êtes rien pour moi. Aucun d'entre vous. Ma vie vaut plus que celle de tout le monde ici.

— Oui, je sais que vous avez peur, répondis-je avant de pouvoir réfléchir. Je sais aussi que vous avez besoin de moi pour trouver ce que vous n'arrivez pas à lire dans la tête des gens qui vous résistent.

— Comment osez-vous ? dit David sur un ton aussi glacial qu'un iceberg.

— *David*, dit Stephen fermement.

— Je *m'ennuie*, coupa Barbara. Je sors, je vais voir la manœuvre d'installation de la machine.

— Quelle machine ? demanda David, quelque peu décontenancé.

— Celle qu'ils mettent en renfort à la locomotive hongroise ! dit Barbara. Aurais-tu déjà oublié ? Elle n'est pas assez puissante pour hisser seule notre train le long de la pente raide dans la montagne. Donc, ils rajoutent une machine. Et j'aime les machines. Allez, laisse-moi passer.

Barbara poussa David qui n'eut d'autre choix que de me lâcher. À la seconde où je fus libre, je me précipitai vers Fontaine qui m'attendait à la sortie du wagon, et l'entraînai sur la plate-forme.

— Tout va bien ? demanda Fontaine qui avait l'air impressionné.

— Non ! répondis-je à bout de souffle. J'ai *provoqué* David ! Encore !

— Encore ?

— La première fois était dans le rêve et je n'avais pas choisi de le faire, mais là, *là*, il va croire que c'est une déclaration de guerre, et…

— Calmez-vous, respirez ! me dit Fontaine avec un air amusé. Stephen devrait l'empêcher d'agir cette fois-ci. De plus, vous aviez raison, il a besoin de nous. N'avez-vous pas aimé le frisson de la provocation ?

— Non ! dis-je. Il va me le faire payer !

— Pas si nous trouvons la clef de l'énigme en premier, dit Fontaine. Par ailleurs, pensez-vous que Barbara ait rejoint Stephen contre David ?

— Je ne sais pas, dis-je alors que je tremblais encore. Dépêchons-nous avant qu'ils ne décident de nous suivre.

Le serveur nous fit entrer dans le fourgon de queue. Nous découvrîmes tout d'abord la section qui servait de réserve au restaurant ; des caisses entières de viande, poulet, cresson, poisson, fruits, portant des noms allemand, français, hongrois. Dans un coin se trouvaient des caisses de bouteilles. Le serveur fit un geste vague dans cette direction, avant de s'arrêter, une expression de confusion totale sur son visage.

— Excusez-moi, dit le garçon. Que faisons-nous ici ?

— Vous m'emmeniez choisir du vin, dit Fontaine. Vous ne vous en souvenez pas ?

— Non monsieur, dit le serveur avec un air effaré. Je suis désolé. Je ne sais pas ce que j'ai, ça fait trois fois que je sors du restaurant et que je reviens sans savoir ce que j'y ai fait. Du vin, dites-vous ? Je ne suis pas autorisé…

— En réalité, admit Fontaine, c'était une ruse. En quelque sorte. Cela n'a pas été aussi discret que je l'avais souhaité, mais enfin, c'est fait. Nous cherchons monsieur Jansenn, l'interprète. Serait-il ici ?

— Je ne sais pas, répondit le serveur. C'est possible, il passe souvent.

Je peux aller voir, si vous le souhaitez…
— Pouvons-nous vous suivre ? demanda Fontaine.
— Eh bien, dit le serveur en considérant la question, au point où nous en sommes… oui, suivez-moi.

Derrière la réserve se trouvaient les quartiers du personnel, constitués de lits superposés et d'un cabinet de toilette. Les couchettes où dormaient les employés n'avaient rien à voir avec les banquettes confortables des compartiments des voyageurs ; leurs lits étaient plus proches de planches sur lesquelles ont aurait entassé des couvertures. Les couchettes étaient séparées par des draps tendus et l'impression de dortoir était inévitable. C'était donc là que les gens comme moi, les domestiques et les employés, devaient dormir dans un train de luxe…

— Je suis désolé, dit le serveur, mais on dirait bien que monsieur Jansenn n'est pas là.
— Quel dommage ! dit Fontaine. Que faisons-nous ? me demanda-t-il. Retournons-nous dans le restaurant ?
— Ça veut dire passer à nouveau à côté des sorciers, dis-je avec appréhension. D'un autre côté, mademoiselle Melusine est toujours là-bas, et toute seule…
— Si vous voulez mon avis, dit Fontaine, mademoiselle Melusine est très capable de rester toute seule. C'est son monde, les *Alteri*, après tout. Elle s'en sortira bien mieux que nous.
— C'est vrai, admis-je un peu à contrecœur.
— Nous pouvons toujours attendre un peu ici avant de décider de retourner là-bas, dit Fontaine. Tenez, nous n'avons qu'à nous asseoir sur ces caisses, là. Avec un peu de chance, monsieur Jansenn va arriver tout de suite !

Monsieur Jansenn n'arriva pas tout de suite.

Serveurs et valets allaient et venaient afin, je le supposais, de tenter d'échapper à l'emprise de David et se reposer un peu. Fontaine engageait chaque fois la conversation, mais nous n'obtenions toujours que les mêmes réponses ; confusion, mal de tête, épuisement. Par respect pour ceux qui essayaient de se reposer, nous ne pouvions pas parler trop fort, ni trop longtemps. L'attente était longue, nos sièges de fortune n'étaient pas très confortables, et Fontaine commença à tourner en rond entre les bouteilles de vin et les caisses de perles du Japon.

J'avais enfin retrouvé mon calme, après avoir répondu à David, et j'essayai de me distraire en regardant le paysage, qui avait

radicalement changé depuis la sortie de Karansebes. Les champs étaient plus variés et alternaient avec des prairies ; des habitations aux couleurs joyeuses firent leur apparition entre les arbres. Plus nous nous approchions des Carpathes, plus les collines prenaient de l'ampleur. Depuis Temesvar, nous suivions une rivière au cours capricieux. C'était un cours d'eau bruyant et écumeux qui aimait à se jeter contre les rochers au fond des vallées profondes comme pour nous appeler à le contempler.

Il fallut plus d'une heure à l'interprète pour faire son apparition. L'homme, d'un trentaine d'années peut-être, portait des lunettes, et avait le front haut et surmonté de boucles blondes qui commençaient déjà à grisonner. Un fort parfum de camphre et de lavande l'accompagnait et envahit lentement le dortoir.

— Monsieur Jansenn ! s'écria Fontaine dès qu'il le vit, lui sautant pratiquement dans les bras. Je suis tellement heureux de vous voir ! Nous vous avons cherché partout !

— Vraiment ? demanda Jansenn, clairement abasourdi. Vous me voyez confus, je suis navré que vous ayez dû venir jusqu'ici, ajouta-t-il avec un petit sourire désolé. Que puis-je faire pour vous ?

— Nous avons quelques pages écrites en alphabet cyrillique, dit Fontaine. C'est une sorte d'histoire de fiction, des notes pour un roman, ce genre de chose.

— Est-ce du russe ? demanda Jansenn.

— Je n'en suis pas sûr, dit Fontaine. Pouvons-nous vous le montrer ?

— Bien sûr, dit Jansenn toujours avec son petit sourire désolé, j'ai un peu de temps devant moi.

— Merci, dit Fontaine, du fond du coeur, merci ! Voici le mystère !

Fontaine tendit à Jansenn des feuilles qu'il avait vraisemblablement arrachées au journal de Melnyk. Je n'en croyais pas mes yeux. Il avait osé mutiler un livre magique ! Nous ne pouvions pas montrer le journal entier, je le savais bien, mais je ne pouvais m'empêcher de penser que cela allait nous porter malheur.

— Oh c'est de l'ukrainien, dit Janssen. Ce sera plus difficile… Mais c'est une magnifique écriture, je dois dire. Qui l'a écrit ?

— Un ami à moi, mentit Fontaine, à Paris. Un auteur. Nous, les journalistes, nous fréquentons toute sorte de gens, vous savez ! Il m'a fait cette petite histoire afin de la publier dans le journal pour lequel je travaille, mais il a oublié de me l'écrire dans une langue que je comprends !

— Je vois, dit Jansenn avec son petit sourire humble. Eh bien, voyons cela… ça parle d'un voyage, de deux… deux… traqueurs ? fit-il en regardant Fontaine. Votre ami aime les histoires d'aventure.

— C'est tout à fait son style, en effet ! dit Fontaine.

— Ils vont à… à Moscou avec une… un… une accusation.

— Une *quoi* ? dit Fontaine en échangeant un regard incertain avec moi.

— Je peux me tromper, dit Jansenn, mais je crois bien que c'est cela. Cette accusation est… est… « пустота ».

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demandai-je.

— Ça veut dire « le vide », dit Jansenn en fronçant les sourcils. C'est très… poétique. Ésotérique, même.

— Je dirais même très hermétique, dit Fontaine. Encore plus que Charles Dumont. C'est dire…

— C'est tout ce que je comprends, dit Jansenn en rendant les feuilles à Fontaine.

— Vraiment ? dit Fontaine sur un ton déçu. Mais le texte est plus long que ça… il faudrait que je connaisse un peu plus de détails pour savoir si je peux le publier…

— Je suis vraiment désolé, dit Jansenn avec un petit sourire triste. Si j'avais un dictionnaire, au moins, je pourrais en faire plus, mais là…

— Oh, je vois, dit Fontaine, bien sûr, je comprends.

— Et je viens de me souvenir qu'il faut que j'aille aider le chef de train avec le télégraphe, dit Jansenn. Si vous voulez bien m'excuser…

— Bien sûr, bien sûr, dit Fontaine. Merci encore ! Et c'est le moment pour nous de retourner voir mademoiselle Melusine, ajouta-t-il en se tournant vers moi. Elle va être navrée de constater que nous avons perdu notre temps.

Ma propre déception était éclipsée par l'appréhension ; il fallait à nouveau franchir la table des sorciers. Je rassemblai mon courage. *Si je suivais Jansenn de près*, pensai-je, *peut-être serais-je plus en sécurité* ? Je rattrapai rapidement celui-ci, Fontaine sur mes talons. Nous passâmes près de la table des sorciers si vite que je ne vis même pas si David avait eu une réaction, et plongeai pratiquement sur le siège de notre table une fois arrivés dans le fumoir. Mademoiselle Melusine y était toujours, dissimulée par un grand journal, derrière lequel elle lisait un livre de médecine qu'elle referma à notre arrivée.

— Vous avez mis un temps fou, dit-elle gravement. J'étais sur le point de contempler la probabilité de votre décès.

— Quel manque de confiance en nous ! dit Fontaine sur un ton léger. Ou bien étiez-vous inquiète ?

— Pas encore, répondit mademoiselle Melusine. Qu'avez-vous appris ?

— Pas grand chose, dis-je. Ça parlait d'un voyage de deux traqueurs qui accompagnaient une accusation qui était du vide. Ça vous dit quelque chose ?

— Une « accusation » ? répéta mademoiselle Melusine en fronçant les sourcils. En êtes-vous certains ?

— Hélas non, dit Fontaine, l'interprète n'avait clairement pas étudié son vocabulaire ukrainien depuis longtemps et il semblait un peu dépassé.

— De toute évidence, dit mademoiselle Melusine. Et si ce n'était pas une accusation, mais un *accusé* ?

— Un accusé ? répéta Fontaine. Vous voulez dire comme un *prisonnier* ?

— C'est exactement ce que je veux dire, dit mademoiselle Melusine.

— C'était *quelqu'un* !! s'écria Fontaine qui ouvrait des yeux ronds sous le choc de la réalisation. Ils voyageaient avec une troisième *personne,* pas un *objet* ! Mais où était-elle ? Pas dans le compartiment avec nous, ça, c'est certain.

— Mais ce prisonnier serait du « vide » ? demandai-je. Comment… cette personne serait invisible ?

— Vous êtes sur la bonne piste, je pense ! dit Fontaine. Un prisonnier qui serait dans le fourgon et… oooh. Non, non. Pas le fourgon. Deux traqueurs, ou chasseurs, soit. Mais s'il y avait aussi des gardes ?

— Des gardes ? répéta mademoiselle Melusine.

— Des gardes ! répéta encore Fontaine. Des gardes géants ! Qui ne sortent pas de leur compartiment, jamais, même pas pour manger ! C'est là que notre vampire du vide doit être !

— Le compartiment 1 ! dis-je. Dans le wagon de tête !

— Que faites-vous encore ici ? dit mademoiselle Melusine. Filez !

Ce fut une course folle vers le wagon-lit de tête : Fontaine sautait pratiquement d'une plate-forme à l'autre, par-dessus les passerelles, au point que je le perdis de vue entre les voitures. La voie s'élevait en pente raide, dans une vallée étroite, et notre train était serré entre des montagnes soudainement surplombantes. La locomotive soufflait et peinait à nous hisser ; nous traversions des tunnels, toujours grimpant, rejoignant à nouveau la profonde vallée et le tonnerre du torrent qui me donnait des frissons dans le dos.

Lorsque je rejoignis Fontaine devant le compartiment 1, il frappait déjà à la porte avec la même frénésie que la nuit de la mort de Melnyk.

— Il y a quelqu'un ? cria-t-il. S'il vous plaît, répondez-moi, c'est important !

— Que faites-vous ici ? demanda monsieur Charrier, le conducteur, qui avait l'air de se réveiller d'une sieste profonde. Ne dérangez pas les autres passagers !

— Mais c'est une urgence ! insista Fontaine. Pouvez-vous m'aider à ouvrir cette porte ? Je crains le pire pour les occupants de ce compartiment.

— Absolument pas, dit Charrier qui essayait d'éloigner Fontaine de la porte. On ne doit déranger ces passagers sous aucun prétexte. Les consignes sont très claires ! *Aucun prétexte* !

— Mais je vous dis que c'est une urgence ! dit Fontaine en essayant de se dégager.

— Monsieur Fontaine, veuillez vous calmer ! dit Charrier en lui saisissant les bras. Vous ne pouvez pas entrer !

Alors qu'ils se débattaient, je tentai d'ouvrir la porte du compartiment 1 ; celle-ci s'ouvrit d'une simple poussée sur la poignée. Derrière fut révélé un compartiment vide. Personne. Pas de géants. Pas de prisonnier. Pas de bagages. Le compartiment était déserté.

— Non ! s'écria Fontaine en se dégageant de l'étreinte de Charrier d'un mouvement d'épaule. Non, non non non non ! Où sont-ils passés ?!

— Les passagers ont disparu ? glapit Charrier. Qu'avez-vous fait ?

— Je n'ai rien fait du tout ! dit Fontaine en entrant dans le compartiment. Je ne comprends pas !

La fenêtre était ouverte. Je me penchai à l'extérieur : il n'y avait rien, aucune trace de passage, ni aucun géant qui nous aurait attendu dehors. Nous traversions un grand cirque formé par les montagnes et, d'un coup, le faîte du col à Teregova fut franchi. J'avais l'impression de flotter sur des nuages, dans un autre monde fait de vert, de jaune et de rouge, au ciel déchiré de rochers gigantesques et noirs. Les montagnes menaçaient de s'abattre sur la voie et le train, qui avançait comme un jouet sur ses flancs, dans la lumière chaude du soleil couchant.

— Ne me dites pas que ces géants ont pu passer par là ! dit Fontaine.

— Qui sait ? répondis-je. C'est tout de même perturbant, ce rapport que les *Alterï* ont avec les fenêtres.

— Je vais regarder dans les compartiments voisins ! dit Fontaine.

— Vous n'avez pas le droit ! glapit Charrier en le suivant. Monsieur Fontaine !

Je remarquai un morceau de carton glissé entre la banquette et la paroi. C'était une carte de visite, qui portait deux mots : « *Düşen yıldızlar* ». Au moment où je déchiffrai les lettres, le train entra dans un nouveau tunnel et l'obscurité m'engloutit jusqu'à ce que Charrier allume la lampe. La lumière verte de l'abat-jour paraissait sinistre.

— Les deux compartiments suivants sont tout aussi vides ! annonça

Fontaine. Tous les géants se sont volatilisés, et leur fenêtre est ouverte aussi ! Qu'est-ce que ça veut dire ?!

— Des passagers ont disparu corps et biens ! criait Charrier. C'est une catastrophe !

— Ils vont peut-être revenir, dis-je. Nous devrions peut-être attendre ici.

— Non ! s'écria Charrier. Absolument pas ! Vous n'avez pas le droit ! Je ne vous laisserai pas faire ! Et vous allez me faire le plaisir de m'expliquer exactement ce qu'il s'est passé ici ! Ne me forcez pas à appeler le chef du train !

— Ce n'est pas de notre faute ! se défendit Fontaine. Posez plutôt cette question à monsieur Winter. C'est lui qui contrôle tout ici.

— Monsieur Winter ? coupa Charrier. Très bien, allons le voir, et vous nous expliquerez tout.

— Monsieur je proteste, se défendit Fontaine. Nous serons plus utiles ici…

— Je suis votre conducteur de wagon-lit et vous allez faire ce que je vous dis de faire, glapit Charrier. *Ne me résistez pas* !

— Faites ce qu'il vous dit, soufflai-je à Fontaine. Si David le contrôle, il pourrait lui faire du mal.

— Mais, commença Fontaine. Oh, très bien, dit-il avec un soupir.

Charrier nous attrapa alors, Fontaine et moi, chacun par une épaule et il nous traîna à travers le train entier comme deux écoliers récalcitrants.

Alors que nous traversions le wagon-lit central, le train émergea du long tunnel. La voie descendit rapidement le long d'un ravin étroit, lui aussi encaissé entre des pics élevés et d'aspect sauvage, et au fond duquel une rivière s'agitait. En regardant par la fenêtre, j'avais l'impression que nous étions suspendus dans le vide. La nuit tombait rapidement à présent et la perspective de rouler dans un tel environnement dans le noir était oppressante, à moins que ce ne fut simplement la perspective d'une nouvelle confrontation.

Monsieur Charrier ouvrit la porte du restaurant et nous poussa à l'intérieur. Un fracas épouvantable se fit soudain entendre et le train freina brutalement, secouant ses passagers et projetant au sol tous ceux qui avaient eu le malheur de se trouver debout à ce moment-là.

Il était 4 heures 24 de l'après-midi à ma montre, heure de Paris. Le soleil disparaissait derrière les montagnes, et nous étions immobilisés sur la voie.

XIX. Les Carpathes I

— Mesdames et Messieurs ! criait monsieur Charrier au milieu des exclamations choquées et des cris de surprise. En tant que conducteur de wagons-lits, je vous demande de garder votre calme ! Je suis certain que tout va bien, et que cet arrêt brutal n'est qu'un incident qui sera rapidement résolu !

— Qu'est-ce que c'était ? s'écria Lady Whitlock qui rassemblait ses filles autour d'elle. Savez-vous ce qu'il s'est passé ?

— Je vais m'en informer au plus vite, répondit monsieur Charrier, je vous l'assure. Mais commençons par l'essentiel : y'a-t-il des blessés parmi vous ?

— Vous n'avez rien de cassé ? me demanda Fontaine en m'aidant à me relever.

— Je ne crois pas, répondis-je en rassemblant mes idées éparpillées par la chute. Mademoiselle Melusine ? Monsieur…?

— Je suis ici, dit la voix essoufflée de mademoiselle Melusine depuis notre place dans le fumoir.

— Êtes-vous blessée ? demanda Fontaine avec inquiétude, tout en s'approchant d'elle.

— Non, souffla-t-elle sèchement et en se redressant sur son siège. Il n'y avait pas assez de place entre les cloisons du fumoir pour tomber. À part mon livre qui m'a échappé, dit-elle en le désignant d'une main tremblante. Si vous aviez l'amabilité de le ramasser…

— Laissez-moi faire ! dit Fontaine. Vous êtes très pâle, tout de même, remarqua-t-il en posant le volume sur la table. Encore plus pâle que d'habitude, donc.

— Je vais vous avouer que j'ai eu un petit peu peur, dit mademoiselle Melusine avec un air pincé. C'est en train de passer.

Fontaine s'occupait de mademoiselle Melusine ; j'étais donc libre de chercher Monsieur. Les voyageurs dans le restaurant se regardaient d'un air surpris et inquiet, sans trace de l'agressivité qui avait régné tout l'après-midi. Le choc avait-il pu altérer le contrôle de David sur eux ?

Monsieur se tenait au milieu des autres, en train d'épousseter son costume. Était-il redevenu lui-même ? Je n'avais pas le choix pour le savoir ; je m'avançai vers lui, bien qu'avec précaution.

— Ah, Quatresous ! me dit-il en me voyant. Quelle chute, hein ? Mais rassure-toi, ça ne peut pas être grave, les lampes au gaz sont toujours allumées ! Tu as vu ça ? Ça, c'est du luxe !

— J'ai vu, Monsieur, dis-je. Vous vous sentez bien ?

— Parfaitement bien ! dit Monsieur. Mais je crois que j'ai dû m'endormir un peu, tout à l'heure…

— Tant mieux, dis-je en le tirant par la manche en direction du fumoir. Venez par ici, nous serons mieux. Asseyez-vous, sinon nous serons dans le passage.

Monsieur me suivit sans résister, commentant encore l'épaisseur des pieds de table et la solidité des stores. Nous traversâmes le désordre du restaurant, où monsieur Charrier ne trouvait heureusement pas de blessures plus graves que quelques contusions, ni même tellement de chaises renversées. La Compagnie des Wagons-Lits avait réellement dû choisir son mobilier pour sa résistance… En revanche, tous les journaux, livres, cartes, ronds de broderie, qui s'étaient trouvés sur les tables avaient été projetés sur le sol. Si l'incident s'était produit pendant le repas, pensai-je, il y aurait eu de la vaisselle cassée partout et beaucoup plus de pansements à faire…

— Quatresous ! appela Fontaine qui s'était collé contre la fenêtre. Venez voir ça !

Dehors, des pierres de tailles variées roulaient le long du wagon-restaurant, finissant leur course au hasard des obstacles qu'elles rencontraient sur le terrain. Une pluie de petits cailloux rebondit frénétiquement sur le sol avant de disparaître dans l'obscurité. Je tentai d'apercevoir les wagons-lits, mais un nuage de poussière enveloppait l'avant du train.

— Un éboulement ? demandai-je.

— J'espère que non, répondit Fontaine. Je n'avais pas prévu de mourir écrasé par une avalanche de rochers, ce soir.

Un hurlement s'éleva soudainement dans la nuit. Il fut rejoint par une dizaine d'autres voix ; une vingtaine, peut-être. Les sons rebondissaient, se dédoublaient et se déformaient sur les parois des montagnes, et j'étais incapable de dire s'il s'agissait de voix humaines ou de cris d'animaux. Une seule chose était sûre, ces hurlements me glaçaient le sang.

— Miséricorde ! Des loups ?! s'écria Monsieur.

— Des loups organisés qui bloqueraient les rails ? dit Charles Dumont, l'auteur, qui semblait lui aussi avoir retrouvé son comportement normal. À mon avis ce sont plutôt quelques brigands.

— Ou les deux à la fois, dit Barbara en s'approchant elle aussi d'une fenêtre afin de scruter les environs.

Une nuit noire et profonde nous enveloppait désormais ; elle était

tombée en quelques instants à peine. Nous étions un îlot de lumière dans l'obscurité, les lampes éclairant généreusement le terrain par les fenêtres du restaurant. Au-delà de ce halo, tout se perdait dans l'ombre fantomatique de la montagne.

Des silhouettes vagues, mais rapides, se déplaçaient dans l'ombre, faisaient des cercles autour de nous. Que pouvaient-elles bien être ? Amis ou ennemis ? Non, leur approche était trop furtive, trop élusive. La vraie question était plutôt : jusqu'à quel point ces gens étaient-ils nos ennemis ?

— Que veulent-ils ? demanda Stephen qui se tenait non loin de nous.

— Je ne peux pas lire leurs pensées, dit David sur un ton qui trahissait plus l'incertitude que la colère. Aucun d'entre eux. C'est impossible…

— À moins bien sûr qu'ils n'aient anticipé ce que tu pouvais faire, dit Barbara. Tu ne t'es pas vraiment caché.

— C'est *toi* qui me donnes des leçons en discrétion ? répondit froidement David.

— Nous n'avons pas le temps pour cela, coupa Stephen. Nous devons repartir au plus vite, ou tout au moins appeler des secours.

— Et pour cela, dit Barbara, il nous faut savoir ce qu'il se passe à l'avant du train. Monsieur Courtois ? appela-t-elle avec un geste à la fois impératif et langoureux. Soyez gentil et allez voir ce qu'il se passe dans la locomotive, voulez-vous ? Et tant que vous y êtes, si vous ne trouvez pas le chef de train pour le faire, envoyez un message de détresse par le télégraphe.

— Madame Winter, s'interposa monsieur Charrier. Vous ne pouvez pas donner d'ordre à un membre de la Compagnie ! Mais c'est une excellente idée, Courtois, allez-y.

— Il faut gagner du temps, dit Stephen alors que Courtois se précipitait dehors. J'ai besoin de place ; David, pourrais-tu pousser les tables, *s'il te plaît* ?

David lui lança un regard noir mais, immédiatement, les stores descendirent d'eux-mêmes et occultèrent les fenêtres du restaurant. Les tables, malgré leur poids, se soulevèrent et pivotèrent sur elles-mêmes dans un grand ballet avant de retomber, empilées face contre les fenêtres. Nous observions le spectacle depuis le fumoir, prêts à devoir nous enfuir, mais David s'arrêta avant même la cloison du salon pour dames.

— Quatresous ! dit Monsieur en m'agrippant le bras. Tu as vu ce que les chaises du train peuvent faire ! C'est donc comme ça qu'ils les rangent, le soir ! Quelle technologie !

— Oui, Monsieur, hésitai-je, sûrement…

— Je crois que nous avons dépassé la nécessité du secret, me dit Fontaine.

— C'est un choix dangereux, répondit mademoiselle Melusine. À présent, le secret ne vous épargnera plus de ceux qui nous guettent dehors.

Dans la nuit, des centaines d'éclairs trahissaient la présence d'yeux reflétant la lumière du train. En bordure de l'ombre, je distinguai des pattes par dizaines, des silhouettes immenses, la courbe de défenses, des sabots nerveux.

— Loups-garous ? demanda doucement Fontaine à mademoiselle Melusine.

— Métamorphes, dit mademoiselle Melusine. De tout poils, si vous me permettez l'expression. J'aurais préféré une avalanche. Il y a des monstres, là-dedans, les pires qu'il soit.

— Mais nous avons aussi des monstres de notre côté, dis-je avec un petit sourire, les meilleurs qu'il soit.

— Certes, dit mademoiselle Melusine, mais que font-ils ?

Nous nous penchâmes côté couloir ; Stephen, à genoux, posait ses mains sur le sol dégagé du restaurant. Des traits de lumière apparurent autour de ses doigts, traçant des figures compliquées qui se croisaient et se rejoignaient pour former un grand cercle.

— Non ! cria Alfred le secrétaire, reculant le plus loin possible du cercle. Que faites-vous ?

— C'est absolument fascinant, dit Meg Sanders qui semblait encore flotter dans un rêve.

— *No it's not*, dit le Docteur Sanders en tenant sa femme par les épaules afin de la faire reculer.

Ignorant les plaintes, Barbara se plaça dans le cercle à la droite de Stephen ; David se plaça de l'autre côté. Stephen ferma les yeux. La lumière du cercle s'intensifia, et les traits se propagèrent à tout le wagon, comme marqués au fer dans les parois. Le bois de teck s'illumina comme de la braise. C'était magnifique et terrifiant tout à la fois. Familier, également, comme le sort que nous avions involontairement lancé la veille. Les filles Whitlock crièrent, regroupées autour de leur mère dans le salon pour dames, se tenant les mains.

— Vous avez mis le feu au train ! glapit Charrier.

— C'est une barrière de protection, répondit calmement Stephen. Touchez le bois, il est déjà froid.

Charrier se jeta sur la paroi, et dû admettre qu'elle était intacte.

Monsieur, bouche bée et les yeux ronds, l'imita et posa une main incertaine sur la paroi. Il sembla être rassuré par le contact.

— Ce... ce sont des tours de passe-passe, n'est-ce pas ? demanda Monsieur. Ce sont des effets comme au théâtre, n'est-ce pas ?

— Et d'excellents effets ! déclara Dumont. Hélas ! Il vous faudra vous rendre à l'évidence : nous venons d'assister à un rituel magique !

— Mais, hésita Monsieur, mais... de la magie ?! Cela n'existe pas !

— « *Il y a plus de choses sur la terre et dans le ciel, Horatio, qu'il n'en est rêvé dans votre philosophie* », cita Dumont.

— De quoi ? fit Monsieur en regardant Dumont avec un air bovin.

— La vie n'est rien à part un grand théâtre, mon cher, répondit Dumont. Donc : tout peut exister.

— Mais... mon prénom est Ernest, pas Horatio, dit Monsieur qui semblait arriver au bout de ses capacités de réflexion.

— Tu étais au courant ! dit Fontaine à Dumont. Clairement, tu savais pour les *Alterï* et tu ne m'as rien dit !

— Ma découverte ne date que de quelques semaines, dit Dumont. Excusez-moi de ne pas l'avoir déclamé.

À la lumière du bouclier de Stephen, les créatures se montraient plus hésitantes. Elles apparaissaient aussi plus nettement ; des profils de loups, d'ours, de chevaux, d'aigles et de larges corbeaux, de sangliers, même. Nous étions assiégés, coupés et isolés du monde, et nos assiégeants avaient tous l'air gracieux, patients et mortels… et forcés d'attendre. Nous avions peut-être encore une chance de nous en sortir.

— Je ne rêve pas, ce sont bien des… des *centaures* ? demanda Fontaine avec excitation. C'est comme de voir un bestiaire prendre vie ! Mais je pensais que votre police était constituée de chasseurs !

— Il s'agit de la milice, dit mademoiselle Melusine. Elle est plus ou moins aux chasseurs ce que votre armée est à votre police. Ils envoient généralement les métamorphes et les Légendes en première ligne.

— Les « Légendes » ?

— Des *Alterï* mythologiques, si vous préférez. Ils sont du genre à tuer en premier lieu et à poser des questions après.

— Je vois, dit Fontaine. Monsieur Shepherd ? demanda-t-il à Stephen. Sommes-nous *complètement* protégés ? *Tout* le train ?

— Autant que possible, répondit Stephen. Aucun être vivant ne peut franchir cette protection, tant que Barbara, David ou moi restons dans le pentacle. La barrière résistera mieux si c'est moi.

— Je suppose que ça veut dire que tu ne comptes pas sortir pour négocier avec eux ? dit Barbara.

— Pour l'instant, j'espère encore qu'ils vont renoncer et partir, dit Stephen. Pour l'instant, il est plus sûr que nous restions tous dans le restaurant.

— Mais *pourquoi* ?! dit monsieur Charrier qui semblait à bout de nerfs. Expliquez-moi ! De la *magie* ?? Ces… Qui sont ces personnes ?! Pourquoi nous ont-il arrêtés ?!

— Tout dépend de ce que vous appelez « personnes », dit Dumont.

Deux grands loups se tenaient au bord de la sphère protectrice autour du train. Ils se levèrent sur leurs pattes arrière et, une seconde plus tard, sans cris ou hurlements de douleur, deux hommes se tenaient à leur place, totalement calmes et immobiles.

— Que s'est-il passé ? dit Monsieur qui regardait fixement devant lui. J'ai fermé les yeux et j'ai tout raté ! Est-ce que je rêve ? C'est sûrement ça…

— Qu'attendent-ils ainsi ? demanda Fontaine.

— Des pourparlers, dit Barbara. C'est une invitation à la négociation.

— Seuls les responsables de la Compagnie des Wagons-Lits ont le pouvoir d'entamer des négociations ! dit monsieur Charrier qui commençait à avoir un tic dans sa moustache. En l'absence du chef de train, je vais devoir y aller.

— *Vous* ? dit Barbara, très amusée. N'avez-vous donc pas peur de ce que vous venez de voir ? La magie ? Des hommes-loups ?

— Madame Winter, répondit fermement Charrier, je vois deux hommes ; il m'est donc tout à fait possible, physiquement, de leur parler. C'est une situation normale, et nous avons un protocole tout à fait normal pour ce genre de situation normale ! Je compte bien appliquer ce protocole : c'est à moi d'y aller, madame !

— Vous êtes absolument *adorable*, dit Barbara sur un ton amusé, mais vous allez rester ici. Asseyez-vous là et attendez qu'on vous parle pour bouger.

— Si nous voulons négocier, dit Stephen alors que Charrier obéissait à Barbara avec une expression très confuse, il nous faut plus d'information.

— Vous ! dit David en quittant le cercle pour monter à l'assaut de notre table, c'est le moment de nous révélez ce que vous savez.

— Je ne sais rien du tout ! s'écria Monsieur qui servait de rempart entre nous et David.

— C'est indéniable, répondit sèchement David avant de nous faire un signe de tête. Vous. Répondez.

— Nous n'avons pas encore *tous* les éléments, dit Fontaine. Mais voici ce dont nous sommes quasiment sûrs : Melnyk et Elster étaient des chasseurs, et ils voyageaient dans ce train pour escorter… quelque chose. Ou quelqu'un. Une accusation ou un accusé, quoi que ça veuille dire, et où qu'ils l'aient caché. En tout cas, la date a été vraisemblablement choisie en comptant sur la Réunion pour que la majorité des voyageurs soient des *Alteri*, comme vous, plutôt que des

Communs, comme moi.

— Moins de victimes innocentes, commenta Barbara. C'est leur genre, d'être diplomates comme ça.

— Vous trouvez *cela* diplomate ? dit Fontaine en désignant la fenêtre.

— Je trouve que pour un rêve, dit Monsieur, c'est bien compliqué. Ce doit être à cause du fromage.

— Qui a tué les chasseurs ? demanda David.

— On ne sait pas, dis-je.

— On ne sait pas *encore*, dit Fontaine. Si nous avions un peu plus de temps, maintenant que nous n'avons plus à agir en secret…

— *Occupants du train ! Nous vous demandons votre attention entière et immédiate !*

La voix était profonde, et puissante, et semblait sortir de la nuit plutôt que de la bouche d'une des créatures ; pourtant nous l'entendions tous très clairement. Même les voyageurs qui ne parlaient pas le français semblaient comprendre chaque mot.

— En l'espace de deux jours, reprit la voix, deux de nos agents ont trouvé la mort à bord de votre train. J'ai le regret de vous annoncer qu'après délibération, vous avez été estimés être tous compromis par un dangereux criminel qui se cache parmi vous. Toute argumentation de votre part ne peut donc être prise en compte. Nous allons devoir procéder à une destruction immédiate de tout ce qui se trouve actuellement dans le train. N'y voyez rien de personnel. C'est une mesure de sécurité mise en place par la convention internationale *inter-alter* de 1693. Veuillez annuler votre barrière de protection et ne présenter aucune résistance à l'accomplissement de la mesure. Merci de votre attention.

Le discours fut suivi par un silence de mort. Il ne restait plus en moi une seule trace de l'espoir que la barrière de protection avait animé, une terrible peur, tétanisante, me comprimait la poitrine au point que je pouvais à peine respirer. David, encore ? Je devais m'isoler, me séparer de cette entité qui m'étouffait. Je montai mentalement mon mur de pierre. Rien ne changea. Je montai une seconde rangée, mais rien n'y fit ; j'étais toujours à la limite de la suffocation. Que faisais-je de mal ? Je réalisai soudain que cette peur écrasante ne venait pas de l'extérieur. Elle était entièrement et uniquement la mienne. Je chancelai, et m'agrippai au bord de la table. Je sentis la main de Fontaine sur mon épaule, comme une ancre, et celle de mademoiselle Melusine vint se serrer sur la mienne. Elle était glacée, même à travers

ses gants.

— Je suppose que cela signifie qu'il n'y aura pas de négociations, annonça Barbara.

— Détruire le train ? dit monsieur Charrier. *C'est un scandale ! Ce train appartient à la Compagnie Internationale des Wagons-Lits ! Ils n'ont pas le droit ! Nous avons des accords internationaux !!!*

— Lorsqu'ils disent « destruction immédiate de tout ce qui se trouve actuellement dans le train », vous ne pensez pas qu'ils vont nous laisser descendre, n'est-ce pas ? demanda Fontaine.

— C'est hélas improbable, répondit Dumont.

— Mais c'est horrible ! dit Monsieur. C'est totalement injuste et probablement illégal ! N'est-ce pas ?

— Ils pensent qu'arrêter leur meurtrier est plus important que la vie de cinquante personnes, dit Stephen.

— Ils ont peut-être raison, dit Barbara. Si c'est un meurtrier de masse récidiviste, leur calcul n'est pas nécessairement mauvais. Sauf pour nous, bien évidemment.

Comment Stephen et Barbara pouvaient-ils rester si calmes ? Ils agissaient comme si quelqu'un les menaçait de mort tous les samedis. Et pourtant, si David avait réagi de la même façon à propos des chasseurs, cela nous aurait évité bien des problèmes…

La porte du wagon-restaurant claqua comme un coup de tonnerre, assurant à monsieur Courtois un retour fracassant parmi nous. Nous le suivîmes dans le restaurant, alors qu'il allait faire son rapport à monsieur Charrier.

— J'ai vu ! haleta-t-il. Dehors ! J'ai vu ! *J'ai vu* !

— Faites un effort, Courtois ! dit monsieur Charrier. Vous représentez la Compagnie Internationale des Wagons-Lits ! Respirez et articulez, mon vieux !

— Dehors ! répéta Courtois. Ils sont ! Ce sont des ! Là-bas !

— Oui, oui, *nous savons,* dit Charrier sur un ton impatient. Ne réfléchissez pas trop, vous n'êtes pas payé pour ça. Tout ce que vous voulons savoir, c'est si nous pouvons partir d'ici. *Pouvons-nous partir d'ici* ?

— Non ! se lamenta Courtois. Il y a eu un éboulement sur la voie. Des rochers. C'est bloqué. Et la locomotive ! Nous avons freiné trop vite, la locomotive et le tender sont sortis des rails.

— Déraillé ! gémit monsieur Charrier.

— Ils sont toujours debout ! s'écria monsieur Courtois. Mais les hommes, les hommes sont morts !

— *Morts* ? s'écria monsieur Charrier dont le ton de plus en plus

désespéré le faisait grimper dans les aigus.

— Le chauffeur et le mécanicien ! continua Courtois. Ils ont été jetés hors de la locomotive, et ils ont été pris sous les rochers… Et le fourgon, le fourgon a été écrasé entre le tender et le premier wagon-lit, il est endommagé, et le chef de train est mort aussi !

— Bonté divine ! dit Charrier. Que lui est-il arrivé, à celui-là ?

— Il s'est brisé le cou en tombant ! Et le télégraphe est coupé.

— La situation est bien pire que je ne l'imaginais, dit Stephen. Ils ont tout prévu.

— Ne pouvez-vous pas tous les brûler comme avec votre truc brillant ? demanda Monsieur. Ou faire tomber la foudre sur eux ? Quelque chose comme cela ? C'est de la magie, non ?

— Même si vous arriviez à me convaincre de massacrer autant de monde, dit Stephen, et vous ne le pourriez pas, ils sont trop nombreux. Certains sont résistants à ma magie. Sans compter que pour cela, il faudrait lever le bouclier, ce qui vous laisserait à la merci de leurs guerriers le temps de lancer un sort aussi puissant.

— Ah, dit Monsieur qui n'avait pas l'air d'avoir compris un seul mot. Je vois. Donc… non, alors ?

— Alors non, répondit Stephen.

— Mais que veulent-ils dire avec leur « compromis par un dangereux criminel » ? demanda Fontaine. Pensent-ils que nous aidons volontairement ce meurtrier ?

— Comment peuvent-ils croire cela ? dit mademoiselle Melusine. Nous ignorons toujours qui il est.

— Pas volontairement, dis-je dans un éclair de génie. Ils veulent dire « compromis » comme contrôlés. Il y avait bien des gens contrôlés, dans le train. C'était par vous, ajoutai-je en regardant à peine David, pas par le prisonnier des chasseurs, mais la milice ne le sait pas forcément…

— Je n'ai contrôlé personne, se défendit David. Je les ai à peine influencés…

— Et dans le doute, dit Stephen, ils préfèrent considérer le pire.

— Bravo, dit Barbara à David, on devrait te décerner un prix pour cela. Tu avais déjà très bien réussi à rendre le voyage pénible pour tout le monde, mais te voilà *responsable* de cette débâcle.

— J'ai une solution à ce problème, dit sèchement David. Leur criminel est capable de contrôle mental, puisque c'est ce qu'ils redoutent. Il nous suffit de le trouver et de leur livrer. Cela ne peut être que l'un de ceux qui me résistent.

— David, dit Stephen. *Non.*

— C'est notre seule chance ! insista David.

— Aucun d'entre eux n'était escorté par les chasseurs, dit Stephen, et

tu le sais très bien.

— Mais il ne s'agit pas d'une personne physique, dit David. Les chasseurs escortaient leurs prisonniers, bien sûr. Enfermé. Désincarné, peut-être. *Dans leur sac*. Il en est sorti et à présent il possède un de ceux-là ! ajouta-t-il en désignant d'un geste méprisant les Juhász et les Whitlock.

— C'est ridicule ! dit Alfred.

— C'est la seule solution, dit David. La *seule* qui prenne en compte tous les éléments de façon logique et rationnelle.

— *Rationnelle*, vraiment ? railla Alfred.

— Vous me résistez aussi, dit David. Cela pourrait être vous.

— Même si c'était vrai, interrompit Stephen, ils restent *innocents*…

— Innocents ! glapit Narcissa Schaefer. Prouvez-le !

— Que voulez-vous dire ? dit Stephen.

— Ces banquiers ! continua-t-elle. Je les accuse d'être des meurtriers ! Ils ont tenté d'empoisonner mon fils !

— Et quand auraient-ils fait cela ? demanda calmement Stephen.

— Ils ont donné une substance nocive pour ma famille, à cet homme ! dit-elle en montrant Monsieur. Hier après-midi !

— Moi ? dit Monsieur. Je n'ai rien fait de nocif. Dites-leur, vous ! dit-il à Alfred qui traduisait la situation aux Juhász.

— Ils disent, traduisit Alfred en retour, qu'ils l'ont fait parce qu'ils se méfient de cette femme. Ils pensaient que c'était elle qui avait agressé Melnyk et Elster, ou qu'elle protégeait l'un de… euh… je ne sais pas si je peux répéter cela.

— Oubliez la délicatesse, dit Barbara. Gardez-la pour une soirée où nous ne serons pas menacés d'exécution.

— L'un de ses « louveteaux demi-sang », finit Alfred avec une petite grimace.

— De... de quoi nous avez-vous traités ?! dit Narcissa Schaefer, s'étranglant de rage et d'indignation. Et de quel droit osez-vous m'accuser, moi et mes enfants, espèce de p…

— Nous devrions nous concentrer sur un moyen de partir d'ici, coupa Stephen.

— Je ne fais que traduire, se défendit Alfred.

— Vous parlez toutes les langues, dit David, ce qui est une particularité rare. Si vous n'êtes pas le criminel, vous êtes peut-être son complice. Trouver un hôte est une spécialité de votre engeance, n'est-ce pas ?

— David, dit Stephen en lui touchant le bras. Arrête. *S'il te plaît*. Cette haine doit s’arrêter.

— Vous vous trompez sur ce que je suis, se défendit Alfred, laissez-moi vous expliquer, c'est l'art…

— On ne peut pas vous faire confiance ! cria David. Maître des

mensonges !

— Meurtriers ! glapit Narcissa Schaefer.

— *Cela suffit* ! dit monsieur Charrier d'une voix autoritaire. *Ce que vous êtes* les uns et les autres et d'où vous venez m'est tout à fait et parfaitement *égal* ! Je ne m'occupe pas des affaires privées des passagers ! Mais tant que vous êtes dans l'Express d'Orient, vous vous trouvez sous ma responsabilité, et si l'Express d'Orient est menacé d'une façon ou d'une autre par qui ou quoi que ce soit, *j'exige que vous me le signaliez immédiatement* avant que la situation ne dégénère ! Sachez qu'en l'absence d'un membre supérieur du personnel des Wagons-Lits, je suis le responsable de…

Charrier ne put terminer sa phrase, car des cris résonnèrent dans la nuit, amplifiés par les montagnes, et une pluie de flèches s'abattit sur le train. Elles rebondirent sur le toit dans une cascade de cliquetis secs.

— Je croyais que tu devais tenir ce bouclier ! hurla David.

— Je suis désolé, dit Stephen. Une barrière de la taille de ce train a forcément des failles. Je me suis concentré sur le fait de garder les êtres vivants dehors, pas les projectiles.

— Leurs flèches n'ont pas fait beaucoup de dégâts, dit Barbara. Elles perdent beaucoup de force en traversant le bouclier.

— Pour l'instant ! dit David. Que vont-ils nous lancer, à présent qu'ils savent que nous avons une faiblesse ?

— Si tu arrêtais de crier, dit Stephen tout doucement, je pourrais me concentrer pour renforcer la barrière.

Un nouveau choc résonna sur le toit du wagon, suivi de plusieurs coups identiques. Une pierre rebondit sur l'arrondi du toit et glissa au sol.

— Ils nous bombardent ! cria Narcissa Schaefer.

— Ne vous inquiétez pas, dit Stephen. Le bouclier ralentit les...

Une fenêtre explosa soudain en morceaux quelque part derrière moi, l'une de celles qui n'étaient pas protégées par une table. Le projectile roula jusqu'à mes pieds, une sorte de boulet de canon recouvert de pointes. Alors que je me penchai pour l'examiner, une flèche monstrueuse passa à quelques centimètres de ma tête et traversa le restaurant selon un angle improbable.

Stephen fut projeté en arrière contre la paroi du wagon sous la force de l'impact.

XX. Les Carpathes II

Plusieurs voix criaient de se jeter à terre. J'avais dû obéir, car je me trouvais aux côtés de Fontaine, mademoiselle Melusine, Monsieur et Dumont, l'auteur, tous à plat sur le sol. Nous étions au cœur d'un ouragan ; les cloisons intérieures étaient arrachées et se joignaient aux meubles qui tournoyaient à nouveau et s'entassaient les uns sur les autres, plaqués contre les fenêtres afin de les occulter. Des millions de sensations m'assaillaient : des symboles de sang tracés sur le sol, la lumière déclinante du bouclier, des ours courant vers le train, le premier impact qui manqua de nous faire basculer, le crissement métallique des roues contre les rails, le craquement du bois sous la force d'immenses pattes, les grattements de griffes contre les parois et les toits et les fenêtres, le grondement profond et guttural d'un animal, Stephen cloué à la paroi du wagon par l'énorme flèche dans sa poitrine.

En voyant Stephen, une idée fixe submergea mes pensées : me venger. Me venger des ours, me venger des loups, des chasseurs, être la main de fer qui assènerait une justice suprême sur tous ceux qui nous avaient fait souffrir. Cette détermination ardente fit voler mon mur mental en éclats, le réduisit en poussière par sa colère, sa frustration et sa peur. C'était comme une pluie de sang et de flammes qui s'abattait sur moi, sur le train, sur les montagnes, sur le camp médiéval dans les ruines avec la femme rousse. Je vis la tente en feu, la femme tendant ses bras vers moi, *David*, *David*, des corps calcinés, Stephen et Barbara au milieu d'un brasier dont les flammes allaient recouvrir le monde entier.

Je repoussai l'horreur de toutes mes forces. Je n'avais plus rien pour construire un nouveau mur mental, rien que de la poussière ; c'était tout ce qu'il restait, mais j'essayais tout de même de me cacher dans la fumée et les cendres. Quelque part au cœur du brasier, quelque chose de différent sortit de terre ; une pousse, une plante, un arbre peut-être, ou une fleur. Comme si le vent avait tourné, la soif de destruction totale changea, s'aiguisa, se concentra dans la rage de saisir toute la famille Whiltock, les frères Juhász, Alfred Berger le secrétaire, et Nerio Bianchi le neveu de madame Niedermeier, et de les jeter en pâture à la milice. Si je pouvais faire ça, si je pouvais… peut-être que la douleur s'arrêterait enfin.

L'instant d'après, Monsieur se levait en hurlant, et attaquait de ses

poings le dos d'un des frères Juhász. Charles Dumont, l'auteur, et le Docteur Sanders étaient sur les talons de Monsieur, profitant de l'effet de surprise, et Narcissa Schaefer enfonça ses doigts dans le visage de l'autre frère.

Le personnel de bord, valets, garçons, commis, et messieurs Charrier et Courtois, encerclaient les Whitlock comme des vautours. George le cuisinier, dans une apparition terrifiante qui n'avait rien à envier à un pirate infernal, maîtrisa Lord Whitlock comme si celui-ci était un petit enfant. Lady Coralie fut soulevée par les bras et traînée vers la porte ; Lord Jasper se mit à hurler et à mordre les mains qui essayaient de l'attraper.

Je pressai mon visage et mes mains contre le sol, refusant l'injonction. *Non, non, je ne ferai jamais cela, jamais, mes frères ma soeur ma mère mon père ne me le pardonneraient jamais, non*. Si je bougeais, si je me levais, mon corps ne m'obéirait plus, je le savais, je le sentais, mais les cris des enfants Whitlock perçaient mon cœur de part en part. C'était Joséphine, Joséphine ma sœur qui m'appelait au secours et je priai, je priai pour que quelqu'un fit quelque chose et que tout s'arrêtât, *pardon Madame*, pensai-je, *je n'ai pas réussi à les protéger pardon pardon pardon pardon…*

Quatresous. Il faut le distraire.

J'ouvris les yeux et croisai le regard de Fontaine. Il avait l'air aussi surpris que moi, mais déterminé. Il fit un geste du menton vers David. *Oui*, décidai-je. *C'était possible*. Je n'osai pas me lever, aussi je commençai à me traîner sur le sol dans sa direction. Je devais détourner son attention, peut-être une seconde seulement, et ça laisserait une chance à quelqu'un de lui résister, d'agir, et si tout tournait mal Fontaine serait avec moi, nous ne mourrions pas seuls, et pas pour rien.

Lorsque je fus assez près de David pour lui saisir la jambe, je la serrai de toutes mes forces, enfonçai mes ongles dans sa chair comme un oiseau de proie, jusqu'à ce que je ressente la douleur dans ma propre jambe. David me regarda de haut, prêt à m'écraser comme un insecte, lorsqu'une douleur lui perça l'autre jambe, que Fontaine attaquait à son tour.

L'arbre qui avait poussé au cœur du brasier grandit encore ; il émettait une faible lueur, suffisante pour nous réconforter et nous guider. Bien. Nous allions mourir, c'était certain, David allait écraser notre esprit, effacer tous nos souvenirs et faire de nous des pantins

désarticulés, mais nous avions accompli notre mission. La pression mentale se fit plus forte, je ne pouvais plus bouger, je ne pouvais plus respirer, j'étais dans un sac rempli de clous qui coulait au fond d'un étang gelé, ma tête dans un étau oppressant dont la manivelle tournait à toute vitesse pour serrer, serrer, écraser…

Une vision entièrement noire, puis rouge, une douleur perçante au milieu du front ; la présence de David s'évanouit d'un seul coup. Lorsque ma vision se focalisa enfin, il était là, étendu sur le sol et inconscient, aux pieds de Meg Sanders qui lui avait semblait-il asséné un énorme coup sur la tête à l'aide d'un barreau de chaise brisé.

Meg Sanders lâcha le barreau qui tomba au sol avec un bruit sourd, puis saisit David par les chevilles afin de le traîner jusqu'au cercle. La lumière de la barrière reprit presque immédiatement de l'intensité, et le train cessa d'être secoué. Il y eut des glapissements de douleur et le bruit des pattes disparut également.

— Je vous remercie, dit Barbara en se massant les tempes. Je l'aurais bien fait moi-même, mais je ne pouvais pas sortir de se cercle sans que la barrière ne disparaisse entièrement.

— Comment vous sentez-vous ? demanda Meg Sanders en s'adressant à Fontaine et à moi.

— *Glbl*, dis-je en voulant dire que j'allais bien. Vivants, ajoutai-je en articulant. Pas mal. Juste…

— Nous sommes encore un peu secoués, dit Fontaine. L'attaque mentale était vicieuse. Mais je crois bien que ça va aller.

— Prévenez-moi si vous vous sentez nauséeux ou si une douleur apparaît, dit Meg Sanders. Je reviendrai vous voir tout à l'heure.

— On le fera, dit Fontaine. Que s'est-il passé ?

— Je n'ai pas le temps de vous faire un cours sur les énergies magiques et leurs faiblesses, annonça Barbara en se levant. Pour faire court : David a un point faible. Profitez-en, je ne le révèle pas à tout le monde. Le reste peut attendre, il faut s'occuper de Stephen avant que tout ne soit perdu.

Personne d'autre n'osait faire le moindre bruit, c'était à peine si nous entendions un souffle. La moitié des occupants du wagon qui venait d'agresser l'autre moitié s'en éloigna lentement, comme des automates aux mécanismes brisés, des dizaines de non-dits pesant lourdement dans l'air entre nous. Il fallut que Lady Jade donnât un coup de pied dans la cheville de monsieur Charrier pour que la famille Whitlock se décide à se rassembler dans ce qui avait été autrefois le salon pour dames, Lord et Lady Whitlock portant Lady Coralie qui était au bord de l'évanouissement.

Barbara et Meg Sanders, elles, ne perdaient pas de temps auprès de Stephen. Barbara portait sa robe rouge. *Bien*, me surpris-je à penser, *comme cela le sang ne la tachera pas trop…*

— Ne sortez pas la flèche de son corps, disait Meg Sanders. Ça pourrait le tuer encore plus vite.

— Que suggérez-vous ? dit Barbara. La flèche traverse la paroi et nous devons le déplacer dans le cercle. Voulez-vous que je brise cette planche ?

— Il faudrait plutôt scier la flèche derrière lui, mais je ne suis pas certaine d'avoir ma scie dans mon sac…

— J'ai un couteau à pain, tonna la voix puissante de George le cuisinier.

— Ça pourrait aller, dit Meg Sanders. Soyez très délicat ! Je vais chercher mon matériel.

Alors que Meg Sanders se dirigeait vers le wagon-lit, un nouveau choc fit trembler le wagon. À l'extérieur, deux ours immenses s'acharnaient à nouveau sur les parois. Leurs coups étaient plus espacés, la barrière les repoussant chaque fois, mais ils faisaient tout de même l'effet de coups de bélier.

— Que quelqu'un s'occupe de repousser ces futures descentes de lits ! dit Barbara, avant qu'ils ne fasse dérailler le train !

— Les murs sont en bois, dit Alfred le secrétaire, ils vont céder avant.

— *Weapons* ! dit le Docteur Sanders en brandissant sa main, le pouce et l'index tendu, imitant une arme. La Compagnie Du Wagon-Lit a dit « *take weapons* ». Prenez... *weapons* ! Vous savez... *bang-bang*, ajouta-t-il en pointant son index vers les fenêtres.

— Mais évidemment ! s'exclama monsieur Charrier. Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ! Nous sommes armés et nous allons tenir ces animaux à distance respectable pendant la nuit, et demain, nous irons chercher de l'aide.

— Mais s'ils nous tirent encore dessus à coups de flèches géantes ? demanda Alfred. Dès qu'on les éloignera de nos parois, ils pourront recommencer à nous abattre de loin comme des lapins. Sans compter que les plates-formes sont exposées...

— Je vais essayer de modifier la barrière, dit Barbara en se replaçant dans le cercle, afin de bloquer les projectiles. J'espère ne pas provoquer une autre faiblesse à la place…

— C'est décidé ! dit monsieur Charrier. Que toutes les personnes qui possèdent une arme les préparent ! Je veux que nous soyons prêts à nous défendre.

— J'ai aussi une arme ! dit Monsieur. Dans mon compartiment !

— Alors allez la chercher ! dit monsieur Charrier. Tous ceux qui ont une arme, allez-y ! Courtois, mon vieux, rendez-vous utile, et guidez le personnel dans le fourgon de queue afin de ramener les armes et les munitions de la Compagnie. Faites vite et très attention en traversant les plates-formes !

Il y eu une effervescence d'activité, chaque groupe se précipitant vers une extrémité du wagon. J'aurais voulu suivre Monsieur et garder un œil sur lui, mais j'avais à peine la force de me traîner dans un coin afin d'éviter que des pieds trop pressés ne trébuchent sur moi. Je m'attendais à ce qu'il fut repoussé par les frères Juhász, mais ceux-ci lui tapèrent sur l'épaule comme à un vieil ami…

Fontaine, à côté de moi, semblait à peine en meilleur état, et grimaçait chaque fois que le wagon s'ébranlait et grinçait sur ses roues.

— Voilà qui nous apprendra à vouloir jouer les héros, me dit-il.

— Merrci de l'avoir fait, nous dit madame Niedermeier. Je n'oublierrai jamais que j'ai voulu convaincre ce pauvrre Nerrio de se livrrer. Merrci du fond du cœur, je ne me le serrais jamais parrdonné.

— Mais de rien, fit Fontaine avec un sourire. Tout le plaisir était pour nous. Cela aurait été terrible de tuer votre propre neveu…

— Nerrio n'est pas vrraiment mon neveu, dit madame Niedermeier avec un petit air espiègle, mais tout cela l'a tout de même terriblement vexé. J'espère qu'il finira par comprendre…

— Ce n'était pas de votre faute, dit Fontaine. David est très convaincant. Quatresous et moi avons simplement eu de la chance.

— Vous êtes rréellement adorrable, monsieur Fontaine, dit madame Niedermeier, mais j'ai peurr que cela ne soit pas aussi simple…

Des coups furent tirés depuis chaque côté du restaurant, libérant une forte odeur de poudre. De nouveaux grondements, furieux cette fois, puis de nouveaux tirs. Le wagon se stabilisa sur ses rails, et les tireurs firent irruption dans le restaurant : les Sanders, les frères Juhász, Alfred Berger et Monsieur d'un côté ; de l'autre le personnel de la Compagnie qui ramenait le petit arsenal prévu pour la défense du train, contenu dans quelques caisses.

— Ils reculent ! s'écria Monsieur, excité comme s'il venait de participer à la meilleure des fêtes foraines. On leur a bien fait peur ! Ah !

— Au moins le ravin est utile, dit Alfred. Ils ne peuvent nous attaquer que d'un côté.

Stephen fut transporté délicatement dans le cercle, près de David. Meg Sanders, à présent équipée de la sacoche de médecin, commença

aussitôt à traiter la blessure. Au bout d'une minute à peine, les lumières de la barrière reprirent encore de la vigueur. Juste à temps : un grand « *POC* » nous indiqua qu'une flèche avait tenté de traverser la paroi, mais en vain. Je respirai profondément. Nous étions toujours en sursis, mais les choses se présentaient mieux.

— Vous n'y allez pas ? demanda Monsieur au Docteur Sanders qui rechargeait une carabine.

— *Me* ? dit le Docteur Jack Sanders. Où ?

— Soigner ce brave monsieur. Il a besoin d'un médecin, vous savez ! insista Monsieur.

— Elle est mieux que moi, dit le Docteur Jack Sanders. Je suis *Doctor*, mais… avant. Ancien. *She knows what to do*. Elle sait. *She should be a doctor*, mais… problèmes. *Complications*.

— Oh, bien sûr ! dit Monsieur qui sourit bêtement en pensant sûrement qu'il rêvait toujours. Comme c'est amusant !

Que Monsieur eut déjà oublié qu'il venait d'attaquer quelqu'un ne me surprenait pas vraiment, mais le Docteur Jack Sanders et le personnel de la Compagnie semblait agir de même. Était-ce par magie ? Ou bien la culpabilité ? La présence d'un ennemi commun qui les forçait à ignorer les éléments encombrants ? Le besoin de ne pas se savoir seul dans cette situation ? Nerio Bianchi et les Whitlock n'avaient pas l'air prêts à oublier, eux…

À côté de moi, je sentis mademoiselle Melusine se raidir. Sa mère, Narcissa Schaefer, s'approchait de nous. J'avais repris assez de forces pour me redresser au moins jusqu'en position assise et, redoutant le pire, m'apprêtai à subir un assaut.

— Je vais bien, *Mère*. Tu peux t'en aller.

Mademoiselle Melusine regarda sa mère avec un tel mélange de ressentiment et d'indignation que Narcissa Schaefer s'arrêta comme si elle avait reçu un coup en plein visage. Narcissa s'enveloppa comme elle le put dans sa dignité, hocha la tête d'un air hautain, puis se dirigea vers Tristram.

— Allez-vous si bien que ça ? demanda doucement Fontaine. Vous êtes très pâle. Vous avez l'air épuisé.

— Stephen Shepherd a besoin d'un médecin, répondit mademoiselle Melusine. Moi, j'ai besoin d'une distraction.

— C'est tout de même votre mère, dit Fontaine. Je vous trouve un peu injuste avec elle…

— Son attaque sur les Hongrois l'était tout autant, répliqua mademoiselle Melusine.

— Les circonstances étaient compliquées, dit Fontaine. Tout le monde s'est trompé…

— Winter nous contrôlait, coupa l'auteur Dumont qui vint s'installer près de Fontaine. Nous n'avions pas le choix.

— On a *toujours* le choix, dit mademoiselle Melusine. Et ma mère était déjà ainsi avant de rencontrer David Winter.

— Je peux savoir ce que tu fais là, Charles ? demanda Fontaine à Dumont. Tu te crois le bienvenu ?

— Je me propose à vous en tant que distraction, répondit Dumont. En échange d'une excuse afin d'ignorer mes responsabilités.

— J'espère que vous êtes meilleur clown que poète, dit mademoiselle Melusine.

— C'est pathétique, dit Fontaine, mais ça me fait presque plaisir de voir que tu es redevenu toi-même. Vas-tu me dire comment tu as appris que les *Alterï* existaient ?

— Vas-tu me dire comment tu as pu résister ? répondit Dumont. T'en prendre à un sorcier, c'est plutôt suicidaire. Qui donc essayais-tu encore d'impressionner ?

— Personne ! répondit Fontaine. Ou peut-être moi-même. Je me croyais revenu à l'école, sous les bombardements, à faire le malin en chassant les rats.

— Les rats ? demanda mademoiselle Melusine.

— Pendant le Siège, dit Fontaine, à Paris, en 1870. Mieux valait manger du rat que du pain de paille...

— Ou à la sciure de bois, dit Dumont.

— J'en fais encore des cauchemars, de ce pain, dit Fontaine. Nous étions dans le quartier du Panthéon, et vous Quatresous ? Vous êtes bien de Paris, hein ?

— À Croulebarbe, dis-je.

— Ces longs six mois d'hiver ne furent que fureur, dit Dumont, fureur froide de la faim, fureur des explosions.

— Mais nous étions jeunes, dit Fontaine, et tout devenait drôle, d'une certaine façon.

— Pourquoi restiez-vous sous les bombes ? reprit mademoiselle Melusine. Vous auriez pu vous réfugier ailleurs.

— Ma famille n'avait nulle part d'autre où aller, dis-je.

— Personnellement, dit Fontaine, j'avais eu une bourse d'étude. Tout ce qui m'intéressait, c'était de ne pas manquer les cours. C'était pareil pour Charles.

— Tu sais, tu exagères, répondit Dumont. Je n'étais pas boursier.

— Mais si, tu l'étais. Ton père était chauffeur-mécanicien de train. Tu avais eu une bourse, aussi.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ?

Si Monsieur entendait cela, pensai-je, *il ferait une drôle de tête en essayant d'accepter qu'on puisse être poète célèbre en étant fils d'ouvrier*.

— La ligne Paris-Rouen, insistait Fontaine. Tu m'as dit que tu avais même lu *et* appris le manuel d'instruction parce que tu voulais être...

— Ne te fatigue donc pas, coupa Dumont. C'était il y a longtemps et j'ai tout oublié.

— Je me souviens pourtant de vacances où tu as voulu m'impressionner en me montrant ce que tu savais faire…

— Et j'ai tout oublié, répéta Dumont.

— Sauf la punition que tu as eue quand il l'a découvert, sans doute...

— *Et j'ai tout oublié*, insista Dumont.

— Ben voyons, dit Fontaine. Si tu posais cette bouteille, ça te reviendrait peut-être.

— Raison de plus alors pour la garder en main, répondit Dumont.

— Tu ne peux pas prétendre être un poète plein de sagesse si tu renies toutes tes expériences, tu sais, fit remarquer Fontaine. Tu as sûrement oublié aussi que c'était mon anniversaire la semaine dernière, hein ? J'ai souhaité avoir l'aventure de ma vie !

— Regrettes-tu ce souhait, au point où nous en sommes ? dit Dumont.

— Pas une seule seconde, dit Fontaine avec un immense sourire.

— Mon anniversaire est demain, dit mademoiselle Melusine, j'aurai vingt ans le trente-et-un. Si j'y arrive.

— Nous ne sommes pas encore morts, fis-je remarquer.

— C'est vrai, renchérit Fontaine, il reste sans doute de l'espoir. Après tout, nous avons eu beaucoup de chance.

— Est-ce là votre opinion définitive sur notre situation ? demanda mademoiselle Melusine.

— Absolument, dit Fontaine. Ils auraient pu lancer des torches et mettre le feu au train.

— Ne tentez pas le destin, dit Alfred Berger qui s'était tenu discrètement près de nous. Tenez. Pour vous défendre.

Alfred tendit un pistolet à Dumont, avec une crosse en ivoire et dont le métal était artistiquement gravé. Celui qu'il tenait était aussi richement décoré ; je me demandai pourquoi les fabricants prenaient la peine de faire des armes de guerre aussi belles. De tels objets auraient dû se trouver dans une vitrine et ne jamais rien tuer.

— Ah tiens, dit Fontaine. Tes responsabilités t'ont retrouvé.

— Merci, dit simplement Dumont en acceptant l'arme.

— Vous n'avez rien d'autre à me dire ? demanda Alfred.

— Tu n'es plus renvoyé, dit Dumont en s'adressant à son pistolet, tu restes mon secrétaire. Aucun de tous ces mots n'était vraiment sincère. Tu le sais bien, j'espère.

— Mais encore ? dit Alfred, qui se tenait aussi immobile qu'une statue de la justice.

— Que veux-tu donc de plus ? dit Dumont. L'assurance que jamais je

n'aurais essayé de te livrer aux loups ? Évidemment que non. C'est sûrement pour cela que Winter m'a poussé à m'en prendre aux banquiers.

— C'était presque une excuse, ça, dit Fontaine, venant de lui.

— C'est vrai, dit Alfred en s'adoucissant quelque peu. Soit. Je reste votre secrétaire.

Des rayons ardents illuminèrent alors le wagon-restaurant depuis l'extérieur, comme un soleil qui se serait levé juste en face de nous.

— Que se passe-t-il, encore ? demanda monsieur Charrier.

— C'est le bouclier ? demanda Meg Sanders.

— Non, répondit Barbara, il est en place.

— Ont-ils enfin trouvé un moyen tant affreux qu'efficace pour nous tuer ? demanda Dumont.

Les rayons ardents traversèrent les parois, les meubles et tout ce qui occultait les fenêtres ; nous fûmes enveloppés dans un bain lumineux. Une curieuse sensation de picotement commença au bout de mes doigts, sous mes pieds et sur le sommet de mon crâne. Mademoiselle Melusine serra mon bras ; je posai ma main sur la sienne.

— Eh, ça chatouille ! cria Monsieur, que je n'arrivais plus à distinguer à cause de la lumière.

Les picotements se déplaçaient à travers mon corps pour se rejoindre au niveau de mon nombril. J'entendis des plaintes rauques venir de quelque part sur ma droite, et quelqu'un grogna.

— Je reconnais ce sort ! s'écria Fontaine. C'est un sort de révélation !

Les picotements disparurent ainsi que les rayons de lumière. Le restaurant était plongé dans l'obscurité. Sur ma droite, je devinai Tristram, les bras serrés autour de son corps, tremblant. Derrière lui, sa mère Narcissa s'agitait frénétiquement, mais je n'arrivais pas à comprendre ce qu'elle cherchait à faire. Elle secouait la tête, ses mains en proie à des spasmes ; il y eut un horrible son de déchirure et sa mâchoire s'ouvrit sur une rangée de crocs. Des poils envahirent sa peau et sa belle robe en satin s'effondra sur elle-même, alors que la louve, aussi blanche que de la neige, tentait de sortir de son corset. Tristram tomba en avant avec un bruit plaintif. Il fut un loup maigre et noir en un éclair.

Quelqu'un se mit à crier « *ils sont entrés ! les loups sont entrés !* ». Il y eut une détonation, un cri, et des éclats de bois tombèrent du plafond, déjà abîmé par les chutes de rochers.

— Tout le monde calme ! *Now* ! cria le Docteur Jack Sanders. Les

Schaefer sont *werewolves, so what* ? Gentils chiens. Amis.

— Il est formellement contraire au règlement de blesser les passagers ! cria la voix de monsieur Charrier.

Mademoiselle Melusine bascula contre moi, recroquevillée sur elle-même. Je la rattrapai et la soutins de mon mieux.

— Qu'avez-vous ? dit Fontaine. Mademoiselle ?

— Je suis bien un « louveteau demi-sang », souffla-t-elle. Mais je n'ai hérité que des défauts. Je ne me transforme pas, je ne peux que mourir plus vite.

— On peut sûrement faire quelque chose, dis-je. Qu'est-ce que je peux faire pour vous aider ? Dites-moi ce que je peux faire pour vous aider...

— Je n'en sais rien, dit mademoiselle Melusine, mais ne me lâchez pas. Je commence à avoir un peu peur.

— Je ne vous lâche pas, promis-je.

— Personne ne vous lâchera, dit Fontaine.

Sur ma gauche, je vis Dumont saisir Alfred, qui était à terre dans un état de stupeur, et le traîner vers la cuisine. Barbara les repoussa lorsqu'ils essayèrent de traverser le cercle, puis je les perdis de vue. Les Juhász se tenaient la tête entre les mains, avec une expression de confusion douloureuse ; l'un tomba à genoux comme s'il avait reçu un coup dans le dos et Monsieur se précipita pour lui venir en aide. Avant que Monsieur ne pût les atteindre, les frères Juhász prirent feu.

Deux hommes de feu, dans un wagon de bois. La panique fut encore plus forte qu'à l'apparition des loups. Curieusement, je gardai gravement mon calme. J'avais subi bien trop de chocs successifs ; plus rien ne m'atteignait.

— Il ne manquait plus que ça, dit simplement Fontaine. Au moins, à présent, nous sommes bien éclairés.

— Et nous ne mourrons pas de froid, ajoutai-je.

— Ne me faites pas rire, dit mademoiselle Melusine. Je ne veux pas mourir de rire.

De l'eau coulait sur le sol. D'où pouvait-elle bien venir ? Je suivis l'eau des yeux jusqu'à Nerio Bianchi, qui ne pouvait plus respirer et n'arrivait qu'à faire d'horribles gargouillis. J'allais appeler à l'aider, mais avant que les mots ne purent quitter mes lèvres, Nerio convulsa violemment et se liquéfia, *littéralement*, dans un geyser d'eau.

Même Fontaine ne sut pas quoi dire devant cela. L'eau jaillissait des vêtements de Nerio ; j'en avais déjà jusqu'aux mollets. Cela allait-il tuer les Juhász, ou pouvions nous les « éteindre » ainsi ? Où étaient-

ils ? Je ne les voyais plus… Et si cette source ne s'arrêtait pas ?
— Les portes ! cria monsieur Charrier. Ouvrez les portes !
— *Blocked* ! cria le Docteur Jack Sanders depuis le côté wagon-lits. Par la poids de la eau !

J'avais de l'eau jusqu'à la taille et le niveau ne cessait de monter. Elle sortait bien un peu, par la fenêtre cassée, quelque part derrière les panneaux et les tables, mais cette évacuation était bien trop faible.
— Brisez les fenêtres ! criait monsieur Charrier.
— Elles sont toutes bloquées !
— Alors il faut les débloquer ! dit Fontaine. David nous aura vraiment compliqué la vie jusqu'au bout.

Fontaine s'acharna sur l'une des tables mais tout était bien trop enchevêtré, et l'eau ralentissait tous nos gestes. Même avec l'aide de Monsieur, leurs efforts furent vains. Autour de nous, le wagon craquait de toutes parts. L'eau s'infiltrait par le moindre interstice entre les planches mais ni le bois, ni le verre, ne cédait.

Nous avions à présent de l'eau jusqu'aux épaules et il devenait difficile de lutter, ou même de voir ce qu'il se passait dans le reste du wagon. Où étaient les Whitlock, les Juhász, les Sanders…? Tant que la barrière était en place, je supposais que les sorciers étaient en vie, mais comment, sans quitter le cercle ?
— Je vais te dire une bonne chose, Quatresous, dit Monsieur, je commence vraiment à en avoir assez de ce rêve ! Tu crois que je peux me réveiller ? Pince-moi, pour voir ?
— Pas maintenant, Monsieur, répondis-je, j'ai besoin de vous. Pouvez-vous m'aider à soulever mademoiselle Schaefer sur le porte-bagage ?
— Ah ! répondit Monsieur. Bien sûr, je peux faire ça. Pardon mademoiselle…
— Ne me lâchez pas, souffla mademoiselle Melusine.
— Personne ne vous lâchera, dis-je en lui touchant doucement le bras.

Monsieur souleva mademoiselle Melusine facilement, aussi haut que ses bras le lui permirent, afin qu'elle pût se reposer sur le porte-bagage et profiter de la partie arrondie du plafond pour respirer.
— Et vous, Quatresous ? dit mademoiselle Melusine.
— Ne vous en faites pas, répondis-je. Pour une fois que ma grande taille me sert.
— Ne me dites pas que vous avez appris à nager ? me dit Fontaine. À Croulebarbe, dans l'eau polluée par les tanneries ?

— Je ne sais pas nager, répondis-je. Mais je peux flotter un peu.
— *HIIIII*, fit Monsieur. Qu'est-ce que c'était que ça ?

Des éclairs argentés filaient sous l'eau, entre nos jambes. Des poissons ? Non, pas des poissons. C'était les filles Whitlock dans leurs robes blanches. Lady Saphira remonta à la surface assez longtemps pour aider madame Niedermeier à s'accrocher près de nous, et replongea immédiatement. Nous flottions tous, à présent, nos têtes de plus en plus près du plafond.
— Des sirènes, dit Fontaine. Ce sont des sirènes ? Non, elles n'ont pas d'écailles…
— Elles mordent ? demanda Monsieur qui barbotait avec précaution.
— Uniquement les imbéciles, répondit faiblement mademoiselle Mélusine. Méfiez-vous.
— Et ça !? s'écria Monsieur. Qu'est-ce que c'est, encore que *ça* ?

Un immense mur de plumes scintillantes, trois paires d'ailes gigantesques au moins, émergeait de l'eau. Qui était-ce ? Qui que ce fut, il était coincé sous l'eau, comme un immense papillon sous-marin. Ses ailes étaient déjà bien trop grandes pour le wagon, pourtant d'autres plumes se déployaient encore, et encore, repoussant l'eau et les tables et les chaises et pressant sur le verre…

Les fenêtres de chaque côté de lui explosèrent. L'eau jaillit par les ouvertures et se précipita dans le ravin. Le courant fut si soudain et si fort qu'il nous prit tous par surprise, entraînant humains, *Alterï*, loups, sirènes et tables vers l'ouverture. Je m'agrippai à la grille du porte-bagage aussi fort que je le pus, une main de chaque côté de mademoiselle Melusine pour la retenir. D'autres fenêtres furent brisées et l'eau prit soudain de multiples directions ; des tourbillons et des vortex, comme des trous noirs prêts à dévorer tout ce qui tombait à proximité.

L'eau s'arrêta à nos hanches et ne descendit plus ; elle continuait à jaillir des vêtements de Nerio Bianchi qui, étrangement, n'avaient pas été entraînés par le courant. Le Docteur Jack Sanders les saisit et les jeta par une fenêtre qui donnait sur le ravin. L'eau tomba en cascade le long des rochers et disparut dans la nuit.

Je déposai mademoiselle Melusine sur le sol. Elle était glacée, ses lèvres étaient bleues. Elle respirait avec difficulté, les dents serrées.
— Oh, mon dieu, s'écria madame Niedermeier. Le sort l'a *rrr*évélée ! *Rrr*ega*rrr*dez, comme ces pauv*rrr*es messieurs Melnyk et Elste*rrr* ! C'est la prochaine victime du tueu*rrr* !

XXI. Les Carpathes III

— Que voulez-vous dire par « la prochaine victime du tueur » ?!
— Le criminel que veut la Milice ? Il est *ici* ?!
— Où est-il ? *Où est-il* ?
— Ne vous approchez pas d'elle ! cria Fontaine. Reculez, reculez !
— Oh, la pauv*rr*e petite demoiselle !
— Non, ce n'est pas ça ! protestai-je. C'est quelque chose en rapport avec le loup… elle a dit…
— Les loups ! coupa Monsieur. Ce sont les loups ! Ils la veulent, là, dehors ! On devrait…
— Non ! criai-je. Pas *ces* loups-là ! Sa *famille* de loups ! Ne la touchez pas !

Narcissa la louve blanche et le loup noir Tristram appuyèrent mes protestations avec une démonstration de crocs et de grondements. Ils formaient un rempart, à mes côtés, protégeant mademoiselle Melusine.
— Il nous faut un docteur ! cria Fontaine. Où est Meg Sanders ?
— Je suis ici ! dit la voix de Meg Sanders depuis le fond du wagon. Mais ma sacoche a été emportée ! Je ne la vois nulle part.
— *I see it !* dit le petit Lord Jasper. *I'll fetch it for you !* ajouta-t-il en filant comme une anguille entre les doigts de son père vers le bord du ravin.
— Mais c'est t*rr*ès dange*rr*eux ! cria madame Niedermeier qui ressemblait à un chat mouillé, et dont les cheveux échappés de son chignon faisaient un rideau gris et raide autour de sa tête. Lord Whitlock, il faut le ratt*rr*aper ! Mais qu'avez-vous…? Oh ! Mais c'est te*rr*ible ! Il y en a une aut*rr*e, ici !
— Une autre quoi, madame ? demanda monsieur Charrier qui faisait des allées et venues en essayant de remettre sur pied les voyageurs, l'équipage et les lampes tout en même temps.
— Une aut*rr*e victime ! gémit madame Niedermeier en se tordant les mains. Cette pauv*rr*e Lady Co*rr*alie !
— Une deuxième victime ?!
— Nous ne pouvons pas rester dans ce wagon, coupa le secrétaire Alfred Berger dont les ailes repliées contre son dos dégageaient encore un faible halo rose. Avec les fenêtres brisées, ils vont entrer facilement. C'est un miracle qu'ils ne soient pas déjà sur nous.
— Et nous sommes, je le crains, assez littéralement, près de mourir de froid, fit remarquer l'auteur Charles Dumont. Détrempés et gouttants, dégoulinants, transis dans l'air nocturne d'octobre.

— La locomotive soit s'être arrêtée, dit Fontaine. Nous ne sommes plus chauffés.

— Je ne peux pas quitter ce cercle, déclara Barbara. Si je le quitte, peu importe où vous irez, la barrière va disparaître et ils n'auront qu'à tendre la main pour vous cueillir tous. Que proposez-vous ?

Au milieu du tumulte de mon inquiétude, une partie cartésienne et détachée de mon esprit se demanda comment les sorciers avaient-ils pu rester au fond de l'eau pendant tout ce temps. N'avaient-ils pas besoin de respirer ? Surtout Barbara, qui portait toujours son corset très serré malgré tout ce qui venait de nous arriver…

— *Here !* dit le petit Lord Jasper qui présentait, grave et fier, leur sacoche médicale dégoulinante à Meg et Jack Sanders.

— *Right*, dit le Docteur Jack Sanders avec résignation.

— Chaque chose en son temps, dit monsieur Charrier. Que l'on s'occupe de ces jeunes filles, et que l'on barricade à nouveau ces fenêtres. Trouvez des outils, coupez moi ces tables et comblez les trous ! Les gens qui ne s'occupent ni des blessées, ni des fenêtres, sont priés d'aller chercher des vêtements secs et chauds ! Allez !

Le personnel de bord s'activa aussitôt, comme si la voix de monsieur Charrier avait le pouvoir de les animer. Le Docteur Jack Sanders, armé d'une hache de la Compagnie des Wagons-Lits, se mit à couper du bois comme s'il avait fait cela toute sa vie. Alors que madame Niedermeier était incitée à se diriger vers les compartiments, un valet de la Compagnie s'approcha de moi avec une couverture pour mademoiselle Melusine.

— Vous devriez aller vous changer, insistait-il.

— Non, répondis-je en serrant la main de mademoiselle Melusine, j'ai promis que je ne la lâcherai pas.

— Et j'ai promis que je ne lâcherai personne, dit Fontaine. Nos affaires sont dans nos compartiments, vous ne devriez pas avoir de problèmes pour les trouver.

— Un homme dans ma chambre, murmura mademoiselle Melusine avec le fantôme de son sarcasme habituel. Quel scandale… si ma mère…

— Je dois insister, dit le valet. Si vous ne faites rien…

— Je ne fais pas « rien » ! dit Fontaine.

— Mais…

La louve Narcissa s'interposa entre le valet et nous en grondant. Plus personne n'insista pour que nous nous déplacions. Du moins, jusqu'à ce que Meg Sanders n'arrivât.

— Veuillez m'excuser, dit-elle sèchement et en me bousculant sans

ménagement. J'ai besoin d'espace. *Un peu plus* d'espace, s'il vous plaît.

Meg Sanders commença par desserrer les vêtements trempés de mademoiselle Melusine, puis procéda à une observation rapide, à l'aide de plusieurs instruments sortis (et séchés) de sa sacoche, dont je ne reconnus qu'un stéthoscope. Certains des appareillages de ce sac avaient l'air barbares et pointus, mais personne ne fit aucune remarque. Le silence glacé d'angoisse n'était brisé que par les cris plaintifs de la louve Narcissa. Meg Sanders, les sourcils froncés, n'avait pas l'air ravie non plus.

— Je ne pourrais pas affirmer si oui ou non elle est atteinte de la même chose que messieurs Melnyk et Elster, annonça-t-elle finalement, mais je peux dire qu'elle souffre en particulier d'une asthénie cardio-vasculaire, et depuis bien plus longtemps je pense.

— Asthénie... ? demandai-je. Qu'est-ce que c'est ?

— Cela signifie que son cœur est malade, expliqua Meg Sanders. En l'occurrence, il bat beaucoup trop lentement. Il faiblit et je n'ai rien pour l'en empêcher.

— Rien ? dit Fontaine. Rien du tout ? Même pas quelque chose... d'*Alter* ?

— Je suis soignante, répliqua Meg Sanders, pas guérisseuse. Je pensais avoir de la digitale, mais le flacon est vide. Quel est l'idiot qui transporte des flacons vides dans un sac, je vous le demande ! À la place, j'ai du laudanum, que l'on prescrit pour tout et qui ne marche pour rien.

— N'est-ce pas un produit pour faire dormir ? demanda Fontaine. Si mes souvenirs sont exacts…

— Oh, si le laudanum vous encombre à ce point, dit Dumont qui s'était approché, je vous en débarrasse ; j'en ai toujours besoin.

— Allez plutôt me trouver du café, dit Meg Sanders en jetant un regard noir vers Dumont. J'ai lu un article dernièrement sur l'utilisation de la caféine pour stimuler le cœur. Je préfère encore tester ça que le laudanum.

— Il y en a dans le fourgon de réserve ! dis-je.

— Qu'on aille en chercher immédiatement ! cria monsieur Charrier en faisant signe aux serveurs et aux commis. Que quelqu'un ramène du café, qu'on en fasse !

— Je ne comprends pas comment vous avez pu voyager dans cet état, dit Meg Sanders à mademoiselle Melusine. Vous auriez dû rester au repos complet !

— Nous allions voir quelqu'un, souffla faiblement mademoiselle Melusine. *Alter*. À Bucarest... disponible uniquement… pendant la Réunion.

— En bien, déclara Meg Sanders, c'est votre seule chance à présent.

Vous devez tenir jusqu'à Bucarest. Je vais faire de mon mieux pour vous aider.

— Je sais, dit mademoiselle Melusine qui luttait visiblement pour respirer.

— *Good girl*, dit Meg Sanders. Tenez bon. Je vais… ah, mais que faites-vous ? ajouta-t-elle en s'adressant à Lord Whitlock qui s'approchait de nous. Il ne fallait pas la déplacer ! J'allais venir !

Dès que je le pus, je repris la main de mademoiselle Melusine. Elle, observait intensément Lord Whitlock, qui déposait sa fille aînée avec mille précautions près de nous, soutenant sa tête entre ses mains comme si elle était faite de verre.

Lady Coralie avait l'air encore plus affectée que mademoiselle Melusine. Elle n'était pas pâle, ni même blanche comme le tissu de sa robe ; sa peau paraissait transparente. Lady Coralie toute entière semblait se dessécher : ses mains osseuses et crispées, son visage squelettique et figé dans une expression de terreur, ses yeux cerclés d'un noir malsain roulant d'un côté à l'autre comme pour échapper à des choses invisibles.

— Oh mon dieu, dit Fontaine dont la voix s'étrangla. Mon dieu, non. J'ai déjà vu ça…

— Le soir de la mort de monsieur Melnyk ? demanda Meg Sanders. Ce serait donc Lady Coralie la victime, poursuivit-elle après que Fontaine eut acquiescé.

— Ou bien les deux jeunes filles sont pareillement touchées ! dit Dumont d'un ton sinistrement réjoui. Et Lady Coralie simplement devance l'autre ?

— Cela ne nous dit pas où est le tueur ! dit Fontaine. Il aurait dû être révélé ! C'est bien à cela que servait le sort !

— Il est là, dit Alfred Berger.

— Là ? dit Fontaine. Où ça ?

— À l'intérieur d'elle, dit Alfred. S'il est désincarné, il pourrait posséder cette jeune fille.

— Comme un démon ? demanda Fontaine.

— Ou un fantôme, dit madame Niedermeier. Ou un esprit.

— Si nous la livrions… commença Dumont.

— Je vous préviens, dit Lady Jade d'une petite voix pointue, si vous touchez encore à ma sœur, je vous découpe avec un des couteaux médicaux de madame Sanders.

— Vous avez ma totale approbation, dit Meg Sanders. Une seule chasse aux sorcières, si vous voulez bien me passer l'expression, nous a largement suffit.

— Je ne peux qu'être d'accord avec ça, déclara monsieur Charrier, à

part pour l'utilisation de couteaux. Le premier qui voudrait livrer quiconque à cette milice aux agissements douteux devra me passer sur le corps. Je tiens à vous rappeler à tous que cette jeune fille se trouve sous la responsabilité et la protection de la Compagnie des Wagons-Lits !

— Y a-t-il un espoir pour ma fille ? demanda Lady Margaret avec une retenue qui cachait à peine sa détresse.

— Si elle est possédée, dit madame Niedermeier dont l'accent semblait devenir incontrôlable, pou*rr*ait-on considé*rr*er un exo*rr*cisme ? C'est quelque chose d'ho*rr*ible et que je me *rr*efuse à fai*rr*e d'o*rr*dinai*rr*e, mais cette c*rr*éature le mé*rr*ite pou*rr* s'êt*rr*e attaquée à cette innocente jeune fille !

— Non, s'exclama Lady Margaret. Pas ça !

— Je m'excuse si je vous ai choquée, dit madame Niedermeier. Mais pou*rr*quoi pas ? Est-ce une question de *rr*ituel…?

— Non, expliqua tristement Lord Whitlock. Mais mes enfants et moi sommes des *esprits*. Des esprits de l'eau, comme vous l'avez vu. Vous ne pouvez pas pratiquer un exorcisme sans nous tuer aussi.

— Voilà qui nous complique sensiblement la tâche, dit Fontaine.

— Chaud devant ! cria avec excitation un serveur, sans doute par habitude, en apportant un pot entier de café fumant.

— Je ne vous en demandais pas tant, dit Meg Sanders, mais merci. À présent, j'aurais besoin d'eau, de toute l'eau que vous pourrez trouver, pour l'autre patiente. Si cette chose déshydrate bien ses victimes jusqu'à la mort comme pour les deux autres cas, nous allons tout faire pour retarder ses effets.

— Tout de suite, madame !

— À présent, reprit Meg Sanders, tous ceux qui ne sont pas les parents de ces jeunes filles, reculez et laissez-moi travailler. Je vais devoir surveiller de près les réactions des patientes.

— J'ai promis que je ne la lâcherai pas, dis-je.

— Et je vous promets que je vais faire tout ce qui est en mon pouvoir pour la sauver, dit Meg Sanders en séparant nos mains, mais cela ne peut être fait que si vous me laissez le faire. À moins que vous ne soyez docteur en *Alteri*, vous devez reculer.

— Venez, Quatresous dit Fontaine en m'entraînant. On ne discute pas avec la médecine.

Je regardai tout autour de moi sans rien voir, me sentant horriblement stupide et inutile. Quelqu'un m'avait posé une couverture sèche sur les épaules ; qui, je n'aurais pas su le dire.

— Vous rendez-vous compte de quoi nous sommes couverts ? dit Monsieur. Miséricorde ! C'était *quelqu'un* !

— C'était un fleuve, dit Alfred Berger.

— Un fleuve, répéta Fontaine. Mais… Comment… Pourquoi…? Comment le neveu d'une riche veuve suisse est-il devenu un *fleuve* ?!

— Ne pose pas la question, répondit Dumont. S'il y a bien une chose qu'on ne questionne jamais, c'est le choix d'action d'une Personnification.

— Une Personnif… ah, dit Fontaine. Très bien. Je ne poserai pas la question, pas tout de suite en tout cas. Tu es vraiment très bien renseigné, dis-moi.

— Pourquoi êtes-vous encore dans vos vêtements trempés, Monsieur ? demandai-je en réalisant enfin l'état de son costume. Vous devriez aller vous changer avant d'attraper la mort.

— Mais toi aussi ! répliqua Monsieur. Et puis, je t'attendais. Je voulais être sûr que tu allais bien ! Alors… est-ce que tu vas bien ?

Pendant quelques secondes je vis la scène entière comme depuis les coulisses d'un théâtre, suspendue dans le temps. Le restaurant était dévasté, ses meubles et sa décoration réduits en morceaux et mélangés les uns aux autres comme des casse-têtes géants. Ou, au pire, en tas de bois considéré pour servir de chauffage. Les gens s'affairaient, réparaient, se préparaient à résister à ce qui nous attendait dans la nuit, à lutter pour leur vie, nos vies à tous. Les filles Whitlock erraient comme des fantômes de noyées. La petite Lady Jewel essayait de tourner les aiguilles de l'horloge du restaurant, miraculeusement intacte. J'avais froid, terriblement froid, dehors comme dedans, comme s'il neigeait à l'intérieur de mon corps.

— Non, répondis-je en resserrant la couverture autour de moi. Non. Ça ne va pas.

— Tu as besoin de café, toi aussi, m'affirma Monsieur. Le bon café de luxe de l'Orient Express. Tu verras, ça ira bien mieux quand tu auras chaud ! Tu sais, c'est curieux, ajouta-t-il tout en m'observant de plus près. Comme ça, tu ressembles un peu à… j'ai oublié son nom, qui fait le ménage chez nous. Vous êtes de la même famille, peut-être ?

Un impact terrible fit trembler le wagon tout entier, mais il me fallut un instant avant de comprendre que le coup n'était pas venu d'une fenêtre, ni même d'une paroi. Le toit. C'était le toit ! D'autres projectiles suivirent, à intervalles irréguliers, avec le même fracas sourd, les mêmes vibrations épouvantables.

— Avec quoi nous bombardent-ils ? cria Monsieur. Des montagnes ?

— La barrière ne fonctionne plus ? demanda Alfred à Barbara.

— Elle fonctionne toujours, répondit Barbara. Mais ils sont clairement passés au calibre supérieur ! Vous m'en voyez désolée, mais sans Stephen, je ne peux pas faire mieux.

— Toujours nostalgique du bon vieux temps de l'école ? demanda Dumont à Fontaine.

— Étrangement, répondit Fontaine, ça vient de me passer !

— C'était bien la peine de renforcer les murs, dit Monsieur. C'est par le toit qu'ils vont entrer !

— Si ça peut vous réconforter, dit Alfred Berger, les murs risquent de céder aussi.

— Ah, mais cette fois-ci, c'en est assez ! dit Fontaine après un choc qui laissa dans le toit une dépression grosse comme une baignoire. Il est temps de trouver une solution pour s'échapper d'ici !

— Et comment comptes-tu faire ? dit Dumont. Nous devons protéger la source du bouclier. Impossible de partir !

— Qui parle d'abandonner le cercle ? dit Fontaine. Nous ne partirons pas sans le cercle. Nous allons partir *avec* le cercle ! Nous allons faire *démarrer ce train* !

Si la pluie de rochers n'avait pas été si oppressante, plus de monde aurait sûrement regardé Fontaine avec cette expression d'inquiétude mêlée de certitude qu'il venait officiellement de perdre la raison.

— Que fais-tu des rochers ? dit Dumont. De la locomotive sortie hors de ses rails ?

— Exactement, ce que nous avons à faire est très simple ! dit Fontaine. Il faut remettre la locomotive sur ses rails et dégager la voie ! Monsieur Courtois ! Dans quel état est-elle ?

— La locomotive ? répondit monsieur Courtois. Elle a le nez dans les rochers et elle est hors de ses rails, mais en dehors de cela elle est intacte. Du moins elle l'était quand je l'ai vue tout à l'heure.

— Parfait ! dit Fontaine. Tout ce qu'il nous faut, c'est quelqu'un avec le pouvoir de soulever cette locomotive. Il peut le faire, n'est-ce pas ? demanda-t-il directement à Barbara.

— Nous parlons de cent cinquante, cent soixante-dix tonnes, environ ? répondit-elle. En comptant le tender. Oh, et il y a les rochers, qui pourraient être encore plus lourds. Oui, affirma-t-elle finalement. Oui, il peut le faire.

— Qui peut faire quoi ? demanda monsieur Charrier. Ne faites pas de secrets !

— David Winter ! dit Fontaine. Il faut réveiller David Winter, et le convaincre de nous aider.

— *Je te demande pardon* ? demanda Dumont. J'ai du mal te comprendre, car c'est complètement fou !

— Mais s'il sombre à nouveau dans la panique ? dit Meg Sanders. Qu'il nous monte les uns contre les autres, ou pire ?

— Nous sommes assez forts pour lui résister, dit Fontaine, maintenant que nous avons travaillé ensemble. C'est ce que j'ai appris

au cours de ces dernières heures.

— Je ne sais si, en fait, tu délires ou plaisantes, dit Dumont.

— Très bien : c'est ce que j'espère fortement, alors ! dit Fontaine. Parce que c'est notre seule chance !

Crac ! Crac ! Crash ! Les impacts de roche devenaient de plus en plus rapides, et de plus en plus forts. De plus en plus de déformations apparaissaient sur le plafond, faisant s'écailler la peinture et voler des poignées d'échardes. Bientôt le toit céderait, et nous serions à la merci de la milice ; à moins d'être tout simplement écrasés sous le poids de ce qui s'accumulait au-dessus de nous. *Entre David ou mourir,* pensai-je, *le choix n'est pas si dur…*

— Votons ! dit Fontaine. Je sais que personne n'est *pour*, donc je vais vous le demander ainsi : ceux qui sont *contre* réveiller David Winter afin d'avoir une chance de survivre, levez la main.

Personne n'avait l'air satisfait par ce choix. Personne ne leva la main.

— Bien, dit Fontaine. Dans ce cas, madame Winter, s'il vous plaît…?

Je n'avais plus la force mentale nécessaire pour monter et construire de nouvelles défenses. J'attendis, avec résignation, que Barbara réveille David.

Ce fut comme une lampe allumée dans la nuit. Une présence, qui transformait tout ce qu'elle touchait, sans même agir. Ses émotions irradiaient, franches, pures, brutales.

Tout d'abord, la confusion. C'était compréhensible : il avait ouvert les yeux pour se trouver cloué au sol par les enfants Whitlock (excepté la petite Lady Jewel qu'on ne pouvait détacher de l'horloge), Lord Jasper était assis sur son torse, Lady Saphira et Lady Ruby lui retenaient les bras, et Lady Jade lui pointait un des scalpels de Meg Sanders sur le front. L'offense, car révéler le point faible d'un autre sorcier était inexcusable ou presque, une trahison en d'autre temps passible de mort… Puis l'indignation, en se sentant observé comme un animal, jugé et rejeté par tous. Le chagrin et la colère, lorsque les derniers évènements lui revinrent en mémoire, puis la douleur en voyant le corps inanimé de Stephen près de lui. Enfin, l'incrédulité et la consternation, lorsque Barbara lui expliqua notre plan. *Ma doué*, comme aurait dit ma mère, que vivre avec David devait être épuisant.

Néanmoins, Barbara rendit son argumentation très claire : si David refusait de nous aider, Stephen allait sûrement mourir, et elle-même se jetterait dans le ravin avant d'être prise vivante par la milice. Toutes

les émotions se noyèrent peu à peu dans une culpabilité qui renvoya David, sa rébellion et même sa peur dans les abysses de son esprit. Je respirai à nouveau. Il ne restait de David qu'une légère pointe d'orgueil ; nous avions besoin de lui.

— Tu pratiques le chantage émotionnel de façon éhontée, dit-il avec les dents serrées.

— J'ai appris du meilleur professeur qu'il soit, répliqua Barbara.

— Très bien, dit David. Je vais le faire. Si tu réponds à cette questions : qui va bien pouvoir conduire cette locomotive, une fois qu'elle sera à nouveau sur ses rails ?

— Cela devrait être facile, dit Monsieur. Monsieur Charrier, n'est-ce pas votre fonction ?

— Pas du tout, monsieur Desmilliers, répliqua sèchement monsieur Charrier. Je suis *conducteur*. Je m'occupe du bien-être des passagers et de l'entretien de leurs compartiments ! Je ne manœuvre pas les machines !

— Personne dans votre équipe ne sait manœuvrer une locomotive ? demanda Barbara.

— Je crains que non, répliqua monsieur Charrier. Ce sont des maîtres d'hôtel et des valets. Leur métier n'a rien à voir *du tout* avec les machines.

— Ça ne doit pas être si difficile, dit Barbara. En théorie, il suffit mettre du charbon dans le feu et tourner une valve pour contrôler la vapeur. J'irais moi-même, si je n'étais pas enfermée dans ce cercle !

— Si seulement le métier se résumait à ça, dit Dumont, nous serions tous chauffeurs de train. Mais si vous oubliez d'injecter assez d'eau, le ciel, ou si vous préférez le dôme du foyer, se met à surchauffer ; et dès que l'eau revient, il se rompt : boum ! La moindre erreur avec la pression peut s'avérer fatale. Les entrées de vapeur, les cycles de combustion du charbon, cela ne s'invente pas...

Dumont s'interrompit, conscient que tout le monde le regardait.

— Tu vois que tu t'en souviens, dit Fontaine avec un petit sourire content aux lèvres.

— Vous êtes le seul qui puisse le faire, dit Barbara. Ce n'est que jusqu'à Herculesbad. C'est l'affaire d'une petite dizaine de kilomètres, je ne dirais pas plus de sept.

— On peut faire beaucoup d'erreurs fatales, en sept kilomètres ! répliqua Dumont. On n'apprend pas comme ça, figurez-vous. Et les locomotives ont changé ! Comment voulez-vous que je devine quelle valve régule la pression des cylindres et quel robinet les purge ! Je ne me souviens pas par cœur de la température de l'eau, figurez-vous !

— Figure-toi que nous allons mourir ici si nous ne bougeons pas, dit

Fontaine.

— Nous mourrons plus vite si je conduis cette locomotive !

— Tu veux parier ? Nous n'avons rien à perdre ! Sinon tu imagines bien que je ne te demanderais rien !

— C'est dit avec de telles ferveur et dévotion, dit Dumont sur un ton sarcastique, je ne peux qu'accepter. Le Destin a parlé : je nous tuerai plus vite.

— Venez, Quatresous, dit Fontaine en me tirant par l'épaule. Nous allons accompagner Charles dans la cabine. Je ne voudrais manquer ça pour rien au monde.

— *Charles*, dit Dumont.

— Tu vas avoir besoin de bras pour le charbon. Quatresous, seriez-vous tenté d'apprendre à conduire une locomotive ? Apparemment, c'est devenu indispensable lorsqu'on part en voyage.

— Bien sûr, dis-je. J'ai toujours rêvé de conduire un train.

— Bonté divine, Quatresous ! dit Monsieur. Que vas-tu faire dans une locomotive !?

— Je ne peux pas rester là sans rien faire, répondis-je en refusant de regarder mademoiselle Melusine.

— Mais tu vas les gêner !

— Je ferai comme d'habitude, dis-je. J'apprendrai.

— Je me joins à vous, déclara monsieur Charrier. Je dois constater officiellement les dégâts sur le train et vérifier le rapport de monsieur Courtois sur ce qui est arrivé aux gens de la Compagnie.

— Je viens aussi, dit Alfred Berger. C'est une des obligations de mon contrat auprès de monsieur Dumont.

— Je serais curieux de savoir pour quels services vous êtes engagé exactement, dit Fontaine. Qu'êtes-vous, au juste ? Un ange gardien ?

— Je suis tenu au secret, dit Alfred.

— On peut dire que ce contrat n'est pas à votre avantage, dit Fontaine.

— Vous n'avez pas idée.

XXII. Les Carpathes IV

Il ne fallait pas réfléchir. Surtout ne pas penser, ni à la Milice, ni au ravin de l'autre côté du train, ni à mademoiselle Melusine, ni à l'entité en train de tuer Lady Coralie, et surtout pas au fait que nous allions faire équipe avec David Winter alors que mes défenses mentales étaient au plus bas.

Heureusement pour l'état de mes nerfs, notre équipe n'avait pas de temps à perdre et nous nous préparions déjà à sortir sur la plate-forme. À la dernière seconde, Monsieur me retint par le coude.

— Quatresous ! dit-il. Quatresous, attends.

— Non Monsieur, dis-je en évitant son regard. Je dois y aller.

— Je sais, mais c'est un rêve, et dans un rêve on peut dire ce qu'on veut…. alors…

Non. Je refusai les adieux. Je refusai de faire mes adieux, et je refusai d'entendre des adieux. Je regardai mes pieds fixement, et attendis qu'il abandonne. Je sentis finalement sa grosse main m'aplatir l'épaule deux ou trois fois de suite, dans un geste qui se voulait probablement amical et réconfortant. Je hochai la tête en guise de réponse et me retournai, laissant derrière moi le wagon-restaurant et tout ceux qui allaient tenter de le défendre.

Fontaine ouvrit doucement la porte, juste un peu, juste pour voir ce qui nous attendait de l'autre côté.

La Milice des *Alterï* était toujours là. Si nous étions réellement dans un rêve, c'était plutôt un cauchemar : malgré leur apparence fantastique de centaures ou d'animaux sauvages, ils avaient la discipline, l'opiniâtreté, et le sang-froid d'assassins entraînés. Dans la nuit et le froid, immobile et patiente, la Milice attendait notre reddition, ou notre mort. Néanmoins, Stephen respirait toujours. Mademoiselle Melusine aussi. *Pas encore*, pensai-je. *Pas encore*.

C'est alors que j'aperçus les silhouettes d'énormes catapultes qui se découpaient contre le ciel étoilé. C'était sûrement avec ça qu'ils lançaient leurs projectiles les plus gros sur le train… Comment avaient-ils réussi à les hisser en haut du col et les installer sur la montagne ? Ces machines étaient si imposantes qu'elles devait bien demander trois géants pour les manœuvrer. Et ils avaient installé ces monstruosités pour nous ?

Je reculai instinctivement et sentis la paroi du wagon-restaurant contre mon bras. Entre mes doigts, comme de la lumière liquide, les veines de magie du bouclier de Stephen pulsaient le long des planches rouges. Elles couraient le long des montants de la rambarde de la plate-forme, de l'avancée qui la couvrait, des portières, de la passerelle qui menait vers le wagon-lit.

— Rappelez-moi, dis-je. Comment la barrière fonctionne-t-elle, déjà ?

— Voyez-vous la lumière qu'elle produit ? dit David derrière moi, provoquant un sursaut de frayeur involontaire.

— Oui…

— C'est la preuve qu'elle fonctionne, continua-t-il. Ces lignes créent une force qui repousse et brûle tous les êtres vivants hostiles qui s'en approchent.

— Même sur les plate-formes ? demandai-je. Elles sont ouvertes…

— Oui, dit David. Imaginez que le bouclier enveloppe le train comme un drap. Ce drap couvre les fenêtres et les balcons et empêche les êtres vivants d'entrer.

— Mais les projectiles ? demanda monsieur Charrier. Ça ne marche pas de la même façon pour les projectiles. Le bouclier ne fait que les ralentir, n'est-ce pas ?

— Oui, admit David, parce que Stephen n'y a pas pensé au début, et qu'il a tenté de modifier le bouclier déjà en place. Les mots de la formule à l'origine du pentacle ne sont pas exactement les bons.

— Et c'est pour ça que ça ne marche que s'il y a une cloison ? dis-je. Et même les cloisons peuvent se briser…

— C'est surtout pour cela que nous ferions mieux de nous dépêcher au lieu de bavasser, répondit sèchement David. Ne leur donnez pas le temps d'ajuster leurs catapultes.

— Attendez, attendez, dit Fontaine. Et si nous tombons hors de la barrière ? Peut-on remonter dans le train, où bien serons-nous considérés comme des êtres vivants hostiles ? J'ai vu Jasper Whitlock quitter le train pour récupérer une sacoche…

— Jasper Whitlock est un esprit de l'eau, dit David. Je ne suis pas entièrement certain que le bouclier le considère comme un être vivant.

— C'est une bonne chose alors, déclara Dumont, que la Milice ne soit pas pourvue de non-morts.

— Je parie que le mois prochain ils en auront engagé, dit Fontaine. Ils ont auront des tas de vampires et de goules. Bon, ajouta-t-il. Tout ce que nous avons à faire, c'est ne pas tomber hors de la barrière. Ça devrait être possible, même pour nous.

Fontaine s'élança sans plus attendre, et je lui emboîtai le pas. Alors

que nous franchissions la passerelle, un vent glacial monta du ravin et nous frappa de plein fouet, si fort que je manquai de passer par-dessus la rambarde. J'avançai malgré tout, implorant un dieu, n'importe quel dieu, tous les dieux qui m'entendaient, de me pas me laisser emporter dans la nuit.

— Eh bien, Quatresous ! dit Fontaine alors que j'atteignais miraculeusement la porte et m'engouffrais dans le wagon-lit. Même les éléments sont contre nous, on dirait !

Je passais devant Fontaine sans pouvoir lui répondre. *Froid.* J'avais tellement froid que je me m'arrêtai pas, en fait, avant d'atteindre mon compartiment. Je n'avais qu'une idée en tête, sortir de ces vêtements de jour trempés qui allaient certainement me tuer si je les gardais sur moi plus longtemps, et tant pis si l'unique tenue sèche qu'il me restait était cet infâme habit noir et son pantalon assorti. Si quelqu'un m'avait dit avant mon départ que j'aurais hâte de le porter… J'enfilai la redingote par-dessus, espérant qu'elle m'apporterait chaleur et discrétion, car je n'avais pas le temps de m'occuper des détails de ma tenue. Je sortis du compartiment tout en fermant encore des boutons, et me dépêchai de suivre la direction de la voix de Fontaine dans le couloir.

— Mais pourquoi leurs réactions sont-elles si lentes ? demandait Fontaine, qui lui aussi s'était changé et habillé à la va-vite. Ils n'ont même pas anticipé que nous allions sortir !

— Ils ont peur de nous, répondait David. Ils ont peur d'être contrôlés, par moi ou la personne qu'ils recherchent. Ils s'isolent de nous au point de ne pas savoir ce que nous faisons.

— Et ils ne peuvent pas le déduire ? répliqua Fontaine. Et dire que toute cette histoire part d'un stupide malentendu ! S'ils avaient tenté de discuter, nous aurions collaboré et nous n'en serions pas là. Elster serait peut-être même encore en vie !

— Ne jugez pas ce que vous ne comprenez pas, répondit David.

— Oh, mais je crois bien que j'ai compris, dit Fontaine. Si vous vivez cachés, non seulement des Communs, mais aussi les uns des autres, c'est que quelqu'un a pensé que vos pouvoirs étaient trop importants pour être unis. Vous contrôleriez le monde, si vous n'étiez pas occupés à vous tirer dans les pattes. Dites-moi que j'ai tort !

— Vous ne connaissez les *Alteri* que depuis quelques heures, dit David.

— Je suis journaliste, figurez-vous, répliqua Fontaine, et c'est de la politique ! Et je pense même que ceux qui ont décidé de ce *statut quo* contrôlent cette Milice. C'est quelqu'un comme vous, ou un groupe de personnes comme vous, qui aime diviser pour mieux régner, sur les

Alterï et peut-être plus encore…

— Si vous survivez, dit David, je serai peut-être curieux d'entendre le reste de votre théorie. Mais nous avons encore un train à sauver. Allez.

Il fallait à présent traverser les plate-formes entre les deux wagons-lits. Cette fois-ci, nous avions réellement perdu l'effet de surprise. Leurs catapultes et leurs archers étaient en place et prêts à tirer au moment précis où nous traverserions.

Nous ne pouvions que courir ; David, Charrier et Fontaine devant moi, Dumont et Alfred derrière. Au moment où j'entendis la volée de flèches siffler dans les airs, je sus que nous n'avions aucune chance. Ils avaient eu le temps de viser avec précision, et nous ne pourrions pas échapper à cette exécution. Je me tournai pour regarder la mort en face…

… mais ce fut un énorme bloc de pierre que je vis arriver sur moi, fendant silencieusement l'air glacé de la nuit avant de pulvériser les fragiles montants de la plate-forme où je me trouvais. Je tombai en arrière, heureusement toujours sur le train, entraînant Dumont avec moi. Le rocher s'arrêta à quelques centimètres de mon visage.

Oh ma doué.

Le rocher tenait suspendu en l'air, ainsi qu'une dizaine de flèches arrêtées en plein élan. Alors que les flèches furent simplement lâchées sur le sol, le bloc de pierre sembla hésiter, basculer, rouler sur lui-même… avant de repartir d'un coup d'où il était venu. Il pulvérisa l'une des catapultes avec un craquement satisfaisant.

David, le bras tendu pour accompagner son acte, venait de nous sauver. Eh bien. Voilà encore une chose à laquelle ne pas penser pour le moment.

La volée de flèches suivante s'abattit sur nous sans nous laisser le moindre répit. Le monde disparut un instant dans un tourbillon de plumes roses. Alfred, les ailes déployées, se penchait sur Dumont et moi, nous attrapait par les épaules afin de nous inciter à nous relever et nous faire entrer dans le wagon-lit de tête. Alors que je trébuchais sur la porte et que les mains de Fontaine me saisissaient les bras afin de me mettre à l'abri, une dernière volée de flèches fut brisée en plein vol. Les plumes d'Alfred, apparemment, étaient plus tranchantes qu'elles n'en avaient l'air.

— Mais qu'est-ce que c'est que ça, encore !? s'écria Fontaine alors

que la porte du wagon se refermait derrière Alfred.

Je crus tout d'abord qu'un serpent s'enroulait autour de la main d'Alfred et glissait gracieusement sur le sol. Le serpent s'avéra être une longue ronce, qui s'enroulait sans cesse sur elle-même jusqu'à former une massue, couverte d'épines acérées. Dans son autre main, il tenait un poignard avec des reflets sanglants. Je fis quelques pas en arrière. J'avais besoin de retrouver mes esprits après l'épisode du rocher, et la vue de cette ronce mouvante ne m'aidait pas vraiment.

— Mais qu'êtes vous donc ? dit Fontaine. Un ange gardien ?

— Je suis une *muse,* dit Alfred dans un soupir exaspéré. J'inspire les *artistes*.

— Vous voulez dire, continua Fontaine, *une* muse... vous êtes une… une... une muse grecque ? Je reconnais les attributs de… euh… la tragédie ?

— Non, expliqua patiemment Alfred, je suis un *ange*, comme vous l'avez dit. Un ange de l'Art.

— De l'Art ? dit David. Je pensais que les anges étaient les messagers de Dieu. Ou de l'Autre.

— Ce sont les messagers *des dieux*, précisa Alfred. Pensez au panthéon romain, au grec, au scandinave. Il y a des messagers, des anges, pour *tout*. Nous sommes tous différents, avec des apparences différentes, et des pouvoirs différents. Bien entendu, certains dieux sont prêts à dire que les messagers de leurs rivaux sont des *démons*…

— En même temps, dit Fontaine, vous êtes armé jusqu'aux dents, comme un *guerrier*.

— L'Art n'est pas inoffensif, monsieur Fontaine.

— Non, dit Fontaine, non je vois ça, en effet.

— Je ne suis pas d'habitude opposé à la philosophie, dit monsieur Charrier qui tremblait encore, mais ce n'est pas le moment pour en faire. Et, s'il vous plaît, veuillez essayer de ne pas rayer le parquet avec vos… avec… ça.

— Je ferai de mon mieux, répondit Alfred en repliant ses ailes afin de pouvoir marcher dans le couloir.

— Mais, insista Fontaine tout en suivant Alfred, en tant que muse, votre fonction de base est l'inspiration, c'est bien cela ? Charles ? Aurais-tu besoin d'inspiration ?

— Cela arrive hélas à tous les créateurs, dit Dumont avec une petite moue.

— Et tu l'as engagé ! s'écria Fontaine. Comme ça ? Comment engage-t-on une muse ? Y a-t-il un annuaire pour les trouver ? Et combien cela coûte-t-il ?

Dumont et Alfred échangèrent un regard qui n'augurait rien de bon.

Je m'approchai de Fontaine, redoutant le moment où cette conversation allait réellement mal tourner.

— Très cher, j'imagine, dit Fontaine. Tu t'es ruiné pour ça, hein ?

— Te souviens-tu de Faust ? dit Dumont avec précaution.

— Bien sûr que je m'en souviens, répondit Fontaine, nous avons étudié la version de Marlowe et la version de Goethe, et… non, attends, ajouta-t-il en comprenant enfin l'implication de la référence. Attends. Faust a vendu son âme au *diable*. Mais si les muses ne sont pas des démons…

— Le diable ou l'Art, qu'importe, dit Dumont, le marché est le même. C'est à partir des âmes que les anges sont créés.

— *Ton âme* ? répéta Fontaine. Donc tu vas devenir…

— J'ai signé le contrat, dit Dumont. Je vais tout oublier, n'exister que pour l'Art. Inspirer la beauté et les mots aux…

— Tu vas tout oublier, dit lentement Fontaine qui s'était mis à trembler de colère. Toute ta vie. Tu vas te tuer ? Non, tu vas faire pire, tu vas faire disparaître ton passé. Moi, et tous ceux que nous avons connus…

— On peut le dire ainsi, dit Dumont. Tout le monde meurt, tu sais ? Tout le monde disparaît…

— Pas tant qu'on ne les oublie pas, coupa Fontaine. Quand vas-tu devenir… *quand* ?

— Je dois finir mon livre, répondit Dumont, ce sera le dernier. Et là… disons, deux mois ?

— Deux mois ! dit Fontaine.

— C'est ce que j'ai dit, oui, répondit Dumont. C'est une estimation…

— *Tu as réellement vendu ton âme au diable pour un livre* ?! s'écria Fontaine, dont chaque mot trahissait une douleur presque palpable.

— Pas au diable, mais à *l'Art* ! répondit Dumont.

— Je n'ai jamais rien entendu d'aussi idiot de toute ma vie ! hurla Fontaine. Et ta femme ? Marie, elle sait ?

— Elle aura tout l'argent, dit Dumont.

— Tu crois que c'est ce qui compte pour elle ?! dit Fontaine en ignorant mes incitations au calme.

— Tu n'as jamais compris, dit Dumont. Personne ne me comprend !

— Non, et alors ? cria Fontaine. Pourquoi ne restes-tu pas simplement incompris et alcoolique, comme tout le monde, espèce de stupide... arrogant... paon de basse-cour ! dit Fontaine en l'attrapant par le coude. Tu es trop égoïste, trop... pourquoi veux-tu mourir ?!

— Je ne peux plus écrire ! cria Dumont.

— Alors essaye la peinture ! répondit Fontaine. La musique, la dentelle au crochet, n'importe quoi ! *Ne meurs pas* !

— Maintenant que tu me le dis, la dentelle est tentante, domage qu'il soit trop tard…

Fontaine lui envoya son poing dans la figure avant que quiconque ne pût intervenir. Dumont, pris par surprise, ne se défendit même pas et tomba en arrière contre la porte du cabinet de toilette.

— Veuillez arrêter ça immédiatement ! glapit monsieur Charrier en s'interposant entre les deux hommes alors que j'entraînais Fontaine par le pan de sa veste. Vous êtes ridicules, deux hommes de votre âge ! Et nous avons une mission bien plus importante à accomplir !

— Je vous présente mes excuses, dit Fontaine en se massant la main endolorie par le coup. J'en ai terminé avec monsieur Dumont. J'espère qu'il sera encore capable de conduire la locomotive, et je jure qu'une fois en gare d'Herculesbad, si nous ne sommes pas morts, je le tuerai moi-même !

— Et c'est moi qu'on accuse de ne pas mesurer les conséquences, grommela David.

— C'est une conduite parfaitement inconvenante, dit monsieur Charrier en aidant Alfred à relever Dumont. Parfaitement inconvenante !

— Êtes-vous blessé ? demanda Alfred à Dumont.

— Seulement ma dignité, dit Dumont en se tenant le nez. Et je suppose qu'au fond, je l'ai bien mérité. C'est même un soulagement de retrouver quelqu'un si intègre et si franc, mon très cher secrétaire.

— Si vous le dites, répondit Alfred.

— Foutre nom de nom de nom ! dit Fontaine en ouvrant la porte du wagon-lit de tête.

— Je vous prierai de rester poli ! dit monsieur Charrier. Qu'y a-t-il, encore ?

— Le fourgon de tête, dit Fontaine. Ou ce qu'il en reste après le passage de la Milice. Autrement dit, pas grand chose.

Rien dans les débris n'aurait pu prouver que la Milice avait réussi à détruire le fourgon. Peut-être était-ce uniquement le freinage, ou le déraillement de la locomotive qui avait tordu et arraché les cloisons en bois, les portes, et fait s'effondrer le toit. Les planches avaient éclaté sous la pression, saillantes comme la cage thoracique d'un animal géant. Monsieur Charrier semblait au bord des larmes. Au moins le châssis en métal, les roues et tout ce qui permettait de circuler semblait intact, mais comment allions-nous traverser les quelques mètres qui nous séparaient encore de la locomotive sans aucune protection ?

— Que pouvons-nous faire ? dit Fontaine. Allons-nous voler jusque là-bas ?

— Et leur offrir une belle partie de *Trap Shooting* ? dit David. Laissez-moi tenter autre chose.

Les débris s'élevèrent, lentement, et se mirent à danser, tourbillonner, et se recombiner afin de former une sorte de tunnel de bois qui s'étendait de la plate-forme de notre wagon-lit jusqu'au tender de la locomotive. Des bagages furent découverts, puis entraînés par piles entières dans ces nouveaux murs. Aussitôt que l'assemblage de débris fut en contact avec le châssis, la lumière du bouclier en prit possession et le parcourut comme un manteau de lumière.

— Impressionnant, dit Fontaine. Si *je* devais vendre mon âme, voilà ce que je demanderais en échange.

— Je peux t'arranger ça, répliqua Dumont. Il y a des anges pour tout.

— Je ne te parlais pas, dit Fontaine. Tu n'existes plus pour moi.

— C'est toi qui me réponds, dit Dumont. On dirait quand même bien que tu t'adresses à moi.

— Je préfère encore me taire, répondit Fontaine.

Fontaine, obstinément, tint sa parole, et ne répondait plus à personne. La traversée du fourgon-tunnel se fit sous tension, silencieuse et sinistre. Des objets personnels en tout genre, expulsés de leurs malles, avaient été incorporés dans les cloisons, transformant notre abri de fortune en exposition morbide. Je ne m'attardai pas. Monsieur Courtois, l'autre conducteur, avait mentionné que le chef du train était mort ici. Je ne tenais pas à découvrir son cadavre intégré dans ce décor… Lorsque j'entendis monsieur Charrier s'exclamer et se lamenter, je sus qu'il avait été retrouvé.

En fermant les yeux, je revoyais les piles de bric et de broc des salons des Desmilliers, rue Berthollet ; ces objets abandonnés au hasard, dont il fallait connaître la position par cœur afin de circuler dans l'appartement. *Je ne reverrai plus jamais la rue Berthollet*, pensai-je. *Ni Madame*. J'allais mourir ici et faire partie de ce train, pour toujours… J'aurais dû laisser Monsieur me dire au-revoir.

La fin du tunnel, et la découverte du tender et de la locomotive qu'il fallait remettre sur les rails, ne fit rien pour me rassurer. Cent cinquante tonnes, avait dit Barbara ? *Impossible*. Jusqu'ici, les chiffres avaient été trop grands pour être autre chose que des mots mais, devant moi, j'avais la réalité, brutale et lourde, faite de fonte. Personne ne pouvait soulever ça tout seul.

— Je vais vous demander le silence, déclara David. Je vais avoir besoin de toute ma concentration. Pas un mot et, si vous ne pouvez pas vous empêcher de penser, dit-il avec un regard de biais vers Fontaine et moi, tentez au moins d'être encourageants.

Je gardai le silence, les yeux rivés sur la locomotive. Je sentais la colère de David se raviver, sa frustration reprendre des forces et s'amplifier, mais cela m'était égal, tout m'était égal…

…lorsqu'un soubresaut secoua la locomotive, et fit dégringoler des morceaux de charbon du tender. Elle tremblait, comme incertaine de ce qu'elle devait faire. Un horrible crissement se fit entendre, témoin du combat entre la fureur de David et la froide résistance du métal. *Ça marche ?!* pensai-je. *Ça marche !*

La locomotive bascula lentement sur le côté, et quelques petits rochers roulèrent sous son châssis, poussant lentement le monstre de métal. David ne faisait pas que la soulever, réalisai-je soudain, il ne s'attaquait pas tête baissée au poids entier de la locomotive. Il créait un effet de levier. C'était brillant, ingénieux ! Quel dommage que cette intelligence exceptionnelle et ces capacités hors du commun fussent gâchées par cette méfiance maladive et un égocentrisme si dramatique…

— *Je vous entends penser* ! cracha David.

Il avait l'air à bout de forces, à bout de souffle, et de la sueur coulait sur son front et ses sourcils froncés. La locomotive se déplaçait encore de quelques centimètres lorsque les projectiles de la Milice s'écrasèrent sur notre fourgon-tunnel, dont les parois explosèrent derrière nous. La locomotive retomba dans un fracas épouvantable. Était-elle en place ? Ou endommagée ?

— Dépêchez-vous, dit David. Vers la locomotive !

Le tender devant nous était un grand bac de fonte rempli de charbon, sur lequel l'on ne pouvait monter que par une petite échelle située sur l'arrière. L'escalader sous cet assaut aérien était hors de question. Nous ne pouvions que courir à côté, entre le train et le ravin.

— Gardez un contact avec le train, disait Alfred. Ne quittez pas la barrière ou vous ne pourriez plus remonter.

J'appuyais la main si fort contre le métal, ses rivets et ses aspérités, qu'elle commençait à me brûler.

— Regardez ! s'écria monsieur Charrier. Regardez, là-haut !

Une pluie de petites pierres était larguée par des rapaces qui volaient en piqué au-dessus de nous. Le toit de la locomotive était en métal, qu'espéraient-ils faire ?

— Seraient-ils donc à court de falaises à jeter ? dit Dumont. Pourquoi ce changement ?

— La cheminée, dit Alfred. C'est elle qu'ils essayent de boucher.

— Si ces pierres bloquent la cheminée de la chaudière, dit monsieur Charrier, le voyage sera très court ! Quelqu'un doit monter là-haut pour s'assurer que la vapeur puisse sortir.

— Laissez-moi faire, dit Alfred en ouvrant ses ailes.

— Non, j'ai besoin de toi ! s'écria Dumont. Tu dois m'aider encore à conduire cet engin !

— Cela ne servira à rien si la chaudière explose, répondit Alfred. Je vous rejoindrai dès que je le pourrais.

— Mais si tu quittes le train ! geignit Dumont. Tu ne reviendras pas ! Reste donc, c'est un ordre ! Ne lâche pas ce tender !

— Monsieur Winter ? demanda monsieur Charrier. Ne pouvez-vous pas faire quelque chose ?

— J'ai un éboulement à déblayer, répondit David. Je ne pourrai pas tout faire.

— Alors je n'ai pas le choix, dit Alfred avec une petite grimace. Monsieur Fontaine ? demanda-t-il. Vous en mourrez d'envie.

— Avec plaisir, dit Fontaine en brisant enfin le silence dans lequel il s'était muré, avant de pousser fortement Alfred vers le ravin.

— Non ! cria Dumont alors qu'Alfred perdait la protection du bouclier devant nos yeux.

— Nous nous verrons à Herculesbad, dit Alfred. Bonne chance à tous.

Alfred, dans un grand tourbillon de poussière, s'éleva dans les airs.

— Toi, comment as-tu pu ! cria Dumont. Sans lui, je suis perdu !

— J'ai fait ce qu'il fallait pour nous sauver, répliqua Fontaine, comme lui va faire ce qu'il faut pour nous sauver. Parce que c'est ce qu'on fait, on se bat jusqu'au bout ! Nous n'avons pas survécu jusqu'ici pour abandonner maintenant ! Alors tu vas me faire le plaisir de mettre en route cette locomotive, Charles, et de nous sortir de là !

Le discours de Fontaine était intense, et il aurait peut-être réussi à convaincre Dumont comme il venait de ressusciter ma détermination, mais l'un des rapaces de la Milice nous avait repérés. *Ils n'arrêteraient donc jamais !* pensai-je. *Eh bien, nous non plus*. Je me ralliai à monsieur Charrier pour traîner Dumont, qui criait à la trahison et cherchait à voir ce qui se passait dans le ciel au lieu d'avancer, jusque dans la cabine de la locomotive.

Celle-ci nous enveloppa de la lumière rassurante de sa lanterne, ainsi que d'une odeur âcre de métal chaud, de fumée, de café, et de cuisine brûlée. La cabine en elle-même était plus spacieuse que je ne l'avais imaginé, mais un peu étroite pour cinq personnes. Sur l'avant se trouvaient deux grandes vitres, sales et pratiquement opaques, au

point de ne plus avoir l'air d'être des fenêtres. L'immense chaudière, couverte de tuyaux, de valves, de jauges et de leviers qui pointaient dans tous les sens, trônait derrière nous. La trappe à charbon était ouverte et diffusait une chaleur faible, mais qui m'encouragea un peu plus à m'accrocher à la vie.

— Il faut fermer ces trous, dit Fontaine en montrant des ouvertures dans la paroi qui permettaient de se pencher pour surveiller le train en marche. Avec ça, nous sommes des cibles faciles.

— Oui, répondit monsieur Charrier, mais avec quoi ?

Un grondement retentit, un assourdissant chaos d'entrechoquements qui se déversa vers nous. David avait stratégiquement retiré un énorme rocher placé sous l'éboulement, et toutes les pierres qu'il avait soutenues tombaient comme des billes d'un sac. Elles roulaient, roulaient, sans s'arrêter, dans un flot qui vint bloquer la fenêtre et nous sépara de la Milice.

— Monsieur Charrier ? dit David. J'ai trouvé les corps de vos deux collègues sous les rochers. Du moins, ce qu'il en reste. Que voulez-vous que j'en fasse ?

— Hum, dit monsieur Charrier. Laissez-moi réfléchir… je ne me souviens plus de la procédure…

— Décidez-vous vite, dit David, je vais dégager l'autre côté. Monsieur Dumont, il est temps de faire chauffer cet engin.

Dumont était face à la chaudière, regardant tous les éléments les uns après les autres avec désespoir.

— Je ne peux pas faire ça, dit Dumont en gémissant. Je ne peux rien, tout seul ! Il y a trop de valves ! Je ne reconnais rien !

— Faites un effort ! dit monsieur Charrier. Concentrez vous !

— Pas seul, je ne peux pas !

— Tu peux le faire, dit Fontaine sur un ton étrangement conciliant. N'essaye pas de tout faire en même temps. Rappelle-toi : une chose après l'autre. Et respire. Ça y est ? Commence par le début. Que fait-on en premier ?

— Que fait-on en premier ? répéta Dumont.

— Les freins, dit Fontaine. La première chose dont il a besoin, c'est de se souvenir comment cet engin s'arrête !

— Les freins ! dit Dumont sur un ton plaintif. Je ne reconnais que ceux de la locomotive. S'il faut freiner chaque wagon à la main...

— Selon le manuel qui se trouve ici, dit Fontaine à Dumont, ce sont des freins à vide. Ils arrêtent tous les wagons. Et c'est cette poignée, là.

— Je ne connais pas ces freins ! dit Dumont.

— Dis-toi que tu n'es pas le seul, puisque ce livre est là, dit Fontaine en tournant les pages du fascicule. La position « 2 » est la position de

marche, la position « 3 » est un freinage modéré. Pour un freinage d'urgence il faut tourner la poignée à l'extrême.

— À l'extrême, répéta Dumont en claquant des dents.

— Calme-toi, dit Fontaine, respire et concentre-toi. Reprends depuis le début. Que doit-on faire pour démarrer ?

— Il faut faire monter la pression de la vapeur dans la machine, dit Dumont. Je dois trouver le manomètre... ici. Oui. Ensuite... dans quel sens est l'inversion ? Vers l'avant. Bien, bien. Où est le régulateur ? Ici ? Et la purge des cylindres ?

Dumont touchait les éléments les uns après les autres, et avait l'air de prendre de l'assurance au fur et à mesure qu'il identifiait les commandes.

— Je pense que je peux le faire ! dit Dumont soudainement très joyeux. Du charbon ! Et prions que nous ne prenions pas feu nous aussi. Les habits de soirée ne sont pas vraiment les plus adaptés pour ça.

Je hochai la tête, en remontant mes manches. Je saisis la pelle et chargeai le charbon dans le foyer. En quelques instants, le froid fut complètement oublié dans la cabine.

Les derniers rochers de l'éboulement tombèrent dans le ravin, laissant la voie parfaitement dégagée devant nous.

— Vous auriez pu faire attention, dit Fontaine. Il y avait peut-être des gens, en bas.

— La prochaine fois, répondit David dont le ton trahissait l'épuisement, je suggère que vous le fassiez vous-même.

— On approche de 350, dit Dumont en surveillant une jauge en particulier. On va pouvoir y aller... si la cheminée est libre...

— Nous allons devoir faire confiance à ton ange, dit Fontaine.

Dumont prit une profonde inspiration, puis tourna des robinets et actionna des leviers. La chaudière gronda comme un monstre réveillé de son sommeil. Un sifflement retentit dans la montagne. Les pistons de la locomotive reprirent vie et le train s'ébranla.

C'était comme si mon coeur repartait avec lui, avec chaque tour de piston. Nous étions en marche. Enfin.

Nous prîmes de la vitesse, laissant derrière nous le mur de rochers, la Milice, et avec un peu de chance toutes les horreurs de cette nuit.

C'est alors que la lumière du bouclier de Stephen, qui avait couru sur

les parois de la locomotive autour de nous comme sur le reste du train, s'éteignit soudain.

XXIII. Les Carpathes V

— Qu'arrive-t-il à la barrière ?! s'écria Fontaine. Stephen ? Est-il…?
— *Silence*, dit David en fronçant encore plus les sourcils.

Puis il prit l'air absent et concentré de quelqu'un qui écoute une conversation à distance.

Les secondes furent des heures, atrocement lentes, avant que David ne sorte de sa transe et reprenne la parole.

— Stephen est vivant, annonça-t-il. Mais ils ont dû abandonner le restaurant. Ils se déplacent vers le wagon-lit.

— Y'a-t-il des victimes ? demandai-je d'une voix qui sonnait creuse à mes oreilles.

— Non, répondit David. Pas encore.

— Pas *encore* ? demanda monsieur Charrier. Comment ça, *pas encore ?* Le train est reparti, nous sommes sortis d'affaire, ou presque !

— La Milice nous suit, dit David.

— Les rapaces ! s'écria Fontaine. Bien sûr, ils sont toujours là, forcément. Même si je parie qu'ils ne s'approcheront plus de notre cheminée à présent qu'elle crache de la vapeur brûlante.

— Le reste n'est pas loin derrière, dit David. Vous surestimez notre vitesse. Arrangez cela ; je vais dans le restaurant.

— Vous nous abandonnez ?! glapit monsieur Charrier.

— Ils ont besoin de moi là-bas, répondit simplement David. Vous vous en sortirez très bien ici sans moi.

En trois pas, il fut sorti de la locomotive en marche et disparut dans la nuit et la fumée. Ignorant les appels de Fontaine, je me précipitai vers l'ouverture. Des flammes ! Des flammes nous suivaient ! Où la Milice avait-elle trouvé un tel monstre de feu ? Tout autour, des tirs de lumière traversaient le ciel comme des étoiles filantes.

— Le restaurant ! cria Fontaine qui s'était penché de l'autre côté du train. Ils ont mis le feu au restaurant !

— Quoi ?! glapit monsieur Charrier.

— La barrière de Stephen devait nous protéger, cria Fontaine en revenant vers nous. Et maintenant, ils en profitent !

— J'ai besoin de charbon ! cria Dumont. Il faut aller plus vite!

Les voix des loups s'élevèrent à nouveau, deux, trois, dix, des douzaines. L'écho dans les montagnes nous encerclait de centaines de réponses, perçant le vacarme de la locomotive.

— Qu'est-ce que c'est ça, encore ? dit monsieur Charrier.

— Ils nous suivent, annonçai-je, et ils nous rattrapent.
— La chasse est lancée ! dit Fontaine.
— Du charbon ! cria Dumont. *S'il vous plaît* !

Un loup apparut derrière moi, grondant à mes oreilles. Je me jetai au sol, et vis passer au-dessus de ma tête le contenu d'une pelletée de charbon qui suffit à faire perdre pied à l'assaillant.
— Bien visé, mon vieux Charles, cria Dumont.
— J'imaginais que c'était toi ! répondit Fontaine.

Je repris ma pelle et mon travail, fébrilement. Nous n'avions pas le temps de discuter, de toute façon ; les rails s'étaient éloignés du ravin et, pendant quelques instants, nous fûmes assaillis de toutes parts. Autour de Fontaine, une pluie de coups de coudes et de pelles s'abattait sur les museaux qui s'approchaient de trop près.

Les assauts s'espacèrent ; la locomotive avait enfin pris de la vitesse. La respiration monstrueuse de la vapeur couvrait désormais tous les autres bruits.

Le ravin réapparut brutalement sur notre gauche. Au-delà, sur le flanc de montagne qui nous faisait face, je pouvais deviner une route où galopait une horde de centaures. Une volée de flèches menaçantes et rapides s'éleva vers nous, pour retomber dans le vide. Nous étions trop loin ! Ce répit fut de courte durée : nous traversâmes brutalement le ravin, sur un petit pont jusque là invisible à mes yeux. Le pont trembla dangereusement sous l'élan et le poids de la locomotive, et je m'accrochai instinctivement au coude de monsieur Charrier. Le pont résista.

Les rails se trouvaient à présent entre le ravin sur la droite et la route des centaures sur la gauche. Une nouvelle volée de flèches siffla autour de nous, jusqu'à ce qu'un rideau de plumes roses se referme sur un côté de la locomotive. Nous étions protégés, mais il nous était impossible de savoir ce qu'il se passait. Je pensais à la vapeur bouillante qui devait passer près d'Alfred, sur le toit ; les anges pouvaient-ils y survivre ?

Les plumes disparurent aussi soudainement qu'elles étaient venues. Les rails s'éloignèrent de la route et, pendant quelques instants, nous filâmes seuls dans la nuit. Ils traversèrent à nouveau le ravin sur un autre pont inattendu et tout aussi branlant. *Nous allons basculer*, pensai-je. *Nous allons basculer et tomber dans l'eau*. Mais ce fut l'eau qui vint à nous : à peine notre dernier fourgon passé, une énorme vague

monta le long de la paroi et vint emporter les centaures qui nous suivaient.

Comment ?

Cela défiait toute loi physique. Comment l'eau avait-elle pu monter si haut ? C'était comme si elle avait voulu nous aider, comme si elle avait voulu se venger de… oh. *Oh.* J'avais oublié qui était dans ce fleuve. Ou, plus exactement, qui *était* ce fleuve.

Le train continua sa route, indemne, et le cours de la rivière se perdit au loin sur notre gauche.

— Nous allons trop vite ! hurla Fontaine. Nous allons dérailler au premier tournant !

— Je le *sais*, figure-toi ! répondit Dumont sur le même ton.

— Freine, alors ! cria Fontaine.

— *Que crois-tu que je fasse ?*

La suite fut perdue dans un sifflement déchirant de vapeur. Dumont se battait contre la poignée des freins, incapable de la faire bouger d'un pouce au-delà de la position « 3 ». Il fallut l'aide de monsieur Charrier pour que la poignée cédât ; le train ralentit brutalement, nous secouant dans tous les sens, sans pour autant s'arrêter totalement.

— Ouch ! fit Fontaine. Avec toi, c'est toujours tout ou rien, hein ?

— Plus un mot par pitié, dit Dumont toujours agrippé à la poignée des freins. Je t'en supplie, tais toi.

— Comme tu voudras, je ne te parle plus ! Quatresous ! me cria Fontaine. Vérifiez si le reste des wagons est toujours avec nous, s'il vous plaît !

Je faillis hurler. Les wagons étaient bien là, mais ce fut le corps de l'ange accroché au tender qui m'horrifia. Une énorme flèche, aussi grande que celle qui avait traversé Stephen, avait percé l'une des ailes d'Alfred avant de se planter dans la paroi en fonte. Alfred était suspendu dans le vide par son aile blessée. Était-il mort ?

— Venez vite ! appelai-je. C'est monsieur Berger ! Il est coincé sur…

Une deuxième flèche, tout aussi énorme, siffla près de ma tête. *C'est la deuxième fois ce soir*, pensai-je. Ma tête était-elle réellement une cible ? Ou bien avais-je la malchance d'être toujours au mauvais endroit au mauvais moment ?

Devant nous, sur la route. Un centaure immense, presque aussi haut que le train lui-même, était armé d'un arc tout aussi démesuré. *C'est lui qui a tiré sur Stephen*, réalisai-je, *et à l'instant sur Alfred*. Il arma l'arc.

Que visait-il, vraiment ? Alfred ? Moi ? La pointe de la flèche suivait le mouvement de la locomotive alors que nous nous approchions de lui, mais pour quelle cible ?

J'entendis un déchirement affreux, humide, venant du tender, et Alfred se jeta sur le centaure dans un tourbillon de rage et de plumes.

— On peut dire une chose à propos de ton démon, dit Fontaine, c'est qu'il est dévoué.

— Ce n'est pas un démon, répondit Dumont entre ses dents serrées. Et je paye cher, pour ça.

— Peut-il mourir ? demanda Fontaine.

— Je n'en sais rien du tout, dit Dumont.

— Que t'arrive-t-il, s'il meurt ?

— *Je n'en sais rien du tout* ! dit Dumont. Je maudis cette Milice ! Ne pouvaient-ils donc pas choisir un autre train ?

— Je trouve moi aussi qu'il est inadmissible qu'ils s'attaquent à la Compagnie des Wagons-Lits ! déclara monsieur Charrier.

— Pourquoi es-tu si contrarié ? dit Fontaine. Je pensais que tu voulais mourir, tu es servi ! Tu vas avoir une mort épique ! Ne me dis pas que tu es jaloux de devoir la partager…

— Mon livre n'est pas fini ! répondit Dumont. Mon ultime, mon chef-d'œuvre ! Je ne veux pas mourir avant qu'il ne soit prêt ! Je me battrai pour lui !

— Je vois que tu as toujours le sens des priorités, dit Fontaine.

Une flèche traversa la cabine de part en part. Le centaure s'était débarrassé d'Alfred, et courait le long de la route, à notre hauteur. Une autre flèche siffla, manquant cette fois de peu monsieur Charrier.

— La chaudière ! cria monsieur Charrier. Ne le laissez pas tirer dedans, elle exploserait !

— Ce serait idiot de viser la chaudière par l'intérieur, dit Fontaine. Il ne pourrait pas la manquer s'il tirait simplement sur l'extérieur.

— Ne lui donne pas l'idée ! cria Dumont.

D'abord Stephen, pensai-je, puis Alfred, puis nous. Ce centaure devait avoir des comptes personnels à régler. La cabine était trop petite, nous étions trop nombreux, il n'y avait nulle part où se cacher. Dès qu'il en aurait assez de jouer avec nous, il lui serait facile de nous abattre un par un. Je me plaçai devant l'ouverture, entre lui et mes compagnons, le défiant. J'en avais assez des brutes tyranniques surnaturelles. Le centaure arma une autre flèche.

— Mais qu'est-ce qui vous prend ?! dit Fontaine en me tirant brutalement en arrière.

Je vis la flèche quitter l'arc avant de perdre l'équilibre et trébucher contre le seau à charbon.

— *Charles* !

Dumont regardait la flèche qui sortait de son torse d'un air incertain. Il leva la main pour la toucher, puis s'effondra comme une poupée de chiffon le long de la paroi contre laquelle il avait été projeté.

Mon corps se raidit, et se tourna vers la chaudière. Ma main se tendit vers un levier. Impossible de me tourner, d'aller rejoindre Fontaine qui s'était précipité auprès de Dumont. Impossible de résister.

Non. *Non*.

Non non non non.

Arrêtez de me résister ! Surveillez plutôt les manomètres. Si l'aiguille descend trop bas ici, tournez ce robinet dans le sens des aiguilles d'une montre. Pour celle-là, tournez cette valve.

La voix de David résonnait dans ma tête comme de la craie sur un tableau noir. Chaque fibre de mon corps se rebellait contre cette intrusion répugnante. Pour la première fois de ma vie, je laissai la colère m'envahir entièrement, totalement, furieusement. Je voulais qu'on me rende tout ce que l'on m'avait pris. Les sarcasmes de mademoiselle Melusine. L'optimisme de Fontaine. La vie tranquille, rue Berthollet. Les livres derrière le rideau de velours rouge de mon père. Les rires de la famille Quatresous.

Sortez de ma tête.

Immédiatement, le contrôle de mon corps se relâcha, sans résistance ni insistance. La présence de David se limita à un bourdonnement d'insecte, en arrière-plan.

Ne soyez pas stupide. J'essaye de nous sauver.

Sortez de ma tête !

Vous devez me laisser faire, nous allons tous mourir.

Jamais ! Je ne suis pas une marionnette à votre disposition !

La présence de David se retira comme une vague, mais j'avais eu un aperçu de son intention. Je le retins de toutes mes forces avant qu'il ne pût atteindre monsieur Charrier ou Fontaine.

Aucun d'entre nous ne l'est ! Nous ne sommes pas vos jouets ! Ne les touchez pas.

Vous êtes vraiment une peste !

Je vous retourne le compliment. Comment savez-vous subitement conduire une locomotive ?

J'ai observé notre ex-auteur. Ce qui pourrait nous sauver tous, si seulement vous ne faisiez pas l'âne !

J'allais répliquer lorsqu'une série d'images se succéda rapidement devant mes yeux. Je voyais toujours les cadrans de la chaudière, mais je voyais aussi des portes trembler sous des coups terribles, et un museau hirsute se faufilant entre des planches brisées, immédiatement pris à la gorge par notre louve blanche. Un compartiment, ses murs dégoulinant d'eau suintante afin de lutter contre les flammes. Une sorte de sanglier, repoussé inlassablement d'une plate-forme qu'il tenait de franchir, mais qui chaque fois gagnait du terrain. Le pouvoir des sorciers s'amenuisait. Non seulement parce que David venait de bouger une locomotive, mais parce que la vie de Stephen s'éteignait. Le Trio devenait un Duo, au pire moment qu'il fut… *Il est le temps*, dit la petite voix de Lady Jewel.

Comment savoir si c'était la réalité, et non des images inventées par David pour m'influencer ? Et puis, quelle importance ? Il avait raison. Quelqu'un devait contrôler ce train ou personne ne s'en sortirait vivant.

Très bien. Décrivez-moi ce que je dois faire.

Je redoutais une nouvelle tentative de contrôle, qui ne vint jamais ; David se contenta de répéter ses instructions. Des jauges et des robinets. Juste des chiffres, en somme. Si je ne pensais qu'à cela, je pouvais le faire. Je pouvais le faire. Au moins pendant quelques kilomètres. Je respirai profondément et gardai les yeux rivés sur les cadrans.

Les images se superposaient encore devant mes yeux. Deux silhouettes sombres, du feu entre les mains, une malle. George le cuisinier, flanqué de Lady Saphira et Lady Jade, des poêles en fontes, des couteaux aiguisés. Lord Jasper, une main qui tentait de se saisir de lui, ses petites dents pointues qui s'enfonçaient dans la chair. Une

aiguille glissa vers le rouge. Une hache, brandie par Jack Sanders, une couchette débitée en morceaux, un compartiment barricadé ; Meg Sanders, penchée sur un corps. Je tirai sur la poignée des freins de toutes mes forces. Un bras traversant une paroi, un renard saisi par le cou dans un craquement. Monsieur Charrier se joignit à moi pour maîtriser un levier récalcitrant. Le renard devint monsieur Jensenn, le traducteur, son regard terrifié et implorant avant que Barbara ne le jette hors du train sans regret. Un cadran rouge, encore. La vapeur sifflait. Ralentir, ralentir.

Et finalement, comme si je sortais d'un cauchemar, les images disparurent.

Que se passe-t-il ?!

L'assaut est terminé.

Comment ? Pourquoi ?!

Nous arrivons à Herculesbad. Une attaque directe sur une gare est plus difficile à mettre en scène qu'un accident ferroviaire, mais ils vont se regrouper et nous encercler. Arrêtez ce train, ou nous allons rater la gare !

Mise en scène ? Attaquer un train était acceptable, mais une gare était hors de question ? Les *Alterï* avaient des règles incompréhensibles. Je freinai de toutes mes forces, la poignée la dernière chose tangible à laquelle me raccrocher. Dans un crissement métallique, le train ralentit avant de s'arrêter abruptement.

Nous étions enfin en gare d'Herculesbad. Ou presque. La locomotive avait largement dépassé les quais, mais ses wagons se trouvaient encore devant un porche entièrement couvert de vigne. Derrière nous, la gare était brillamment éclairée : son toit vert en dôme, à la façon maure, et les grandes arches de sa façade rose avaient l'air de nous attendre. Je purgeai le reste de vapeur.
— Nous sommes en gare ? demanda monsieur Charrier. Oui, nous sommes en gare. Je vais… je dois… oui, oui. Attendez ici, je vais m'occuper de tout !

Je ne comptais pas bouger. Je ne pouvais pas bouger. Je ne pouvais que rester où j'étais, les mains tremblantes, la tête en ébullition. J'aurais dû suivre Charrier, courir vers mademoiselle Melusine, vérifier comment elle allait, si elle était encore… mais je ne pouvais que m'effondrer sur le sol, au pied de la chaudière, et claquer des

dents.

Sans trop savoir pourquoi, je regardai ma montre. Incroyablement, notre course effrénée n'avait pas duré dix minutes. Le temps était comme suspendu, ici. Même Fontaine n'avait pas bougé, n'avait pas pu se résoudre à lâcher Dumont.

Soudain, Alfred entra dans mon champ de vision. Il était couvert de poussière et de sang, son aile était arrachée, et il boitait péniblement. Fontaine le vit, à son tour. Il le regarda sans dire un mot.

— Je suis désolé, dit Alfred.

Mais les mots étaient devenus superflus, semblait-il. La résistance aussi. Fontaine déposa son ami sur le sol de la cabine avec une délicatesse que je ne lui avais encore jamais vue, et recula jusqu'à être assis près de moi. Alfred s'agenouilla près du corps de Dumont et ses ailes les enveloppèrent entièrement. Une bourrasque, glaciale et venue de nulle part, sembla soulever les plumes en tourbillon. La seconde suivante, ils avaient disparu.

Fontaine renifla. Il essuya son visage d'un geste rageur, étalant de la suie sur ses joues. Son poing était fermé et une chaîne en dépassait. J'avais déjà vu cela…

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je d'une voix un peu éraillée. Dans votre main ?

— C'est la montre de Charles, répondit-il en ouvrant sa main comme étonné de la trouver fermée. Elle était tombée, et... je l'ai ramassée... je ne sais pas pourquoi, un réflexe...

— La chaîne, dis-je.

— De quoi ?

— La chaîne que tenait Elster, vous vous souvenez ? C'était une chaîne comme celle-ci, une chaîne de montre.

— Une chaîne de montre ? Pourquoi aurait-il eu une chaîne de montre dans sa main ?

— Lady Coralie aussi avait une montre, continuai-je, une montre d'homme qui avait pris du retard. Elle l'avait reçu en cadeau. Ses sœurs n'étaient pas au courant.

— J'ai peur de ne toujours pas vous suivre…

— Servais nous a donné son sac avec ce qu'il avait pris à Melnyk, mais si lui avait pris la montre à *Elster* ? Et qu'il avait donné la montre à une jolie fille, ne pensant pas qu'elle était importante pour des Chasseurs ?

— La même montre ? Pourquoi la même... ? Oh ! fit-il en se redressant d'un coup. *La même montre* !

XXIV. Herculesbad

Poussés comme par un coup de fouet, nous fûmes debout ; en un clin d'œil nous courrions sur le quai en direction des wagons-lits.

— Il est peut-être encore temps !

Meg Sanders se tenait devant une des portes du wagon-lit de tête et s'adressait à des agents officiels déconcertés, à qui elle tentait d'expliquer à la fois en français, en anglais et en allemand qu'une personne très malade se trouvait dans cette voiture et qu'elle ne pouvait pas être déplacée. Nous courûmes vers l'autre porte avant qu'elle ne pût nous arrêter. En quelques enjambées, nous fûmes devant le compartiment où les blessés avaient été installés.

Mademoiselle Melusine était vivante. Immobile et pâle sous une couverture, le souffle saccadé, mais elle s'accrochait à la vie. Elle luttait pour garder les yeux ouverts et, si elle n'avait pas tourné son regard vers moi, je n'aurais pas su qu'elle était réellement consciente. Madame Niedermeier, qui la veillait, m'offrit un petit sourire épuisé et dépourvu d'espoir.

Allongée sur l'autre banquette, Lady Coralie s'agitait faiblement. Elle semblait si drainée à présent qu'on aurait dit qu'il ne restait déjà plus d'elle que des os. Ses parents ne la quittaient pas des yeux.

— Je suis vraiment, vraiment désolé de vous déranger, chuchota Fontaine à Lord Whitlock, mais j'ai une question très importante. Votre fille a-t-elle une montre sur elle ? Une montre d'homme.

— Je ne sais pas, répondit Lord Whitlock. Pourquoi aurait-elle cela ?

— Parce que cela pourrait avoir un lien avec notre tueur, dit Fontaine. Qu'a-t-elle dans sa main, serrée comme ça ?

Lord Whitlock attira le bras de sa fille vers nous, avec autant de précaution que si elle était faite de verre. Lady Coralie écarta les doigts, dévoilant une montre magnifique, en or, dans un boitier ciselé, au cadran décoré de spirales entrecroisées et incrusté de trois petites pierres. Les aiguilles de la montre étaient faites de volutes florales et avançaient à toute vitesse, l'une d'elles à contre-sens. C'était peut-être mon imagination, mais je percevais une aura maléfique autour de cet objet.

— Je crois qu'il est dans cette montre, chuchota Fontaine comme si la créature pouvait nous entendre. Le tueur. Celui que la Milice recherche.

— Alors ils doivent la prendre et l'emmener loin de ma fille ! dit Lady Whitlock.

— Au plus tôt, dit Fontaine en effleurant la montre du doigt.

— *No* ! cria Lady Coralie en fermant son poing et le serrant contre elle. *Make him stop* ! *Make him stop* !

— « Arrêtez-le » ? dit Fontaine. Moi, ou…?

— *His eyes* ! cria Lady Coralie. *His eyes are everywhere* ! *He's always watching* ! *He knows* ! *He knows* ! *No* ! *Please, no* !

Lady Coralie s'accrocha à sa mère, criant et pleurant. Il semblait qu'une ombre noire l'enveloppait, un fantôme de fumée qui tourbillonnait autour d'elle. Lady Coralie porta la main à son cou, la bouche ouverte. Elle eut plusieurs hoquets, sa respiration sifflante semblait se coincer dans sa gorge, alors que la fumée devenait de plus en plus consistante. Ses yeux s'écarquillèrent, dévorant son visage. Dans un dernier soubresaut, tout son corps sembla se flétrir et s'effondrer sur lui-même ; la seconde d'après, il ne restait plus d'elle que ses vêtements et ses longs cheveux. Une cendre dorée recouvrait la banquette et coulait sur le sol.

Je n'eus pas le temps de réaliser toute l'horreur de ce qui venait d'arriver ; l'ombre s'était solidifiée, dans le couloir du wagon-lit. Elle ressemblait à présent à un essaim d'insectes, toujours en mouvement, grouillant d'une façon répugnante en se pliant et se repliant constamment sur lui-même. Dans l'essaim brillait une paire d'yeux cruels, à la fois d'un rouge brûlant et d'un or froid, qui nous scruta les uns après les autres, comme un prédateur cherchant sa nouvelle victime.

— Que nous voulez-vous ? dit Fontaine en s'avançant vers lui, l'air exalté. Pourquoi faites-vous cela ? Qui êtes-vous ? *Parlez-moi* !

L'ombre sembla tourner sur et *en* elle-même, dans un effet écœurant, avant de braquer son regard sur Fontaine.

— C'est ça, concentrez-vous sur moi ! cria Fontaine. Parlez-moi ! Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?!

— *Je suis la fin*, répondit la voix de l'ombre. *Je veux… la vie* !

C'était une voix constituée de mille autres voix, des voix mornes, mortes et désincarnées, qui parlaient toutes une langue différente, et ces voix sortaient de la bouche de madame Nierdermeier, les yeux révulsés jusqu'au blanc, la tête en arrière. Il était impossible d'entendre à l'oreille ce qu'il était dit, mais le sens était énoncé clairement directement dans ma tête, dans un écho assourdissant.

— La fin ? répéta Fontaine. Seriez-vous la mort ? Non, vous n'êtes

pas la mort. Vous êtes un parasite qui se nourrit des gens. Vous n'avez même pas de voix ! Vous vous servez de cette pauvre médium !

Un bruit abominable, une cascade de vombrissements, de verre pilé et de rugissements métalliques, retentit. Je supposai que c'était un rire.

— Mais cette montre peut vous emprisonner, n'est-ce pas ? Je n'ai qu'à trouver comment. Peut-être en la remontant ? En l'ouvrant ?

Fontaine saisit la montre et la brandit devant l'ombre. L'ombre devint un tourbillon et se jeta sur lui, tentant de lui arracher la montre. Je voulus m'interposer et trébuchai sur une boîte noire, familière, qui avait dû glisser de l'un des compartiments pendant l'assaut de la Milice. Le « Piège-à-Images », l'appareil photographique de Färber. Que faisait-il encore ici ? Avait-il été *Déplacé* par Servais *?*

Piège-à-Images. Quelqu'un avait mentionné, il y avait une éternité, qu'il pouvait piéger des fées. Les fées et les âmes… C'était une idée folle, mais après tout, cette chose sortait d'une montre. Je saisis l'appareil et le braquai vers l'ombre. Sur quel bouton appuyer ? Fallait-il ouvrir un côté ? Comment cet engin marchait-il, déjà ? Où étaient les sorciers lorsqu'on avait vraiment besoin d'aide ?!

L'appareil me fut arraché des mains, et fut mis en marche d'un geste assuré. L'objectif s'ouvrit, et le monde disparut dans un tourbillon de fumée et d'insectes de craie noire. Je crus devenir aveugle, alors que la multitude tournoyante était précipitée à l'intérieur de l'appareil dans un rugissement de milliers de voix. La lumière revint subitement, avec quelques étincelles lorsque l'objectif se referma, puis plus rien. Madame Neidermeier prit une profonde inspiration, l'air hagard, mais redevenue elle-même.

Je m'attendais à trouver David, triomphant et sûr de lui. Mais c'était Monsieur qui se tenait à côté de moi, le Piège-à-Images entre les mains, avec cet air si parfaitement satisfait de lui que je connaissais bien.

— J'adore ces appareils, déclara Monsieur. J'en ai un tout pareil, à la maison ! Je ne sais plus où je l'ai mis, ça fait longtemps que je ne l'ai plus vu. Quatresous, tu devras me le chercher, en rentrant, hein ?

Je hochai faiblement la tête avant d'aider Fontaine à se relever, alors que Meg Sanders faisait lâcher l'appareil à Monsieur dans une sacoche en cuir qu'elle referma immédiatement.

— Combien de temps va-t-il rester là-dedans ? entendis-je Fontaine

demander. Ce n'est sûrement pas prévu pour...
— Je l'ignore, répondit Meg Sanders, mais espérons que cette Milice arrive bientôt.

La Milice fit son entrée dans la gare peu de temps après. Jack et Meg Sanders furent désignés pour négocier avec eux. Il n'était pas diplomatique, apparemment, que les Winter fussent présents. J'aurais dû m'inquiéter de l'issue de cette rencontre, mais je n'arrivais pas à rassembler assez de forces pour cela. De toute façon, les Communs comme moi n'étaient pas autorisés à donner leur opinion, encore moins négocier.

Le contrecoup s'était de nouveau installé, l'épuisement, le malaise, le détachement. Je ne pouvais pas rester près des Whiltock, il était bien trop dur de les voir pleurer Lady Coralie. Tout ce que je pouvais faire se limitait à tenir la main glacée de mademoiselle Melusine. Fontaine se tenait près de nous, essuyant ses mains sur une serviette. Il pouvait encore sentir la sensation de l'entité sur sa peau, disait-il.

Les Winter entrèrent dans le compartiment. Ils n'avaient plus le temps d'attendre, Stephen avait besoin de soins immédiats. David allait l'emmener, je ne savais pas où, chez quelqu'un qui vivait dans la région et qui pourrait l'aider. Barbara proposa aux Schaefer de les emmener à Bucarest, par un moyen de transport rapide que David allait « réquisitionner » pour eux. Elle refusa de donner plus de détails, mais les Schaefer acceptèrent. Du moins, c'est que ce David relaya de leurs pensées, car Narcissa et Tristram étaient toujours sous leur forme de loups. Mademoiselle Melusine, elle, n'était pas en état de parler.

J'aurais voulu pouvoir dire lui au-revoir. La remercier, l'encourager. Lui dire que sans elle, je n'aurais probablement pas survécu. Lui assurer que je serai à Bucarest bientôt moi aussi. Rien ne me vint, pas un mot. Les sorciers et les loups quittèrent la gare ensemble, dans le secret et l'urgence. Ils ne laissèrent derrière eux qu'un vide insupportable. J'aurais donné n'importe quoi pour qu'ils fussent encore là. Même David.
— Elle va aller mieux, m'assura Fontaine. Après tout ce que nous avons fait, après… il ne peut en être autrement.
— Oui, dis-je sans en croire un seul mot. Il ne peut en être autrement.

Les négociations aboutirent. Les Miliciens acceptèrent l'appareil de photographie ainsi que le reste de la montre, et ils acceptèrent de reconnaître notre innocence. En témoignage de leur bonne volonté, ils

proposèrent deux choses : la première fut de laisser partir certains Communs, comme Monsieur, Fontaine et moi, sans subir de perte de mémoire. Nous avions, après tout, contribué à la capture d'un dangereux criminel. Il fallut jurer, en récitant un serment probablement magique, de ne jamais révéler l'existence des *Alterï* au monde. Monsieur répéta tout ce qu'ils voulaient, très amusé par cette partie de son rêve. Le reste du personnel serait, disaient-ils, encouragé à oublier.

La deuxième offre de la Milice fut de prendre en charge notre situation urgente. Nous devenions, officiellement, les victimes d'une attaque de brigands. L'enquête serait courte. Il y aurait d'autres témoins que nous, et nous pourrions partir immédiatement. Je m'insurgeais, intérieurement. Personne ne s'inquiéterait ce qui était vraiment arrivé à messieurs Melnyk, Elster, Nerio Bianchi, Charles Dumont, Lady Coralie Whitlock, le chef de train, le personnel qui conduisait la locomotive… Mais, extérieurement, c'était comme si David contrôlait encore mon corps. J'étais incapable de réagir, encore moins d'agir.

Nous fumes rassemblés dans l'une des salles de la gare, et l'on nous apporta à boire et à manger. Les Whitlock, bien sûr, mais aussi Fontaine, Monsieur, Jack et Meg Sanders, madame Niedermeier, George le cuisinier, messieurs Charrier et Courtois, le reste du personnel… nous flottions entre deux eaux, dans une brume hébétée, les survivants de l'Express d'Orient, des fantômes qui hantaient la gare d'Herculesbad, eux-mêmes hantés par les ombres des absents.

Finalement, un chauffeur et un mécanicien roumains arrivèrent d'Orsova avec des wagons de remplacement. Notre train, ou du moins ce qu'il en restait, ne pouvait pas rester à Herculesbad éternellement : la Compagnie Internationale des Wagons-Lits avait un horaire à respecter jusqu'à Giurgewo et les heures de retard s'étaient à nouveau accumulées.

L'arrivée du nouveau train était réconfortante. Bucarest était à dix heures de voyage, nous y serions demain dans la matinée. Notre périple continuait, l'histoire n'allait pas se terminer par ces tragédies… Je montais sur le marchepied lorsque Monsieur me retint par le coude.

— Quatresous ! dit-il d'une voix étranglée.

— Oui, Monsieur ?

— Je n'ai pas très envie de monter dans ce train, dit-il avec l'air surpris d'entendre ses propres paroles. Je n'ai plus très envie de voir Constantinople, non plus.

— Mais…

— Je voudrais rentrer à la maison… Oh, Quatresous, c'est décidé, nous rentrons à Paris !

Monsieur interpella monsieur Charrier en se précipitant vers lui, alors que je sentais la panique pétrifier mes facultés mentales.

— Pensez-vous pouvoir le faire changer d'avis ? demanda Fontaine.

— Je ne sais pas ! répondis-je en passant en revue les stratagèmes qui auraient été susceptibles de fonctionner sur Monsieur si j'avais eu plus de temps. Je pourrais lui dire… il pourrait avoir peur de… non, admis-je finalement. Non…

— Votre voyage s'arrête là, alors ? me dit Fontaine, les yeux brillants.

— Mais je ne peux pas, dis-je en essayant de cacher ma détresse. À Bucarest, j'aurais aimé savoir…

— J'essayerai d'avoir des nouvelles, promis Fontaine. Je ferai tout ce que je pourrais.

— C'est injuste, me défendis-je. J'aurais voulu…

— Ce n'est pas terminé, m'assura Fontaine en me posant la main sur l'épaule. Rentrez chez vous, occupez-vous des Desmilliers. La journée a été difficile.

— Mais, mademoiselle Melusine…? dis-je en cherchant à formuler des arguments qui m'échappaient.

— Je la trouverai, me dit Fontaine. Et je vous trouverai. Je le vous promets, ajouta-t-il en me serrant dans ses bras pendant que je luttais contre les larmes. À bientôt, Quatresous. Et merci. Merci.

Il m'adressa une fois de plus son sourire facile, agaçant et contagieux, bien qu'empreint à présent d'une profonde tristesse, avant de disparaître à l'intérieur des wagons neufs de l'Express d'Orient en direction de Constantinople.

Je restai sur le quai encore bien longtemps après que le train ait disparu. Monsieur m'appela ; il avait obtenu de monsieur Charrier de pouvoir faire changer nos billets. L'Express d'Orient qui avait quitté Constantinople la veille allait passer vers 23h, heure de Paris, et nous avions droit à un traitement de faveur, des places prioritaires à bord.

— Ah ! se réjouissait Monsieur. Nous allons nous faire rembourser l'argent du reste du parcours, et nous n'aurons même pas à payer l'hôtel à Constantinople ! Parbleu ! Si madame Desmilliers me voyait ! Elle me trouverait très raisonnable ! Je dois lui envoyer un télégramme pour la prévenir !

Dans le train, quelques heures plus tard, Monsieur ronflait dans la

couchette supérieure. Près de moi, j'avais posé mon carnet, miraculeusement intact. Je n'étais pas en état d'écrire, pas encore, mais je le gardais précieusement en vue, la preuve irréfutable que je n'avais pas rêvé.

— Quatresous ?

— Oui, Monsieur ?

— J'ai fait le plus extraordinaire des rêves. Il y avait des chevaux avec des têtes humaines, et une sorte de fantôme tout noir. Il avait l'air si vrai…

— Retournez dormir, Monsieur. Il n'est pas encore l'heure de vous lever.

— Oh ? Mais…

— Bonne nuit, Monsieur. Je suis là. Je ne bouge pas. Personne ne viendra vous ennuyer.

— Oh ? Oh… dans ce cas…

L'instant suivant, il était de nouveau profondément endormi. Après une longue réflexion, il me semblait plus sûr que Monsieur restât persuadé que rien n'avait été réel. Par la fenêtre dont je n'avais pas tiré le volet, je regardai le soleil se lever, timidement, au-dessus des montagnes. Nous étions le 31 octobre. Mademoiselle Melusine avait-elle atteint ses vingt ans ?

XXV. Novembre 1883, Paris

— Comment ça, il faut aller vivre à Brest ?!

Monsieur en avait lâché sa valise qui était tombée au sol avec un « *plof* » plutôt lamentable. Nous venions de rentrer rue Berthollet et nous nous tenions dans le parloir de Madame, nos manteaux encore tout imprégnés de l'air embrumé des rues de Paris en novembre.

— Nous n'avons plus le choix, Ernest ! répondit Madame. Si vous saviez les nouvelles que j'ai reçues…

Madame se tenait encore devant la petite table qu'elle venait de quitter. Je pouvais y deviner des cartes de tarot, disposées en croix. Était-ce une mise en scène, un stratagème ? Ou bien...

— Mais je viens à peine de rentrer ! protesta Monsieur. Je descends à peine du train !

— Je le sais bien, Ernest, dit Madame sur un ton plus conciliant, et je suis ravie de vous revoir, j'étais si inquiète ! Mais il y a eu… oh, Ernest ! Nous avons eu la visite d'huissiers…

Monsieur se figea. Il pâlit, tout d'abord, avant de prendre une teinte cramoisie. Je crus qu'il s'étouffait, mais il devint à nouveau blanc comme un linge.

— Des *huissiers* ! répéta-t-il dans un souffle terrifié.

— Ils ont parlé de dettes, dit Madame sur ce ton qui laissait croire qu'elle ne comprenait rien à l'argent. De très grandes dettes. Ce serait en rapport avec des investissements que vous auriez fait sans vérifier…

— Des huissiers ! répéta encore Monsieur, à présent en proie au désespoir. Ici ! Dans *ma* maison ! Mais j'ai rencontré des banquiers ! Ils vont m'aider à trouver de l'argent !

— Je n'en doute pas, Ernest, mais quand ? demanda Madame. Nous devons payer tout de suite. Les indemnités d'un crédit sont horriblement élevées…

— Tout de suite ! hulula Monsieur. Mais tout de suite, c'est impossible !

— Les huissiers ont dit…

— Les *huissiers* ! répéta encore Monsieur comme on hurle à la lune. Que vais-je faire ?! Que puis-je faire ?! Vendre mon âme au diable ?

Cette remarque me glaça le sang. Maintenant que je savais que c'était possible... Près de moi, Eugènie semblait partagée entre

l'agacement et la tristesse, ce qui lui donnait un air pincé.

— Je pense que vendre la maison suffira, Ernest, répondit Madame. Ils finiront par la saisir de toute façon. Mais nous avons de la chance, mon cher ! Ma tante Victorine nous laisse volontiers utiliser sa maison, puisqu'elle n'est pas habitée pour le moment. Il paraît que c'est ravissant. Ce sera même plus grand qu'ici !

— Mais c'est Brest ! s'écria Monsieur.

— En effet, dit Madame. Et alors ?

— Ce n'est pas Paris ! geignit Monsieur. Où vais-je bien pouvoir trouver mes nouveautés ?!

— Je suis sûre qu'ils en ont aussi, dit Madame, au moins un peu. Vous savez, Brest est une ville en plein expansion. Il y a déjà tellement de monde qu'ils sont obligés d'annexer les communes voisines afin de trouver des logements ! À mon avis, vous verrez à peine la différence avec Paris. À part pour l'air, bien sûr, qui est bien meilleur, comme vous le savez. Je l'ai lu dans le journal, vous savez. Donc, c'est sûrement vrai.

— Mais, dit Monsieur qui semblait au bout de ses arguments, mais…

— Ne soyez pas triste, Ernest, dit Madame en lui tapotant l'épaule. C'est une nouvelle aventure pour nous. Et pour vous remettre de vos émotions, j'ai réussi à avoir du cerf, ce soir.

Quitter Paris. Madame parlait sérieusement de quitter Paris. *Quitter Paris* ? Non. Impensable. Impossible. Madame pensait-elle que j'allais les suivre ? Et si je partais, comment retrouver la trace de Fontaine et de mademoiselle Melusine ? J'allais devoir choisir...? J'aurais préféré encore devoir conduire une locomotive lancée à pleine vitesse.

J'aurais dû insister et partir pour Bucarest, pensai-je. J'aurais dû trouver des arguments, tenir tête à Monsieur, quitte à monter dans le train et refuser de descendre ! J'aurais dû penser à demander l'adresse des Schaefer ! Ou au moins celle de Fontaine. J'aurais dû…

— Quatresous ?

— Oui Madame ? répondis-je en m'arrachant à mes pensées.

— L'avez-vous écrit ?

Mon carnet. L'histoire de mon voyage. Deux jours et trois nuits comme une course vers l'inconnu. De mon retour, je n'avais rien eu à écrire. Pouvais-je partager cela ? Pouvais-je lui dire que chaque fois que je fermais les yeux, je revoyais les cadrans incontrôlables de la locomotive ? Lady Coralie se dissoudre en sable doré ? Que je bondissais désormais au moindre bourdonnement, à l'affût d'un essaim de ténèbres…

Monsieur avait quitté la pièce, je ne l'avais même pas vu sortir. Madame était de nouveau installée à la petite table, les cartes de tarot étalées devant elle. Que pouvait-elle y voir, au juste ? J'aurais dû demander des détails à madame Niedermeier. Encore un « j'aurais dû »…

— Vous le saviez ? demandai-je.

Madame leva un regard interrogatif vers moi.

— Ce qui allait arriver dans le train, précisai-je. Vous l'aviez vu, ou deviné, ou…?

— Qu'est-il arrivé dans le train ? demanda Madame.

Non, décidai-je. Pas encore. Elle gardait ses secrets, je garderais les miens. Mais si elle était ma dernière chance ? Mon dernier lien avec le monde surnaturel ?

— Avez-vous déjà entendu parler des *Alterï* ? demandai-je, le cœur battant.

Madame ne dit rien. Elle tira trois cartes de tarot et attendit que je m'approche pour les voir.

Le Bateleur. Le Diable. La Mort.

Cela voulait dire... Elle était... Elle... Tant de pourquoi se bousculaient dans ma tête, et pourtant aucun d'entre eux ne franchit mes lèvres lorsque je trouvai finalement ma voix.

— Si vous êtes une *Alter*, réussi-je finalement à articuler, savez-vous comment contacter d'autres *Alterï* ? Connaissez-vous les Schaefer ? Ils doivent habiter autour de Paris, je pense, mais…

Son regard résigné me réduisit au silence. Le secret, me souvins-je. Le secret absolu des *Alterï*. Le serment que j'avais fait à la Milice.

— Vous savez bien que je ne peux pas vous aider, dit-elle, je ne le pourrais pas même si je connaissais ces gens.

— Je le sais, dis-je la gorge nouée.

— Comme je sais que vous ne pouvez pas quitter Paris.

— Non, admis-je et ce simple mot me fit prendre conscience que je savais depuis longtemps que ce moment arriverait.

— Nous allons tout vider ici, continua-t-elle. Nous n'allons prendre que l'indispensable. Avant cela, je tiens absolument à ce que vous preniez tout ce dont vous avez besoin. Prenez tout ce que vous voulez dans cette maison. N'hésitez pas.

— Ouim'dame.

— Et n'oubliez pas ceci : si vous changez d'avis, vous aurez toujours

une place auprès de nous. Vous êtes une perle rare et je serai très triste de ne plus vous avoir auprès de nous.

— M'rci'm'd'me, fut tout ce que j'arrivai à articuler avant de m'enfuir du parloir.

Je descendis à la cuisine, où le sifflement de la cuisson des légumes m'évoqua immédiatement des flèches déchirant la nuit et des aiguilles glissant vers le rouge. Un paquet à mon nom était posé sur la table. Les mains tremblantes, je l'ouvris pour y trouver des dizaines de lettres de recommandation signées par Madame. Il y en avait assez pour tapisser entièrement les murs du salon si j'en avais eu la fantaisie.

J'allais devoir me trouver un nouvel emploi. Et un nouveau logement.

La carte de la Mort signifiait un changement. J'entendais encore la voix de madame Niedermeier expliquant les détails à Fontaine... un changement. Inévitable. Ce n'était pas un coup en pleine poitrine, mais un poing qui s'était lentement refermé sur mon coeur. Les larmes que j'avais retenues depuis notre départ d'Herculesbad se mirent à couler le long de mes joues. Eugènie me servit aussitôt un bol de soupe.

— Tu vas me manquer, tu sais ? dit-il en reniflant. Personne ne lit les feuilletons aussi bien que toi. J'ai gardé tous les *Gaulois* de la semaine, tu sais. Pour savoir la fin de l'*Ingénue de Poitiers*.

M'essuyant les yeux avec ma manche, je feuilletai la pile de numéros du *Gaulois*. Il n'y avait aucune mention de notre train. Pas un mot sur l'attaque, même pas un petit encart sur son retard. La Milice avait dû faire son travail, et avec zèle. Je trouvai à peine une dépêche rapportant que le concert de Tristram Schaefer à Bucarest avait été annulé pour raison de santé...

— Eugènie ? demandai-je. Est-ce qu'on a des numéros du *Curieux* ?

Mais là non plus, pas un mot sur l'Express d'Orient qui ne sortît de l'ordinaire. Rien non plus sur les tremblements de terre à Constantinople, aucun article signé « Fontaine », ou même juste « CF ». Silence total. Avait-il eu des ennuis ? Ou était-il trop occupé pour envoyer des télégrammes ? Comment le contacter ?

Cependant, je n'eus pas une seconde à moi pour y réfléchir. La date du départ arriva trop vite, bien trop vite, et les cent mille choses à faire pour le préparer firent défiler les jours à toute vitesse. Il n'y eut pas le temps de chercher un logement, ni un emploi, encore moins de

localiser quelqu'un dans l'immensité de Paris.

— Madame s'est arrangée, déclara Eugènie alors que j'entassais des boîtes de casseroles dans le fiacre en partance pour un revendeur. Tu peux rester dans la maison après notre départ pour t'occuper de tout mettre propre. Et il y en aura, du travail, à la vitesse où on va ! Tu devras tout jeter avant l'arrivée du nouveau propriétaire, je parie.

— Combien de temps ça me laissera ? demandai-je.

— Une semaine, dit Eugènie. Peut-être deux. Ça te suffira ?

— Non, dis-je. Mais ça aidera.

— Pourquoi tu n'offres pas tes services au prochain propriétaire ? Tu dis que tu viens avec la maison, et le tour est joué.

— Je verrai. J'ai le temps d'y penser, dis-je afin d'éviter d'y penser.

Et puis, à force de ne pas y penser, le jour tant redouté arriva. Au petit matin, j'enfilai mes vêtements de chauffeur, afin de conduire les Desmilliers jusqu'à la gare. Le fiacre et le cheval seraient eux aussi vendus plus tard.

Les valises étaient faites, le fiacre chargé. L'essentiel à emmener, pour Monsieur, consistait en une malle de vêtements et sept valises remplies des plus petites nouveautés de son ancienne collection, mais qui prenaient bien plus de place que les affaires de Madame. Eugènie restait digne, mais je la surpris à renifler, en serrant son sac en tapisserie contre elle.

Une fois arrivés à la gare, je les aidai à décharger tous les bagages, qu'il fallut confier à la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest. Une fois les formalités effectuées, et le ticket soigneusement conservé dans le sac de Madame, il ne restait plus qu'à faire embarquer les Desmiliers dans le train. Monsieur traînait un peu les pieds.

— Mais enfin, Quatresous ! s'écria-il. Tu es sûr que tu ne veux pas venir avec nous ? Tu n'as qu'à monter dans le train, on s'arrangera…

— Je reste ici, Monsieur, dis-je. C'est sûr.

— Dans ce cas, dit Monsieur d'un air déçu. Puisque ta décision est prise... Ah ! s'exclama-t-il. Je sais ! Tu n'auras qu'à venir nous voir ! Et ne t'inquiètes pas pour le prix du voyage, ce sera à notre charge. Ah ! Ce n'est pas tout le monde qui peut inviter ses domestiques à les voir, juste pour le plaisir, n'est-ce pas ?

Monsieur se retourna vers Madame, ravi de son idée ; elle esquissa un demi-sourire fatigué. Je baissai le regard, afin de contenir l'émotion qui me submergeait.

— Je n'y manquerai pas, Monsieur, assurai-je.

— C'est décidé ! répondit-il avec un large sourire. À bientôt, alors !

Oh attends ! J'ai quelque chose pour toi !

Il sortit son portefeuille. Je crus d'abord qu'il allait me donner de l'argent, mais ce qu'il me tendit fut une drôle de carte de visite. Il me fallut un moment pour comprendre qu'elle était partiellement écrite en hongrois. C'était une carte de banquiers. Les Juhász.

— Je pensais que ça te ferait un petit souvenir de plus de notre voyage, dit Monsieur. Moi, je ne m'en servirai pas. J'ai décidé d'arrêter d'investir pour un moment…

— Merci, Monsieur, dis-je en ne pouvant m'empêcher de sourire malgré les larmes qui me montaient aux yeux.

— Ah, ça me fait plaisir de te faire plaisir, dit Monsieur. Allez, allons-y, nous allons rater le train !

Monsieur escalada le marche-pied, tendis sa grosse main à Madame et Eugènie afin de les aider, et les Desmilliers disparurent dans l'Express en direction de Brest. J'ouvris mon carnet, que je gardais à présent toujours sur moi, et glissai précieusement la carte des Juhász dans la couverture, avec celle que j'avais trouvé dans le compartiment des géants.

Le chef de gare annonça le départ imminent. Le train s'ébranla, long serpent de métal et de furie, avant de prendre la direction de l'Ouest. Eugènie secouait son mouchoir par la fenêtre, et je lui fis signe en retour, me demandant combien de temps encore mes genoux allaient me soutenir. Tenir tête à David Winter me paraissait facile, en comparaison.

J'ouvris la porte de la maison, mais seul le silence m'accueillit. Tout semblait tellement vide, les salons, les chambres, les couloirs... Tant de choses avaient été déplacées ces derniers jours que la poussière en suspension régnait dans toutes les pièces, prenant à la gorge. Les meubles qui avaient été construits à l'intérieur et ne pouvaient être sortis, comme le bureau de Monsieur ou sa bibliothèque, avaient été recouverts de draps blancs. Ils attendaient désormais la décision de leur nouveau propriétaire, les garder, ou les transformer en combustible.

Je déambulai d'une pièce à l'autre, comme un spectre au milieu de fantômes, à la recherche de souvenirs familiers. Je n'en trouvai aucun. Ils étaient tous à bord d'un Express en direction de Brest. Avais-je fait le bon choix...?

En tout cas, j'avais fait un choix, et j'allais m'y tenir. Je me changeai, puis sortis acheter les journaux du matin afin de parcourir les petites

annonces. Il était si inhabituel de pouvoir les étaler sans gêner personne... Tout ce que je lisais me faisait frémir. Je pouvais les imaginer sans peine, ces petites pièces humides au fond de cours obscures. Ces voisins vocalement omniprésents, ces locations alternées où le travailleur de jour et le travailleur de nuit se partageaient un même lit qui sentait constamment la sueur, et tout cela pour 3 francs la semaine seulement, quelle aubaine !

Je repliai les annonces et ouvris à la place l'exemplaire du *Curieux* à la recherche de Fontaine. Mon regard fut attiré par une petite ligne en italique à laquelle je n'avais jamais prêté attention : « *Pour un abonnement, veuillez nous contacter au journal* ». Imbécile que j'étais ! L'adresse de leurs bureaux était sur la première page, depuis le début, de chaque exemplaire que j'avais eu entre les mains ! C'était pourtant évident, comment n'y avais-je pas pensé ?!

Je filai si vite que j'eus l'impression de voler. Je pris le tramway, afin d'éviter la circulation, et j'arrivai dans les bureaux du *Curieux* qui étaient, d'une part, installés à l'étage au-dessus de leur imprimerie et, d'autre part, bien plus petits que je l'avais imaginé. En poussant la porte, des senteurs de cire, d'huile et de tabac me submergèrent. Des voix animées menaient des conversations agitées, mais invisibles depuis l'entrée. En revanche, je pouvais voir passer une foule de messages en direction de l'étage en-dessous par le réseau de tube pneumatique.

— Bonjour ! interpella un homme en jaillissant de derrière un bureau couvert de courrier, me faisant sursauter. C'est un dépôt ou un retrait ?

— Pardon ? dis-je, encore sous le choc.

— Vous avez quelque chose pour nous ? précisa-t-il. Un article, une gravure, une information...?

— Oh ça, dis-je, non. Je suis à la recherche de Charles Fontaine, il est journaliste ici, je crois ? Il est rentré de Turquie ?

— Fontaine, répéta l'homme, oui, il écrit pour nous. Mais il n'est pas encore rentré, non.

— Je vois, dis-je entre le soulagement d'être au bon endroit et la déception de devoir encore attendre. Vous auriez son adresse ?

— Je n'ai pas vraiment le droit de vous la donner, dit l'homme avec une petite grimace. C'est la règle ici, je n'y peux rien. Si vous lui faites livrer dix kilos de poisson pourri, ce sera de ma faute. Vous comprenez ?

— Ça arrive souvent ? demandai-je avec une pointe d'affolement. Que quelqu'un lui envoie des choses pourries ?

— Pas récemment, répondit l'homme comme si c'était la chose la

plus naturelle au monde. Et ce n'était qu'une mauvaise blague, et il l'avait probablement cherché. Si vous le souhaitez, je peux lui laisser un message.

— Je vais lui laisser un message, oui. Merci.

Je griffonnai mon nom et l'adresse rue Berthollet sur la feuille que l'homme me tendit. Cela suffirait, tant que le message atteignait Fontaine avant mon départ... Je rendais la feuille de papier à l'homme lorsqu'une affiche collé au mur attira mon attention.

— Cette annonce est-elle toujours d'actualité ? demandai-je.

— Absolument, dit l'homme. Nous avons besoin de bras à l'imprimerie toute la journée, toute la nuit, toute l'année. Il faut s'adresser en bas.

— Le salaire est le même pour les hommes et les femmes ?

— Parfaitement. Pour tout vous dire, nous n'avons pratiquement que des femmes. C'est un travail pour des petites mains, avec tous ces casiers étroits et les lettres minuscules à mettre en place à toute vitesse.

— Je me souviens, dis-je en me remémorant avec nostalgie les blocs de mots à l'envers et l'odeur de l'encre fraîchement imprimée. J'ai travaillé quelques temps chez un imprimeur de livres.

— Qu'est-il arrivé ?

— Il a fermé. C'était il y a plus de dix ans.

— Peut-être devriez-vous tenter votre chance aujourd'hui, puisque vous êtes là ?

— Je devrais peut-être...

Je n'eus même pas eu le temps d'angoisser. Un entretien d'embauche plus tard, j'avais non seulement une piste pour retrouver Fontaine, mais un nouvel emploi ! Je me sentais invincible, comme lors de nos discussions avec Fontaine et mademoiselle Melusine, dans le wagon-restaurant.

Mais au bout d'une semaine, je n'avais toujours aucune nouvelle. Je commençais à douter de mes souvenirs. Je relisais souvent mon carnet afin de me rafraîchir la mémoire, mais la réalité des évènements m'échappait peu à peu. Aurais-je pu tout inventer ? Tout rêver ? La Milice nous avait-elle fait jurer de ne rien dire en sachant que nous allions tout oublier, comme Monsieur ?

Le samedi, je touchai mon premier salaire. Soixante francs. Quelle était la dernière fois que j'avais eu autant d'argent à moi ? Était-ce déjà arrivé ? Avec cette confirmation, tangible, de ma nouvelle situation financière, j'allais pouvoir me mettre sérieusement à chercher un logement. Un vrai logement, pas un taudis insalubre. Un

chez-moi.

Il était trop tard pour visiter des appartements, néanmoins. Je pouvais rentrer à la maison... Non. J'avais envie de marcher. J'allai jusqu'à la rue Soufflot. Cela faisait une éternité que je n'avais pas été dans un café.

Je plongeai dans un monde de fumée, de rires et de cuisine au lard, une foule d'inconnus dont je scrutai les visages, à tout hasard, en me frayant un chemin vers le comptoir. Je prévoyais de commander un verre de vin, me remémorant le « *Châ-teau-Gis-cours 1875* », qui était sûrement hors de prix, mais... Je me figeai sur place. Un homme, assis au comptoir devant moi, me tournait le dos. Pouvait-il être...? Il se tourna pour sortir un petit calepin de sa poche et je reconnus immédiatement le visage au menton en retrait et au long nez pointu.

Fontaine leva les yeux vers moi. Le temps fut suspendu pendant quelques secondes. Allait-il...?

— Quatresous ? dit-il avec un sourire tout d'abord presque hésitant. C'est bien vous ? Oui, c'est vous ! s'écria-t-il en se levant si vite que son tabouret en tomba à la renverse. J'ai failli ne pas vous reconnaître, mais c'est bien vous !

— Fontaine, répondis-je en ne pouvant réprimer moi-même un large sourire.

— Je suis tellement content de vous voir ! dit-il en me saisissant la main pour la serrer chaleureusement. J'ai eu votre message ce matin seulement, et je suis passé chez vous mais vous n'étiez pas là !

— Je ne savais pas quand vous alliez rentrer et ils ne voulaient pas me donner votre adresse !

— J'aurais dû vous demander votre carte dans le train ! J'y ai pensé après ! Je suis tellement bête !

— Je n'ai pas de carte, mais je vous aurais donné mon adresse ! C'est moi qui aurait dû demander votre carte !

— Quelle aventure, n'est-ce pas ? dit-il en marquant une pause qui nous plongea tout deux dans le souvenir. J'ai prolongé mon voyage, reprit-il un peu plus calmement. C'est ce qui m'a retenu. J'ai un millier de choses à vous raconter !

— Mademoiselle Melusine ? demandai-je avec appréhension.

— Hélas non, dit-il en secouant la tête. Je n'ai pas réussi à retrouver la trace des Schaefer à Bucarest. J'y ai fait une longue escale, à la fois à l'aller et au retour, j'ai fouillé la ville de fond en combles, mais je n'ai trouvé aucun *Alter* apparent.

— Ils doivent se cacher, dis-je sur un ton résigné.

— Sûrement ! Après la débâcle de leur opération, ils doivent se faire discrets. Mais je n'abandonne pas. Nous la trouverons.

— Je le sais, l'assurai-je. Et Constantinople, repris-je après un court silence inconfortable. Comment c'était ?

— Magnifique ! dit-il avec un geste d'emphase qui manqua de renverser son verre. C'était très joli, très typique aussi, je crois, bien que je ne pourrais pas vous dire de quoi elle est typique. J'avoue que j'étais plutôt distrait, après ce que nous avions vécu !

— Heureusement que vous n'écrivez pas des guides touristiques, fis-je remarquer. C'est pour cela que je n'ai vu aucun article de vous dans le journal ?

— Oh non ! Je n'ai rien encore écrit, je vais m'y mettre. Je n'allais pas tout télégraphier, j'écris bien trop pour cela.

— J'aurais dû m'en douter...

Et puis les mots vinrent tout seuls. Des mots qui étaient restés enterrés toutes ces semaines de Novembre, le train, le voyage, les passagers, les morts, les absents. D'autres mots suivirent, sur Brest, Bucarest, les secrets, la nécessité de trouver un logement. Les mots prirent leur temps. Assez longtemps pour que le café se vidât et ne laissât plus que des ivrognes semi-conscients autour de nous.

— Dites-moi, annonça-t-il, que penseriez-vous de partager un loyer ?

— Cela dépend du nombre de lits disponibles, répondis-je. Pourquoi ?

— Parce que je compte me lancer dans l'expérience, expliqua-t-il. Paris, vous le savez, est hors de prix. Alors si je pouvais trouver quelqu'un de confiance avec qui partager...

— Moi ?! m'écriai-je. Chez vous ? Mais monsieur Charrier désapprouverait. Souvenez-vous de sa réaction au moment de partager un compartiment...

— Il y a un peu plus de place chez moi que dans un compartiment, dit-il sur un ton amusé, assez pour dissiper les malentendus. S'il vous plaît, venez au moins voir l'appartement. J'habite la plus petite rue de Paris ! C'est une curiosité !

— Eh bien, répondis-je, je ne vais pas refuser sans avoir visité. Au moins, je saurais exactement où vous trouver.

Quinze minutes à pied séparaient la rue Soufflot de la rue du Chat-Qui-Pêche, où habitait Fontaine. Si l'on pouvait parler d'une rue... Un couloir. C'était un couloir, coincé entre deux immeubles. J'avais dû passer devant des dizaines de fois sans imaginer que cela pût être une rue.

— Vous êtes sûr que c'est ici ? demandai-je encore une fois.

— Aussi sûr que j'habite là. Venez ! dit-il en me faisant franchir la

petite porte qui était encore plus invisible que la rue.

La porte donnait sur une petite cour obscure. Évidemment. Mais à cette heure, raisonnai-je, toutes les cours étaient obscures. Mes frères, ma sœur et moi avions grandi dans des cours obscures. Il me fallait attendre de voir l'appartement lui-même... L'escalier pour y accéder était étroit et Fontaine, bien sûr, habitait au dernier étage. Au moins, me dis-je, ça ne devrait pas être trop humide...

Fontaine habitait sous les toits, une sorte de grand grenier que quelqu'un avait à moitié transformé en chambres de domestiques avant de renoncer à terminer les cloisons. Ses fenêtres, côté quai Saint-Michel, donnaient sur la Seine et Notre-Dame. De jour, la vue devait être splendide. Ce soir, je ne vis que les livres. Il y avait des livres sur les étagères, des livres empilés du sol au plafond, des livres sur les tables, les chaises et même les lits aux montants de fer forgé.

Fontaine alluma un petit poêle à charbon, isolé dans un coin où la mer de papiers se faisait plus rare, afin de chasser le froid.

— Comment trouvez-vous l'appartement ? demanda-t-il.

— C'est... ah... ce n'est pas ce que j'avais imaginé, dis-je.

— Qu'aviez-vous imaginé ?

— Que vous sauriez isoler votre toit du vent, pour commencer. Il faudrait un tapis, ici. Et des rideaux aux fenêtres.

— Vous savez, vous commencez à parler comme elle, dit-il sur un ton amusé.

— Ne me flattez pas, répondis-je avec un sourire, ça ne marchera pas.

À défaut de papier peint, un pan de mur était couvert de coupures de journaux et de photographies ; Tristram Schaefer qui présentait un concert, la société de médiums que Madame Niedermeier avait mentionné, une carte de la région du Somerset. Je reconnus les clichés que Färber avait pris dans le wagon-restaurant. Sur un coffre, non loin de là, était posé en équilibre le journal de Melnyk, et des livres de démonologie, des dictionnaires, des guides de voyage et des rues de Paris s'étalaient sur le plancher.

— C'est mon mur de recherche, expliqua Fontaine en s'approchant. Je compte retrouver la trace de tous les passagers de notre train. Comprendre qui ils sont. Ce sera long et difficile, bien sûr...

— Un travail de titan, dis-je en sortant mon carnet de ma poche.

Je pris les deux cartes de visite, celle des Juhász et celle du compartiment des géants, et les épinglai sur le mur avec les autres.

— Incroyable ! s'écria-t-il en collant son nez dessus afin de les

déchiffrer. Où les avez-vous eues ?!

— Celle-ci, je l'ai ramassée dans le train. Monsieur avait celle des Hongrois. Il me l'a donnée avant de partir.

— Quel phénomène, celui-là ! A-t-il percé votre secret à jour, au fait ?

— Absolument pas, dis-je en levant les yeux au ciel. Il pense toujours que je suis domestique, et qu'il a voyagé avec « Louis » le chauffeur.

— Ah ! Au fait, je ne vous ai jamais demandé votre vrai prénom !

— Je n'ai pas beaucoup d'imagination, vous savez. J'ai simplement retiré une lettre.

— Simplement ? Et il n'a jamais fait le rapprochement ?

— Jamais.

— Sacré Desmiliers ! dit Fontaine en riant. Il me manquera. Alors, que pensez-vous de ma proposition ? À propos de partager le loyer ? Il y a des cloisons que nous pouvons compléter, il suffira de trouver des paravents, ou... nous pourrions empiler des livres ! Vous auriez votre chambre, moi la mienne, bien avant que vous emménagiez, bien évidemment ! Nous pourrions dire que vous êtes de ma famille, si c'est une question de réputation.

Je regardai encore l'appartement. Il faudrait du travail pour le rendre vraiment habitable. Mais j'avais de l'argent, et il restait quelques grands tapis rue Berthollet, et d'autres choses utiles. Madame m'avait bien dit que je pouvais prendre ce que je voulais... et puis, ce serait bientôt les remises d'hiver. Je ne pouvais pas laisser Fontaine mourir de froid tout seul dans son grenier. Et puis nous avions une mission, pensai-je en terminant mon tour de vue sur le mur de recherches. Mademoiselle Melusine croisa mon regard, depuis la photographie de Färber. C'était le choix que j'avais fait.

Je défis mon bonnet, qui dissimulait mes cheveux coupés courts, et le glissai dans la grande poche de mon tablier de travail, que j'avais oublié de retirer.

— Alors, Louise ? demanda Fontaine avec un sourire agaçant d'impertinence.

— Oui, répondis-je. Je pense que ça pourrait marcher.

XXVI. Saint-Leu. Propriété d'Arthur Roussault, 2 février 1884, 17h37

Nous nous tenions devant une maison imposante, carrée, dont toutes les fenêtres, les moulures, et même les cheminées semblaient agressives. Des ours en pierre montaient la garde de chaque côté de la porte, massive. Le jardin semblait désert.

— Vous êtes prêt ? demandai-je à Fontaine derrière moi.

— Oui, oui, dit Fontaine. Bien sûr, je suis là, j'arrive.

— Vous êtes sûr que c'est ici ?

— Il n'y a pas beaucoup de maisons qui ont ce genre de décoration, comment dire... ursine.

— J'espère qu'ils n'ont pas d'ours en liberté...

— Nous sommes chez son oncle, si jamais c'est le côté métamorphe de la famille...

— Vous êtes toujours si rassurant.

Je pris mon courage à deux mains et sonnai à la porte. J'entendis des pas précipités, une petite fenêtre s'ouvrit, puis se referma, et les pas s'éloignèrent.

— C'est très bien gardé, en tout cas, dis-je. Vous pensez qu'ils vont nous ouvrir ?

— Nous sommes censés être attendus, dit Fontaine. Restez calme. Tout va bien se passer.

— Vous pensez qu'on pourra la voir ?

— Je ne peux pas vous dire. Nous verrons bien...

Je tirai sur les manches de mon nouveau manteau d'hiver. Travailler dans une imprimerie n'avait pas changé l'état de mes ongles, toujours aussi sales. Fontaine avait enfoncé les mains dans ses poches afin de les garder au chaud. Il tapait le bout de ses chaussures contre les marches devant la porte, afin d'en faire tomber de la boue glacée.

La porte s'ouvrit devant nous, projetant un souffle de lumière et d'air chaud sur nos visages. Mais aucun majordome ne se tenait dans l'embrasure de la porte.

— Vous êtes en retard, dit la jeune fille de sa voix claire et incisive.

Mademoiselle Melusine nous offrit un de ses petits sourires cyniques.

L'auteure

E.C. (Émilie Claude) Guyot est auteure de fantasy, qu'elle aime mélanger à tout ce qu'elle trouve ; policier, aventure, historique, horreur, humour, fables, et un peu de boule de gomme qui pétille. Née en 1979 en Bretagne, elle a grandi un peu à Paris puis s'est installée dans le sud de la France ; en dehors de cela, rien d'intéressant n'est jamais arrivé, alors elle a dû commencer à inventer des histoires à raconter. Elle s'oriente tout d'abord vers le dessin comme mode d'expression et études secondaires, puis vers les Arts Plastiques, puis à la surprise générale vers la Psychologie, puis revient finalement aux deux passions qu'elle nourrit depuis l'enfance : l'écriture et la musique. Si ses romans s'inscrivent souvent dans des univers fantaisistes, ils sont également solidement ancrés dans un fort héritage historique et traditionnel. Elle vit aujourd'hui sur internet.